





# L'ESPRIT

DES

## JOURNAUX,

FRANÇOIS ET ÉTRANGERS.

*Dédié à Son A. R. Mgr. le Duc CHARLES  
de Lorraine & de Bar, &c. &c. &c.*

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS-DE-LETTRES.



J U I N , 1 7 7 8 .



T O M E V I .



A P A R I S ,

Chez VALADE, Libraire, rue Saint-Jacques,  
vis-à-vis celle des Mathurins.

*Pour les Pays étrangers, à LIEGE,*

Chez JEAN-JACQUES TUTOT, Imprimeur.



AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

---

## Conditions pour l'Abonnement.

On s'adressera , pour toute la France , à Paris , chez *Valade* , Libraire , rue Saint-Jacques , vis-à-vis celle des Mathurins , aux conditions suivantes ; savoir : le prix de la Souscription est de 27 liv. pour Paris , & de 33 pour la Province , rendu franc de port par - tout le Royaume.

A Liege , pour les Pays étrangers , chez *J. J. Tutot* , Imprimeur - Libraire , & à M. *Mauff* , Officier au Bureau des Postes Impériales , pour toute l'Allemagne.

A Bruxelles , à M. *Horgnies* , Expéditeur des Gazettes étrangères , pour tous les Pays-Bas Autrichiens.

A Amsterdam , chez *Van-Harrevelt* , Libraire , dans le Kalvestraat , pour toute la Hollande.

Les Libraires , & autres personnes qui voudront faire annoncer des Livres , Estampes , Musique , & autres objets , dans l'*Esprit des Journaux* , sont priés de les adresser au Directeur du Journal , chez *Valade*. Et pour les mêmes objets , pour tous les Pays étrangers , chez *J. J. Tutot* , Imprimeur - Libraire , place St. Barthelemi , à Liege.





# L'ESPRIT

D E S

## JOURNAUX.

---

*HISTOIRE générale de Hongrie , depuis la première invasion des Huns jusqu'à nos jours , par M. DE SACY , censeur royal , membre de l'Institut royal d'histoire de Gottingen , des académies de Caën , d'Arras , &c. 2 vol. in-12. A Paris , chez Demonville , imprimeur-libraire de l'académie Française , rue Saint-Severin. 1778.*

U Ne histoire de Hongrie manquoit à la littérature Française. Nous n'avions sur ce royaume que des mémoires épars , insuffisans , & qui laissoient entre eux des lacunes immenses. Quelque éloignée que soit cette contrée , ses annales peuvent intéresser des François. Depuis un siècle les chaînes de la politique ont tellement enveloppé l'Europe , qu'elles l'ont , pour ainsi dire , resserrée , & que les extrémités semblent se toucher. C'est le plein de Des-

#### 4 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

cartes, où un atôme ne peut pas s'agiter dans le lieu qu'il occupe, sans communiquer une partie de son mouvement à tous les autres.

D'ailleurs, dit l'historien dans son *discours préliminaire* : » Si le citoyen ne promène pas  
» ses regards au delà des frontières du pays  
» qu'il habite, il n'aura qu'une connoissance  
» imparfaite des hommes ; & les appréciant tous  
» par ceux qu'il a vus, il commettra autant  
» d'erreurs, qu'il portera de jugement sur les  
» nations étrangères. Les voyages sont deve-  
» nus une partie de l'éducation ; l'histoire des  
» peuples éloignés n'est pas moins nécessaire :  
» elle peut même suppléer à ces courses dis-  
» pendieuses, où l'on porte plus de curiosité  
» que de philosophie, où l'on est quelquefois  
» plus jaloux de se montrer soi-même, que  
» d'observer les autres. Tel auroit vu des hom-  
» mes dans l'histoire, qui n'a remarqué dans  
» ses longs voyages, que des statues & des  
» tableaux. Un coup-d'œil ne suffit pas pour  
» approfondir le caractère & les mœurs d'un  
» peuple poli. Les Sauvages montrent leur ame  
» nue ainsi que leurs corps ; mais l'extérieur  
» apprêté des nations civilisées, est une enve-  
» loppe que les regards de l'observateur ne  
» percent pas sans peine. Chaque peuple de  
» l'Europe a son carnaval perpétuel comme les  
» Vénitiens ; il ne paroît point sans un masque  
» qu'il faut lever pour voir sa physionomie :  
» le lui ôter est le travail de l'historien «.

Dans la suite du *discours préliminaire*, l'auteur expose ses vues politiques sur la Hongrie,

les abus, & les remedes qu'on peut y apporter. Quant à la législation, que la maison d'Autriche a réformée par degrés, elle fut absurde & informe pendant plusieurs siècles. » L'ancien code de Hongrie, dit M. de Sacy, » semble n'avoir été fait que pour outrager la » raison, & légitimer le despotisme des nobles. » Les loix sont toutes en leur faveur, & ne » paroissent s'appercevoir de l'existence du peuple, que pour le frapper lorsqu'il est coupable. Dans les loix pénales, nulle proportion » entre le crime & le châtimement, nulle distinction entre les fautes légères & les grands attentats. L'infraacteur de la loi du jeûne & de l'abstinence étoit puni avec la dernière » sévérité; tandis que le meurtrier en étoit » quitte pour quelques bœufs: les bestiaux étoient, » pour ainsi dire, la monnoie des assassinats. » Si le coupable ne pouvoit les payer, il étoit » condamné à perdre la vie ou la liberté; de » sorte qu'on ne punissoit pas son crime, mais » son indigence. La plupart de ces loix ont été » dictées par des princes plus pieux qu'éclairés, qu'on ne peut mettre au rang des grands » législateurs. Plus faits pour gouverner un » diocèse qu'un royaume, plus occupés du salut des âmes que de celui de l'état, n'ambitionnant, & pour eux-mêmes & pour leurs » sujets, que les biens d'une autre vie, ils dédaignoient de songer aux biens de celle-ci. » La discipline religieuse étoit presque l'unique objet de leur attention; & pourvu que » les temples fussent remplis d'adorateurs, peu

## 6 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» leur importoit que les villes & les campagnes fussent désertes, que la propriété fût mal assurée, que le commerce languît, ou plutôt qu'il n'y en eût pas. »

L'introduction est consacrée à dévoiler l'origine des Hongrois, à suivre la marche des hordes de Barbares, qui inonderent l'Europe, & qui après s'être elles-mêmes long-tems heurtées, repoussées, confondues, se fixerent chacune dans un pays analogue à leurs besoins, à leurs mœurs, & aux circonstances. C'est-là qu'on voit figurer cet Attila, qui prit le surnom de *Fléau de Dieu* ; comme depuis un roi du Nord, Eric IX, se fit appeller l'*Ami de Dieu*, & l'*Ennemi des Hommes*. » Attila, dit M. de Sacy, » avoit le teint basané, le regard farouche, » les traits durs, la poitrine large, la taille petite, la tête grosse, peu de barbe : il étoit » beau aux yeux des Huns ».

Si de tout tems l'histoire s'est attaché à célébrer les peuples belliqueux, préférablement aux nations tranquilles & pacifiques, la Hongrie méritoit une distinction particulière : cette nation a porté peut-être plus loin que toute autre les vertus héroïques ; & ce qu'il y a de plus remarquable, c'est qu'elle ne doit son ancienne gloire ni à la soif des richesses, puisque son commerce est peu étendu ; ni à l'ambition des conquêtes, puisque depuis son établissement elle n'a presque point reculé ses frontieres ; ni à cet orgueil inquiet & jaloux d'où naissent les haines nationales, puisqu'elle n'a jamais eu qu'à se défendre contre les oppresseurs ; elle ne le

doit qu'à l'amour seul de la patrie, de la liberté; passion sublime & généreuse, qui entre-tiendrait la paix entre toutes les nations, si toutes sentoient également le prix de l'indépendance.

On peut réduire l'histoire de Hongrie à trois époques. La première comprend le tems où ce peuple se trouve confondu avec les Huns; leur établissement dans la Pannonie & leurs incursions jusqu'à la mort de Geyfa, petit-fils d'Arpad, qui commandoit les Hongrois dans leur migration; cette mort de Geyfa, baptisé par St. Adalbert, arriva en 997. Geyfa étoit chef de la nation; il fut pere d'Etienné, premier roi de Hongrie: M. de Sacy a fait de cette époque l'introduction à son histoire générale. Il y a recueilli tout ce qu'il est possible de savoir de l'origine des Hongrois.

La seconde époque commence à Etienné, auquel l'église donna le titre de roi, sur la terre, & après sa mort celui de saint. M. de Sacy remarque qu'il n'avoit point dans le caractère; cette douceur qui distingue les élus, qu'après avoir vaincu le duc Cupan dans une bataille rangée, il fit couper son corps en quatre morceaux, qu'il envoya dans quatre villes différentes. Par la défaite de ce Cupan, la Transilvanie se trouva réunie à la Hongrie. Ainsi, on peut dire que ce saint roi a été le seul conquérant des héros Hongrois. C'étoit, en effet, un héros; il donna des loix à la Hongrie; il fut le pere & l'ami des nobles; il commença à regner en 1000; cette époque finit à la mort de Jean Zapola.

## 8 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

La troisieme commence à la cession du trône de Hongrie, faite par Elisabeth, veuve de Zapolá, à l'archiduc Ferdinand, le premier de la maison d'Autriche qui regna sur la Hongrie, jusques au regne tranquille de Marie-Thérèse, & à la soumission libre des Hongrois à cette souveraine. Depuis Etienne jusques à elle, on les voit sans cesse occupés à défendre leur liberté, tantôt contre les Turcs, & tantôt contre la maison d'Autriche. On peut voir dans l'auteur les droits & les prétentions de cette maison auguste & puissante.

Cette histoire offre des actions qui étonnent, un héroïsme toujours soutenu, des vertus, un patriotisme dont l'antiquité seroit jalouse; cette énergie de courage anime le sexe le plus foible, comme le plus fort; & cette fermeté est toujours la même, soit que la Hongrie se défende contre le Turc, soit qu'elle se trouve opprimée par cette nation redoutable & cruelle; soit qu'elle repousse les armes & les prétentions de la maison d'Autriche; soit enfin que la cour de Rome profitant de la superstition qui aveugle la Hongrie, veuille l'assujettir à sa politique. Les Huniades, les comtes de Serin, les Batory, les Bela, Ziska, Ragotzki & quelques autres ont honoré l'humanité. On ne lira point leur histoire sans se sentir l'ame agrandie.

C'est au regne d'Etienne I, ainsi que nous l'avons observé plus haut, que commence le corps de l'histoire. Nous ne suivrons point le cours des événemens; l'auteur a eu l'attention de ne citer que ceux qui peuvent intéresser ou inf-

truire ; & l'analyse de cet ouvrage passeroit les bornes que nous nous sommes prescrites. Ainsi nous ne nous arrêterons qu'à quelques faits particuliers

Sous le regne de Bela IV , les Tartares vinrent fondre sur la Hongrie. Le tableau de leurs ravages est d'une touche lugubre & convenable au sujet. » Ce tableau , tracé par l'un des » habitans de Varadin , qui s'étoient enfuis après » la destruction de cette ville , excite à la fois » l'horreur & la pitié. Forcés d'enterrer les cadavres pour prévenir la corruption de l'air ; leurs mains défaillantes creusoient des tombeaux pour les morts & des fosses pour eux-mêmes. Ils ne trouvoient d'asyle que dans le sein de la terre ; & tandis qu'ils croyoient sauver leurs jours dans ces affreuses retraites , les chevaux des Tartares les écrasoient sous leurs pieds. Des fruits sauvages étoient leur seul aliment. Dans les champs , dans les villes , les peres ne rachetoient leur vie qu'en livrant leurs plus belles filles à ces Barbares. Au sac de Strigonie trois cens dames , dans la fleur de l'âge , toutes parées de leurs plus riches atours , crurent que le pouvoir de leurs yeux , embellis par leurs larmes , toucheroit ces hommes féroces. On les conduisit vers le chef. Mais ce monstre , aussi insensible aux traits de l'amour , que sourd au cri de l'humanité , leur fit trancher la tête en sa présence. Enfin la famine chassa les Tartares. Les Hongrois sortirent de leurs foyers pour contempler un spectacle déplorable

## 10 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» ble. Leurs yeux cherchoient en vain à distin-  
» guer les chemins & les champs ; tout étoit  
» couvert de buissons. Dans ce vaste désert à  
» peine trouvoit-on quelques traces de l'habi-  
» tation des hommes. Dans l'enceinte des villes  
» on ne rencontroit que les débris des temples  
» & des maisons : l'herbe croissoit dans les rues  
» & couvroit les os & les crânes des morts ,  
» dont le tems & les oiseaux de proie avoient  
» dévoré la chair. Bela reparut enfin , lorsqu'il  
» n'y eut plus d'ennemis à combattre «.

Le siege d'Agria , en 1442 , offre une anecdote intéressante ; en général , cette histoire est pleine de ces traits singuliers ; & nous pensons qu'après l'avoir lue , on sera étonné que , jusqu'à ce jour , aucun écrivain n'eût encore songé à présenter aux ames sensibles , les annales de Hongrie.

» Malgré leurs revers , les Hongrois vivoient  
» dans une sécurité profonde ; tandis qu'on s'é-  
» gorgeoit dans les campagnes , les villes of-  
» froient le spectacle de l'allégresse publique.  
» Dans Agria on se livroit à toutes les extra-  
» vagances des anciennes bacchanales : ce n'é-  
» toient que festins , où regnoit cette gaieté cra-  
» puleuse , qui commence où la raison finit.  
» Les soldats couroient les rues en fredonnant  
» des chansons bachiques. Les sentinelles endor-  
» mies à leurs postes , oublioient leurs armes  
» & leur devoir. Les Autrichiens attentifs à  
» ce qui se passoit dans la ville , escaladerent  
» les murs à la faveur des ténèbres.

» Un jeune homme d'une fortune médiocre



» mais d'une figure intéressante , adoroit une  
» fille jeune & belle comme lui ; il avoit su  
» lui plaire. Les parens de sa maîtresse insen-  
» sibles aux prières des deux amans , augmen-  
» toient leurs plaisirs par les obstacles même  
» qu'ils leur opposoient. L'amour fut tromper  
» leur vigilance. Le jeune homme fut intro-  
» duit dans la chambre de sa maîtresse vers le  
» milieu de la nuit : il est réveillé par un  
» bruit confus ; il croit d'abord que c'est un  
» reste des folies de la veille , & prend les  
» cris qui frappent son oreille pour un con-  
» cert de gens ivres. Mais bientôt le bruit  
» redouble : il distingue les cris des mourans ,  
» le cliquetis des armes , le bruissement des  
» flammes. Les deux amans ne doutent plus  
» que les ennemis ne soient entrés dans la ville.  
» Le jeune homme aime mieux exposer sa vie  
» que l'honneur de son amante. Il s'élance par  
» la fenêtre armé d'une épée , & se laisse  
» tomber dans le vestibule de la maison. Son  
» amante descend pour lui ouvrir la porte. Il  
» sort , il est enveloppé : l'honneur de com-  
» battre sous les yeux de sa maîtresse , redouble  
» ses forces & son courage ; deux Autrichiens  
» tombent sans vie à ses pieds ; plusieurs sont  
» blessés : enfin le nombre l'accable , ses for-  
» ces l'abandonnent , il nage dans son sang ,  
» il expire. A cette vue la jeune fille , furieuse ,  
» égarée , saisit l'épée du mort , perce un des  
» Autrichiens , blesse les autres , les met en  
» fuite , revient sur ses pas , tourne l'épée  
» contre sa poitrine , tombe , & meurt sur le

## 12 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» corps de son amant. Les Autrichiens frappés  
» de terreur & d'admiration, restent muets,  
» & contemplent de loin ce spectacle à la lueur  
» des flammes. Leur étonnement les rendoit  
» immobiles ; ils n'osèrent piller la maison de  
» cette fille généreuse «.

Les malheurs d'Isabelle forment un tableau  
d'autant plus touchant qu'elle ne les mérita  
point. C'étoit, selon notre historien, une prin-  
cesse accomplie. » Sa beauté, qui lui attiroit  
» tant de jalousie dans son sexe, tant d'ado-  
» rateurs dans le nôtre, étoit le moindre de  
» ses charmes. Elle avoit su, même au sein  
» des prospérités, préparer son courage aux  
» plus grands revers. La science du gouver-  
» nement n'étoit point une étude pour elle,  
» mais un de ses plaisirs. Ses penchans étoient  
» aussi invariables que la raison qui les lui  
» inspiroit. Les détails de la misère du peuple ;  
» loin de bleffer ses yeux, intéressoient son  
» cœur. Sa bouche étoit l'organe des plaintes  
» des pauvres ; sa main étoit le canal des bien-  
» faits de son pere, elle méritoit un époux plus  
» heureux & plus grand que Jean de Zapola....  
» Ce prince n'étoit point né pour le trône  
» où il s'étoit laissé conduire. Des seigneurs  
» puissans, qui vouloient gouverner sous son  
» nom, l'avoient couronné presque sans son  
» aveu ; ils l'avoient marié de même. Il choisit  
» pour protecteur son plus grand ennemi,  
» (Soliman) opprima des peuples qu'il aimoit,  
» fit le mal, sans être méchant. Son indiffé-  
» rence léthargique le fit paroître modeste dans

» la prospérité , stoïque dans l'infortune. Il  
 » étoit sans vertus & sans vices. Il épousa  
 » Isabelle sans la connoître ; il l'adora dès qu'il  
 » la connut ; & l'amour dont le feu s'alluma  
 » trop tard dans son cœur , parut lui donner  
 » un nouvel être ; mais il cessa de vivre lorsqu'il commençoit à regner «.

Ce prince avoit donné toute sa confiance à Georges Martinusi. C'étoit un simple gentil-homme , qui de moine étoit devenu évêque ; cardinal , & premier ministre ou plutôt roi.  
 » Son crédit l'emporta sur celui des courtisans  
 » qui avoient gouverné Jean tour-à-tour , &  
 » ce prince esclave n'eut plus qu'un maître  
 » au lieu de cent tyrans. Du reste , Georges  
 » avoit l'ame élevée , il bravoit le péril & ne  
 » le cherchoit pas. Il avoit vu des batailles &  
 » pouvoit en gagner lui-même. Les fautes des  
 » généraux qu'il avoit remarquées , ne l'avoient  
 » pas moins instruit que leurs succès. Peu  
 » esclave de sa parole , il la donnoit & la  
 » violoit avec la même facilité. Il savoit sur-  
 » prendre le secret de son ennemi & cacher  
 » le sien. Georges avoit , en un mot , tous les  
 » talens qui font l'homme célèbre , & nulle des  
 » vertus qui font l'homme de bien... Il se rendit nécessaire aux grands , fut d'abord leur  
 » esclave , puis égal , enfin leur maître. Il  
 » n'eut point d'amis , parce qu'il étoit incapable de l'être. La politique & la religion  
 » servirent également ses projets. Jamais homme ne fut avec tant d'art fasciner les yeux ,  
 » & captiver les esprits de la multitude. Avare

## 14 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» avec industrie , il s'enrichit par la guerre ;  
» qui ruine les autres souverains «.

Jean de Zapola , après avoir été long-tems la créature de Soliman , s'étoit vu contraint d'accepter l'appui plus dangereux encore de la Maison d'Autriche , & de léguer après sa mort à Ferdinand une couronne dont il ne pouvoit disposer , puisqu'elle étoit élective. Ferdinand se hâta de la réclamer ; Georges & Soliman , tous deux tuteurs du jeune fils de Jean , se déclarerent ses protecteurs , le premier pour regner sous son nom , le second pour le dépouiller. La reine qui ne croyoit pas que la nécessité qui dicte les traités , fût un prétexte pour les violer , vouloit abandonner le trône & élever son fils dans la retraite. C'est à cette époque que commence une espece de drame historique , qui réunit le double avantage de l'intérêt & de la vérité ; où l'on voit Ferdinand toujours actif , ambitieux ; Soliman fourbe & sanguinaire ; Martinusi adroit & souple , trompant à la fois les deux cours de Vienne & de Constantinople , & mourant d'un coup de poignard : Castalde meilleur soldat que politique , conquérant pour ses maîtres sans approfondir leurs droits , & souillant par un assassinat qu'il ordonna , la gloire qu'il avoit acquise à leur service ; enfin Isabelle toujours honnête & toujours malheureuse , souvent trompée par ses ennemis , par ses amis même , jamais abattue par la fortune , & de tous les biens qu'elle avoit possédés , ne craignant de perdre que son fils. Ferdinand l'exila à Cassoye. » Elle sortit

» de Colofwar presque fans fuite , dans un ap-  
» pareil conforme à fa fortune.... Elle étoit  
» portée fur un simple chariot , & tenoit dans  
» fes bras son fils presque mourant , à qui sa  
» maladie n'ôtoit pas le sentiment de son mal-  
» heur.... Sa marche fut plus lugubre encore  
» que dans son premier exil , ordonné par  
» Soliman ; car le sort de cette princesse étoit  
» d'être dépouillée & bannie tour-à-tour par  
» ses deux protecteurs. Elle arriva enfin au  
» pied d'une haute montagne , qui sépare la  
» Hongrie de la Transilvanie : là elle mit pied  
» à terre , gravit long-tems le long des pré-  
» cipices pendant un orage affreux. Excédée  
» de fatigues , elle s'affit au pied d'un arbre ,  
» & promena ses tristes regards sur les états  
» qu'elle venoit de perdre ; puis prenant un  
» poignard dont elle se feroit percé le sein ,  
» si sa tendresse pour son fils ne l'eût atta-  
» chée à la vie , elle grava ces mots sur  
» l'écorce de l'arbre dont le feuillage la cou-  
» vroit :

*Sic fata volunt..... Isabella Regina.*

*Ainsi l'ordonne le destin..... Isabelle, Reine.*

» Elle laissa sur cette montagne ce monu-  
» ment de sa douleur , & continua sa route  
» par des chemins écartés. & presque inacces-  
» sibles. Ce fut dans cet état qu'elle arriva à  
» Cassovie. Le peuple la reçut avec cette com-  
» passion orgueilleuse , dont les caresses sont  
» souvent moins supportables que les insultes  
» de la haine «.

## 16 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

C'est à cette époque que commence les prétentions de la Maison d'Autriche sur le royaume de Hongrie ; des révoltes , des complots , des négociations entamées , rompues , renouées avec les Turcs , des guerres allumées , mal éteintes , rallumées de nouveau entre l'Autriche & la Porte , des dietes où les regrets de la liberté expirante s'expriment d'une manière forte , mais infructueuse , les malheurs du peuple , les discordes de la noblesse , les mouvemens des chefs , les menées secrètes , les combats , les aventures des Tekeli , des Ragotski , plusieurs conspirations générales contre la Maison d'Autriche , la fin tragique de leurs auteurs , les cruautés des généraux Autrichiens , les querelles de religion , la soumission entière de la Hongrie , la couronne devenue héréditaire ; le despotisme du roi reconnu par la nation , enfin l'Europe liguée contre Marie-Thérèse , les malheurs de cette auguste princesse , la fidélité des Hongrois que ses ayeux avoient su dompter , mais dont elle seule a su se faire adorer , tels sont les tableaux qu'offre le second volume de cette histoire. M. de Sacy y a répandu tous les traits qui peuvent faire sortir le caractère ferme & altier , le courage un peu féroce de cette nation. Le sexe que nous appellons le plus foible , ne mérite point , en Hongrie , cette humiliante épithète : entre mille preuves de sa force & de sa valeur , que rapporte l'historien , nous choisirons encore celle-ci. Le Visir Méhémet vint assiéger Agria en 1552 :  
« A la vue de l'armée ennemie , toute la ville

» retentit de cris de joie. Hommes, femmes,  
» soldats, tous d'une voix unanime, jurèrent  
» d'observer ces conditions dictées par le fanatisme patriotique. « *Le mot de capitulation sera pros-  
crit ; si quelqu'un ose le prononcer, il sera puni  
de mort. Si l'ennemi envoie faire des propositions  
de paix, on y répondra par des décharges d'Ar-  
tillerie. Quand les vivres seront épuisés, nous nous  
mangerons les uns les autres, & les victimes se-  
ront tirées au sort. Les femmes seront occupées à  
réparer les murailles, elles pourront suivre leurs  
époux sur la brèche & dans les sorties. Pour pré-  
venir la conspiration, on ne pourra s'assembler  
plus de trois ou quatre dans l'intérieur de la ville.*

» Méhémet n'ignora pas cette résolution héroïque ; mais il se flatta qu'en opposant la bar-  
» barie au courage, il pourroit triompher.

» Avant d'en venir à ces extrémités, il  
» voulut cependant jouer la clémence. Un trom-  
» pette demanda à être introduit dans la ville ;  
» on ne daigne pas lui répondre : il s'avance  
» jusqu'au pied des murailles, & s'écrie que,  
» si l'on veut remettre la place entre les mains  
» de Méhémet, les habitans seront traités com-  
» me les sujets les plus chéris du Sultan. Tan-  
» dis qu'il parle, les habitans, dans un morne  
» silence, plantent quatre piques sur le rem-  
» part, & élèvent dessus un cercueil couvert  
» d'un drap noir, pour annoncer à Méhémet  
» que leur patrie sera leur tombeau. Le trom-  
» pette ne rapporta à son général que cette  
» réponse éloquente & terrible. L'artillerie des  
» assiégans joua avec tant de fureur, que le

## 18 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» château fut démentelé & les toits abattus. Ce  
 » spectacle anima les Turcs , ils livrerent un af-  
 » faut ; huit mille de leurs plus braves soldats  
 » y périrent : Méhémet irrité , ordonne qua-  
 » tre assauts au même instant. Les habitans  
 » reçoivent les Turcs avec la plus grande in-  
 » trépidité. Les femmes accourent & se con-  
 » fondent parmi les soldats ; on ne les distingue  
 » qu'à leur bravoure. L'épouse anime son époux,  
 » la mere son fils , la fille son amant. On voit  
 » les unes se précipiter au milieu des ennemis,  
 » les autres rouler sur eux des pierres énormes , ou les inonder d'un déluge d'huile bouil-  
 » lante. Un Hongrois est tué à côté de sa  
 » femme : elle étoit jeune , belle & sensible ;  
 » la mere de cette citoyenne lui ordonne de  
 » prendre entre ses bras le corps de son époux ,  
 » de l'arracher de la mêlée , & de l'enterrer  
 » dans la ville. Est-il tems de songer à des  
 » obseques ? répond l'héroïne. *Je rendrai les der-*  
 » *niers honneurs à mon mari quand sa mort sera*  
 » *vengée , & elle le fera bientôt.* Elle s'arme à  
 » l'instant de l'épée du mort , se couvre de son  
 » bouclier , descend parmi les Turcs , en égorge  
 » trois. Revenue de sa premiere fureur , elle  
 » prend entre ses bras les restes sanglans de son  
 » époux , court au temple , les y dépose , &  
 » revient combattre. Une de ses compagnes  
 » prend une pierre dans les débris de la mu-  
 » raille , la souleve avec effort & veut écraser  
 » les Turcs qui montent à la brèche : dans  
 » cet instant un boulet lui emporte la tête.  
 » Sa fille qui combat à ses côtés , ne verse



» pas une larme ; mais saisissant cette pierre  
» toute fumante encore du sang de sa mere ,  
» & couverte de sa cervelle , la jette au mi-  
» lieu des Turcs , en écrase deux , en blesse  
» plusieurs , s'avance , appelle les Hongrois , les  
» anime. Son exemple est suivi , & les affié-  
» gés deviennent agresseurs. On vit d'autres  
» femmes , qui , pour enflammer le courage des  
» Hongrois , ramassoient d'une main les mem-  
» bres de leurs compagnes coupés , brisés par  
» les balles , les montroient aux Hongrois , &  
» de l'autre combattoient avec les armes des  
» morts. »

A la fameuse bataille de Mohacs , en 1526 ,  
après la défaite des Hongrois par Soliman , quel-  
ques soldats échappés du carnage s'étoient re-  
tranchés à Maroth. Michel Dobozy , saute sur  
son cheval , prend sa femme en croupe & se  
fait jour l'épée à la main à travers les vain-  
queurs ; les Turcs le poursuivent , ils vont l'at-  
teindre ; son épouse le voit & frémit. » Rends  
» les armes à ces barbares , lui dit-elle , re-  
» çois des chaînes ; peut-être un jour tu pour-  
» ras les briser & venger ta patrie. Pour moi ,  
» dont les foibles bras sont inutiles à l'état ,  
» moi qui ne puis trouver chez ces infideles  
» que le déshonneur & l'infamie , cher Dobozy ,  
» si je te fus chere ; si ma vertu mérita ton  
» amour , rends-moi un dernier service , mets  
» pied à terre , je descendrai après toi , & tu  
» me plongeras ton épée dans le sein. Do-  
» bozy se sent glacé d'horreur à cette priere ;  
» il veut ranimer le courage de son épouse &

## 20 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» lui rendre quelque espérance ; cependant les  
» Turcs approchent ; l'héroïne saute à terre  
» vois , dit-elle , de quelle main tu veux que  
» je périsse , de la tienne ou de celle de ces  
» barbares ? « Dobozy prend son arc , place le  
javelot mortel en tremblant , & le lance en  
détournant les yeux. [Aussi-tôt , dans le délire  
de sa rage , il se précipite au milieu des Turcs ,  
& reçoit la mort , après avoir vengé celle  
de son épouse.

» Dans cette bataille , où presque tous les  
» corps étoient commandés par des évêques ,  
» l'armée & le roi même étoient aux ordres  
» d'un cordelier. Il se nommoit Paul Tomory.  
» Ses intrigues l'avoient élevé sur le siege ar-  
» chiépiscopal de Colocza. Son courage s'étoit  
» depuis long-tems exercé dans les combats.  
» Sieges , attaques , retraites , escarmouches ,  
» marches , contre-marches , tous les détails  
» de la guerre lui étoient familiers. Tomory  
» ne survécut point à la défaite de son ar-  
» mée , & l'on trouva sept prélats étendus sur  
» le champ de bataille. Plusieurs jours après  
» on trouva le corps du roi englouti dans un  
» marais. Les Turcs parcoururent la Hongrie ,  
» moins en vainqueurs qu'en brigands. On vit  
» des femmes enterrer leurs enfans tout vivans ,  
» de peur que les cris de ces malheureuses créa-  
» tures ne découvrirent leur retraite. Tout le  
» pays qui s'étend de la rive de la Drave à  
» celle de Raab , ne fut bientôt plus qu'un  
» immense désert. » Cependant la bravoure des  
Hongrois avoit inspiré tant de terreur à l'ar-

mée de Soliman , forte de deux cens cinquante mille hommes , qu'elle n'osa les poursuivre ; & il paroît que , malgré le petit nombre des Hongrois , sans la précipitation de Louis , des généraux & des prêtres , qui croyoient tous , que mourir de la main d'un Turc , étoit un titre pour entrer triomphant dans les cieux , Soliman n'eût pas été vainqueur.

Le moine George Martinusi , évêque de Varadin , négocioit secrètement avec Ferdinand , pour le faire monter sur le trône de Hongrie , au préjudice d'Isabelle , fille de Sigismont I , veuve de Jean Zapola. Isabelle en est informée , elle en avertit Soliman , qui veut faire arrêter le traître , & qui le déclare déchu de ses dignités ; exemple singulier d'un empereur Turc qui dépose un évêque. Martinusi se met en sûreté. Wich , fidele à la reine , met le siege devant Chonad en Transilvanie. Varkokzi accourt au secours de la ville assiégée , trouve les sentinelles endormies & les égorge : les travaux du siege étoient abandonnés ; les soldats occupés de fêtes bachiques ; il les taille en pieces , fait quatre mille prisonniers , laisse deux mille cinq cens morts sur le champ de bataille , & poursuit les fuyards. Nicolas Kereputz , l'un des généraux Transilvains , s'ensuit demi-nud , & se présente à la porte d'un château qu'habitoit son épouse. » *Tout est perdu* , dit-il , *l'armée est vaincue , sa déroute est entiere.* Tu es vaincu ! & tu réparois devant moi , lui dit cette femme , digne des beaux siècles de Rome ; retourne , vas laver ta honte , vas ven-

## 22 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

» ger l'honneur de ta maison , ou cesse de m'ap-  
» peller ta femme. Ce nom est pour moi le  
» comble de l'ignominie. Si l'on t'eût rapporté  
» vainqueur & percé de coups honorables , je  
» t'aurois bientôt rejoint dans la nuit du tom-  
» beau.... Tu fuis & tu viens pleurer devant  
» moi. Ah ! ce n'étoit pas des larmes , c'étoit  
» du sang qu'il falloit répandre. Vas, fuis , mais  
» garde-toi de dire que tu es mon époux. Elle le  
» quitta brusquement , & le tems seul put calmer  
sa fureur.

A côté de ce tableau , nous placerons celui  
du regne de Marie-Thérèse , qui termine cette  
histoire.

» Telle fut la fin de cette guerre ( de 1741 )  
» que tant de puissances avoient entreprise pour  
» accabler Marie-Thérèse , & partager les dé-  
» pouilles de la maison d'Autriche , comme les  
» nations se partagerent autrefois les débris de  
» l'empire Romain..... Cette princesse força ses  
» ennemis mêmes à l'admirer. Jamais on ne  
» vit tant de courage pour supporter les revers,  
» tant de prudence pour les prévenir , tant de  
» ressources pour les réparer.... Sa naissance  
» lui avoit donné la couronne de Hongrie ;  
» l'amour de la nation la lui donna , pour ainsi  
» dire , une seconde fois ; & le peuple en voyant  
» sur le trône une princesse qu'il eût élue dans  
» le tems où le royaume étoit électif , crut en  
» effet avoir recouvré le droit de choisir ses  
» maîtres. Ses états jouirent d'un calme profond ;  
» elle seule ne goûtoit pas le repos qu'elle  
» leur avoit procuré. Occupée à réparer les

» défastres de la guerre , à supprimer les im-  
» pôts..... Sa vie étoit aussi laborieuse au sein  
» de la paix , que celle de ses généraux l'avoit  
» été pendant la guerre. Elle rappella les dé-  
» fecteurs , & leur permit de retourner à la  
» charrue , persuadée qu'il vaut mieux avoir  
» de bons laboureurs dans ses campagnes , que  
» de mauvais soldats dans ses villes... Marie-  
» Thérèse fut adorée dans ses états , comme  
» Henri IV l'avoit été en France ; comme lui ,  
» elle fut forcée de conquérir son patrimoine :  
» elle fit comme lui le bonheur de ses con-  
» quêtes... On finit par lui donner le surnom  
» de *Mère de la Patrie* : elle avoit commencé  
» par le mériter. »

On trouve à la fin du tome second , des notes historiques qui renferment des anecdotes assez curieuses ; plusieurs traits comiques que la gravité de l'histoire , ne pouvoit admettre dans le cours de l'ouvrage ; des recherches sur les antiquités des villes , enfin les décrets singuliers qui formoient l'ancienne législation Hongroise ?

Cette extrait suffit pour faire connoître le mérite de cette histoire , & la manière noble & sage de l'historien : son style en général , est celui qui convient à l'histoire , & ordinairement élégant ; ses réflexions , lorsqu'il s'en permet , sont judicieuses & semblent sortir naturellement du sujet , & telles que le lecteur les eût faites ou dû faire. Si toutes ne sont pas de la même force , si , dans le nombre , il en

est échappé de communes (\*), elles sont si rares, & il y en a une si grande quantité de philosophiques, que ces défauts ne doivent pas être remarqués. M. de Sacy mérite d'être encouragé : sa jeunesse, sur laquelle on doit mettre les négligences de style qu'on pourra trouver quelquefois dans cet ouvrage, son application, ses progrès depuis la publication de ses premiers essais, un talent décidé pour l'histoire, genre auquel si peu de gens de lettres se consacrent aujourd'hui ; tout doit exciter en sa faveur, la bienveillance de ses lecteurs & du public.

*(Journal des sciences & des beaux-arts ;  
mercure de France ; gazette universelle de  
littérature.*

(\*) Telle est celle qu'il fait au sujet de la pompe funebre avec laquelle Charlemagne voulut que fût enterré le Kan des Avars, lequel, enfermé dans Sincambrie assiégée, se tua lorsque la ville se rendit, pour ne pas tomber, avec ses trésors, entre les mains du vainqueur. *Il étoit juste, dit l'auteur, que Charles se chargeât du soin des funérailles d'un homme dont il s'étoit fait héritier.* Cette idée est un peu mesquine,



---

G. EPHR. LESSINGII *Emilia Gallotti pro gymnasmatis loco latinè reddita*, &c. *Emilie Gallotti*, drame de M. G. EPHR. LESSING, traduit en latin, à l'usage des jeunes étudiants, & publiquement joué au collège de Celles, d'après la traduction de M. J. H. STESSENS. À Celles 1778, imprimé & représenté, pour la première fois, en 1773.

Cette piece eut en Allemagne le plus brillant succès, & elle y est regardée comme l'un des meilleurs ouvrages du célèbre M. Lessing. Il est vrai que dans les détails elle étincelle de beautés ; mais nous ne pensons pas que le plan, l'intrigue, la conduite, & sur-tout les caracteres des personnages de ce drame, fissent la même impression sur des spectateurs François, Italiens, ou même Anglois ; quoiqu'on ne puisse plaire à ces derniers qu'à force d'outrer les passions, & en offrant sur la scene des viols, du moins commencés, des meurtres, des assassinats & des noirceurs. Il y a de tout cela dans *Emilie Galotti*, qui même est poignardée sur la scene par le vieux Galotti son pere, aux pressantes sollicitations d'*Emilie* elle-même. Mais malgré ces féroces beautés, nous connoissons assez nos concitoyens pour présumer que cette piece ne réussiroit pas devant eux.

Tome VI,

B

Qu'on se représente en effet une foule de scélérats subalternes , qui , pour faire leur cour à un prince imbécille & flatter ses passions effrénées , ne cessent de lui donner les plus détestables conseils. Qu'on se représente ce prince, Hector Gonzague , n'agissant que d'après les impulsions de cette troupe lâche & vile d'adulateurs , laissant une ancienne maîtresse qu'il adoroit , pour la jeune Emilia Galotti , qu'il n'a fait qu'entrevoir , qu'il veut séduire , & qu'il se détermine à se procurer par la violence. Qu'on se figure un Martinelli , Chambellan du prince , & le plus corrompu des courtisans , homme sans mœurs , sans ame , & qui ne méditant que des complots & des assassinats , s'exprime , à l'instant même de consommer les crimes les plus noirs , en bouffon dégoûtant , & agit en Cartouche : qu'on s'imagine qu'un tel homme dispose , comme il veut , des volontés du prince , & dirige , comme il lui plaît , toutes ses affections ; & l'on aura l'idée d'un caractère qui ne peut exister dans les cours , où du moins l'infamie est plus artistement gazée.

Cette Emilia Galotti , jeune , aimable , charmante , est éperduement aimée du comte Appiani , dont elle est également éprise : ils sont fiancés & touchent au moment de s'épouser , lorsque le fourbe Martinelli , d'accord avec son maître , se propose d'enlever Emilie dans le chemin par lequel elle doit passer , pour se rendre avec son fiancé qu'elle doit épouser , à Appiani. Pour mieux réussir dans son crime , Martinelli corrompt Piro & Angelo , deux assassins



placés en qualité de domestiques , l'un chez le pere d'Emilie , l'autre près du comte Appiani. Les deux scélérats servent si bien l'infante Martinelli , qu'à l'entrée d'une forêt , les deux voitures , celle d'Appiani , & celle d'Emilie , sont attaquées par le chambellan , qui court sur le comte désarmé , & le poignarde. Emilie épouvantée , se réfugie avec sa mere , dans un château près de la forêt. Dans ce château est le prince Gonzague , qui y attend sa victime. Celle-ci est très-étonnée d'y voir son souverain ; on l'enferme dans un appartement avec le prince ; & c'est au spectateur à deviner les horreurs qui s'y passent.

Cependant la comtesse Orsina , ancienne maîtresse du prince , femme jalouse & folle , arrive au château : Martinelli veut l'éconduire ; la comtesse n'en devient que plus folle , & il y paroît bien aux propos qu'elle tient. Odoard Galotti , pere d'Emilie , homme honnête , mais sombre & féroce ment vertueux , paroît aussi dans le même château : la comtesse lui apprend tout ce qui se passe , & tout ce qui s'est passé entre sa fille & le prince : il frémit ; elle irrite sa fureur , & finit par lui faire présent d'un poignard. Odoard dissimule sa rage , & demande comme une grace au prince , qu'on le laisse embrasser & parler à sa fille , que le prince veut conduire dans sa capitale , pour achever de la déshonorer ; Gonzague , même dans ses crimes , agit toujours en imbécille.

Emilie Galotti vient se jeter troublée , éperdue , dans les bras de son pere ; elle fait à quels

## 28 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

outrages elle est exposée, elle ne doute pas qu'on ne se soit défait du comte Appiani; elle supplie son pere de la délivrer, en lui donnant la mort, de l'injure qu'on lui prépare; & elle fait si bien, qu'Odoard Galotti, détourne la tête, & plonge le poignard dans le cœur de sa fille. --- Tel est en abrégé le plan de cette piece, mélange monstrueux de situations terribles, & de bouffonneries qu'à peine le grand Shakespear se feroit permises. Il est dans ce drame, des scenes où l'on est vraiment oppressé par la terreur; mais le moment d'ensuite on est fatigué jusqu'au dégoût des propos bassement plaisans des Martinelli, des Pyro, des Angelo, & même des énormes inconséquences de la comtesse Orsina. Un drame de cette espèce n'auroit pas pris en France, même il y a quatre ou cinq ans, tems où l'on étoit si fort engoué de drames. Ces défauts n'empêchent pourtant point qu'il n'y ait des beautés sublimes dans Emilie Galotti, & qu'à bien des égards cet ouvrage ne soit un de ceux qui ont fait le plus d'honneur à M. Lessing, le plus estimable des écrivains qui se soient illustrés en Allemagne dans ce siècle.

( *Gazette universelle de littérature.* )

---

*RECHERCHES historiques & géographiques sur le Nouveau-Monde ; par JEAN-BENOIT SCHERER, pensionnaire du roi, employé aux affaires étrangères, membre de plusieurs académies & sociétés littéraires ; ci-devant jurisconsulte du college impérial de justice à St. Pétersbourg, pour les affaires de la Livonie, d'Esthonie & de Finlande. A Paris, chez Brunet, Libraire, rue des Ecrivains. I vol. in-8vo. de 350 pages, avec des planches, & une carte qui contient la route du fleuve Jaskusk au port d'Ofchosk. 1778.*

**D**Epuis long-tems on cherche à deviner quelle a été l'origine des habitans du nouveau-monde, & l'on a divers ouvrages sur cet objet. M. Scherer s'est mis sur les rangs ; son système, selon quelques journalistes, est appuyé de preuves si neuves & si frappantes, qu'il fera sans doute favorablement accueilli. D'autres écrivains, sans admettre entièrement l'opinion de l'auteur, reconnoissent dans son ouvrage des recherches immenses, dont étoit seul capable un homme, qui, non-seulement possède les langues anciennes, mais qui, comme M. Scherer, a encore quelque teinture des différens idiômes primitifs des peuples policés & vagabonds du nord de l'Asie & de l'Europe.

### 30 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Au reste , il faut peu de connoissances pour dire que tout mérite des éloges dans un ouvrage aussi savant ; mais ce qui en exige beaucoup plus , c'est le droit de prononcer sur le travail de l'auteur , de discuter ses opinions , d'apprécier ses preuves ; & nous croyons que c'est au *journal des savans* que l'on doit s'en rapporter lorsqu'il s'agit d'un ouvrage tel que celui que publie M. Scherer.

Cet auteur a rassemblé d'abord les fragmens géographiques sur la connoissance que les anciens avoient , dit-il , du nouveau-monde ; c'est-à-dire , sur l'isle Atlantide. Solon composa un poëme sur cette isle , & il avoit puisé ses connoissances dans les ouvrages des prêtres de Saïs , qui s'étoient appliqués beaucoup à la cosmographie. La Jamaïque, Cuba, Hispaniola , &c. & la Terre-ferme qui est au delà , leur étoient connues , selon M. Scherer. Les preuves qu'il emploie pour établir ce sentiment , sont , 1<sup>o</sup>. le témoignage de Solon lui-même , qui dit que cette isle étoit située hors du détroit de Gibraltar ; qu'elle étoit plus grande que la Libye & l'Asie ; qu'elle tenoit sous ses loix toutes les provinces adjacentes jusqu'à l'Egypte , & toute la partie de l'Europe , qui s'étend jusqu'à la mer Tyrrhénienne ; que cette isle fut submergée par un déluge & détruite par un tremblement de terre qui dura vingt-quatre heures. Il cite plusieurs autres autorités plus positives , d'après lesquelles il résulte que les Phéniciens faisoient voile le long de la côte orientale de la mer Atlantique ; qu'ils firent naufrage près d'une

grande île ; que les Tyrrhéniens voulurent y envoyer une colonie , mais que les Carthaginois , qui la conservoient pour en faire une retraite , s'y opposerent. C'est ce que rapporte Diodore. Aristote dit que les Carthaginois trouverent au delà des colonnes d'Hercule , une grande île où ils avoient formé des établissemens ; mais qu'ils ne la faisoient pas connoître. Les anciens ont beaucoup parlé des navigations au delà des colonnes d'Hercule , vers des îles assez éloignées. On peut voir ce que M. Scherer en rapporte. En général , si l'on ne peut assurer que les anciens aient connu l'Amérique , il est difficile de nier qu'ils n'aient pu y être poussés par quelques tempêtes. Nous ne pouvons que douter , & non pas affirmer , comme le fait M. Scherer. Mais peut-être parviendra-t-on à connoître l'origine des Américains , sans avoir recours à des navigations de cette espece. M. Scherer cite pour exemple les Esquimaux , qui sont originaires des peuples du Groënland ; & il prouve leur origine par la conformité du langage entre ces deux peuples ; en effet , les mots qu'il rapporte sont si semblables , qu'on ne peut les contester. Mais l'auteur affoiblit pour ainsi dire ces preuves par des détails qu'il auroit pu rejeter ou à la fin de l'ouvrage , ou dans des articles séparés.

C'est donc aux langues qu'il faut avoir recours pour établir l'origine des Américains ; c'est pourquoi l'auteur se propose de traiter de la conformité des langues : 1°. entre les extrémités de l'Amérique & celles de l'Asie ;

### 32 L'ESPRIT DES JOURNAUX.

2°. entre les peuples de l'Amérique & de l'Afrique. Mais ce chapitre ne contient que des préliminaires dans lesquels M. Scherer ne vient pas au fait, qui doit être le parallele d'une assez longue suite de mots. Il parle ensuite de la conformité des mœurs & des coutumes de l'ancien monde, comparées avec celles du nouveau monde. » Deux nations très-éloignées » l'une de l'autre, dit-il, peuvent sans doute » se ressembler à plusieurs égards dans leurs » manieres de vivre, sans néanmoins sortir de » la même souche; mais aussi-tôt qu'on trouve » chez deux différens peuples, dont on peut » prouver la communication, une ressemblance » frappante de coutumes fantasques, & quel- » quefois atroces & contraires à la nature; » c'est une marque convaincante qu'ils les ont » prises & empruntées les unes des autres «.

Il s'attache donc à ressembler plusieurs de ces coutumes. Il trouve chez les peuples de l'Asie & chez les Américains, 1°. la doctrine d'un bon & d'un mauvais principe. 2°. L'ordre de succession particulière à certains royaumes. Chez les Malabares, dit l'auteur, ce sont les enfans de la sœur qui succèdent au trône, coutume qui a existé chez plusieurs peuples de l'Amérique. 3°. Les coutumes barbares pratiquées dans les obseques, telle que celle de faire périr des vivans, qui est commune à beaucoup de peuples anciens. 4°. L'épreuve du fer chaud ou du feu. 5°. L'usage de se faire couper ou raser les cheveux en signe de deuil. 6°. La destruction des cabanes après la mort de ceux qui

les habitoient. 7°. Les maris alités à cause de l'accouchement de leurs femmes. 8°. Les fleches, marque d'une révolte ou d'une guerre générale. 9°. Les figures tracées ou empreintes sur le visage & sur plusieurs parties du corps. 10°. Le dépouillement du crâne des ennemis faits prisonniers ou tués dans la bataille. 11°. Les vieillards & malades mis à mort. L'auteur indique tous les différens peuples qui avoient ces mêmes coutumes, & dès-lors il détruit la preuve qu'il en veut tirer. Par exemple, il cite des Indiens qui avoient cette dernière, c'est-à-dire, celle de tuer les vieillards & les personnes infirmes; il cite aussi les anciens habitans de la Sardaigne. Or, ces deux peuples ne la tiennent pas l'un de l'autre. Il en sera de même des peuples de l'Amérique chez lesquels on la trouve, & on ne peut en conclure qu'ils la tiennent ni des Indiens, ni des habitans de la Sardaigne, ni de quelques peuples d'Allemagne. Les coutumes, communes à beaucoup de peuples qui n'ont point eu de rapport ensemble, ne prouvent rien. Telles sont encore la virginité, qui n'étoit point estimée chez quelques peuples; l'adoration du feu sacré ou du soleil. En voici une qui feroit preuve si l'auteur citoit ses garans; c'est le nom de *Schammon*, qui désigne un prêtre chez beaucoup de peuples Tartares. Ce nom leur vient des Indiens, parce que la religion Indienne a pénétré en Tartarie. M. Scherer dit que les Esquimaux, les Groënlandois & les Lapons ont aussi des *Schammans* qui se glorifient de posséder les mêmes privilèges.

### 34 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

ges, c'est-à-dire, celui de guérir toutes sortes de maladies. Il paroît qu'il ne fonde sa preuve que sur la conformité des prétentions des prêtres de ces peuples. Il s'agiroit plutôt de savoir si les Esquimaux ont des prêtres qui portent le nom de *Schamman*. Le rapport feroit alors exact ; mais M. Scherer n'en dit rien.

Après ces observations générales sur quelques coutumes de différens peuples qui ne nous paroissent rien décider au sujet de l'origine des Américains, M. Scherer vient à des coutumes communes aux Péruviens & aux Chinois. Il en cite plusieurs ; mais probablement il a consulté de mauvaises sources qui l'ont trompé, & il trouve des ressemblances où il n'y en a point. Nous en remarquerons cependant quelques-unes qui sont frappantes. Telle est la cérémonie du labourage de la terre faite à Cusko comme à Pékin. Il y en a quelques autres, mais en petit nombre, qui méritent également quelque attention. L'auteur auroit dû apporter un peu plus de critique dans le choix de ses preuves ; il se livre trop aux conjectures, & en les supprimant il auroit rendu son ouvrage plus intéressant. On y trouve en effet des observations curieuses qui peuvent concourir au but qu'il se propose. Il parle aussi de la conformité des coutumes entre les Américains Orientaux & les Peuples Occidentaux de l'Afrique, qui sont assez près des côtes de l'Amérique, & qui par cette raison ont pu y pénétrer, parce qu'il y regne continuellement un vent d'est qui a repoussé plus d'une fois les vaisseaux des Euro-



péens vers les côtes du Bréfil. L'auteur prétend que les Africains font encore aujourd'hui un commerce considérable avec les peuples des côtes de l'Amérique, & que ce commerce est antérieur à la découverte du nouveau-monde par les Européens. Ce fait bien prouvé, leveroit une grande partie des difficultés sur l'origine des Américains.

Après avoir exposé ce genre de preuves, M. Scherer examine quels sont les peuples connus qui ont, les premiers, exercé le commerce maritime, & quelle fut l'étendue de leur navigation. Il revient sur l'isle Atlantide qu'il prend pour l'Amérique. Il parle beaucoup du commerce que les anciens ont pu avoir avec la Chine, & il prétend que les Phéniciens y ont voyagé par mer, & que ce sont eux qui ont donné le nom de Chine, ou Tsin à ce pays. Il le dérive du mot *cyn-osure*, c'est-à-dire, selon lui, *porté par l'ourse*, & non pas la *queue du chien*. On fait que cette étoile servoit de guide aux anciens navigateurs. Mais ne nous arrêtons pas sur de semblables conjectures, destituées de toute espece de fondement.

Après avoir donné une idée des navigations des anciens, M. Scherer passe aux découvertes faites par les Russes en allant du Kamtschatka en Amérique; on voit par-là que le passage de l'Asie à l'Amérique n'a pas été difficile. Il prétend même, d'après M. Steller, que ces deux continens étoient joints autrefois ensemble. Il trouve beaucoup de ressemblance entre les mœurs des peuples de ces deux contrées, ce qui ne

### 36 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

doit pas paroître surprenant. Il résulte , dit M. Scherer , que l'Amérique a été peuplée par l'ancien continent.

Nous ne le suivrons pas dans les recherches qu'il fait sur la couleur des différentes especes d'hommes qui sont répandus sur la surface du globe, ni sur l'origine des animaux dans le nouveau-monde , (\*) ni sur la réfutation qu'il entreprend de faire des recherches de M. de Paw sur les Américains, les Egyptiens & les Chi-

---

(\*) L'auteur est fort embarrassé à résoudre comment l'Amérique a été peuplée par les animaux de différentes especes ; car les colons , lors même qu'ils purent y transporter des quadrupèdes , donnerent sans doute la préférence aux animaux domestiques & utiles. D'où viennent donc les animaux monstrueux & sauvages ? M. Scherer répond qu'au moment de la création , l'être suprême a répandu les animaux sur toutes les parties de la terre ; & si on lui objecte le déluge , il prétend » qu'on ne sauroit soutenir que le déluge enveloppa » le globe entier dans toute sa rondeur , sans attribuer à Dieu les plus grandes imperfections. En attachant au déluge , ajoute-t-il , un effet universel , nous lui avons donné par conséquent un sens trop illimité , un sens qu'il n'a jamais eu , que nous avons mal compris , par le peu d'attention que nous employons à bien des choses. «

Les théologiens ne seront pas sans doute contents de ces assertions ; & les philosophes conviendront que si toute chair n'a pas été détruite par le déluge , autant valoit-il faire peupler l'Amérique par les enfans d'Adam , que d'y envoyer trois mille ans après , les descendans de Noé.

nois. Nous aurions désiré trouver plus d'exactitude dans ce qui concerne la Chine à ce sujet.

De toutes ces recherches il résulte , suivant le sentiment de l'auteur , que les Américains tirent leur origine , d'une part , des Chinois & des Africains ; de l'autre , d'une tribu de Tartares nommés Keraïtes , qui ont disparu en Asie. Les découvertes des Russes , en allant du Kamtschatka en Amérique , ne laissent plus lieu de douter que la population de cette partie du monde ne se soit faite par la voie de l'Asie.

M. Scherer termine ses recherches , 1°. par la traduction des dialogues de Platon , intitulés *Timée & Critias* , concernant l'isle Atlantide. 2°. Par un essai sur les rapports des mots entre les langues du nouveau-monde & celles de l'ancien , par l'auteur du monde primitif. 3°. Par des remarques géographiques & critiques sur la véritable longitude du Kamtschatka , & sur la carte qui contient la route de Jakutsk au port d'Ochozk.

En général , cet ouvrage est rempli de recherches curieuses & intéressantes. Il y a plusieurs observations très-heureuses , mais il y en a d'autres trop hasardées & peu exactes. Un peu plus d'ordre , de précision & de critique auroient rendu cet ouvrage moins étendu , mais plus tendant au but de l'auteur. La réponse qu'il fait à M. de Paw est remplie de fautes , & fait voir que l'auteur connoît peu les Chinois. M. de Paw avoit dit que ces peuples tiroient leur origine des Tartares. M. Scherer , pour lui ré-

### 38 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

pondre , dit que les Tartares , si cela étoit ; devoient en être instruits ; & il cite Abulfedha comme un auteur national qui assure que , de son tems , on connoissoit peu la Chine. Abulfedha étoit Arabe & non pas Tartare. De même le témoignage de Plancarpin , pour prouver que les Chinois ne sont ni Tartares ni Scythes , ne peut être d'aucune autorité ; d'ailleurs , ce voyageur n'examine point cette question. Il nous seroit aisé de rassembler plusieurs méprises de cette espece ; mais elles ne doivent pas empêcher qu'on ne lise cet ouvrage , qui peut fournir de nouvelles idées. Au reste , on a regardé comme la partie la plus précieuse du travail de M. Scherer la table polyglotte des langues Latine , Scythe , Tartare , Chinoise , &c. de même que l'essai sur les rapports des mots entre les langues du nouveau-monde & celles de l'ancien , par M. Gebelin. Les langues Américaines qui passent ici en revue , sont celles , 1<sup>o</sup>. des Esquimaux & des Groënlandois ; 2<sup>o</sup>. des divers peuples du Canada ; 3<sup>o</sup>. des Caraïbes & des Galibis ; 4<sup>o</sup>. des Abenakis ; 5<sup>o</sup>. des Virginiens ; 6<sup>o</sup>. des Pensylvaniens ; 7<sup>o</sup>. des Mexicains ; 8<sup>o</sup>. des Péruviens , & 9<sup>o</sup>. des îles de la mer du Sud. On voit dans ce dernier article le récit historique d'une épreuve unique à laquelle M. Banks mit l'auteur , à son retour de l'île de *Taïti* ou d'*Otaïtée*.

Entre les résultats particuliers auxquels conduisent les rapports nombreux que contient cet essai , tels qu'on a souvent élevé des systèmes intéressans sur des rapports moins nombreux &

moins sensibles , on voit entre ces résultats , selon l'auteur , que les Esquimaux & les Groënlandois ont une même origine , que toutes les langues du Canada , & en quelque sorte toutes celles de l'Amérique septentrionale , descendent d'une même , de celle des Algonquins ; & que les Galibis & les Caraïbes sont des branches d'une même nation , venues de l'intérieur de l'Amérique septentrionale. La langue du Mexique offre des rapports non moins frappans avec les autres , sur-tout relativement aux pronoms , qui y sont les mêmes que ceux des Virginiens & des Algonquins , & des langues orientales ; en sorte que l'auteur présume que les Méxicains eurent une origine commune avec les peuples de l'Amérique septentrionale. Quant aux isles de la mer du Sud , leurs rapports nombreux avec la langue Malaye , démontrent encore , selon l'auteur , qu'elles ont été peuplées par l'Asie méridionale , tandis que le Chili & le Brésil doivent avoir été peuplés par l'Afrique occidentale , les langues de ces deux contrées ayant un caractère absolument différent des autres langues de l'Amérique , & très-conforme à celui des langues de l'Afrique occidentale.

( *Journal des savans ; mercure de France ; avis divers.* )

---

*IDYLLES , & autres poésies , par M. BRUNEL ,  
suivies de pensées philosophiques du même  
auteur , avec cette épigraphe :*

Diversité , c'est ma devise.

A Londres ; & se trouvent à Paris, chez les  
marchands de nouveautés. In-12. d'environ  
200 pages, prix 36 sols broché. 1778.

ON trouvera dans ces poésies de M. Brunel, dit l'auteur du *Journal des Dames*, des idées assez riantes, de la douceur, de la facilité ; mais il faudroit un talent bien rare pour rajeunir le genre de l'idylle. Nous sommes dans un siècle que les détails champêtres ne captivent pas à un certain point. Il faut des tableaux plus piquans pour réveiller la satiété dédaigneuse des lecteurs d'aujourd'hui. Voici quelques strophes de la piece qui ouvre le recueil.

Je te salue , aimable aurore.  
Déjà , dans la sombre forêt ;  
Ta lumière embellit & dore  
Du pin le superbe sommet.

Elle descend , & se promene.  
Sur les feuilles des arbrisseaux ;  
Sur la rosée , & dans les eaux  
Qui s'écoulent de la fontaine.

*Aimables zéphyrs, hâtez-vous ,  
Volez vers celle que j'adore ;  
Portez les parfums les plus doux ,  
A ma fidelle Eléonore.*

*Voltigez , zéphyrs , sur son sein ,  
Sur ses yeux , sa bouche vermeille ;  
Careissez-la dès le matin ,  
Et murmurez à son oreille ?*

*Tendres messagers des amours ,  
Murmurez-lui qu'avant l'aurore  
Je viens soupirer , tous les jours ,  
Le nom charmant d'Eléonore.*

On sentira, par cette citation, combien il est difficile de donner une forme nouvelle à des idées tant de fois employées.

Ces idylles sont imitées en partie des poètes Allemands. Il y a du naturel, disent les auteurs du *Mercur*e, mais l'expression en est souvent foible & négligée.

### IDYLLE A GLYCÈRE

*Viens, ma Glycère, en ce berceau champêtre,  
Où les jeux, les plaisirs ont fixé leur séjour,  
Les oiseaux par leurs chants, & leur aimable maître,  
Du fils de Cythérée annoncent le retour.*

*Comme la rose est embaumée !  
Les parfums qu'elle envoie, ont averti Zéphir ;  
Il vient en jeune amant qu'anime le plaisir,  
Et voici son amante en Nymphé transformée.*

*Vois, ô Glycère, ils sont heureux.*

## 42 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

*Que ne le sommes-nous de même !*

O ! si l'amour t'embrasoit de ses feux !

*Si tu m'aimois comme je t'aime !*

Cruelle, amour te punira,

De nos hameaux il te fit la plus belle ;

Et chaque jour encor d'une grace nouvelle

Il orne tes attraits. Il te demandera

Quel est l'emploi que tu fais d'elle,

Et Glycere, *il te l'ôtera.*

Il y a plus de correction, de talent & de grace dans le commencement de l'idylle intitulée le *Printemps*.

Ma sœur, que la nature est belle !

Vois comme l'aimable printemps

Autour de nous se renouvelle.

Le jeune zéphyr, dans les champs,

D'un air folâtre nous appelle.

Il fuit à travers le bosquet.

Ah ! sans doute que l'indiscret,

Epris d'une rose nouvelle,

Va lui jurer d'être fidèle !

Mais arrêtons ! Quel autre objet..... ?

Un joli ruisseau qui murmure :

Ses bords, couronnés de verdure,

Invitent à se reposer :

Il m'en souvient, à ma Glycere,

C'est ici que, sur la fougère,

Ma bouche ravit un baiser,

Que, depuis trois jours, la sévère

S'obstinoit à me refuser.

Envain se met-elle en colère :

On ne trompe pas son berger ;

Mais on trompe bien sa bergère.

Il est aisé de sentir que les journalistes ont



appréhendé de décourager l'auteur, s'ils eussent fait sur sa brochure des observations plus étendues. Le recueil de M. Brunel est estimable à beaucoup d'égards, ont-ils dit; il annonce de l'esprit, &, ce qui vaut encore mieux; une ame honnête & sensible. Mais les rédacteurs du *journal de Paris*, persuadés qu'avec une ame honnête & sensible on peut faire quelquefois des vers médiocres; persuadés encore qu'avec une ame honnête on n'en est que plus disposé à pardonner aux critiques; ces journalistes, disons-nous, n'ont pas craint de dire franchement ce qu'ils pensoient du recueil de M. Brunel. Ce volume, disent les journalistes, est moitié en vers, moitié en prose. Une vingtaine d'Idylles forment la partie la plus considérable des poèmes. L'auteur a probablement entendu dire qu'il ne faut pas que ces sortes de pieces soient d'un style trop piquant. Jamais précepte n'a été pris plus à la lettre. On va en juger. L'Idylle IV est intitulée *l'Amant timide*: les journalistes disent qu'ils la choisissent parce qu'elle n'est pas longue.

Depuis quatre mois,  
 Le berger Philene  
 Aimoit Célimene:  
 Il avoit aux bois  
 Raconté sa peine,  
 Timides, hélas!  
 Ses yeux n'osoient pas  
 Dire: je vous aime;  
 Sa bouche encor moins,  
 Par ses tendres soins,  
 Son amour extrême

Enfin se trahit.

La belle sourit :

» Berger, sois sincère.

» Du Dieu de Cythere

» Tu subis la loi ;

» Tu brûles pour moi.

» Qui moi ! téméraire !...

» Quoi , suis-je en colère ?

» Que crains-tu , berger ?

» Tu crains de m'aimer ?

Il est sûr que l'on ne peut reprocher à cette manière-là ni les ornemens superflus , ni la profusion d'esprit. On ne reprochera pas non plus à l'auteur dans les opuscules qui suivent, trop d'élégance , trop de chaleur , trop d'agrément dans les tournures , trop de poésie dans les images. Parmi les pièces qui opèrent cette précieuse diversité dont il est jaloux , comme il nous en avertit dans son épigraphe, on remarque une prétendue imitation de Marivaux, intitulée : *la mere confidente*. C'est une mere qui arrache à sa fille le secret de ses amours , & voici comme elle encourage la petite personne qui avoue avec bien de la peine que l'amour l'a surprise.

Et ma fille , voilà

Ce que tu me cachois : mais cet accident-là

Peut aussi m'arriver, arrive à tout le monde.

On voit des cœurs épris *en cent lieux* à la ronde.

Ce que c'est que la gêne de la versification !  
Le poète vouloit probablement dire *à cent lieues à la ronde* ; & cela auroit été cent fois plus

agréable , & plus naturel : les regles ne l'ont pas permis.

La seconde partie de ce volume offre au lecteur bénèvoïe une centaine de pages de pensées philosophiques. Dès le premier chapitre on trouve cette importante observation : » Pour » connoître un homme multiple , souvent il » faut regarder le tems qu'il fait. Le voyez- » vous chargé de brouillards : je vous avertis » qu'il ne fera pas clair dans son ame , &c. « Dans un autre chapitre sur l'orgueil & la vanité , on rencontre avec satisfaction cet excellent conseil aux poètes sur *leur manie récitante* ; c'est l'expression de l'auteur : » Messieurs , li- » sez vos vers : mais lisez-les aux personnes » qui les aiment. Pourquoi les lire à d'autres : » par-là vous les compromettez. » On ne peut s'empêcher , en lisant ces belles choses-là , de penser qu'il y a des Poètes qui *compromettent* leurs vers bien autrement , en les faisant imprimer.

Ceux qui ont traité l'auteur avec plus d'indulgence n'ont pas cru devoir se dispenser de lui observer , que ses pensées philosophiques ne sont pas assez philosophiques ; qu'elles roulent , en général , sur les objets qui , étant à la portée de tout le monde , n'ont pas trop besoin d'être approfondis. Nous en citerons quelques-unes qui ne sont pas les plus mauvaises du recueil : elles pourront faire juger des autres.

» Malheur à qui écrit de Dieu sans y croire ,  
» & de la vertu sans être vertueux.

» Si c'est un malheur que de vivre , ceux

## 46 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» qui s'ôtent la vie ou qui l'ôtent aux autres ;  
» font bien. Si c'est un malheur que de vivre ,  
» le premier devoir des peres & des rois est  
» de faire mourir leurs enfans ; le second , de  
» les empêcher de naître. Quelle abominable  
» doctrine que celle qui place au rang des dieux  
» bienfaiteurs , Sylla , Néron , Cromwel , tous  
» les monstres !

» C'est une impolitesse que d'interroger.  
» Vous concluez que c'en est une de faire des  
» questions. Mais on prend la liberté de faire  
» des questions à son maître , & l'on interroge  
» son valet.

» Les belles actions produites par des mo-  
» tifs bas , sont toujours belles devant les hom-  
» mes , qui ne pénètrent point les motifs : ces  
» actions ne prennent un caractère de laideur  
» ou de bassesse que pour celui qui les a faites.

» On n'est guere tenté de mépriser les hom-  
» mes , que lorsqu'on s'en voit méprisé. For-  
» cé de se passer de leur estime , on veut au  
» moins en rabaisser le prix «.

( *Journal des Dames ; Mercure de France ;  
Journal de Paris.* )



---

ŒUVRES de M. le chancelier d'AGUESSEAU ;  
Tome Xe, contenant : 1°. une suite des lettres  
sur les matieres civiles & criminelles ; 2°. confi-  
dérations sur les monnoies ; 3°. mémoire sur  
les actions de la compagnie des Indes ; &c.  
A Paris , chez les Libraires associés ; Sail-  
lant , rue St. Jean-de-Beauvais ; la veuve  
Savoie , rue St. Jacques ; Cellot , Impri-  
meur , au palais ; la veuve Defaint , rue du  
Foin-St.-Jacques ; Delalain , rue de la co-  
médie Françoisé. 1778. Vol. in-4to., d'en-  
viron 800 pages.

C E dixieme volume soutient la haute idée  
que l'on a du génie de M. le chancelier d'A-  
guesseau. Dans cette multitude étonnante de  
lettres , on admire toujours la facilité , la sages-  
sité , la pénétration , & l'équité invariable de  
ce grand magistrat. Plus les affaires sont com-  
pliquées , plus elles sont liées avec le bien de  
l'état & l'intérêt des peuples , plus il fait paroître  
de grandeur , de majesté & de lumiere.  
Entre tant de chef-d'œuvres , qui seront tou-  
jours des modeles , on ne peut refuser des  
éloges particuliers à toutes les lettres qu'il  
écrivit en 1748 au parlement de Bordeaux  
sur la police des grains. Mais ce qui intéres-  
sera beaucoup les lecteurs , ce sont deux ou-

#### 48 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

vrages sur les monnoies & sur le commerce des actions de la compagnie des Indes , si propres à faire admirer l'universalité des connoissances & la sagacité de l'illustre auteur.

Un savant & vertueux académicien , versé dans la connoissance de la matiere des monnoies , a lu avec une extrême surprise ce premier ouvrage , & n'a pu comprendre comment un magistrat , livré à tant d'autres études , a si bien approfondi des questions également difficiles & compliquées. On verra , en lisant la lettre de cet académicien , trop ami de la vérité pour employer le ton de l'adulation , que cet ouvrage ne peut manquer d'exciter l'admiration de tous les savans qui seront en état de l'apprécier. Cet auteur , vraiment patriote , n'y perd jamais de vue les droits sacrés de l'humanité , qu'il regarde comme inséparables du bien de l'état , & prouve parfaitement cette vérité précieuse , que les intérêts du monarque sont toujours liés d'une maniere indissoluble avec ceux du citoyen. Le précis qu'on trouve à la tête de cette dissertation si curieuse & si intéressante , nous dispense d'en donner ici l'analyse ; & nous insisterons davantage sur le mémoire qui traite du commerce des actions de la compagnie des Indes.

Un étranger , fortement préoccupé de l'infailibilité des conséquences qu'il tiroit de quelques principes de pure spéculation , parvint à faire adopter un plan de finances , que l'éclat & l'immensité de ses promesses ne rendoient que trop séduisant.

L'enthousiasme

L'enthousiasme de la multitude ne déroba rien du danger de ce système à un homme aussi pénétrant que M. d'Aguesseau. Law écouté, appuyé, crut pouvoir former l'entreprise la plus vaste & la plus opposée à l'esprit national. La catastrophe terrible du renversement de toutes les fortunes & du système qui les avoit anéanties, fut prévue & annoncée avant le tems, par M. d'Aguesseau. Tandis que les hommes les plus distingués flottoient entre des conjectures plus ou moins tristes, les événemens futurs se réalisoient à ses yeux, & devenoient pour lui des faits réels & palpables. Cette sagacité que la vertu sembloit augmenter, ne lui permettoit pas de se prêter à des projets dont il voyoit que les suites seroient nécessairement funestes. Il fut exilé à sa terre de Fresnes.

C'est là que, rendu tout entier à lui-même, il consacra son loisir à résoudre le célèbre problème de la justice ou de l'injustice du commerce des actions de la compagnie des Indes. Son dessein, comme il le déclare, étoit de laisser aux *théologiens* & aux *casuistes* l'examen de la partie de ce problème qui intéresse les devoirs de l'homme par rapport à la religion ; aux *sages du siècle* & aux *politiques*, l'examen de ce qui appartient à la *prudence* dans l'acquisition & le commerce de ce nouveau genre de bien, se bornant à examiner en *jurisconsulte* & en *magistrat*, quelles peuvent être les *regles de la justice* sur une matière *si singulière & si peu connue*. Mais, entraîné par la liaison

Tome VI. C

des objets & par l'heureuse habitude d'embrasser toutes les parties des matieres qu'il se proposoit de traiter, il discute, avec autant de sagacité que de profondeur, le problème de la justice ou de l'injustice du commerce des actions, sous tous les rapports des principaux devoirs de l'homme, *la religion, la prudence & la justice.*

Ceux qui voudront savoir ce qui a pu porter M. d'Aguesseau à traiter cette matiere avec tant d'étendue, seront étonnés sans doute de la réponse que cet homme, si vertueux, a consignée d'avance dans son propre ouvrage. Il déclare qu'il n'a jamais été tenté de chercher *à réparer les ruines de sa fortune* par une telle voie. Mais *» je veux, disoit-il, que si je venois » jamais à me laisser affoiblir sur ce point, mon » écrit s'élève contre moi, & soit le premier juge » qui me condamne «.* Que d'amour pour la vertu ! que de dignité & de force dans l'aveu de cette noble défiance de soi-même !

C'est à cette défiance si instructive & si imposante dans un homme tel que M. le chancelier d'Aguesseau, que nous devons un excellent mémoire, ou plutôt un excellent traité de morale publique & particuliere. Ce traité suffiroit seul pour éclairer les souverains, sur ce qu'on doit attendre des violentes & subites innovations dans le régime des empires, & sur les regles que doivent suivre les sujets, lorsqu'en obéissant, ils veulent se garantir des illusions qui les poufferoient hors des limites de la justice.



On verra dans le mémoire de M. d'Aguesseau, les loix fondamentales du commerce, naître à la fois du droit naturel, du droit des gens, & du droit civil. On y verra pourquoi l'avidité trouve toujours au terme de sa course, un abyme qui l'engloutit, & où disparaissent ces amas scandaleux de richesses si propres à maintenir la force & la prospérité du royaume, lorsqu'elles sont distribuées avec justice & avec une sorte d'égalité. Enfin on y verra M. le chancelier d'Aguesseau, tirer de la solidité de ses principes cette conséquence effrayante :  
» L'événement fera voir, dans quelques années, que des fortunes si monstrueuses auront fait beaucoup de pauvres, & n'auront pas fait beaucoup de riches. « Il ne se trompa que sur la durée du prestige, dont il dévoilait l'injustice & l'absurdité. L'illusion étoit générale & portée au plus haut degré lorsqu'il composoit son ouvrage. Le coup qui décida la ruine du système fut frappé trois mois après.

Il manqueroit quelque chose à la gloire de ce grand homme, s'il se fût borné à démontrer le vice essentiel & les conséquences inévitables du plan qu'il attaquoit, démonstration dont la difficulté pourroit n'être que foiblement sentie aujourd'hui, qu'on est éclairé par l'événement. Mais en attaquant ce qu'on faisoit, il a établi ce qu'on auroit dû faire. Il a tracé, quoiqu'en peu de mots, les principes immuables de la bonne administration d'un grand Empire. » Se hâter lentement, dit-il, diminuer les dettes du roi, rétablir insensiblement ses forces sur

## 52 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» mer , favoriser l'agriculture , exciter le tra-  
» vail & l'industrie , ranimer tous les arts ,  
» protéger le commerce ; c'est-là le véritable  
» chemin pour parvenir à une grandeur solide ,  
» qui augmente ses forces sans irriter l'envie ,  
» & qui ne commence à se faire craindre que  
» lorsqu'elle n'a plus rien à craindre elle-mê-  
» me. » Voilà les grandes vérités qu'il dit  
alors , & qu'on ne répétera jamais trop sou-  
vent.

Jamais les lumieres de M. d'Aguesseau ne furent plus nécessaires qu'au moment où l'effroi succéda à la séduction & aux délires du système. Après qu'on eut inutilement essayé des appuis de toute espece , pour étayer les restes d'un édifice qui crouloit de toutes parts , il fut rappelé. *Sa probité & son expérience étoient connues de tout le monde ( \* )* Son rappel fit luire un rayon de consolation & d'espérance sur ceux mêmes dans qui le renversement de leur fortune sembloit avoir étouffé tout esprit patriotique.

Ceux qui connoissent l'histoire de cette époque , admirent le zele actif & éclairé que ce digne magistrat fit éclater pendant la durée d'une crise si violente. Le péril étoit extrême , le choix des remedes difficile , & le succès douteux. Tout sembloit exiger des résolutions promptes , & cependant la précipitation pouvoit augmenter

---

( \* ) *Mémoires de la régence*, tom. 4 , p. 132 , édit. de 1749.

le danger & le rendre irremédiable. On manque de mémoires sur cette époque importante d'une si belle vie. On n'a trouvé dans ses papiers qu'un petit nombre de notes courtes qu'on ne peut regarder que comme des indications de ce qu'il se proposoit de développer dans le conseil. Ce ne sont proprement que les vestiges de la route qu'il s'étoit tracée pour délibérer sur des maux & des remèdes qui intéressoient, presque au même degré, & le souverain, & l'universalité de ses sujets. Mais, quoique courtes & peu nombreuses, on reconnoît dans ces notes son esprit d'ordre & de discussion, sa logique circonspecte, cette habitude de *se hâter lentement* ; en un mot, on y trouve son génie, son cœur, & ses lumières.

S'agit-il de s'expliquer sur un plan de recherches destiné à démêler les légitimes créanciers de l'état, de ceux qui avoient abusé des facilités que l'agiotage donnoit à leur inique & insatiable avidité? M. le chancelier d'Aguesseau commence par avouer la justice & l'importance de faire cette distinction ; mais il remonte à des principes éminens de justice qui l'empêchent d'adopter indistinctement les mesures qui pouvoient conduire à secourir les créanciers de bonne foi, & à démasquer les créanciers frauduleux. » Il y a une justice » distributive, dit-il, dans une de ses notes, » qui est due aux particuliers. Mais il y a aussi » une justice d'un ordre supérieur, qui consiste principalement à conserver les premiers » principes de la justice civile, en maintenant

## 54 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» cette sûreté des engagements , & cette con-  
 » fiance réciproque qui en est le fondement.  
 » C'est une justice que le souverain doit , pour  
 » ainsi dire , à l'état entier. Non-seulement il  
 » la doit à cette grande société qui renferme  
 » ses sujets ; il la doit même au genre humain ,  
 » puisque les étrangers contractent avec ses  
 » sujets sur la foi de ces regles générales ,  
 » qui sont reçues de toutes les nations policées.  
 » On peut dire que cette justice fait partie du  
 » droit des gens , & qu'on ne peut y man-  
 » quer sans rompre les liens qui unissent les  
 » sujets d'un même empire , non-seulement en-  
 » tre eux , mais avec tous les autres hommes.  
 » Il est aisé de juger , par ce seul principe ,  
 » de la justice , ou de l'injustice de l'opération  
 » proposée. »

On trouve, dans une note de ce grand ma-  
 gistrat , la preuve la moins équivoque de la sé-  
 vérité de sa façon de penser sur ce grand prin-  
 cipe de la justice , » qu'il ne faut se permettre  
 » aucune acception de personnes dans l'examen  
 » & le jugement des affaires ». Les dettes  
 étoient immenses ; les créanciers innombrables ;  
 il se joignoit à l'impossibilité de tout payer ,  
 à l'injustice de faire marcher sur la même ligne  
 des créanciers dignes d'être secourus , & de pré-  
 tendus créanciers qu'il eût été important de dé-  
 mêler & de punir , la difficulté presque insurmon-  
 table , de déterminer quel étoit le débiteur.  
 Pour vaincre cette difficulté , on voit M. le  
 chancelier d'Aguesseau poser les regles sages  
 qui doivent successivement le diriger & le con-

duire au but qu'il se propose d'atteindre ; examiner d'abord la question par rapport *au roi* , considéré séparément ; l'envisager ensuite par rapport à la *compagnie* , prise aussi séparément ; *comparer ensuite les avantages des deux parties* , les uns avec les autres , & *voir de quel côté la balance doit incliner*. Voilà la tâche qu'il s'impose.

Quel fut le résultat de cette discussion particulière : une nouvelle complication dans la difficulté que M. d'Aguesseau cherchoit à résoudre , difficulté qu'il a exposée lui-même en ces termes : » Tous deux mineurs , ou répu-

» tés tels :

» Tous deux sans aucune volonté de s'en-

» gager :

» Tous deux sans aucune utilité qui puisse

» servir de fondement à leur obligation :

» Tous deux également trompés par un seul

» homme , qui a également abusé de leur con-

» fiance.

» Tel est le véritable point de vue sous le-

» quel cette affaire doit être envisagée «.

Il n'étoit pas à craindre que , dans cet examen , le public , partie si considérable & alors si malheureuse , pût être oublié. On jugera à quel point M. le chancelier en étoit occupé ; par le développement qui suit immédiatement les quatre réflexions qu'on vient de rapporter.

» La justice exacte , en cet état , seroit que

» la perte tombât sur le créancier , auquel au-

» cun de ses débiteurs n'est valablement obligé.

» Il faut considérer la compagnie & le roi

## 56 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» comme deux mineurs , qui se trouveroient  
» avoir été également lésés, également trahis  
» par un tuteur infidèle. On les restitueroit aussi  
» également contre leur obligation, & la perte  
» tomberoit uniquement sur le créancier.

» Mais ce créancier est lui-même une autre  
» espèce de mineur, ou du moins c'est un peu-  
» ple entier qui a cédé, qui a obéi à des ar-  
» rêts revêtus de l'autorité du roi, qui n'a point  
» contracté volontairement, ou avec sa majes-  
» té, ou avec la compagnie ; à qui, par con-  
» séquent, on ne peut imputer de n'avoir pas  
» pris les précautions nécessaires pour les en-  
» gager valablement ; & qui a été forcé par  
» des arrêts, qu'on regardoit alors comme des  
» loix, à recevoir comme monnoie, ces mê-  
» mes billets qui forment aujourd'hui la dette  
» du roi & de la compagnie.

» Ainsi, pour donner une juste idée de la  
» situation de tous ceux qui sont intéressés dans  
» cette affaire, on peut dire que ce qui la rend  
» difficile, est que personne n'a tort. La com-  
» pagnie ne mérite aucun reproche. Le roi en  
» mérite encore moins. Et le public est le plus  
» à plaindre de tous «.

» C'est donc le public qui est ici la partie  
» la plus favorable. La foi du gouvernement  
» est engagée à son égard. Une force majeure,  
» à laquelle il ne pouvoit résister, l'a entraîné  
» dans le précipice. Il est donc juste de lui  
» tendre la main, & de le regarder comme  
» créancier, puisqu'il n'a pu s'empêcher de le  
» devenir «.

Il est aisé de juger , par ces raisonnemens , qui lui ont , pour ainsi dire échappés , de la lumière qu'il répandoit dans les conseils , lorsqu'il discutoit les affaires soumises à son examen. On admiroit , en l'écoutant & en lisant tout ce qui sortoit de sa plume , cette réunion si étonnante de tous les talens , de toutes les connoissances : droit public & particulier , politique , finances , commerce intérieur & extérieur ; & l'on peut appliquer justement à ce magistrat ce qu'un philosophe ingénieux a si bien dit du savant Leibnitz. » Une lecture universelle & très-assidue , jointe à un grand génie » naturel , le fit devenir tout ce qu'il avoit lu..... » Ainsi je suis obligé de le partager ici , & , » pour parler philosophiquement , de le décomposer. De plusieurs Hercules , l'antiquité n'en » a fait qu'un « ; & du seul chancelier d'Aguesseau , on peut dire également qu'on en feroit plusieurs savans , plusieurs grands hommes.

L'éditeur continue à donner beaucoup de soin à un ouvrage si important , & qui sera toujours consulté dans les discussions difficiles de la législation.

Delalain offre à ceux qui n'auroient que les trois premiers volumes de cet ouvrage , de les reprendre pour d'autres livres de son fonds , au prix de 9 liv. chaque volume , comme ils se sont vendus jusqu'à présent.

( *Journal de Paris ; affiches & annonces de Paris ; mercure de France.* )

---

A view of society in Europe, &c. *Tableau des progrès de la société en Europe, depuis l'ancien état de barbarie jusqu'à l'état de civilisation ; ou recherches concernant l'histoire de la législation, du gouvernement & des mœurs. Par M. GILBERT STUART, docteur en droit. In-4to. Londres, chez Murray.*

C'Est un beau sujet que M. Stuart a choisi : Des peuples barbares sortis des forêts du Nord, renversent le plus grand empire du monde, & apportent avec eux dans toutes les contrées où l'appas du butin les conduit, leur barbarie, leur ignorance, & la féroce simplicité de leurs mœurs ; l'Europe civilisée par les Romains retombe dans le chaos dont elle étoit sortie ; les lumières s'éteignent ; les arts se perdent ; les esprits s'abrutissent ; & les vaincus deviennent aussi barbares que les vainqueurs. De cet état de ténèbres & de confusion, les hommes passent insensiblement & par la gradation la plus lente, à l'état de civilisation ; & comme ce grand changement a été l'ouvrage de plusieurs siècles, & s'est opéré par des réformes successives qui n'étoient point liées entre elles ni rapportées à un système général de réformation, nous retrouvons au milieu du raffinement de nos mœurs, des traces de la grossièreté de nos ancêtres, dont nous avons moins changé que



modifié les usages. L'édifice actuel de nos constitutions est bâti sur les fondemens irréguliers que les barbares ont posés, nous avons employé les mêmes matériaux, & nous n'avons fait que retailler les pierres. Rien n'est donc plus intéressant qu'un ouvrage où l'on voit le rapport de nos mœurs & de nos coutumes avec celles des anciens tems ; où l'on suit le développement des causes qui ont produit l'heureuse révolution dont nous ressentons les effets ; où enfin l'on trouve dans le tableau de ce que nous avons été, le principe de ce que nous sommes. Tel est l'ouvrage de M. Stuart. Il est divisé en deux livres. Dans le premier, le savant auteur fait connoître les mœurs des nations Germaines avant & après leurs conquêtes. Il expose dans le second l'esprit, les progrès & les variations du système féodal, & en général de tous les établissemens gothiques que nos aïeux ont mis à la place des institutions Romaines. Son grand objet, comme son titre l'annonce, est de donner l'histoire des loix, des coutumes & du gouvernement. » Ce sont  
» trois choses, dit-il dans son avertissement, qui tendent au même point, & qui  
» se prêtent un jour mutuel. C'est en les considérant en elles-mêmes & dans les rapports  
» qui les lient, que nous pouvons parvenir à  
» débrouiller les formes compliquées de la société civile, & à discerner le mélange de force & de hasard qui influe dans les affaires  
» humaines.

Dans un ouvrage pareil, tout est suivi,

## 60 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

tout se tient , & il est difficile de trouver un morceau à citer de préférence à un autre. Cependant , pour satisfaire autant qu'il est en nous la juste curiosité de nos lecteurs , nous transcrirons une partie des réflexions de l'auteur sur les mœurs des Germains.

» Le goût pour la guerre naturel aux Ger-  
» mains , leur respect & leur déférence pour  
» les femmes , leurs principes de religion , tous  
» les sentimens qu'ils avoient apportés de leur  
» pays , se conserverent & se soutinrent après  
» leurs conquêtes. La supériorité guerrière fut  
» toujours l'objet de leur ambition , & leurs  
» usages furent toujours intimement liés avec  
» la passion des armes. Ils eurent toujours pour  
» le sexe la même affection & la même cour-  
» toisie. Leur théologie influa toujours sur leurs  
» esprits , lors même que les formes extérieures  
» de leur ancien culte eurent disparu , pour  
» faire place au christianisme. Les idées de  
» guerre , de galanterie , & de dévotion , agis-  
» soient sur eux avec une force peu commu-  
» ne ; & c'est dans les forêts de la Germanie  
» que nous devons chercher le berceau de ces  
» institutions romanesques qui répandirent tant  
» d'éclat sur l'Europe , qui mêlant la religion  
» avec la guerre , & la piété avec l'amour ,  
» firent combattre tant d'illustres rivaux pour  
» la palme de la valeur & la gloire de la  
» beauté.

» Les Germains portoient la passion des ar-  
» mes au point le plus extrême. C'étoit au mi-  
» lieu des scènes de mort & de danger qu'ils

» élevoient la jeunesse ; c'étoit par la valeur &  
» par les prouesses guerrieres que les ambitieux  
» signaloient leur mérite. Tous les honneurs  
» que l'on connoissoit alors étoient décernés à  
» la bravoure. L'épée ouvroit le chemin à la  
» gloire. C'étoit sur le champ de bataille que  
» les nobles trouvoient de quoi flatter leur or-  
» gueil , & acquéroient l'ascendant dont ils  
» étoient jaloux. La force de leur corps , la  
» vigueur de leurs conseils , attiroient autour  
» d'eux une foule de guerriers , & leur don-  
» noient le droit de commander.

» Mais, chez ces nations, quand un parti-  
» culier, inspiré par son courage , brûloit de me-  
» surer ses forces avec un ennemi, il ne pouvoit  
» de sa propre autorité prendre la lance & la  
» javeline. Le privilège de porter les armes,  
» étoit quelque chose de trop important pour  
» s'en rapporter là-dessus au hasard, ou pour lais-  
» ser cet honneur à la disposition des préten-  
» dans. Ils n'y parvenoient qu'après de certaines  
» formalités. On assembloit le conseil du can-  
» ton auquel le candidat appartenoit. On pre-  
» noit des informations sur son âge & sur ses  
» qualités ; & si on le jugeoit digne de parti-  
» ciper aux privilèges des guerriers , un capi-  
» taine , ou son pere, ou quelqu'un de ses pa-  
» rens lui donnoit le bouclier & la lance. En  
» conséquence de cette solemnité , il se prépa-  
» roit à se distinguer ; son ame s'ouvroit aux  
» soins publics ; & les affaires, les fonctions do-  
» mestiques dont on l'avoit tiré , n'excitoient  
» plus son attention.

## 62 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

» C'est à cette cérémonie , si simple , si in-  
» téressante , que la chevalerie doit sa naissan-  
» ce. On continua dans la suite de revêtir un  
» homme de ses armes pour l'élever à la dig-  
» nité de chevalier ; & cette cérémonie se fai-  
» soit par son souverain , par son seigneur ou  
» par quelque guerrier renommé. On doit ob-  
» server que conformément à l'origine de cette  
» institution , les enfans même d'un Roi n'o-  
» soient approcher de sa personne avant d'a-  
» voir été admis aux privilèges de la cheva-  
» lerie ; & il en étoit de même des enfans des  
» nobles à l'égard de leurs parens. Cette céré-  
» monie étoit , comme autrefois , le chemin de  
» l'honneur & des distinctions ; la plus illustre  
» naissance n'étoit pas sans elle un titre suf-  
» fisant.

» La passion des Germains pour la guerre ,  
» l'habitude qu'ils avoient du pillage , leur fai-  
» soient imaginer que les Dieux étoient tou-  
» jours du côté du plus vaillant. A leurs yeux  
» la force faisoit le droit , & la foiblesse étoit  
» un crime. Quand ils vouloient prévoir l'é-  
» vénement d'une guerre importante , ils choi-  
» sissent un prisonnier de la nation ennemie ,  
» & lui oppoient un de leurs soldats. Ils don-  
» noient à chaque champion les armes de son  
» pays ; & suivant que la victoire se déclai-  
» roit pour l'un ou pour l'autre , ils pronon-  
» çoient leur triomphe ou leur défaite. Les  
» idées religieuses étoient mêlées avec les idées  
» guerrières ; & le parti qui prévaloit pouvoit  
» se flatter de l'intervention de la divinité en

» sa faveur. Quand un homme étoit cité de-  
» vant le magistrat pour quelque chose que ce  
» fût , il pouvoit appeller son accusateur en  
» champ clos , si celui-ci ne produisoit pas des  
» preuves évidentes. Le juge leur ordonnoit  
» de se préparer au combat , faisoit le signal ,  
» & rendoit sa sentence à l'avantage du vain-  
» queur.

» Ce n'étoit pas seulement pour vuidier des  
» discussions d'intérêt, que les Germains avoient  
» recours à leur épée. Il ne pouvoient suppor-  
» ter la moindre injure personnelle. Les trai-  
» ter avec hauteur ou avec dédain , c'étoit les  
» offenser mortellement. Un affront de cette  
» espece couvroit d'infamie celui qui l'avoit  
» reçu , s'il le pardonnoit. Le sang de son ad-  
» versaire pouvoit seul laver son outrage , &  
» il l'appelloit au combat pour se venger ou  
» pour périr.

» Nous trouvons dans cette maniere de pro-  
» céder , l'origine du combat judiciaire qui fut  
» en usage dans toute l'Europe , & qu'on doit  
» regarder non-seulement comme une précau-  
» tion de la police civile , mais encore comme  
» une institution du point d'honneur. Ces peu-  
» ples si jaloux de la bravoure , si passionnés  
» pour les armes , s'exposoit aux dangers par  
» passe-tems , & se faisoient un jeu de verser  
» le sang. Ils avoient des divertissemens dans  
» lesquels le jeune brave poursuivi & assiégé  
» par les pointes des lances & des épées , étoit  
» forcé à des exploits d'agilité & à des efforts  
» d'une hardiesse désespérée. Dans ces exer-

## 64 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» cices leurs corps acquéroient une nouvelle  
» vigueur & leurs ames une nouvelle fermeté.  
» La persévérance leur donnoit de l'expérience,  
» l'expérience de la grace, & les applaudisse-  
» mens de la multitude qui les entouroit, étoient  
» la récompense enviée de leur audacieuse té-  
» mérité.

» Ces exercices violens & militaires les sui-  
» virent dans les contrées dont ils s'empare-  
» rent, & donnerent naissance à ces joûtes  
» & à ces tournois dont on porta si loin la  
» manie, que la puissance civile défendit si sou-  
» vent, que l'église condamna si hautement, &  
» qui résistant au pouvoir de la religion & des  
» loix, ne céderent qu'aux progrès de la civi-  
» lisation & des connoissances.

» Les Germains ne connoissant d'autre mé-  
» tier que la guerre, toujours prêts à se bat-  
» tre par habitude & par ambition, ne quit-  
» toient jamais leurs armes. Elles les accom-  
» pagnoient dans les assemblées comme dans les  
» camps, ils ne faisoient sans elles aucune af-  
» faire importante publique ou particuliere.  
» Elles étoient la compagnie du brave quand  
» il s'applaudissoit de la vigueur de son bras,  
» & la consolation du vieillard quand il pleuroit  
» sur sa foiblesse. La plus considérable entre elles  
» étoit le bouclier. Laisser son bouclier sur le  
» champ de bataille, c'étoit une infamie qui  
» dégradait un homme & le rendoit indigne  
» de jouir du bénéfice de la religion & des  
» droits de citoyen. Ils employoient leurs mo-  
» mens de loisir à rendre leurs boucliers bri-

» lans. Ils avoient soin de les orner de di-  
 » verses couleurs choisies, & ce qui est digne  
 » d'une remarque particuliere, la recherche des  
 » ornemens produisit l'art du blason & la science  
 » héraldique. On substitua aux couleurs, des  
 » représentations de faits héroïques. Les armoi-  
 » ries devinrent nécessaires pour distinguer les  
 » uns des autres, des guerriers qui étoient  
 » couverts de fer depuis la tête jusqu'aux pieds.  
 » Le christianisme introduisit le signe de la croix;  
 » la sagesse & la folie multiplièrent également  
 » les devises. Et des hommes spéculatifs & po-  
 » litiques, pour flatter la vanité des riches &  
 » des grands, réduisirent en système & en  
 » principes ce qui avoit d'abord commencé sans  
 » regle & sans art.

On peut comparer ce morceau sur les mœurs  
 des Germains, avec un autre de la même na-  
 ture qui se trouve dans un ouvrage de M. Strutt,  
 sur les antiquités d'Angleterre, & que nous  
 avons inséré dans notre journal de mars 1776,  
 page 28, en y annonçant cet ouvrage; mais  
 c'est sur-tout, Tacite qu'il faut relire, & on sera  
 étonné de l'heureuse précision avec laquelle cet  
 homme, qui *abrégeoit tout parce qu'il voyoit tout*,  
 a présenté les mêmes choses que nous venons  
 de voir si longuement exprimées. *Nulla cul-*  
*tus jactatio : scuta tantum lectissimis coloribus dis-*  
*tingunt..... Scutum reliquisset præcipuum flagitium :*  
*nec aut sacris adesse, aut consilium inire, ignomi-*  
*nioso fas.... ad matres, ad conjuges vulnera fe-*  
*runt..... inesse quin etiam sanctum aliquid & pro-*  
*vidum putant..... nihil autem neque publicæ neque*

## 66 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

*privatæ rei nisi armati agunt..... nudi juvenes, quibus id ludicrum est, inter gladios se atque infestas frameas saltu jaciunt, exercitatio artem paravit, ars decorem, &c.* Il n'est pas besoin de faire remarquer ici combien l'auteur Anglois est éloigné de cette précision admirable. Tacite peint des faits, M. Stuart fait des phrases.

On a beaucoup disputé pour savoir si le systême féodal existoit en Angleterre avant l'invasion de Guillaume-le-conquérant. Des écrivains d'un grand poids ont prétendu que les Anglo-Saxons ne connoissoient point les fiefs, & que ce fut Guillaume qui le premier introduisit en Angleterre la féodalité. Mais M. Stuart est d'un sentiment contraire ; il prouve que le systême féodal ayant pris naissance chez les peuples de la Germanie, ne pouvoit pas être inconnu aux Saxons ; que Guillaume n'introduisit pas en Angleterre les fiefs proprement dits, mais cette espece particuliere qu'on appelle Knigh-Service, & enfin que ce prince ne fit qu'ajouter aux loix féodales une rigueur qu'elles n'avoient pas auparavant. Cette question intéressante dans l'histoire d'Angleterre, est ici discutée avec beaucoup de sagacité. On trouve plusieurs autres discussions de ce genre dans l'ouvrage de M. Stuart, & ce n'est pas un de ses moindres mérites. Au reste, une érudition immense, une connoissance profonde des loix & des anciens usages, des observations judicieuses, des vues saines, un développement bien fait des circonstances qui ont concouru successivement à changer la face de l'Europe, justifient assez les



éloges pompeux que les journalistes Anglois ont fait de cet ouvrage. On pourroit y reprendre un peu de roideur & d'apprêt dans le style , une trop grande abondance de réflexions, & ce défaut commun aux meilleurs écrivains Anglois , de s'arrêter à des idées souvent très-communes , de tourner autour , d'y revenir , & de dire deux ou trois fois la même chose dans une page. Il y a dans le morceau que nous avons traduit plus haut , plusieurs exemples de ce défaut , & le lecteur intelligent les sentira bien sans qu'il soit besoin de les lui indiquer. C'est moins un reproche que nous prétendons faire à l'auteur , qu'une observation générale sur la littérature Angloise. Nous rendons volontiers justice au talent & à la science de M. Stuart, connu déjà par des ouvrages très-estimables , & entr'autres par un *discours sur les loix & le gouvernement d'Angleterre* , imprimé à la tête des *leçons sur les loix & la constitution d'Angleterre* , &c. par M. le docteur Sullivan. (\*)

( *Critical Review.* )

*PARALLEL der genius , &c. Parallele du génie de Socrate , avec les miracles de J. C. A Goettingue. 1777. 1 vol. in-8vo.*

**V**ers le mois de juin de l'année dernière ; il parut , dans le *Museum* , ouvrage périodique

(\*) *Esprit des Journaux* ; juillet , 1777 , pag. 369.

## 68 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

d'Allemagne , une dissertation hardie , scandaleuse , remplie d'affertions plus révoltantes encore par la mauvaise foi de leur auteur , que par l'excès de sa témérité. Le dissertateur s'efforça de prouver que le génie de Socrate avoit été un vrai miracle , aussi propre à établir le paganisme , que les prodiges opérés par J. C. ont été propres à démontrer la vérité de sa doctrine. De ces propositions , l'auteur concluoit que deux religions , quelque directement opposées qu'elles soient , peuvent être fondées sur des miracles d'égale force , ou plutôt que les miracles sont inutiles pour prouver la divinité des religions , & qu'ils ne prouvent rien en faveur du christianisme.

M. le docteur Less , auteur de ce parallele , a entrepris de réfuter cette dissertation , & il croit inutile d'examiner les diverses opinions des anciens & des modernes sur le génie de Socrate , ni sur les conséquences outrées & fort peu concluantes tirées par l'anonyme dont il réfute les opinions. Mais il donne le précis de l'excellent ouvrage récemment publié par M. Meiners , sur la *philosophie ancienne* , & principalement sur le démon familier de Socrate , au sujet duquel , M. Less pense précisément comme M. Meiners. Ce philosophe illustre fut , à la vérité , dit-il , le plus vertueux des hommes ; mais il faut avouer aussi qu'il fut enthousiaste , & que trop facile à se laisser éblouir par ses propres idées , il étoit porté en certaines occasions , à faire ou à ne pas faire des choses qu'il regardoit tantôt comme utiles , tant-

tôt comme nuisibles , suivant les impulsions de son enthousiasme , qu'il prenoit de bonne foi pour les inspirations formelles d'une intelligence supérieure qui le protégeoit.

Supposons à Socrate toute la bonne foi possible ; supposons qu'il ne se décidait que par l'expérience la plus sûre ; encore n'y aura-t-il aucune sorte de ressemblance entre son prétendu génie & les miracles du Messie. Tout se réduit dans le premier , à un sentiment intérieur , au lieu que les miracles de J. C. formoient une suite d'actions surnaturelles , qui frappoient tous les sens de ceux qui en étoient les témoins. Par son génie , Socrate n'a rien voulu prouver ; bien loin d'avoir entrepris de fonder une religion nouvelle , il fut ou du moins il parut être en mille circonstances , un homme fort superstitieux , idolâtre , fanatique. Jésus-Christ , au contraire , a publiquement annoncé , a constamment manifesté la religion la plus pure , la plus diamétralement opposée à toute superstition , à toute idolâtrie , à tout fanatisme. Le génie de Socrate ne l'avertissoit que sur des événemens qui étant dans le cours de la nature , pouvoient arriver ou ne pas arriver ; encore même la conformité de l'événement avec le pressentiment n'a-t-elle pas toujours été fort claire. Il n'en est pas de même des œuvres du Messie , il s'en faut bien ; elles ont eu pour objet des faits supérieurs aux forces de la nature. Socrate ne donna jamais son génie pour témoin de sa doctrine. Il y a près de 1800 ans qu'on propose les miracles de J. C. comme les

## 70 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

preuves les plus authentiques de sa mission. Socrate ne parloit que rarement de son génie, encore même n'étoit-ce que d'une manière confuse, obscure, énigmatique; mais J. C., bien loin de cacher sa puissance, faisoit chaque jour de nouveaux miracles, & sommoit tous les spectateurs de se rendre à leur évidence. L'esprit familier de Socrate n'étoit connu que par son propre témoignage. J. C. faisoit ses miracles devant toute une nation, & en présence même de ses ennemis les plus envenimés. Socrate ne convertit personne, il n'améliora pas les mœurs d'un seul village: la doctrine de J. C. s'est propagée d'un pôle à l'autre.

Peut-être les apologistes de Socrate contesteront cette dernière assertion; peut-être diront-ils que Socrate fut l'apôtre de la raison, & que ses instructions ont eu la plus puissante influence sur les connoissances & les mœurs de ses contemporains & de la postérité. Car on ne peut se dissimuler qu'il éclaira ses compatriotes sur les objets les plus intéressans. On ne peut nier que cette lumière ne se soit communiquée à d'autres peuples, & qu'elle n'ait percé dans les siècles suivans, plus redevables à Socrate qu'à aucun des philosophes Grecs. Ce ne fut seulement point par ses discours qu'il instruisit, mais par la régularité exemplaire de sa conduite, par ses actions vertueuses & par sa mort plus qu'héroïque. Il forma des disciples distingués, d'excellens patriotes, d'illustres généraux, & sur-tout des philosophes, dont la célébrité durera autant que le monde. Socrate reprima & con-

fondit les Sophistes, qui étoient, à tous égards, les Pharisiens de son tems; il mit dans tout son jour l'absurdité de leurs raisonnemens, dévoila les écarts de leur conduite, & devint le fléau de toutes les extravagances, soit de spéculation, soit de pratique : en un mot, ce grand homme poursuivit courageusement son entreprise, & termina sa carrière en martyr de la vérité.

Quelque vraies néanmoins, quelque exactes que soient ces opinions sur Socrate, il est encore plus vrai que le parallele entre ce philosophe & J. C. est une absurde extravagance. En effet, il y a les différences les plus frappantes entre le maître de Platon & le maître de la nature. De toutes les folies, la plus déraisonnable est celle de vouloir rapprocher la religion chrétienne des autres doctrines & des autres religions. Un tel projet décele un levain d'injustice, d'humeur & d'animosité ridicule, un dessein formé de décréditer cette religion, qui même, à supposer qu'elle ne fût pas divine, (ce que nous sommes bien éloignés de penser) resteroit toujours la plus pure & la plus salutaire.

( *Gazette universelle de littérature.* )



---

*LE TEMPLE de l'Amour & de l'Hymen, accompagné de morceaux de littérature, traduits de l'Anglois & de l'Italien ; par M. LE PRÉVOT D'EXMES. A Genève, 1778. Et se trouve à Paris, chez la veuve Duchesne, rue S. Jacques, & Mérigot le jeune, quai des Augustins. In-12. de 147 pages.*

**L'**Hymen & l'Amour avoient un temple dans les vallées de Tempé, où ils recevoient ensemble l'hommage des mortels ; sa structure n'offroit que ces beautés simples & naturelles que la présence des Dieux rendoit si touchantes à l'ancienne innocence des mœurs : on voyoit sous le portique quelques figures sans art qui représentoient des amans fideles & vertueux : les statues de l'Amour & de Psyché étoient placées dans le sanctuaire, sur un autel, au pied duquel on déposoit les offrandes ; ils se tenoient d'une main & présentoient l'autre à l'Hymen qui les couronnoit de myrthe & d'immortelle. Quelques autres tableaux, tels que ceux de Philemon & Baucis, de Cadmus & Hermione, présentoient les modes de l'union conjugale, & l'image du bonheur qui en étoit la récompense.

Antéros ou le contre-Amour, né long tems après eux du commerce adulateur de Mars & de Vénus, ne pouvant exiger légitimement les honneurs

honneurs qu'on rendoit à ses aînés, eut recours à l'artifice pour les usurper. Il fit élever un autre temple à côté de l'ancien, & le fit appeller le temple de l'Amour. Il l'orna de tout ce qui pouvoit inspirer & peindre la volupté : les amours des Dieux & des mortels se représentoient par-tout sous la forme la plus séduisante ; on n'y entendoit que les chants de sa gloire & les promesses de ses faveurs ; mais il y répandit sur-tout un charme secret qui entraînoit, sans qu'ils s'en aperçussent, tous ceux qui s'approchoient de son enceinte. Il vit bientôt accourir tous les Grecs à ce temple enchanteur ; & celui de ses deux freres étoit déjà abandonné depuis un siècle, lorsqu'Ismene & Philinte, deux jeunes époux des environs de Thebes, entreprirent le pèlerinage de Tempé. Une voix les arrête à la porte du temple de l'Amour & de l'Hymen, auxquels ils alloient offrir leurs vœux ; c'étoit le grand-prêtre qui en défendoit l'entrée aux adorateurs d'Antéros. Cependant après avoir rassuré les deux Thébains effrayés du courroux des Dieux dont il les avoit d'abord menacés, il leur apprit l'origine de la rivalité des freres, & les instruisit de l'arrêt des destins, conçu en ces termes :  
» L'Amour & l'Hymen seront toujours hono-  
» rés ensemble dans le même temple. Anté-  
» ros, comme fils de Vénus, aura aussi des  
» autels ; mais ce Dieu ne pourra dispenser  
» aux hommes que des faveurs passageres ; les  
» plaisirs qu'il leur procurera passeront comme  
» la fleur des champs, & la tranquillité ne les

## 74 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» accompagnera jamais. Pour dédommager l'A-  
 » mour & l'Hymen des pertes qu'Antéros leur  
 » occasionnera , il leur est accordé de pouvoir  
 » rendre constamment heureux les époux , qui ,  
 » s'étant unis par inclination , n'auroient pas  
 » cessé de s'aimer pendant un an avec la mê-  
 » me ardeur , & qui pourront au dernier jour  
 » de leur première année de mariage , rem-  
 » porter ensemble trois couronnes , dans le  
 » temple de l'Amour & de l'Hymen. Après  
 » cette épreuve , le charme d'Antéros n'aura  
 » plus aucun pouvoir sur ces époux , & leur  
 » bonheur fera assuré pour jamais. Telle est la  
 » loi du destin. «

Après avoir reçu les instructions du grand-  
 prêtre , les deux époux vont commencer leurs  
 épreuves au cirque d'Antéros. La femme d'un  
 sénateur d'Athènes considéroit des bijoux de  
 Byfance avec un banquier qui devoit les payer ;  
 elle jeta bientôt les yeux sur Philinte , & s'ap-  
 procha de lui pour le consulter sur le choix :  
 la conversation s'engagea entre eux , & le ban-  
 quier qui avoit déjà fait ses calculs sur Is-  
 mene , s'offrit à lui faire voir les beautés du  
 cirque. Tout ce qui paroïssoit exciter la cu-  
 riosité d'Ismene , étoit acheté par le banquier ,  
 & remis à un esclave. Les effets furent dé-  
 posés chez une dame ; qui engagea Ismene &  
 son conducteur à souper , sous le prétexte que  
 Philinte accompagnoit au spectacle la femme  
 du sénateur. On juge bien que toutes ces ri-  
 chesses dont l'esclave étoit chargé furent of-  
 fertes à la jeune Thébaïne , & qu'elles ne fu-



rent pas acceptées , quoique la dame , plus éloquente que le banquier , eût adroitement plaidé sa cause : mais on la força du moins d'essayer un collier d'un grand prix , qui avoit déjà fixé ses regards au cirque. Quelques mouvemens de vanité s'éleverent dans le cœur d'Ismene , lorsqu'elle se vit au miroir , & il ne fallut pas beaucoup la presser pour en rester parée pendant le repas ; on l'engagea même à le porter au bal : mais pour ne pas effaroucher sa modestie offensée d'une parure si brillante , il fallut la déterminer à se cacher sous un masque ; elle y vit , en arrivant , Philinte avec la femme du sénateur ; mais on eut l'art de part & d'autre de les placer dans les danses de façon qu'ils ne pouvoient pas s'approcher. Philinte cherchoit avec inquiétude son épouse , qu'il ne connoissoit pas sous ce déguisement , lorsqu'Ismene qui avoit observé qu'on affectoit toujours de l'éloigner de son mari , se fit enfin ôter par force le collier , déchira son masque , & alla se jeter dans les bras de Philinte ; ils gagnèrent aussi-tôt le bosquet où le grand-prêtre les avoit entretenus : l'air pur qu'on y respire calma d'abord le trouble de leurs sens & l'agitation de leur ame ; & après la jouissance la plus délicieuse , ils apperçurent une couronne suspendue au bras de la statue d'Alceste , sous laquelle ils se trouvoient : la couronne se détacha d'elle-même , & tomba dans leurs mains : on lisoit autour , *les richesses méprisées*. Ils la porterent au temple de l'Amour & de l'Hymen.

A la seconde épreuve , le prince & la prin-

## 76 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

celle de Macédoine offrent vainement aux deux Thébains des places & des honneurs dans leur cour ; ils gagnent par leur refus une autre couronne, qui avoit pour légende, *l'ambition sacrifiée*. Enfin, dans la troisième épreuve, Ismene résiste aux séductions d'un jeune militaire, & Philinte aux charmes d'une belle actrice, & reçoivent la dernière couronne, qui avoit pour devise, *la volupté vaincue*. Ils trouvent leurs statues placées à l'entrée du bosquet, & après avoir salué le grand-prêtre, ils traversent le cirque pour aller jouir dans Thebes d'un bonheur inconnu à Tempé, qui les fit appeler *la rareté du siècle*.

Tel est le plan de cette fiction assez agréable, où l'auteur a prodigué d'une manière trop symétrique les ornemens de la fable ; il n'a pas tiré non plus tout le parti que pouvoit lui fournir son sujet, qui exigeoit plus de grace dans le style, & plus de coloris dans les détails. Nous n'en citerons que le morceau suivant, qui fait allusion aux circonstances actuelles. » Philinte remarqua que les dames étoient » habillées à la *Crétoise*. On auroit pu imagi- » ner à Tempé des modes assez agréables pour » les suivre, & même les faire adopter par » les étrangers : mais par une bizarrerie éton- » nante, on préféreroit celles qui venoient de » l'île de Crete, quoique les Crétois fissent » gloire de rejeter tout ce qui leur venoit de » Tempé. Ces Insulaires sont fiers, dit Phi- » linte ; cependant les habitans de Tempé les » valent bien. Pourquoi ne leur rend-on pas

» ici fierté pour fierré ? On parla de la guerre  
 » que cette île avoit avec ses colonies éta-  
 » blies sur les côtes de l'Hespérie. Les Crétois  
 » réussiront, dit un politique ; ils sont pleins  
 » de ressources. J'en suis fâché, répondit Phi-  
 » linte : si toute la Grece pensoit comme moi,  
 » on profiteroit de cette occasion pour abaisser  
 » l'orgueil de ces Insulaires. Ne parlez pas si  
 » haut, répartit le politique, il y a ici beau-  
 » coup de Crétois. Que m'importe, repliqua  
 » le Thébain ? Je ne les crains point. Que vous  
 » êtes singuliers à Tempé ! vous ménagez les  
 » Crétois chez vous, tandis qu'ils ne vous mé-  
 » nagent pas chez eux. Est-il un seul de ces  
 » Insulaires qui ait jamais dit du bien de votre  
 » nation ? Quoique Thebes ne soit pas aussi  
 » puissante que Tempé, les Crétois n'osent  
 » pas la braver. Habitans de cette contrée  
 » enchantée & favorisée des dieux, foyez pour  
 » votre gloire tout ce que vous pouvez être,  
 » & vous ne craindrez personne. »

Les treize dernières pages de ce volume  
 renferment deux fragmens traduits des ouvrages  
 intitulés : *The history of Arface, prince of Betlis* ;  
 histoire d'Arface, prince de Betlis : & *Nuovo*  
*metodo per le scuole pubbliche di Italia* ; nouvelle  
 méthode pour les écoles publiques d'Italie. Nous  
 avons fait connoître l'un & l'autre, d'après les  
 originaux, & dans leur nouveauté.

(*Journal François ; journal encyclopédique.*)

*MÉMOIRE sur la peste, par M. PARIS, docteur en médecine au Ludovicée de Montpellier, du college de médecine de la ville d'Arles, associé à l'académie royale de Nîmes, couronné par la faculté de médecine de Paris en 1775.*

*Médecus naturæ minister, sed non magister.....*

BAGLIVI.

A Avignon; & se trouve à Marseille, chez Jean Mossi, Imprimeur du roi; & à Paris, chez Jean-François Bastien, libraire, rue du Petit-Lion. In-8vo. 1778.

**S'**IL est un tribunal capable d'apprécier les productions & les efforts des jeunes médecins, c'est sans doute la faculté de médecine de Paris: l'étendue de ses lumieres, l'équité de ses jugemens, son impartialité constante sont si connues du public, qu'on ne peut que concevoir la meilleure opinion des ouvrages qu'elle a cru dignes de son approbation. Bien loin donc de porter des regards critiques sur le mémoire de M. Paris, qu'elle a couronné, il nous suffira d'en indiquer les points principaux & d'en dévoiler la marche.

Avant d'entrer en matiere, cet auteur a cru devoir rendre hommage à la sollicitude de cette société savante & au desir qu'elle a de contri-

buer au bien de l'humanité , puisqu'elle n'a pas attendu le moment où la peste pourroit venir ravager la France , pour en rechercher les caractères & les préservatifs. Notre jeune médecin étoit précisément à Constantinople , lorsqu'il apprit que la faculté de médecine avoit proposé , pour sujet du prix de déterminer.... *si la peste est une maladie particulière ; quel en est le caractère ? Quels sont les moyens de la traiter & de la prévenir ?*

Les circonstances ne pouvoient pas être plus favorables pour répondre à ses vues. Le séjour de M. Paris à Constantinople & à Smirne , lors de la peste de 1771 , lui ont fourni toute sorte de secours pour faire les observations les plus exactes à ce sujet. Il a suivi pas à pas la marche de la nature , dans cette cruelle maladie ; il a interrogé avec soin ceux qui en avoient été atteints plusieurs fois ; il a recueilli scrupuleusement les rapports des personnes qui ont eu occasion de servir des pestiférés ; il a consulté , avec attention , tous les auteurs qui ont écrit sur ce terrible fléau ; en un mot , il n'a rien négligé pour se rendre digne des suffrages d'une compagnie célèbre , toujours occupée de la salubrité publique. M. Paris commence par donner une définition exacte de la peste ; il en indique ensuite les causes , soit déterminantes , soit dispositives , de même que les signes , soit diagnostics , soit pronostics. Mais comme cette maladie est une espèce de Protée , qui change presque chaque jour de forme , notre judicieux observateur s'applique

## 80 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

à en reconnoître les différentes especes ; il les réduit à la peste *bénigne*, *interne*, *putride*, *nerveuse*, *intermittente*, *sanguine*, *bilieuse*, &c. & finit par proposer les remedes pour guérir la peste en général & en prévenir même les funestes atteintes.

La curation de la peste, ainsi que de toutes les maladies épidémiques malignes, est aussi difficile que la théorie en est obscure. Les anciens médecins étoient dans l'erreur, quand ils prétendoient détruire la matiere morbifique, par les alexi-pharmques & les sudorifiques, sans avoir égard à l'inflammation. En général, on a observé que la nature, qui tend toujours à se dégager, ramasse en un ou plusieurs foyers, l'humeur pestilentielle, & que ces dépôts se terminent par suppuration, par résolution ou même par induration ; mais il seroit très-dangereux, selon notre auteur, d'attendre, pour ouvrir le dépôt, une parfaite maturité, lorsque les signes de la suppuration se manifestent. Il décide formellement que la peste n'est point incurable, & cela doit suffire pour nous tranquilliser. Les écarts dans les curations de cette maladie, & le peu de succès qu'on y obtient communément, ne viennent, ajoute-t-il, que du peu de soin qu'on a pris à en examiner les différences qui, en variant la nature de l'affection pestilentielle, doivent en varier les remedes. On fera bien aise de lire dans l'ouvrage même tous les remedes que l'auteur de ce mémoire indique pour guérir la peste ; ils sont tous conformes à la méthode connue des

sages praticiens : on ne doit en attendre que de bons effets.

Il en est de même des précautions qu'il y a à prendre pour s'en préserver. » Quoique  
» la peste ne soit point, dit-il, une maladie  
» qui puisse prendre naissance dans nos climats,  
» on ne sauroit cependant trop être sur ses gar-  
» des pour éviter les maladies malignes, en  
» travaillant à dessécher les endroits maréca-  
» geux, à entretenir la propreté des rues dans  
» les grandes villes, & sur-tout à s'opposer  
» à la sépulture des morts dans ces mêmes villes  
» & dans les églises : cette dernière attention  
» est des plus essentielles. « Combien d'épidé-  
mies malignes n'éviteroit-on point, s'écrie-t-il,  
si on ne mêloit pas les morts avec les vivans ?

Il seroit bien à souhaiter qu'une réflexion aussi vraie, aussi patriotique, fît assez d'impression sur les esprits, pour les ramener au premier plan proposé par MM. les avocats généraux du parlement de Paris, au sujet de l'enterrement des morts dans les villes. Une grande partie des évêques de France l'a adopté déjà avec l'attache du ministère public. Les anciens préjugés n'ont point tenu contre les cris des bons citoyens sincèrement zélés pour la conservation de leurs semblables. N'y auroit-il que la ville de Paris, où de pareilles précautions sont encore d'une plus grande importance, qui s'obstinât à les rejeter comme inutiles, sous prétexte de quelques observations vagues sur la vie & sur la santé des habitans qui logent

## 82 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

sur les charniers des Saints Innocents, & qu'on assure vivre aussi long-tems qu'ailleurs ?

Pourquoi faut-il que des intérêts particuliers, & l'esprit de système, toujours prêts à combattre les opinions les plus conformes à la raison & à l'expérience, viennent s'opposer aux réformes les plus utiles & les plus nécessaires ?

On pouvoit présumer en général, qu'après avoir fait éclater les vœux d'un bon patriote, & satisfait aux questions de la faculté de médecine, il ne restoit à M. Paris qu'à jouir de son triomphe. Mais, non content d'avoir rempli sa tâche, on voit avec satisfaction qu'il a toujours continué avec la même ardeur à prendre des éclaircissémens sur la peste dans les différens pays de la Turquie où il a fait quelque séjour. C'est ce qui résulte des observations curieuses qu'il a consignées dans une longue préface divisée en 11 paragraphes : c'est là qu'il a réuni toutes les remarques savantes & nouvelles qui pouvoient lui être échappées ; on peut dire qu'il y a épuisé la matière, & qu'il a montré une rare érudition en cette partie. Parmi ces observations, on sera frappé de celles qu'on lit au paragraphe IX, & qui sont rapportées en ces termes :

1°. » Lorsque la petite-vérole regne dans un  
» canton de Turquie, la peste n'y fait aucun  
» ravage : s'il arrive un pestiféré dans le tems  
» d'une épidémie variolique, il est certain que  
» la peste ne s'étend pas au-delà du quartier  
» où ce pestiféré se loge.

2°. » Si le pestiféré vient loger dans une



» maison, où il se trouve des enfans attaqués  
 » de la petite-vérole, la peste finit, & le ve-  
 » nin disparoît sans infecter d'autres personnes.

3°. » Une personne attaquée de petite-vé-  
 » role, ne peut jamais recevoir la peste.

4°. » Les personnes qui soignent des enfans  
 » attaqués de la petite-vérole, ne sont point  
 » attaquées de la peste.

5°. » Dès que la peste a cessé dans ces  
 » pays, la petite-vérole commence, & fait pour  
 » lors de grands ravages; presque tous les en-  
 » fans meurent, *s'ils ne sont pas inoculés.*

6°. » La petite-vérole paroît régulièrement  
 » à Enos de sept en sept ans : cette époque  
 » est sûre, & les habitans ne sont jamais trompés  
 » dans ce calcul, &c.

Il faudroit connoître parfaitement la nature  
 du virus pestilentiel & du virus variolique,  
 pour donner quelque explication satisfaisante à  
 cet égard. C'est aux gens rares & profonds dans  
 la connoissance des ressorts de la nature, de  
 remonter aux premières causes, & de chercher  
 la solution d'un phénomène que l'expérience  
 ne nous permet pas de révoquer en doute.  
 Il seroit heureux pour l'humanité que ce fait  
 bien constaté donnât à un médecin instruit,  
 tel que M. P\*\*\*\*, l'idée de voyager en Tur-  
 quie, afin d'y chercher de nouveaux appuis  
 pour étayer son système contre l'inoculation,  
 ou plutôt pour le réformer.

Hypocrate prescrivait à ses disciples de voya-  
 ger pour s'instruire : il parcourut la Macedoi-  
 ne, la Thrace, la Thessalie. Galien fut en Pa-

## 84 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

leſtine, en Crete, en Chypre, & ſéjourna long-tems à Alexandrie où fleurifſoient toutes les ſciences. Proſper Albin parcourut l'Egypte; Tournefort l'Asie, l'Afrique, l'Europe, &c. &c. &c. M. Paris deſireroit beaucoup que tous les jeunes médecins ſuiviſſent un ſi bon exemple : *il n'eſt rien de plus utile que les voyages pour favoriſer les progrès de l'art de guérir.* Tel eſt le ſujet du diſcours de remerciement que cet auteur a prononcé lorsqu'il a été reçu à l'académie royale de Niſmes, & qu'il a fait imprimer à la ſuite de ſon mémoire couronné. Si l'on ne trouve pas dans ce diſcours toute l'élégance qu'on ſemble exiger dans des ouvrages de ce genre, on y retrouve du moins à chaque ligne les mouvemens d'une ame exaltée pour le bien public, & l'exprefſion d'un cœur ſenſible dévoré du deſir de ſervir ſa patrie.

( *Journal des ſciences & beaux-arts ; avis divers.* )

*L'ÉNÉIDE, opéra François, pour être représenté quand il ſera en état ; ſuivi d'Armide à ſon tailleur, Héroïde. A Londres, & ſe trouve à Paris, chez J. F. Baſtien, libraire, rue du Petit-Lion, fauxbourg Saint-Germain, & chez les marchands de nouveautés, 1778.*

**C**Et ouvrage eſt une plaifanterie ſur notre opéra moderne. L'auteur ſ'y eſt amuſé à reſ-

ferrer en cinq actes toute l'action de l'Enéide. Cette espece d'opéra , moitié sérieux , moitié burlesque , est écrit d'un bout à l'autre , en petits vers négligés , de sorte que ce n'est presque , comme le dit très-bien l'auteur lui-même , qu'une ariette perpétuelle. Mais il offre , comme on peut bien le penser , une multiplicité fort variée d'incidens , de coups de théâtre , de danses & de divertissemens. Le tout est précédé d'un *discours sur l'opéra François* , où , sur un ton léger & caustique , on persifle à la fois l'opéra , la musique moderne & le public. » Malgré tous » les obstacles , dit l'auteur , qui devroient dé- » goûter un homme sensé d'entreprendre un » opéra , je me suis permis d'en esquisser un , » & j'ai bien voulu y consacrer une semaine » entiere de mon loisir , en n'y mettant aucun » genre de prétention , & cherchant seulement » à le faire comme les autres. J'en ai composé » la plus grande partie en me promenant dans » les rues à pied ou en voiture , & sans dictionnaire de rimes.... Je me suis imaginé » qu'un public inconstant , qui ne court qu'à » près l'amusement , aime les tableaux mouvans & les événemens rapides. J'ai donc dû » croire qu'ils se trouveroient plus souvent » dans un poëme épique , qu'ailleurs ; c'est une » marche que j'ai espéré tracer à ceux de nos » orphées qui voudront se distinguer dans la » carrière lyrique. *L'Iliade* , *l'Odyssée* , la *Henriade* fourniront des sujets du plus grand effet.... L'on pourroit même , s'il étoit permis , choisir des sujets respectables , tels que

## 86 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» Jephté, si bien traité par l'abbé Pellegrin , &  
» nombre d'autres. Le public , dans des jours  
» de recueillement , verroit avec plaisir repré-  
» senter *la délivrance des Hébreux* , *le jugement*  
» *dernier* , *l'apocalypse* , & d'autres drames im-  
» posans qu'on ne voit que sur des images muet-  
» tes. Je m'applaudirai de bon cœur , si ce genre  
» de composition devient capable de ranimer  
» notre opéra débile , énérvé , & presque para-  
» lytique de la ceinture en haut.

» J'ai été forcé d'employer plus de paroles  
» que je n'en voulois ; mais elles étoient abso-  
» lument nécessaires pour préparer & expli-  
» quer les événemens ou les situations : le spec-  
» tateur , quoiqu'intelligent , ne peut pas tout  
» deviner , & il faut un peu l'aider. Un opéra  
» par signes risque d'être obscur.... Quant à  
» la forme des vers , j'ai choisi la plus courte :  
» moins on emploie de paroles , moins il y  
» en a de mauvaises , & moins on fournit de  
» matière à critiquer. Par rapport aux rimes ,  
» je me suis vu obligé de me servir de celles  
» qui sont consacrées à la poésie lyrique : ce  
» sont les enfans de la maison auxquels on doit  
» des égards. Quinault les a épuisées dès son  
» premier opéra , & ses successeurs n'ont fait  
» depuis que les retourner , les ressasser , &c.

» J'invite quelque musicien désœuvré & bien  
» intentionné , à réchauffer des charmes de son  
» art mon drame ambulatoire ; il trouvera l'oc-  
» casion de faire briller la diversité de ses ta-  
» lens en tout genre. Il est difficile de rassem-  
» bler plus de morceaux sublimes & disparates,

» En effet, quel autre poëme peut fournir,  
 » fans contrainte, des jeux scéniques de dif-  
 » férentes espèces, des fêtes galantes, une chas-  
 » se, un orage, une bergerie, un sommeil, des  
 » songes tristes & gracieux, des furies, un sa-  
 » crifice, des conjurations, un embrâsement, une  
 » tempête, des expiations, un incendie, la pluie,  
 » la grêle, le tonnerre, des ombres, des incan-  
 » tations, les enfers, les Euménides, Caron, Cer-  
 » bere, Aleſton, une entrée d'ambassadeur, des  
 » Bacchantes, Vénus & les Grâces, les nymphes  
 » de la mer, une intrigue d'amour, une bataille,  
 » un duel, un triomphe, un mariage, une apo-  
 » théose, des danses & des ariettes perpétuel-  
 » les ? Voilà assurément matière à diversifier  
 » ses tableaux, & à les rendre aussi frappans  
 » que pittoresques. J'ai lieu d'espérer que l'ému-  
 » lation de quelque habile compositeur sera ex-  
 » citée, & que sa propre gloire l'invitera à  
 » revêtir ma muse d'un habit sonore & bril-  
 » lant ; je lui abandonne ma part des hono-  
 » raires ; sur-tout que ce nouvel Amphion n'é-  
 » pargne pas le bruit ; je l'invite à doubler les  
 » contre-basses, les timballes, les trompettes, &  
 » les cors-de-chasse. L'on assourdit les soldats qu'on  
 » veut mener au combat ; il faut donc inspirer  
 » un enthousiasme harmonique, qui en fouet-  
 » tant le sang, transporte le spectateur hors  
 » de lui-même, au point de ne plus rien en-  
 » tendre : voilà le comble & la magie de l'art. »

L'idée de cette plaisanterie est heureuse, mais  
 il s'en faut bien que l'auteur ait su en tirer parti ;  
 l'exécution a tout gâté ; il suffisoit d'annoncer son

## 88 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

projet ; des idées de ce genre font de bonnes fortunes , sur lesquelles il ne faut jamais s'appesantir. Dans le tems de l'espece de révolution qu'occasionna Rameau dans notre musique , un plaissant proposa le ballet des *supplices* ; les *pendus* étoient le sujet du premier acte ; les *roués* celui du second , les *brûlés* celui du troisieme. Il traça , en peu de mots , la marche de ce drame bizarre , mais il se garda bien de le traiter. *Railler heureusement , c'est créer* , dit la Bruyere ; aussi rien n'est plus rare que la bonne plaisanterie.

L'Héroïde d'*Armide à son tailleur* , qui termine la brochure , est une satyre assez vive contre la nouvelle musique d'Armide. On va voir , dans les vers suivans , comme l'auteur définit cette musique. C'est Armide qui parle :

Pendant près de cent ans , j'ai joui de ma gloire.  
Vêtue à la Françoisse , on m'admettoit par-tout ;  
L'on croyoit voir en moi le modele du goût.  
Faut-il donc qu'un habit Italico-Tudesque ,  
Vienne rendre aujourd'hui ma figure grotesque ,  
Et qu'on ose changer mes sons affectueux ,  
En un chaos de chants aigus , laborieux ?  
Mes sens sont révoltés de votre psalmodie ;  
Vous chantez , vous criez avec monotonie ;  
Et si l'expression s'en mêle quelquefois ,  
Vous la déshonorez par l'âcreté des voix.

Si les Dindons glouffans font entr'eux *gloux , gloux , gloux*.

Le tendre Rossignol a des accens plus doux , &c.

L'idée de cette *Héroïde* est encore heureuse ;

mais on y trouve beaucoup d'expressions, des vers, des tirades entières dictées par le mauvais goût. Le vers suivant nous a frappés par la triste vérité qu'il offre.

Le jeune *Nicolet* chassa le vieux *Corneille*.

( *Mercur de France ; gazette universelle de littérature ; année littéraire.* )

---

JOHANN Bernhard Basedows practische philosophie fur alle stande. *Philosophie pratique pour tous les états, dans laquelle on n'offense aucune nation, aucun gouvernement, ni aucune église ; par M. BASEDOW. 2de. édit. 2 vol. in-8vo.* A Dessau, de l'imprimerie de Henri Heybruch, imprimeur de la cour, 1777 ; & se trouve à Leipzick, chez Crusius.

Cette philosophie est dédiée à l'impératrice de Russie qu'on qualifie de citoyenne du monde, qui protege l'établissement formé à Dessau pour l'instruction de la jeunesse, ainsi que toutes les entreprises qui ont pour but l'utilité publique, dans les états appartenant aux différentes branches de l'illustre maison d'Anhalt qui a donné la naissance à sa majesté.

Le titre annonce assez sa destination. Elle est offerte à tous les hommes comme un casuiste universel & un ami fidele, propre à les gui-

## 90 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

der dans tous les momens de la vie. Par tous les hommes, on entend ici ceux qui savent au moins lire, & à qui l'éducation, la religion, le commerce avec les autres hommes, la vue de l'état policé au milieu duquel ils vivent, & leurs propres réflexions auront donné quelque idée de ce que c'est que le juste & l'injuste, la sagesse & la folie. L'auteur s'est efforcé de plaire, d'être utile à ceux mêmes qui, ayant étudié la philosophie ordinaire, ne liront son livre que pour y rencontrer quelque chose de nouveau : il desire qu'il soit, pour les académies & les universités, un livre élémentaire, dont le texte fera expliqué & commenté à leurs élèves par les maîtres.

» On agit parmi les hommes comme si l'on  
 » ignoroit les moyens de connoître & d'ac-  
 » quérir la vertu & le bonheur. La vraie re-  
 » ligion est sans doute le meilleur des pédago-  
 » gues. Elle donne d'excellentes maximes sur  
 » ce sujet. Elle rend les loix civiles respecta-  
 » bles à tous, & elle avertit les plus puis-  
 » sans monarques qu'ils ont aussi un juge. Mais  
 » il arrive souvent que ses préceptes, pour être  
 » bien entendus, ont besoin de l'interprétation  
 » des savans. Les livres saints disent-ils claire-  
 » ment ce que c'est qu'usure ; quand il est per-  
 » mis d'avoir guerre ou procès ; comment on  
 » peut découvrir les embûches des méchans  
 » & s'en préserver ; quels sont les devoirs par-  
 » ticuliers des ouvriers, des négocians, des cour-  
 » tisans, des mandataires ? Un livre instructif  
 » sur ces matieres ne peut donc manquer d'être  
 » d'un grand usage. «



» Cette philosophie, dit encore l'auteur, est  
» un recueil des vérités d'une utilité générale,  
» accompagnées des preuves & des explications  
» nécessaires. Un homme devient content &  
» heureux quand il se conduit sagement, c'est-  
» à-dire, quand il suit pour règle de ses ac-  
» tions les vérités qu'il a reconnues & adop-  
» tées. Les actions & les omissions moralement  
» bonnes sont celles qui sont louables par rap-  
» port au bien commun des hommes. La vertu  
» consiste dans ces sortes d'actions ou omissions,  
» & le vice dans les contraires. Un jugement  
» que telle action est vicieuse ou vertueuse,  
» s'appelle une règle de mœurs ou de conduite.  
Delà les loix & les devoirs qu'on définit &  
qu'on divise. L'existence de dieu & l'immor-  
talité de notre âme sont des vérités sur les-  
quelles on insiste, parce qu'elles influent prin-  
cipalement sur la moralité des actions.

» Dans la société on doit préférer le salut  
» de plusieurs à celui d'un seul, à moins que  
» cet homme unique ne soit du genre de ceux  
» qui rendent seuls à la société plus de services  
» qu'une multitude. Ainsi il faudroit sacrifier  
» cent vies, si on les avoit pour celle d'un  
» bon roi. *Mais si Néron m'ordonne d'égorger Sé-  
neque, je ne lui obéirai pas même au péril de  
ma vie, & Lucrece est à louer, si elle a cru  
qu'en se tuant elle délivreroit Rome des maux  
qu'elle enduroit sous des rois barbares.* »

Le livre des mœurs de M. Toussaint est en-  
tièrement fondu dans celui-ci: il y est cité. Nous  
y trouverons en entier le portrait de Chryso-

latre au chapitre de l'avare, & ceux de Ctesiphon & d'Hippias au chapitre du plaisir de la société avec des personnes vertueuses. On ne s'attend pas de notre part à un extrait complet d'un ouvrage si étendu & si diversifié. Seulement pour en faire connoître la manière, nous en traduirons quelques morceaux, & d'abord une partie du chapitre qui traite de l'art de parvenir heureusement à son but.

» On nomme bonheur terrestre l'état d'un  
 » homme qui jouit d'autant de contentemens  
 » que la vertu & les passions réglées en permettent en ce monde. Pour y parvenir, il  
 » faut premièrement faire un choix judicieux  
 » des moyens qui conduisent à des fins louables & désirées; secondement, les employer  
 » avec sagesse; troisièmement, se réjouir avec  
 » modération dans les circonstances où cela  
 » est possible; quatrièmement, s'appliquer à écarter les obstacles qui s'opposent à notre jouissance des objets de notre bonheur auxquels  
 » nous pouvons vraisemblablement atteindre. «

» Considérez donc avec soin votre but & sa nature : car il arrive souvent qu'on se donne  
 » beaucoup de peine à la recherche de choses dont on ne connoît presque que le nom, &  
 » & qu'on se repent dès qu'elles sont obtenues, d'y avoir tout sacrifié. Ainsi un roturier n'épargne rien pour s'allier par le mariage avec  
 » une famille titrée, sans prévoir qu'il en sera traité comme un valet & un jouet. Ainsi  
 » un autre veut devenir auteur & en oublie ses devoirs, sa famille, le sommeil & jusqu'à

» la nourriture , sans voir qu'il va se rendre inu-  
» tilement ridicule. La plupart des buts ont plu-  
» sieurs parties auxquelles il s'agit de parvenir  
» dans un certain ordre qu'on ne peut renver-  
» ser. Il faut se représenter , clairement ces par-  
» ties & cet ordre de moyens. C'est une charge  
» qu'on desire. Le candidat a besoin de science ,  
» d'amis & de réputation ; ce qui suppose en-  
» core auparavant du travail , de l'agrément ,  
» & des preuves de capacité. Vous devez par  
» conséquent connoître les moyens de parve-  
» nir à votre but , & les mettre en votre pos-  
» session. Plus vous en aurez, pourvu qu'ils ne  
» se gênent pas réciproquement , plus vous au-  
» rez d'avantage : car il y en a presque tou-  
» jours quelques-uns d'incertains & d'autres  
» qui manquent inopinément. Voulez - vous  
» abandonner votre vie dérégulée. Il est inutile  
» de le répéter cent fois. Commencez par re-  
» noncer à vos mauvaises compagnies. Lisez  
» des livres édifiants. Assistez à l'office divin  
» & priez Dieu. Ouvrez-vous à un guide saint  
» & expérimenté. Suivez exactement ses con-  
» seils , quelques difficiles qu'ils vous paroif-  
» sent , & quand vous n'en verriez pas actuel-  
» lement l'utilité. Parlez de la religion & de  
» la vertu avec le plus grand respect & avec  
» mépris du vice & de l'impiété ; employez quel-  
» ques jours de retraite à réfléchir sur vous-  
» même. Ne vous rebutez pas de ce que vos  
» mauvaises habitudes l'emportent quelquefois  
» sur vos résolutions , mais continuez l'usage  
» de ces moyens , & peu-à-peu ils vous fixe-  
» ront au but désiré. «

## 94 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» Il y a des moyens de réussir qui sont  
 » en nous-mêmes , ce sont nos actions , & d'au-  
 » tres qui sont hors de nous , ce sont les cir-  
 » constances & les occasions qui donnent le  
 » succès aux actions. Entre les occasions il y  
 » en a de naturelles & indépendantes de nous ,  
 » & il y en aussi que nous pouvons faire naî-  
 » tre , mais qu'il vaut mieux quelquefois at-  
 » tendre de la providence. Celui qui se pro-  
 » pose de présenter une requête à un monar-  
 » que , doit d'abord la dresser & faire plusieurs  
 » démarches : voilà les actions qui sont en sa  
 » puissance ; mais elles ne suffisent pas. Il est  
 » encore nécessaire que le suppliant ne soit  
 » pas écarté par les gens qui entourent le mo-  
 » narque , que le monarque le voye , & qu'il  
 » accepte la requête. Autrement tous les mou-  
 » vemens du suppliant ne lui serviront de rien.  
 » Doit-il attendre les occasions ou hasarder des  
 » tentatives ? Ne feroit-il pas bien préalablement  
 » de gagner un ministre accrédité qui le re-  
 » commanderoit au prince & le disposeroit à  
 » accorder la demande ? Ainsi tantôt le jardinier  
 » attend la pluie du ciel , tantôt impatient il  
 » n'épargne ni fatigue ni dépense pour arroser  
 » les plantes qu'il veut se rendre profitables. »

» Nous ne pouvons rien sur les occasions  
 » naturelles telles que le tems & les saisons ,  
 » la vie ou la mort des hommes dont on attend  
 » des bienfaits : ( cela s'entend moralement &  
 » l'auteur a averti qu'il a évité la politique ; )  
 » mais nous pouvons influencer sur les personnes  
 » en état de nous satisfaire , soit en acquérant

» une amitié & une estime générale, soit en  
» persuadant les gens dont nous avons besoin,  
» qu'ils ont eux-mêmes intérêt à nous obliger.  
» On gagne l'amitié & l'estime générale par  
» la vertu, les marques d'honneur, & les  
» agrémens extérieurs.

» On s'attache particulièrement une per-  
» sonne par les attentions, les bienfaits, les  
» promesses, les assiduités agréables, les té-  
» moignages d'honneur & de respect, le zèle  
» pour sa gloire & ses intérêts, en excitant  
» sa commisération, en interposant ses amis,  
» & en la convainquant que ses bienfaits feront  
» mieux employés envers nous qu'envers tout  
» autre.

» Ce qui diminue la force de nos moyens,  
» s'appelle obstacle. Il y en a de possibles,  
» de vraisemblables & de certains qui mena-  
» cent de faire échouer tous nos desseins.  
» C'est là le champ du génie. C'est à lui à  
» imaginer des ressources, à substituer de nou-  
» veaux moyens au défaut de ceux qui man-  
» quent, & à employer tout ce que la pru-  
» dence, l'expérience, & l'application sont  
» capables de suggérer.

» La plupart des hommes, au lieu d'aller  
» droit à leur but essentiel, s'amuse à sur la  
» route. Après avoir bien commencé, ils le per-  
» dent de vue, l'oublient & le manquent. Il  
» est à propos de méditer les questions  
» suivantes, quand on desire trouver des moyens  
» de réussir. 1°. Qu'ont fait les autres en  
» pareils cas ? 2°. Les cas sont-ils aussi sem-

## 96 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» blables qu'ils paroissent ? 3°. Y a-t-il lieu de con-  
 » sulter des personnages judicieux & expéri-  
 » mentés ? 4°. Quels instrumens faut-il em-  
 » ployer pour se rendre maître des personnes  
 » qu'on veut faire servir à ses desseins ?  
 » 5°. Est-il avantageux d'essayer plusieurs mé-  
 » thodes ? 6°. Quelles sont les personnes qui  
 » pourront & voudront nous aider ? 7°. Ne  
 » vaut-il pas mieux attendre une occasion plus  
 » favorable & temporiser ?

» Dans les affaires les plus essentielles on  
 » manque souvent les momens. Ce proverbe  
 » est très-vrai : les hommes manquent plus  
 » souvent les occasions que les occasions ne  
 » manquent aux hommes. Celui-ci a négligé  
 » de se faire donner à tems une reconnoissance.  
 » Le débiteur meurt & le créancier perd sa  
 » somme. Celui-là a tout mis en œuvre pour  
 » faire une fortune de cour, excepté que  
 » par hauteur il n'a pas assez tôt essayé d'a-  
 » doucir un domestique en faveur auprès du  
 » prince. Un autre veut tout ou rien quand  
 » on lui offre moitié, & voudroit bien  
 » moitié quand il est trop tard & qu'il perd  
 » tout.

» L'indolence & la précipitation font tout à  
 » contre tems. Rien n'est pourtant plus décisif  
 » que de savoir profiter des *mollia fandi tem-*  
 » *pota*. Demandez à votre pere une gratifica-  
 » tion de mille thalers, au moment qu'il re-  
 » çoit la fâcheuse nouvelle d'une perte, vous  
 » n'en obtiendrez rien : mais abordez-le, lors-  
 » qu'il vient d'apprendre qu'un vaisseau qu'il  
 » croyoit

» croyoit perdre est arrivé à bon port , & vous  
 » aurez tout ce que vous desirez.

» Il y a des caracteres foibles & timides  
 » qui ne veulent point employer de moyen  
 » qui ne soit infallible & certain. Ces gens-là  
 » demeurent toujours dans l'inaction , parce  
 » que tout n'étant presque qu'incertitude en  
 » ce monde , ils ne rencontrent point les moyens  
 » qu'ils cherchent. Les chasseurs sont bien plus  
 » avisés , ils tirent , & ils manquent plusieurs  
 » fois : cela ne les décourage pas. Ils chargent  
 » encore & ainsi ils rapportent toujours à la  
 » maison quelque piece de gibier. «

» D'autres perdent tout leur tems dans les  
 » moyens sans venir au but. Un homme veut  
 » devenir savant , & il passe toute sa vie à  
 » ramasser des livres sans les lire. Un autre ac-  
 » quiert continuellement des biens sans jamais  
 » en jouir. «

M. Bafedow s'étant devoué depuis long-tems  
 à l'instruction de la jeunesse , il semble mériter  
 une attention & une confiance extraordi-  
 naire sur cet article capital.

» Accoutumez , dit-il , vos enfans à une vie  
 » innocente , tempérante , laborieuse , sociale  
 » & religieuse. Si vous n'avez pas le bonheur  
 » d'avoir été élevé selon ce plan ; plus sage  
 » que vos pere & mere , rendez vos enfans  
 » plus sages aussi & plus contents que vous ne  
 » l'êtes. . . . Les défauts de nos enfans vien-  
 » nent de nos exemples. Combien peu de meres  
 » peuvent dire ; mes enfans , obéissez-nous com-  
 » me j'obéis à votre pere. . . Il seroit à sou-

## 98 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» haïter que dans une maison d'éducation on  
 » occupât pendant quelques heures de la jour-  
 » née les enfans au-dessus de neuf ans à quel-  
 » que travail manuel, tel que le jardinage pen-  
 » dant l'été, & pendant l'hiver à des ouvra-  
 » ges de menuiserie, de tour, de lime, de mé-  
 » gisserie, de reliure pour leurs besoins ou leurs  
 » divertissemens. Ils pourroient ainsi acquérir  
 » une petite propriété, faire des échanges, avoir  
 » plus d'argent & se trouver plus à l'aise à pro-  
 » portion qu'ils travailleroient davantage. C'est  
 » la louable coutume des Turcs. Le grand-sei-  
 » gneur même a appris un métier. La conti-  
 » nuité de l'étude fatigue bien davantage les en-  
 » fans, c'est pourquoi on est obligé de leur ac-  
 » corder une infinité de récréations ennuyeu-  
 » ses par la longueur & l'uniformité, & en pure  
 » perte pour eux. «

L'étude de la langue latine ne devrait être qu'un accessoire de l'éducation. Quand elle est bien enseignée, un an suffit pour l'apprendre. M. Bafedow ne se sert d'abord ni de grammaire ni de dictionnaire, & la fait apprendre par l'usage, comme on a appris sa langue maternelle. En 6 mois on connoît les noms de chaque chose & la manière de les lier. Pour l'exakte correction on a recours à la grammaire, quand on est en état de la comprendre dans un âge plus avancé. Encore 6 mois de cette étude suffissent. M. Bafedow renvoie pour les détails de sa méthode au chap. VI de son *Methodenbuch*, où il traite aussi des autres langues. Ceux qui ont lu les *Essais de Montaigne* qui s'applaudit d'avoir ap-



pris rapidement le latin de cette maniere, en avoueront la possibilité.

M. Bafedow rapporte les maximes de vertu consacrées par toutes les religions, & n'énonce aucun des dogmes propres à la religion chrétienne, pour ne pas empêcher les *Israélites*, les *Mahométans* & les *Naturalistes* de le lire volontiers. Sans doute qu'il devroit bien plutôt appréhender d'offenser le monde pieux par une omission aussi essentielle. On se tromperoit d'en induire qu'il flatte les peuples au détriment des princes & des gouvernemens; au contraire, il est partisan de l'obéissance passive dans son chapitre des devoirs des sujets.

Nous ajouterons quelques uns des avis d'un pere à son fils, pour bien entretenir une maison. Quoiqu'ils n'ayent rien d'extraordinaire, on ne sauroit trop les répéter aux hommes négligens.

» Tous ceux qui composent une famille doi-  
» vent travailler la plupart du tems sous l'in-  
» fpection du chef; l'homme à ce qu'il y a de  
» plus pénible tant au dedans qu'au de-  
» hors; la femme dans l'intérieur de la mai-  
» son, à la fournir du nécessaire avec le moins  
» de frais possibles, à y entretenir le conten-  
» tement & la propreté, à veiller à ce que  
» rien ne se perde, à réparer ce qui s'use, à gué-  
» rir son mari de tout chagrin inutile; les en-  
» fans à aider leurs parens ou du moins à ac-  
» quérir les connoissances & les qualités qui  
» les rendent propres à travailler avec fruit  
» dans la suite; les domestiques chacun dans

## 100 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

» l'emploi qui leur est distribué , & à tout dans  
» le besoin , & quand ils en sont requis.

» Une maison où il y a plusieurs domestiques  
» qui manquent d'occupation , la plupart du tems  
» n'est jamais bien servie , & est une école de  
» fainéantise & de tout vice.

» Il est fort utile d'assembler les domestiques  
» une fois par semaine , & de leur lire une  
» courte instruction sur leurs devoirs particu-  
» liers. Le pere de famille peut y ajouter ce  
» qu'il lui plaît , & se servir de cette occasion  
» pour remédier par un mot , par un regard , à  
» plusieurs fautes.

» Un domestique qui néglige ouvertement  
» les devoirs de sa religion , ou qui paroît ne  
» croire ni à la récompense de la vertu ni au  
» châtiment des crimes , doit être chassé comme  
» une peste capable de corrompre les autres  
» par la contagion de son exemple & de ses  
» discours.

» Les juremens & l'ivrognerie peuvent se  
» punir par une amende accompagnée d'une in-  
» struction.

» Il doit y avoir des heures réglées dont on  
» ne s'écarte point sans raison , pour le travail ,  
» le lever , le coucher , la fermeture des portes ,  
» l'extinction de la lumière.

» Le pere de famille doit avoir un inven-  
» taire de tout le mobilier de sa maison sui-  
» vant l'ordre des lieux où chaque chose est  
» placée , afin de vérifier facilement si tout est  
» en bon état. Cette vérification doit se faire  
» suivant les circonstances , toutes les semai-

» nes, tous les mois ou au moins tous les ans.  
» Elle sert à rendre difficile le pillage & la dis-  
» sipation. Il ne se doit rien perdre ou gâter  
» dans une maison faute d'attention : autrement  
» celui qui a été cause du dommage doit le ré-  
» parer au moins en partie, en payant une  
» amende déterminée par le maître au profit  
» des pauvres.

» Il doit y avoir dans une maison des poids  
» & des mesures, afin que le pere de famille  
» puisse s'assurer qu'il n'est point trompé à cet  
» égard, ni par les domestiques ni par les four-  
» nisseurs du dehors.

» Il seroit avantageux que les voisins s'en-  
» tretinssent quelquefois ensemble de leurs en-  
» fans & de leurs domestiques, parce qu'un  
» voisin en fait quelquefois davantage que le  
» maître de la maison sur ce qui l'intéresse le  
» plus.

» Toute la recette & toute la dépense doi-  
» vent être écrites, afin que le pere de famille  
» puisse faire ses observations & les mieux ré-  
» gler. Celui-là s'endettera infailliblement, qui  
» se proposera de faire quadrer parfaitement sa  
» recette avec sa dépense, & ne réservera pas  
» un cinquieme pour les accidens : car rare-  
» ment la recette surpasse l'attente, & il arrive  
» presque toujours qu'on est forcé à des dépen-  
» ses imprévues.

» Quand on achete ses provisions argent  
» comptant, elles coûtent un dixieme de moins,  
» car les marchands ne manquent pas de se faire  
» payer l'intérêt, le danger, & le long-tems.

» Une bonne mere de famille doit connoître la durée & la bonté des marchandises à son usage , le tems favorable aux achats , & les marchands les plus raisonnables.

» Une maison riche doit être hospitaliere ; mais on n'y doit ordinairement présenter que des alimens communs ; le luxe en ce genre cause la ruine des mieux fondées.

» Les visites dérobent le tems des affaires , troublent l'ordre & engendrent des dépenses. Il faut qu'un homme vertueux & laborieux ne reçoive des visites de pure politesse qu'en certains jours de la semaine & en certains momens du jour.

» Des jours de fête ou de gala sont nécessaires pour rassembler la famille autour de son chef , & entretenir l'amour & la considération : l'anniversaire de la naissance , la fête patronale , une convalescence peuvent être célébrées avec l'attention d'y faire participer les domestiques.

» Les habits doivent être honnêtes , propres & ornés suivant l'état. Une somptuosité extraordinaire qui attire les regards & fait parler , est dommageable.

M. Bafedow , âgé de 54 ans , n'est pas novice dans l'art de l'éducation , témoin sa méthode pour les peres & les meres , son petit livre à l'usage des parens & des enfans , ses élémens avec des figures , tous ouvrages écrits en Allemand. Dès 1754 , il s'est essayé en Danemarck à Soroë , & depuis à Altona. En 1771 , il s'est attiré l'attention du prince regnant d'An-

halt-Dessau qui l'a appelé à Dessau avec la permission du roi de Danemarck. En 1774, il y a commencé à instruire ses enfans & trois autres seulement suivant sa méthode expliquée dans son livre d'élémens, & il a donné à son école le nom d'institution philanthropique. Le bruit de ses succès lui a attiré des présens, des protections, & assez d'élèves pour qu'il ait été obligé d'en refuser la moitié.

---

*LE danger de la Satyre, ou la vie de NICOLÒ-FRANCO, poète Satyrique Italien. Vol. in-12. A Paris, chez les freres Debure, quai des Augustins. 1778.*

» **Q**Uand la vie de Nicolo-Franco, ne seroit viroit qu'à faire rentrer en eux-mêmes ces écrivains satyriques, qui pour faire rire pendant quelques instans, s'exposent à répandre long tems des larmes ameres, & se dévouent à la haine & au mépris public, je ne regretterois pas mon travail. «

C'est ainsi que s'explique l'auteur dans sa préface, sans nous apprendre d'ailleurs sur quels mémoires il a composé la vie de Nicolo, & si c'est une traduction ou un ouvrage original. Sur ce qu'on vient de lire on s'imagine d'abord que Nicolo étoit un de ces malheureux qui n'ont précisément que ce qu'il faut d'esprit pour être méchans, c'est-à-dire, le moins

possible, & qui dépourvus de tout mérite, s'efforcent par la satire de consoler du mérite d'autrui, & leur propre impuissance, & la malignité des hommes. On est bien étonné ensuite, en lisant cette histoire, de voir un homme non-seulement plein de talens, mais encore de vertus; tirant sa famille de l'indigence, s'élevant par son seul mérite, remplissant avec distinction des places utiles & honorables, passant sa vie dans les travaux littéraires, mais souvent exposé à des disgrâces qu'on ne peut attribuer qu'à la noblesse & à la franchise d'un caractère honnête, & enfin opprimé indignement par une cabale puissante. On ne voit pas trop ce qu'il y a de commun entre cet homme & les Arétins subalternes dont parle l'auteur dans sa préface, & apparemment il est de la destinée de Nicolo d'éprouver l'injustice après sa mort, comme pendant sa vie.

Il naquit à Bénévent, l'an 1510; son père, homme de-lettres, mais réduit par l'indigence à la triste condition de maître d'école, prit un soin particulier de lui former le jugement & le goût. Nicolo Franco annonça de bonne heure les plus heureuses dispositions, & tout ensemble un penchant décidé à la satire. A travers les jeux de son enfance, on voyoit percer un naturel caustique & mordant. Il se plaisoit à humilier l'orgueil de ses camarades, plus riches que lui, & à se venger de leur mépris par une malice raffinée. Son père, dans la crainte de perdre l'unique ressource de sa vieillesse, fut contraint de l'envoyer à Naples chez un

oncle nommé Franceschi. Là, Nicolo, enthousiaste de Juvenal, étudie, médite à loisir & ses beautés sublimes & ses sarcasmes déchirans, apprend de lui à enfoncer les traits de la satire, & se rend enfin le rival de son maître. Le premier essai qu'il fit de son talent pour la médisance, fut un placard plein d'amertume & de vérité contre le comte de Benetri, qu'il soupçonnoit d'avoir contribué à son exil de la maison paternelle. Ce placard mit sa vie & son honneur en danger. Il eut pourtant le bonheur d'échapper aux recherches du comte irrité. Après avoir essuyé de cruelles allarmes & des malheurs domestiques, il obtint la place de secrétaire d'ambassade à Rome, auprès du comte de Villaforte. Son esprit & ses vers lui procurèrent la connoissance de Michel Ange, de plusieurs seigneurs & cardinaux très-distingués, & la protection du pape Clément VII. Il couloit des jours tranquilles, & s'il eût été plus maître de lui, sa fortune étoit établie. Malheureusement il se trouve à dîner chez le comte de Marny, parent de Paul III, & homme fort borné & fort ignorant, mais qui comme tant d'autres avoit la prétention de paroître lettré. Voici ce qui se passa suivant l'auteur de la vie de Nicolo.

» En sortant de table, le comte de Marny  
» demanda à ses convives s'ils n'étoient pas  
» aussi étonnés que lui des louanges excessives  
» qu'on donnoit à l'Arioste. Non, monseigneur,  
» dit sur le champ Nicolo; personne n'en doit  
» être surpris. On ne peut trop louer & trop

» admirer un aussi grand poète.--- Il faut être  
 » fou , à mon avis , pour vanter un ouvrage  
 » rempli d'autant de folies que le sien.--- Per-  
 » mettez-moi de vous demander, monseigneur,  
 » si vous l'avez lu ? --- Non , j'ai bien autre  
 » chose à faire , mais je m'en suis fait rendre  
 » compte par des gens de mérite.-- Monsei-  
 » gneur , il me semble que pour juger des  
 » poètes il faut les lire soi-même , & ne pas  
 » s'en faire rendre compte comme s'il étoit  
 » question d'un mémoire ou d'un placet. Les  
 » gens de mérite dont vous parlez peuvent  
 » être très-savans d'ailleurs ; mais ils n'entendent  
 » rien en poésie s'ils n'admirent pas un poète  
 » qui , après Virgile , fait le plus d'honneur  
 » à l'Italie , & qui , dans plusieurs parties de  
 » son poème , est rival d'Homere. -- Vous avez  
 » un ton bien décisif pour un jeune homme.  
 » A quel propos nous citez-vous Homere qui  
 » étoit un historien , tandis que nous parlons  
 » de Poètes ? Comment , monseigneur , suivant  
 » vous Homere étoit historien ? --- Oui , sans  
 » doute. N'est-ce pas lui qui a écrit les guerres  
 » d'Alexandre ? j'en prends à témoin ces mes-  
 » sieurs. Tous lui dirent qu'il se trompoit ,  
 » qu'Homere vivoit long-tems avant Alexandre ,  
 » & qu'il étoit le poète le plus célèbre de l'an-  
 » tiquité. Le comte fut honteux d'une erreur  
 » aussi grossière , & prit de l'humeur contre  
 » Nicolo. Quoi qu'il en soit , lui dit-il , vous  
 » n'êtes qu'un fat & un étourdi de décider à  
 » votre âge sur de pareilles matieres.--- J'aime-  
 » rois encore mieux , monseigneur , être un fat



» & un étourdi qu'un ignorant. --- Comment !  
» je crois que vous osez me traiter d'ignorant ?  
» Sortez d'ici , & ne vous présentez de votre  
» vie à mes yeux. --- Très-volontiers , monseigneur. «

Qui croiroit après une pareille narration , que l'auteur déclame beaucoup contre Nicolo , & lui reproche de *s'être oublié* ? Si cette aventure , ainsi que tout le reste de la vie de Nicolo , n'est qu'une pure fiction , comme cela pourroit bien être , rien n'est plus mal imaginé , soit que l'auteur ait voulu donner un ridicule aux grands seigneurs , ou une leçon aux subalternes. Il n'y a point de seigneur assez mal élevé pour joindre tant de grossièreté à tant d'ignorance ; il n'y a point de secrétaire d'ambassade , qui dût souffrir une insulte si gratuite ; & sans être secrétaire d'ambassade , il n'y a pas d'homme bien né qui ne se crût en droit de la repousser. L'auteur paroît avoir écrit comme si nous étions encore sous le gouvernement féodal.

Quoi qu'il en soit , le comte de Marny étoit parent du souverain pontife , & par conséquent très-puissant dans Rome. Il faut donc que le défenseur de l'Arioste abandonne la ville , ses amis & l'espérance d'un établissement avantageux. Il retourne à Bénévent , ensuite à Naples où il se lie avec l'Arérin , & parcourt toute l'Italie. Il s'arrête à Milan. On lui offre une chaire de professeur d'éloquence : il l'accepte. Bientôt les magistrats qui l'avoient placé , forcent de charge , & les magistrats qui leur succèdent , incapables de sentir son mérite , faute

## 108 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

d'en avoir eux-mêmes , le traitent comme un valet subalterne , gagé pour enseigner aux enfans l'art d'enluminer des fornettes académiques. Peu accoutumé à souffrir les dédains , Nicolo , sous le voile des complimens d'usage , leur adresse publiquement une critique adroite de leur incapacité. Au lieu de sentir l'ironie , les graves marchands , décorés de la pourpre , s'imaginent d'abord qu'il avoit voulu les endoctriner & les mettre dans l'affligeante nécessité de remplir dignement leurs fonctions. Quelques-uns de leurs amis leur découvrent l'ingénieuse méchanceté du rhéteur ; on comprend quelle haine & quel ressentiment ils durent en concevoir. Ils forment le projet de le chasser. Nicolo évite un affront en leur offrant volontairement sa démission. Il revient encore à Bénévent , y dispute une autre chaire d'éloquence , vacante par la mort du célèbre Bannieri , triomphe de tous ses concurrens , & passe une année à répandre parmi ses compatriotes le bon goût , la saine littérature , plus encore l'esprit de générosité , de bienfaisance dont il étoit lui-même animé. Il avoit écrit pendant les momens que lui laissoit son emploi , un ouvrage anonyme en forme de dialogues , où les astrologues , les philosophes , les médecins , & les poètes étoient maltraités. Cet ouvrage lui attire une querelle particulière avec l'Arétin. L'Arétin , le fier censeur des rois , trouve un adversaire qui tournoit les épigrammes plus vivement & plus fortement que lui. De rage & de dépit , il quitte Bénévent. Nicolo , flatté de cette victoire , mais ennuyé de son

état, va chercher de la gloire & de l'occupation à Rome. Rome alors étoit le centre des plaisirs, des beaux-arts & du libertinage. Les grands affichioient le luxe & la débauche. Le peuple imitoit leurs excès. Nicolo, qui se croyoit appelé par le ciel à couvrir le vice d'ignominie, évoque la muse de Juvenal, & compose six satyres pleines de feu & d'énergie. Il y déploie la liberté de son caractère, immole sans pitié les *Crispinus* de son siècle, attaque les principaux seigneurs, & quoiqu'il ne les nomme pas, les peint d'une manière si frappante qu'il étoit impossible de les méconnoître. La grande vogue de ces poésies perdit leur auteur. Il est découvert; on le traîne au fond d'un cachot : on instruit son procès : la noblesse indignée demande que la témérité du satyrique soit punie par un supplice infâme. Graces à un ami qui séduit le geolier de la prison, Nicolo s'enfuit. De retour à Bénévent, il est rongé d'une mélancolie noire. Le souvenir de ses infortunes, la perspective d'un avenir plus accablant encore le minent lentement. Il apprend qu'on l'avoit pendu en effigie. Une si affreuse nouvelle fut un coup mortel. Il tombe malade & ne résiste pas long-tems au sentiment d'opprobre ineffaçable dont il étoit couvert. Il s'étoit fait lui-même, à ce que prétend son historien, une épitaphe qui fut gravée sur sa tombe. La voici : » Ci gît Nicolo Franco, le plus » intolérant des hommes, qui s'est déchaîné » contre le vice & n'a point pratiqué la vertu, qui n'a presque toujours dit que du mal

## 110 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» des autres, & n'a fait lui-même aucun bien. «  
Osons le dire encore, malgré le sentiment opposé du biographe Italien & du traducteur, malgré l'autorité de Nicolo lui-même, cette épitaphe calomnioit sa vie & son cœur. Il étoit discret, compatissant, sensible & généreux. Les faits le prouvent. Il avoit mérité la confiance entière de l'ambassadeur qui se l'étoit attaché. Il rendit les plus grands services à sa famille. Il soulageoit la misère des parens de ses disciples & n'exigeoit rien de qui ne pouvoit rien payer. Ses amis l'adornoient ; & quel homme méchant eût jamais de véritables amis ? Incapable de ramper, il dédaigna les faveurs de ces grands qui ne voient dans les gens-de-lettres que des parleurs amufans. On ne lui reprocha point de verser le poison de la calomnie ; & son crime fut celui d'une ame altière que tourmente le spectacle du vice heureux, qui ne dévore point les injures, & les repousse par des vérités dures & hardies. Placez Nicolo dans un autre siècle, & dans un autre gouvernement, il ne fera qu'un écrivain libre & courageux. Les Romains & les Athéniens l'auroient applaudi comme ils applaudissoient Aristophane & Lucilius ; on le loueroit aujourd'hui de s'être armé du fouet de la satire contre les méchans & les fots. Mais il ne sentit pas que la différence des tems & des mœurs corrompt assez souvent le jugement de la postérité, & toujours celui de nos contemporains. Chez une nation frivole & abâtardie, au milieu de cette foule de Monfignors, plus entêtés de leurs petites prérogatives, plus

vains de leur mollesse & de leur inutilité, que les Scipions n'étoient enorgueillis de leurs exploits & de leurs conquêtes, il osa faire entendre une voix républicaine : son génie, plus sévère que les loix & l'opinion dominante, combattit des abus, flétrit des vices qu'elles avoient respectés ou ennoblis. L'ardeur de se montrer, & je ne fais quelle audace naturelle, lui firent illusion. Telle fut la source de ses malheurs, de ses fautes, & de sa déplorable réputation. L'exemple d'Horace & de Juvénal, dont il cherchoit à s'appuyer, ne conclut pas en sa faveur. Horace & Juvénal étoient nés sous la tyrannie des empereurs. Mais le despotisme n'avoit point encore étouffé l'image de la liberté. Le peuple même, tout esclave qu'il étoit, se rappelloit les tems où les soldats, à la suite du char d'un triomphateur, mêloient des couplets satyriques aux chants de victoire, & rabaissoient au niveau des hommes, le guerrier que tant de gloire sembloit mettre au rang des dieux. Il savoit que les anciens orateurs, les chefs de parti, les tribuns & les sénateurs se prodiguoient mutuellement les invectives & les personnalités; en un mot, que la loi commune avoit été de tout dire & de tout entendre. Par-là, il étoit disposé à favoriser la licence des poètes. La vengeance qu'en pouvoient tirer les grands eût excité un soulèvement général. Ils étoient forcés de déguiser leur rage, & de ne punir qu'en paroissant récompenser. Ainsi Juvénal fut relégué en Egypte, mais revêtu du titre de lieutenant. Horace vé-

## 112 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

cut honoré à la cour d'Auguste, & s'il fit lui-même son apologie, ce fut uniquement pour satisfaire les caractères doux & amis de la paix. Quelques personnes, dit-il, m'accusent d'outrer la satire.

Sunt quibus in satyrâ videar nimis acer & ultra  
Legem tendere opus?

Est-ce là le ton d'un homme haï ou méprisé?

Tout est changé dans nos constitutions modernes, & la façon d'agir & la façon de penser. Nous sourions aux plaisanteries du poète qui, d'une plume légère, peint les ridicules des rimailleurs en vers & en prose. Au contraire, qu'il ose noircir les mœurs des particuliers, même en admirant son talent, nous sommes indignés de l'usage qu'il en fait.

(*Année littéraire, journal de politique & de littérature.*)

---

**DICHIARAZIONE** di una Tavola Ospitale, &c.

*Explication d'une table hospitalière, trouvée à Rome sur le Mont Aventin. In-4to. Rome 1777, de l'imprimerie de Salomoni.*

**C**ette dissertation est plus recommandable par le mérite particulier des recherches de l'auteur, que par l'importance de son objet. On a trouvé sur le Mont Aventin une lame de bronze longue de deux palmes & quatre pouces, & large

d'une palme & huit pouces, qui porte l'inscription suivante.

IMP. CÆS. M. AUR. SEVERO ALEXANDRO.  
COS. EIDIB. APRILIBUS.

CONCILIVM CONVENTVS CLVNIENS.  
G. MARIVM PVDENTEM CORNELIA  
NVN LEG. LEG. C. V. PATRONVM  
SIBI LIBERIS POSTERIS QVE SVIS  
COOPTAVIT OB MVLTÀ ET EGREGIA  
EIVS IN SINGVLOS VNIVERSOS  
QVE MERITA PER LEGATVM  
VAL. MARCELLVM  
CLVNIENSEM.

Voilà le sujet sur lequel M. l'Abbé Spalletti a déployé la plus grande érudition. Il résulte de la simple lecture de cette inscription, que ceux de Clunia élurent pour leur patron dans une publique assemblée, G. Marius Prudens Cornelianus lieutenant de la légion. C. V. par le moyen ou l'entremise de Valerius Marcellus, natif de Clunia délégué à cet effet. M. Spalletti commence par donner des notions générales sur le droit d'hospitalité & celui de patronage auquel le premier donnoit lieu; & ensuite il explique l'inscription parties par parties. Il s'arrête d'abord à l'époque, fixée au treize d'avril sous le consulat de M. Aurelius-Sévère Alexandre, & il montre que suivant les meilleures computations ce consulat tomboit l'an de grace deux cent vingt-deux, la première année après la mort d'Héliogabale, qui avoit été

## 114 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

désigné consul conjointement avec Alexandre, & qui fut tué par ce dernier. Il passe de-là à expliquer les mots, *Concilium Conventus*, qui à la première vue paroissent signifier la même chose; mais il fait voir que par *Conventus*, on entendoit diverses divisions d'un pays, chacune desquelles formoit une espèce de province & avoit son conseil particulier; & que l'assemblée des citoyens de chaque *Conventus*, étoit ce qu'on appelloit *Concilium*: *Concilium Conventus Cluniens*, signifie donc l'assemblée des états généraux de la province de *Clunia*. Comme la ville de *Clunia* étoit en Espagne, il parle à cette occasion de l'état & du gouvernement de cette contrée au tems dont il s'agit, & des différens *Conventus* dans lesquels elle étoit divisée depuis qu'elle étoit devenue province Romaine. Ensuite il examine si *Clunia* étoit une colonie ou une ville municipale, mais il ne décide rien à ce sujet, & il se contente de faire connoître les monnoies battues dans cette ville, & sa situation, qui étoit à l'occident d'*Osma*; entre *Corunna* & *Pegnalba*; il prouve encore qu'elle étoit le chef-lieu d'un *Conventus* d'où dépendoient les peuples de *Ségovie* & de *Sigüenza*, & les *Cantabres*, & qui s'étendoit au-delà de *Palença*.

Après avoir ainsi éclairci tout ce qui a rapport à *Clunia*, M. l'abbé Spalletti fait des recherches sur la famille de G. Marius Pudens Cornelianus, & il en résulte qu'il étoit de la famille Patricienne *Cornelia*, & qu'il passa par adoption dans la famille *Maria* qui étoit Plé-



beienne. L'emploi de lieutenant que cet officier occupoit , conduit notre auteur à de nouvelles recherches sur l'office & l'autorité des lieutenans militaires , puis sur la nature & la composition des légions , & leurs diverses dénominations , & enfin sur la légion *Claudia* qui étoit la septieme & la même désignée dans l'inscription par C. V. Il expose à ce sujet une conjecture qu'il appuie de plusieurs probabilités ; savoir que cette légion étoit composée des deux légions *Claudia* & *Galbiana* ; il prouve ensuite par divers monumens anciens , que la légion *Claudia* demeura en Espagne , qu'elle y bâtit la ville de Léon , & qu'elle eut le surnom de *Viatrix* , & qu'ainsi les lettres C. V. de l'inscription signifient *Claudiæ Viatricis*. Quelques antiquaires ont lu en place *Clarissimum virum* ; M. Spalletti rejette cette leçon , mais cela ne l'empêche pas de faire diverses observations sur le titre de *Clarissimus* que l'adulation introduisit dans les derniers tems de l'Empire , ainsi que plusieurs autres-titres inconnus dans les tems de la liberté.

M. Spalletti revient au droit de patronage , & il parle dans un assez grand détail des patrons ou protecteurs que les colonies , les villes municipales & les autres se choisissoient parmi les personnages les plus remarquables de l'empire. Il parle ensuite des personnes qu'on déléguoit pour conclure ces sortes d'engagemens. Enfin il expose la maniere dont les patrons contractoient avec leurs cliens , & il prouve que le simple consentement des premiers ne

suffisoit pas, & qu'il falloit une stipulation expresse entre les parties contractantes. C'est par là qu'il termine sa dissertation, & l'extrait abrégé que nous venons d'en donner, justifie bien ce que nous en avons dit en commençant. Certainement peu importe à la plupart des lecteurs qu'un lieutenant Romain ait été choisi pour patron sous le regne d'Alexandre Severe par une ville obscure d'Espagne. Mais ce qui intéresse les lecteurs jaloux de s'instruire, c'est de connoître en général plusieurs usages anciens dont l'intelligence peut être d'un grand secours dans l'étude de l'histoire ; & à cet égard la dissertation de M. Spalletti est vraiment instructive. Il y a ajouté en forme de supplément des observations sur une inscription du même genre qui a été expliquée par M. le docteur Bonaventure Serra. Voici cette inscription.

M. AEMILIO LEPIDO L. ARUNT.

Cos.

O K. MAIS O

EX INSULA. BALIARIUM. MAIORE. SENATUS  
POPULUS QUE. BOCCHORITANUS. M. ATILIUM  
M. F. GAL. VERNVM. PATRONUM. COOPTA-  
VERUNT

M. ATILIUS. M. F. GAL. VERNUS. SENATUM  
POPULUM QUE. BOCCHORITANUM. IN FIDEM  
CLIENTELAM QUE SUAM. SUORUMQUE. RECEPIT.  
EGERUNT.

Q. CAECILIUS. QUINCTUS.

C. VALERIUS. INCESTA

PRAETORES.

On voit clairement ici la stipulation mutuelle du patron & des cliens, & cela vient à l'appui de ce que M. l'abbé Spalletti a dit dans sa dissertation de la nécessité d'une stipulation expresse pour établir les rapports réciproques de parronage & de clientèle. Notre auteur propose plusieurs objections contre les explications de M. Serra, & sur-tout relativement à l'usage des trous dont est percée la lame de bronze qui porte cette inscription. M. Serra a imaginé que ces trous avoient été faits pour attacher cette lame à un mur avec des clous; & en effet qui ne l'auroit pas imaginé? Cependant M. l'abbé Spalletti prétend qu'il se trompe, qu'on ne clouoit point les inscriptions aux murailles, & il fait une digression fort savante sur la manière dont on conservoit ces monumens & le lieu où on les dépoisoit. Nous laisserons cette importante question à juger aux érudits qui liront l'ouvrage de M. l'abbé Spalletti.

( *Efemeridi di Roma.* )



---

*ÉLEMENS de physique théorique & expérimentale ; pour servir de suite à la description & à l'usage d'un cabinet de physique expérimentale. Quatre volumes in-8vo avec figures ; par M. SIGAUD DE LA FOND, ancien professeur de mathématiques, démonstrateur de physique expérimentale en l'université, de la société royale des sciences de Montpellier ; des académies d'Angers, de Bavière, de Valladolid, de Florence, de St. Pétersbourg, &c. &c. A Paris, chez P. Fr. Gueffier, imprimeur, au bas de la rue de la Harpe, à la Liberté. 1777. Le premier volume, de 677 pages, sans la préface ; le second de 565 ; le troisième, de 579 ; & le quatrième, de 632. Prix, 24 liv. brochés.*

**M.** Sigaud de la Fond publia, en 1767, ses leçons de physique en 2 vol. *in-12.* ; nous annonçâmes dans notre journal de janvier 1776, la description & l'usage d'un cabinet de physique expérimentale ; c'est à lui que nous devons aussi la traduction du grand traité de physique de Muschenbrock, en 3 vol. *in-4to.* C'est après s'être exercé par ces différens ouvrages & par quinze années de cours publics d'expériences, que M. de la Fond nous donne son grand traité de physique, composé de quatre volumes.

Dans le premier l'auteur traite des principes des mixtes, des loix générales de la nature, des propriétés des corps, & du mouvement. En considérant l'attraction comme une des loix de la nature, l'auteur a cru qu'il seroit possible d'y ramener tous les phénomènes qui y ont rapport, à une seule & unique loi. Cette idée n'est pas neuve, dit l'auteur; elle avoit déjà été proposée, & je suis toujours surpris de ce qu'on ne l'a pas approfondie davantage. J'ai donc cru devoir la faire revivre, & parce qu'elle répond davantage à la simplicité des opérations de la nature, & parce qu'elle paroît fondée sur nombre d'observations que je soumetts à l'examen des Physiciens.

M. de la Fond regarde donc l'attraction comme une des loix de la nature, à laquelle il entreprend de rapporter tous les phénomènes de la cohésion & autres semblables. L'attraction est si bien démontrée dans le ciel, qu'on doit être tenté de l'admettre entre tous les corps terrestres; mais la figure des corpuscules doit nécessairement varier l'intensité de cette force, car, eu égard à la diversité de leurs figures, ces corpuscules se touchent par un plus grand, ou par un moindre nombre de points. Or, comme la force attractive dépend de l'étendue de ce contact, elle dépend donc également de la forme ou de la figure des parties qui se touchent; ce qui fournit la solution ou l'explication des phénomènes qui ont rapport à la dureté, à la mollesse ou à la liquidité des corps. Plus les parties intégrantes des mixtes auront

de densité, plus leurs surfaces seront susceptibles de se toucher par un plus grand nombre de points, & plus les corps qu'elles constitueront seront durs. Cette propriété diminuera à proportion que les points d'attouchement deviendront moins nombreux, & que la densité des parties en contact sera plus faible; & c'est le cas des corps mous. Les seront fluides ou liquides, si leurs parties intégrantes sont arrondies ou comprises sous des surfaces courbes qui ne peuvent se toucher que par un point, & conséquemment dont l'adhérence ou la force de cohésion, proportionnée à l'étendue de ce contact, ne peut être que très-petite, & telle qu'elle pourra céder facilement à la plus petite force possible. Plus petites, plus arrondies & plus régulières en même-tems, elles auront plus de surface à raison de leurs masses; leur adhérence sera plus forte, & le fluide qu'elles formeront aura plus de viscosité, sera moins coulant, & exigera une force proportionnellement plus grande lorsqu'il s'agira de séparer ses parties.

Les affinités chimiques s'expliquent aussi par l'attraction. On entend par affinité cette tendance réciproque qu'on remarque entre les parties des substances homogènes ou hétérogènes, & qui les porte à se réunir. Pour mettre plus d'ordre dans l'exposition des phénomènes, l'auteur distingue en général deux espèces d'affinité, l'affinité d'aggrégation & l'affinité de composition.

L'affinité d'aggrégation caractérise cette force attractive

attractive qui maîtrise si manifestement les parties similaires d'une même substance. C'est en vertu de cette espece d'affinité que deux gouttes d'eau , deux gouttes d'huile , deux gouttes de mercure tendent à se réunir , & se réunissent lorsqu'elles sont à une proximité suffisante l'une de l'autre. C'est en vertu de la même affinité que les parties d'un métal , séparées & comme isolées les unes des autres par l'activité du feu qui pénètre le métal de toutes parts , & qui le fait tomber en fusion , tendent à se réunir , & se réunissent à proportion que la matiere ignée s'échappe & se dissipe. C'est , de tous les phénomènes appartenans aux affinités , celui qui offre une plus forte cohésion entre les parties d'un même corps.

On entend par affinité de composition , celle qui se décele entre des parties hétérogenes qui se réunissent pour former un mixte : cette dernière espece offre au physicien nombre de phénomènes plus curieux les uns que les autres.

Le mouvement simple & composé , la pesanteur , le traité des forces terminent ce premier volume , après quoi l'on y trouve 130 pages de notes auxquelles l'auteur a renvoyé tous les calculs , les démonstrations compliquées , les applications relatives aux théories chymiques & aux fonctions de l'économie animale.

Le second volume commence par les machines simples. L'auteur n'oublie pas d'y traiter des cordes dont le poids , la roideur & le tors influent beaucoup sur les machines.

L'hydrostatique & l'hydraulique contiennent

## 122 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

un article considérable sur les tuyaux capillaires, dans lequel l'auteur fait usage de la dissertation que M. de la Lande a publié dans le *Journal des savans*, en 1768. Il répond sur-tout à une objection souvent répétée contre l'explication qui se tire de l'attraction. M. Carré & M. Geoffroi observerent en 1705 ; que, dans un tube d'un tiers de ligne de diametre, où l'eau montoit de dix lignes au-dessus du niveau, l'esprit-de-vin ne montoit que de  $3\frac{1}{2}$  lignes. Il y a cependant peu de différence entre les pesanteurs spécifiques de l'eau & de l'esprit-de-vin : elles sont dans le rapport de 10 à 8 $\frac{2}{3}$  terme moyen ; & l'esprit-de-vin étant plus léger, il paroîtroit naturel d'en conclure qu'il devroit s'élever davantage, tandis qu'il ne s'élève qu'à un tiers ou environ de la hauteur à laquelle l'eau se porte dans le même tube capillaire. Je crois, dit M. de la Lande, que la cause de cette différence vient des parties inflammables ou de la nature des parties du fluide, qui s'applique sur le verre avec plus ou moins de facilité. On sait que l'esprit-de-vin est extrêmement inflammable. Ce phlogistique, ce principe inflammable qui le rend si dilatable, en élève sans cesse des vapeurs imperceptibles, & forme autour de lui une atmosphère élastique & répulsive qui s'oppose à l'application immédiate des parties solides de l'esprit-de-vin contre le verre.

L'éther, plus inflammable que l'esprit-de-vin, paroît confirmer cette opinion. En effet, dans un tube où l'eau s'élevoit à treize lignes au-dessus



du niveau , l'esprit-de-vin ne s'élevoit que de cinq lignes , & l'éther de quatre. L'eau elle-même s'élève moins lorsqu'elle est chaude, ou lorsqu'on échauffe le tube avant d'en faire l'expérience ; ce qui paroît favoriser encore l'opinion de M. de la Lande , que la matiere ignée s'oppose , à raison de son abondance , à l'ascension des liqueurs au dessus du niveau.

On peut encore ajouter ici que les parties salines qui entrent dans la composition du verre, ont beaucoup plus d'affinité avec l'eau qu'elles n'en ont avec le principe inflammable. Delà l'effet de l'attraction du tube doit être plus considérable sur l'eau que sur une liqueur inflammable. C'est sans doute encore à raison d'un plus grand degré d'affinité, que l'esprit volatil de sel ammoniac s'élève plus haut que de l'eau pure. Peut-être pourroit-on encore faire entrer en considération les athmospheres électriques, dont M. de Mairan se servit si ingénieusement pour expliquer ces sortes de phénomènes ; mais ce ne sont que de simples conjectures, & , quelque fondées qu'elles paroissent, nous ne croyons pas devoir nous y arrêter plus longtemps.

Dans le traité de l'eau, on trouve une histoire intéressante de tout ce que l'on a fait pour rendre potable l'eau de la mer. La distillation a été abandonnée & reprise plusieurs fois. Joseph Appleby, chymiste de Durham, proposa d'ajouter à l'eau de mer déjà distillée, de la pierre à cauter ; & le college des médecins de Londres approuva ce procédé. Il fut même

## 124 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

rendu public dans le tems, par les ordres des lords, commissaires de l'amirauté ; & l'auteur fut récompensé par le gouvernement.

Cette méthode, & plusieurs autres, inventées & perfectionnées de nos jours, n'ont pu être adoptées pour la pratique. La grande consommation de matieres combustibles, nécessaire pour obtenir une médiocre quantité d'eau douce, les a fait rejeter, & l'art d'adoucir l'eau de la mer étoit resté sans aucun fruit pour les navigateurs, lorsque M. Poissonnier, docteur de Paris, médecin-consultant du roi & membre de l'académie des sciences, fit de nouveaux efforts pour y réussir. Il falloit imaginer une machine distillatoire dont la manœuvre fût simple, aisée, & pût devenir familiere, où l'on pût éviter les inconvéniens de l'agitation du vaisseau, & économiser le bois ; & l'épreuve en fut faite avec succès. L'eau de la mer, distillée seule ou avec intermede, est constamment la même, pourvu toutefois qu'on ne la distille point à siccité, lorsqu'on la distille sans intermede. Dans ce cas, le sel marin à base terreuse qu'elle contient, & qui lui donne en grande partie le goût âcre & amer dont on veut la priver, se décompose en partie lorsqu'il reçoit immédiatement l'action du feu ; il fournit à l'eau qui s'élève, assez d'acide marin pour lui donner un goût âcre, & lui ôter sa salubrité.

C'est pour cette raison que M. Poissonnier recommande d'ajouter six onces d'alkali marin, par chaque baril d'eau de mer qu'on veut dis-

tiller. Ce sel décompose tout le sel à base terreuse , & forme en sa place autant de sel marin , qui ne se décompose point par l'action du feu. On peut donc alors distiller l'eau de la mer jusqu'à siccité , & les dernières portions qui passeront dans cette opération , ne seront point différentes de celles qu'on aura obtenues dans le commencement & dans le cours de l'opération.

Dans le troisième volume , qui traite de l'air ; on trouve la description & l'usage de plusieurs nouveaux appareils pour faire commodément les expériences concernant les différentes espèces d'air. Quelque moyen qu'on emploie pour décomposer les mixtes , ils fournissent , dans leur décomposition , une quantité étonnante d'un principe fluide , extrêmement expansible , auquel on a cru devoir donner des dénominations différentes pour caractériser sur-tout les propriétés singulières , les variétés multipliées sous lesquelles il se présente , à raison des substances dont on le retire , & à raison des moyens qu'on emploie pour le dégager. De là l'air principe , plus particulièrement connu sur le nom d'air fixe , l'air nitreux , l'air inflammable , l'air déphlogistiqué , &c. , tous diversifiés par des propriétés particulières qu'on pourra démontrer facilement à l'aide des appareils que décrit M. de la Fond ; ils sont faits sur le modèle de ceux que M. le duc de Chaulnes présenta , il y a quelque tems , à l'académie , & qui furent universellement admirés des connoisseurs. Il n'y a fait que quelques changemens qui lui ont paru nécessaires

## 126 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

pour les rendre d'un service plus commode. Il démontre que cet air fixe a la plus grande affinité avec l'eau ; que celle-ci en absorbe en assez peu de tems une quantité égale à son volume. L'eau saturée d'air fixe devient manifestement acidule. Pour calibrer de l'eau acidulée, on se sert d'une soucoupe de crystal, ou d'un petit caraffon de crystal qui se ferme avec un bouchon de même matiere. On y introduit une pincée de limaille d'acier , & on le remplit d'eau acidulée ; en moins d'une heure , cette eau est tellement chargée du fer qu'elle a dissous , qu'elle est manifestement ferrugineuse au goût , & que, mise dans un verre , elle prend une couleur violette tirant sur le noir , lorsqu'on y verse quelques gouttes de dissolution de noix de galle. En s'unissant à l'eau , souvent l'air fixe précipite les substances étrangères qui s'y trouvent combinées. C'est ce qu'on remarque particulièrement lorsqu'on introduit de l'air fixe dans de l'eau de chaux.

Quelque acidule que soit l'eau saturée d'air fixe , elle ne change point en rouge , & elle n'altère aucunement les couleurs bleues & violettes des végétaux. On le démontre facilement , en étendant de la teinture de rournesol dans une quantité donnée d'eau distillée, saturée d'air fixe ; tandis que la même dose de teinture , étendue dans la même quantité d'eau distillée , dans une pinte de laquelle on auroit introduit deux ou trois gouttes d'acide vitriolique , prendroit une couleur rouge très-sensible. L'expérience réussit de la même maniere avec le syrop de violet-

res; ce qui fournit matiere à une question importante à résoudre , sur la qualité de l'acide que l'air fixe paroît contenir.

Parmi les propriétés singulieres de ce fluide; M. de la Fond distingue encore sa pesanteur spécifique , sa vertu méphitique , & cette qualité admirable qui le fait regarder comme un excellent anti-septique.

L'air déphlogistiqué ne paroît être autre chose que de l'air atmosphérique extrêmement pur & dégagé de toute substance propre à l'altérer ; aussi est-il plus favorable à la respiration que toute autre espece d'air. On peut s'en convaincre facilement , en faisant passer des animaux dans une masse d'air de cette espece renfermée dans un vaisseau. Ils y vivent plus long-tems que dans une semblable masse d'air atmosphérique , pareillement renfermée sous le même vaisseau. L'air déphlogistiqué est plus propre à l'entretien de la flamme. Une bougie allumée , plongée dans cet air , y brûle plus facilement ; sa lumière s'étend , se développe & s'allonge d'une façon particuliere.

Une dose d'air déphlogistiqué , combiné avec une double dose d'air inflammable dans une bouteille de chopine , entièrement remplie d'eau & exactement bouchée , fait une détonnation très-forte lorsqu'on débouche cette bouteille devant une lumiere.

Le traité de l'électricité , qui fait partie du quatrieme volume de M. de la Fond , renferme une explication très-détaillée de la théorie du célèbre docteur Franklin , & la solution des

## 118 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

difficultés que M. l'abbé Nollot lui avoit faites. Il prouve que le pouvoir de donner le choc que fait éprouver une bouteille électrisée, réside dans la surface intérieure de cette bouteille, & le menu plomb dont elle est remplie ne fait que la fonction de conducteur, uniquement destiné à transporter l'électricité à la surface intérieure de la bouteille, & à la ramener de cette surface à la main qui touche le crochet.

La surface intérieure de la bouteille contient une quantité surabondante de matière électrique ; celle-ci fait effort pour se distribuer à la surface opposée, & cet effort doit être d'autant plus violent, que cette dernière surface contient moins que sa quantité naturelle d'électricité. La personne qui touche en même-tems à ces deux surfaces, fait donc l'office d'un conducteur à travers lequel la matière électrique passe avec une rapidité incroyable, & c'est à raison de la rapidité avec laquelle elle passe, & de la quantité qui se répartit de la surface intérieure à l'extérieure, qu'elle ébranle plus ou moins le genre nerveux, & qu'elle fait éprouver une commotion plus ou moins violente.

Si on veut voir circuler cette matière d'une surface à l'autre, on fera l'expérience suivante : Supposons que deux personnes se proposent de recevoir la commotion, que l'une des deux prenne dans sa main la bouteille destinée à cette expérience, & qu'au lieu de tenir l'autre personne par la main, elle tienne une chaîne que la seconde personne tiendra par son extrémité ; cette

chaîne étant bien tendue entr'elles deux , que la seconde excite l'étincelle en touchant au crochet de la bouteille ; si l'expérience se fait dans l'obscurité , elles verront la chaîne brillante d'étincelles que la matière électrique produira en la parcourant , & en arrivant de la surface intérieure de la bouteille à la surface extérieure.

Veut-on maintenant s'assurer , par une expérience incontestable , que l'électricité qu'on retire , en pareille circonstance , de la surface intérieure de la bouteille , passe & se distribue entièrement à la surface extérieure ? L'expérience suivante est convaincante : Electrifiez une bouteille selon la méthode ordinaire , & lorsque vous la croirez suffisamment chargée d'électricité pour produire une commotion sensible , prenez cette bouteille à la main , montez sur un support de verre qui isole parfaitement ; en cet état , tirez l'étincelle du crochet pour recevoir la commotion ; quelque forte qu'elle soit , il ne restera en vous aucun signe d'électricité. Vous en jugerez facilement si , au moment où vous venez de l'éprouver , vous présentez le doigt à une personne non-isolée , vous ne lui donnerez aucune étincelle. Quelque abondante que soit l'électricité qui traverse votre corps dans cette expérience , elle ne s'y accumule aucunement , quoique vous soyez bien isolé : elle le traverse comme elle feroit un conducteur , & elle se porte entièrement par cette route à la surface extérieure de la bouteille , pour rétablir l'équilibre rompu par la

surabondance de matiere électrique qui étoit accumulée sur la surface interieure.

L'analogie de l'électricité & du tonnerre est traitée fort au long dans ce volume. On y remarque sur-tout l'expérience nouvelle de M. de la Fond, sur les pointes de métal : Présentez à quelle distance d'un conducteur qu'on électrise, une pointe de métal très aiguë, elle soutirera l'électricité de ce conducteur, au point qu'on ne pourra en tirer que de très-foibles étincelles. Approchez d'avantage cette pointe, l'intensité de ces étincelles diminuera encore, & vous les verrez totalement disparaître lorsque la pointe fera placée à une moindre distance ; de sorte qu'elle s'emparera de l'électricité qui continuera à aborder au conducteur, & qu'elle le dépouillera entièrement de sa vertu électrique. C'est une observation qu'on doit regarder comme l'aveu sincere de l'erreur où M. de la Fond étoit à ce sujet, lorsqu'il publia son traité de l'électricité en 1771. Des expériences, faites cependant avec soin, mais non avec toute la précision qu'il devoit y mettre, lui firent croire qu'une pointe n'étoit que très-insuffisante pour s'emparer de l'électricité d'un conducteur d'une certaine étendue. Ce conducteur, fait de fer blanc & hérissé d'aspérités, s'épuisoit, pour ainsi dire, de lui-même, & n'avoit point une atmosphère assez étendue pour qu'une pointe, à la distance d'un pied où il la tenoit, fût suffisamment plongée dans son atmosphère électrique, & pût conséquemment produire tout l'effet dont elle étoit capa-



ble. Il se trompa donc alors dans le jugement qu'il porta sur l'efficacité des pointes ; & je dois, dit-il , cette rétractation à l'amour de la vérité qui m'a toujours dirigé dans mes recherches. Une pointe non-isolée , & suffisamment plongée dans l'athmosphère d'un conducteur chargé d'électricité , le dépouille totalement de sa vertu électrique. Si cette pointe n'est pas suffisante pour recevoir toute la charge d'électricité que le conducteur peut lui fournir , & qu'elle doit reporter dans le réservoir commun avec lequel on la suppose communiquer , la pointe en sera plus ou moins endommagée , & une partie de cette pointe sera fondue & détruite par la surabondance de matiere électrique ; mais nonobstant cette destruction , toute la charge de l'électricité abandonnera les conducteurs & se portera dans le rétervoir commun.

Dans le traité de l'aimant , on trouve des observations remarquables sur la vertu antispasmodique de cette pierre. M. Cornier , qui tient un rang distingué parmi les médecins de la faculté , a assuré avoir employé l'aimant , avec le plus grand succès ; dans un cas où les remèdes les mieux indiqués ne produisoient aucun effet. Il y a aussi des observations faites par un docteur recommandable par l'étendue de ses connoissances. M. Descemet rapporte qu'ayant voulu éprouver la vertu magnetique dans quantité de maladies de ce genre , & que s'étant servi d'aimans artificiels , faits en forme de fer à cheval , il a observé que , dans les

## 132 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

rhumatismes, si la douleur est à la tête, l'aimant appliqué sur le crâne la fait cesser; si elle est sur les dents, l'aimant étant placé sur les tempes, les cornes en bas, la douleur dis paroît.

Ce que nous venons de dire suffira pour faire sentir l'étendue & l'importance des matieres qui composent ce cours de physique, que l'on doit regarder, sans contredit, comme le meilleur que nous ayons sur la physique expérimentale. M. de la Fond s'attache par-tout à faire connoître non-seulement ce qui est curieux, mais plus encore ce qui est utile. Il conduit depuis les premieres idées jusqu'aux dernieres expériences qu'on a faites dans toutes les parties du monde, où une noble émulation, soutenue par les plus heureux succès, a repandu le goût général de la physique. Avec ces élémens & les deux volumes que nous avons annoncés en 1776, de la description & usage d'un cabinet de physique expérimentale, on a tout ce qu'on peut souhaiter pour connoître & pour exécuter soi-même, ce qu'il y a de plus important dans l'étude de la nature.

L'ouvrage est dédié à S. A. S. l'électeur Palatin. Ce prince éclairé & protecteur des arts, se plaît à se délasser des soins du gouvernement, en faisant exécuter sous ses yeux les plus belles expériences de physique, avec des instrumens de la construction de M. Sigaud de la Fond. Les talens & les lumieres de ce célèbre professeur doivent lui mériter de plus en plus l'approbation du public, & piquer la curiosité, pour

suivre les cours de physique qu'il fait chaque année dans la capitale.

( *Journal des savans ; année littéraire ; affiches & annonces de Paris ; journal de Paris ; avis divers.* )

---

**TASCHENBUCH** für die Schaubühne, auf das Jahr 1778. *Livre de poche pour le théâtre, à l'usage de l'année 1778.* A Gotha, 1778, pet. in-8vo.

**C**E journal ou plutôt cet almanach de théâtre parut, il y a quatre ans, à Gotha pour la première fois ; & son ingénieux auteur, M. Richard, le rend d'année en année plus intéressant, par des anecdotes piquantes & nouvelles, par une foule de traits intéressans, inattendus, & par le récit des faits qui se sont passés, soit pendant les représentations, soit dans le sein des troupes comiques. D'ailleurs, ce petit volume est orné de six estampes en taille-douce, chacune représentant l'un des principaux acteurs ou actrices sur le théâtre, & dans le rôle qui a été le plus applaudi.

A la suite d'un petit avertissement, on lit les discours d'ouverture ou de clôture du théâtre prononcés dans le cours de l'année écoulée ; quelques pièces de poésie faites, suivant l'usage, inpromptu, en l'honneur de quelques actrices ; des dissertations fort amusantes ; quel-

## 134 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

ques mémoires sur les théâtres des nations étrangères ; les dessins de quelques ballets, un morceau curieux sur les mimes & les pantomimes des anciens ; la question sur le moment où *Orosmane* doit se trouver le plus malheureux, avec la réponse de M. de la Harpe ; une histoire abrégée de la poésie dramatique de l'année précédente, des anecdotes & des notices biographiques ; un examen du drame musical avec son chant ; les poésies d'un Cosmopolite sur le monopole des spectacles ; la liste des pièces de théâtre qui ont réussi & de celles en plus grand nombre qui sont tombées pendant l'année 1777 ; le catalogue de quelques auteurs du théâtre Allemand vivans, l'énumération de quelques troupes de comédiens Allemands, les unes établies & les autres errantes, &c.

Dans cette multiplicité d'objets, tous remplis d'agrément & traités avec goût, nous n'en choisissons qu'un, & nous nous arrêtons quelques instans à l'article biographique de Garrick. Il n'est guere personne en Europe qui n'ait entendu parler de ce célèbre Roscius de nos jours. David Garrick est François d'origine, le nom de sa famille est Garrigue : lors de la révocation de l'édit de Nantes, son grand-pere, des environs de Montauban dans le haut Languedoc, se réfugia en Angleterre : quoique riche, il sacrifia tout ce qu'il possédoit, à la tranquillité de sa conscience ; il prit avec lui sa femme & son fils très-jeune encore, & qui depuis porta les armes & fut élevé au grade de major. Le grand-pere de notre acteur alla s'é-

naître à Herreford, & ce fut là que naquit David Garrick, fils du major, en 1727. Ses parens le destinoient au service ; mais la mort de son pere fit évanouir ce projet ; ils se proposerent de lui faire embrasser un genre de vie plus avantageux : conformément à ces vues Garrick étudia en droit, prit des leçons de mathématiques du célèbre Colson, & se distingua au point, qu'en 1736, il fut agrégé comme étudiant, à la société de Lincolnshire.

M. Garrick se rendit à Londres en même-tems qu'y vint aussi le célèbre docteur Samuel Johnson ; en sorte que ces deux génies qui devoient partager l'admiration publique, parurent à la même époque sur l'horzion, embrasés l'un & l'autre du desir de la gloire, dont ils se couvrirent tous deux au delà de leurs espérances. Affublé d'une robe de palais, Garrick alloit assiduellement au temple, & par complaisance pour ses parens, il suivoit avec dégoût une profession qui l'excédoit d'ennui : les bornes du barreau étoient pour un génie tel que le sien, trop resserrées, & il desiroit ardemment d'entrer dans une carrière où il pût moissonner plus de gloire. Aussi dès 1741, six mois avant le terme auquel il devoit obtenir le certificat qui l'eût mis au nombre des gens de loi, il quitta brusquement le jargon de Cocke & de Littleton, pour le langage plus sublime de Sakespear & de Congreve. Garrick débuta sur le théâtre de Goodmansfiels, dirigé par Gifbrwn, & joua le rôle de Richard III : son coup d'essai fit la plus vive sensation sur les specta-

## 136 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

teurs , qui concurent de lui les plus brillantes espérances ; il ne tarda point à les justifier , & dès l'an 1747 , le gouvernement lui confia la direction du théâtre de Drurylane. Chaque année , & pour ainsi dire , chaque jour ajoutoit à sa réputation ; il étoit l'idôle du public , & malgré les éloges qu'on ne cessoit de lui prodiguer , il faisoit sans cesse de nouveaux efforts pour porter son art au plus haut point de perfection.

Il est très difficile , il est même impossible de caractériser le jeu de Garrick , de décrire les ressources de son art , & l'étonnante variété qu'il mettoit dans les rôles les plus opposés. Il avoit eu des compétiteurs , mais qui n'excelloient que dans un genre , tels que Burhage dans le tragique , du tems de Shakespear ; Betterton & Barth sous le regne de Charles I ; Wilkes , qui jouoit dans le tragique & dans le comique ; mais qui ne mérita d'être accueilli que dans ce dernier genre ; Ceber , excellent dans les rôles de chevalier & d'amoureux. Garrick jouoit avec une égale supériorité tous les rôles ; & dans tous les genres , il paroissoit toujours également sublime.

Outre ses talens extraordinaires pour la déclamation , Garrick fut poète aussi ; on a de lui une très-grande quantité de prologues , d'épilogues , même quelques petites pieces de théâtre ; mais il faut avouer qu'il y a dans tout cela beaucoup de médiocrité , & que si ces pieces eurent du succès , ce fut parce qu'il y jouoit , & par les faits auxquels elles faisoient

allusion ; enforte que le souvenir de ces faits n'existant plus , ces pieces paroîtront d'une impénétrable obscurité , mauvaises , même ridicules.

M. Garrick voulut s'élever encore en poésie , dans le genre lyrique ; il composa une ode sur le Jubilé de Shakespéar ; mais on peut dire qu'en cette occasion il se trompa bien plus cruellement encore que ne le fit Boileau dans sa très-mauvaise ode sur la prise de Namur. Aussi Garrick n'eut-il pas plutôt fait paroître son ode , qu'une foule de poètes s'acharnèrent à le persécuter. Toutefois , quelque foible que soit cette ode , il est cependant vrai que si Garrick fut le meilleur des acteurs de son siècle , il ne fut pas le dernier des poètes ; car ceux-ci abondent à Londres , tout au moins autant qu'à Paris , &c.

Voici quelques-unes des anecdotes qu'on lit dans ce petit almanach. Un Juif de Berlin étoit fort assidu au spectacle , quoiqu'il passât pour un homme très-borné. Qu'est-ce qui peut vous attirer dans ce lieu , lui demandoit un jour un spectateur , qui le voyoit constamment à la même place ? M. , lui répondit l'Israélite , chacun a son goût ; le mien est de deviner , & c'est ce qui m'attire : quand je vois quelqu'un des héros de la piece se tuer ou être mis à mort , je dis ; pleurons , c'est une tragédie : quand au contraire l'action se termine par un mariage , je vois distinctement que c'est une comédie.

- Mad. Kurt , directrice d'une troupe , à Augsbourg , y avoit ouvert un théâtre qui étoit fort

## 138 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

goûté , dans les premiers tems ; il survint dans ce même quartier un incendie violent , qui ne fut éteint qu'à force de secours de la part des citoyens : ils se donnerent tant de soins , que la salle du spectacle ne fit aucune perte. Pénétérée de reconnoissance, Mad. Kurt annonça , quelques jours après , la meilleure de ses piéces , eut une prodigieuse affluence , & envoya tout le produit de la recette à ceux d'entre les incendiés qui avoient le plus souffert.

Un excellent acteur eut le malheur de demeurer court au milieu d'une scene tragique fort intéressante. Après avoir répété deux ou trois fois les mots , *j'étois alors à Rome* , ne recevant aucun secours de sa mémoire , ni du souffleur qui le secondoit mal , il prit l'air imposant & s'adressant à haute voix au souffleur ; » Qu'est-ce donc , Schuft , dit-il , que je faisois » à Rome ? Réponds , quand ton roi t'interroge ? «

A une représentation de *Venise sauvée* , un spectateur , vers les dernières scenes , s'écria : » mais quand viendra donc cette Venise qui se » sauve ?

Le chef d'une mauvaise troupe représentoit *Caton mourant* , sa mémoire étoit fort ingrate ; il resta court : un jeune acteur qui étoit en scene avec Caton , s'imaginant que la tragédie finissoit , & que c'étoit le moment de la mort du héros , déclama d'un ton pénétré , *Dieux ! il se meurt*. Un autre acteur qui devoit jouer dans la petite piéce , & qui étoit déjà en habit d'arlequin , s'élançant furieux de derrière la



coulisse sur le théâtre : *Eh non , de par tous les diables , s'écria-t-il , Caton a tort ; il doit vivre encore , & ne doit mourir que dans dix scènes.*

( *Gazette universelle de littérature.* )

---

*HISTOIRE de Lady JULIE HARLEY ; par madame GRIFFITH ; traduite de l'Anglois. A Paris , chez la veuve Duchesne , rue St. Jacques ; & à Amsterdam , chez D. J. Changuyon ; 2 vol. petit in-12. 1778.*

C E roman est dans la forme épistolaire. L'intrigue principale n'y occupe que peu de place : la partie essentielle de l'histoire de Lady Julie Harley , qui en est l'héroïne , n'y est même racontée que par incident. Lady Julie a été forcée , par un pere injuste , d'épouser un homme qu'elle détestoit , & de renoncer à un amant aimé. Henri Evelyn , qui est cet amant infortuné , s'introduit par une porte de derriere dans le château du jardin de sa maîtresse , qu'il a la triste consolation de voir pour la dernière fois. Au sortir du jardin , il est rencontré & attaqué par le mari de Julie , homme jaloux & emporté , contre lequel il est obligé de se défendre , & qu'il tue d'un coup de pistolet. Il meurt lui-même quelques jours après , d'une fièvre allumée par le remords que lui cause le chagrin qu'il croit qu'un tel événement doit répandre sur les jours de son amante ,

Lady Harley, veuve depuis deux ans, se trouve à la campagne chez Lady Desmond, son amie, sœur de son amant défunt. Charles Evelyn, frère de Henri l'y voit, & s'enflamme aussi-tôt pour elle ; mais Julie garde une tendresse trop fidelle aux mânes de son cher Henri, pour pouvoir être sensible à l'amour d'un autre. Afin de ne pas nourrir, par sa présence, une passion qui feroit le malheur d'un homme estimable, & dont toute la famille lui est chère, elle prend le parti de le fuir, & va se cacher dans une de ses terres. Evelyn la cherche quelque tems sans succès, la trouve enfin, & a avec elle une entrevue qui lui fait perdre toute espérance. Lady Julie passe bientôt après en France, & s'y fait religieuse.

Cet amour, aussi court qu'infructueux, de Charles Evelyn pour Julie, est la seule partie des incidens que nous venons de rapporter, qui entre dans l'action de ce roman. On sent qu'il ne peut résulter un intérêt bien vif, ni de l'inutile passion du personnage principal pour une femme qu'il connoissoit à peine, & qu'il perd presque aussi-tôt de vue, ni de l'amour romanesque de cette femme pour un amant mort depuis quelques années, & qu'elle n'a jamais possédé. Ce caractère chimérique de Lady Julie n'est pas tracé avec des couleurs assez fortes pour produire beaucoup d'impression. Quant à Charles Evelyn, quoiqu'en dise l'auteur du roman, il supporte assez philosophiquement la perte de Julie, & s'occupe les trois quarts du tems de toute autre chose.

Le reste de l'ouvrage est rempli par des intrigues épisodiques , & par beaucoup de ces détails attachans qui abondent dans tous les romans Anglois , & qui font que les plus médiocres même ne se lisent pas sans plaisir. On y voit une Miss Lucie Evelyn, sœur de Charles, caractère enjoué, mille & unieme copie de celui de la célèbre Miss Howe, dans le roman de Clarice. Lady Desmond, autre sœur d'Evelyn dont nous avons déjà parlé, & dont le mari, sir James Desmond, est livré à la funeste passion du jeu, & se laisse ruiner à plusieurs reprises par des joueurs escrocs. Charles Evelyn, dont le caractère est celui d'un homme honnête & bienfaisant, & qui est fort riche, signale la bonté de son cœur par les secours qu'il prodigue à son beau-frere & à sa sœur dans le dérangement de leurs affaires.

On trouve encore dans ce roman l'épisode du capitaine William, libertin scélérat, qui a abusé par un faux mariage une jeune personne nommée Nancy Weston, & qui meurt ensuite repentant; celui de Miss Harley, belle sœur de Lady Julie, fille surannée, laide & riche, qui est trompée, volée, abandonnée par un aventurier Irlandois qu'elle a épousé, & qui s'est fait passer pour un homme de qualité; enfin celui de Miss Morton, qui devient ensuite madame Dupont, coquette méprisable, qui fait tout le mal qu'elle peut, trompe & abandonne son mari pour former une intrigue avec sir Desmond, abandonne ce dernier lorsque ses

42 L'ESPRIT DES JOURNAUX,  
créanciers le font arrêter, & finit par se livrer  
au libertinage.

( *Mercur de France.* )

---

SELECT letters, &c. *Lettres choisies de la dernière duchesse DE SOMMERSET, de lady LUXBOROUGH, Miss DOLMAN, M. WHISTLER, M. R. DODSLEY, M. WILLIAM SHENSTONE écuyer, & autres, &c. publiées pour la première fois sur les manuscrits originaux par M. HULL. 2 vol. in-8vo. Londres, 1778, chez Dodsley.*

**L**'Editeur de cette collection est M. Hull; acteur du théâtre de Covent-Garden & auteur de plusieurs ouvrages dramatiques. A-t-il rendu un grand service au public en publiant ces deux volumes ? C'est ce que nous ne prendrons pas sur nous de décider. Ces lettres sont plus ou moins intéressantes suivant le degré d'importance ou d'intérêt des matières qu'on y traite ; mais un ouvrage peut exciter en quelques endroits une forte d'attention & de plaisir, & être avec cela fort médiocre ; ce n'est pas le tout de dire de bonnes choses, il faut qu'elles soient dites d'une manière qui ajoute un nouveau prix à la vérité, il faut un certain tour piquant dans les idées & de la vie dans le style. D'après ce principe incontestable, on jugera aisément

du mérite de ce recueil. Les lettres de la duchesse de Sommerfet sont annoncées comme les meilleures; elles sont tirées d'un manuscrit copié sur les originaux par M. Shenstone, à qui plusieurs sont adressées, & qui les caractérise ainsi. *Lettres où l'on remarque une parfaite droiture de cœur, une grande délicatesse de sentiment, & une aisance, une élégance de style vraiment classiques.* En voici une du 12 novembre 1753, adressée à Lady Luxborough, & datée de *Pierci Lodge*, résidence de la duchesse: » Je » commençois à désespérer, ma chere dame, » d'avoir l'honneur, & ( ce qui m'est encore » plus sensible, ) le plaisir de recevoir de vos » nouvelles. Je suis si sujette à tomber en faute, » que je craignois que quelque expression indiscrete dans ma dernière lettre, ne vous eût » choquée, & cependant mon cœur me rend » témoignage que j'étois bien loin d'avoir cette » intention.

» J'ai été extrêmement mal tout l'été, & » je me suis crue en grand danger pendant » quelques semaines; mais, grâces à la bénédiction que Dieu a répandue sur les ordonnances du docteur Shaw, je suis maintenant » beaucoup mieux, quoique très-maigre & fort » affoiblie. Je suis obligée de me faire porter, » faute de forces pour me soutenir & pour » marcher; mais j'ai de grandes grâces à rendre » à Dieu pour le soulagement qu'il m'a procuré. Au point où nous en sommes, notre » ambition doit se borner à l'absence des peines, car pour le plaisir, il n'y en a plus à

## 144 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

» espérer dans ce monde..... Nous sommes par-  
 » venues à un âge où nous voyons la terre  
 » manquer sous nos pieds, & puisque nous ap-  
 » prochons du terme de notre voyage, n'est-  
 » il pas plus naturel de porter notre vue au-  
 » delà, que de retourner la tête, & de nous  
 » rappeler toutes les difficultés & les dangers  
 » de notre route? Ce seroit, ce me semble,  
 » imiter la femme de Lot. (dont l'histoire ne  
 » nous a pas été conservée comme un exem-  
 » ple à imiter,) que de jeter les yeux der-  
 » rière nous sur cette misérable scène de la  
 » vie, dont nous sommes si près de nous échap-  
 » per. J'ai passé les trois dernières semaines  
 » très-agréablement. J'ai eu chez moi durant  
 » la première, l'évêque d'Oxford & M. Tal-  
 » bot, qui ont eu la bonté de me laisser Miss  
 » Talbot, dont je crois que vous avez en-  
 » tendu vanter les qualités personnelles. Elle  
 » mérite tous les éloges qu'on fait de son esprit  
 » & de ses connoissances: mais elle a d'autres  
 » charmes auxquels vous donneriez sans doute  
 » ainsi que moi la préférence, un caractère  
 » doux & égal, un cœur pieux sans affecta-  
 » tion; & l'ame la plus compatissante & la plus  
 » humaine que j'aie jamais connue. Elle ne  
 » censure personne, elle ne méprise personne,  
 » & tandis que sa propre vie est un modèle  
 » de vertu, elle ne déclame point avec aigreur  
 » contre le vice. Nous passons une bonne par-  
 » tie du tems dans nos chambres, excepté les  
 » matinées; mais notre tems est très-bien par-  
 » tagé. Dès que neuf heures sonnent, nous nous  
 » rencontrons

» rencontrons dans la chapelle ; quand les prieres sont finies nous allons déjeuner , & ensuite nous travaillons , tandis que M. Cowf-lad ou mon chapelain nous font tout haut quelque lecture ; à onze heures nous sortons , si le tems est passable , & nous prenons l'air pendant deux heures au moins , suivant l'ordonnance de M. Shaw. Du moment que nous sommes descendues de carrosse , nous ne nous voyons plus jusqu'à trois heures que l'on sert le dîner. A cinq heures , le thé est fini , & nous nous retirons jusqu'à huit ; à huit heures nous allons aux prieres ; & nous nous rassemblons ensuite dans la petite bibliotheque , & nous travaillons , comme le matin , tandis que les hommes lisent ; on sert le souper un quart avant dix heures , & nous nous retirons dans nos chambres un quart avant onze. »

La duchesse revient souvent à cette Miss Talbot , & elle en fait encore l'éloge dans une lettre écrite à M. Shenstone , un mois après celle qu'on vient de voir.

» Je vous ai la plus grande obligation de l'offre agréable que vous me faites de m'envoyer les ouvrages qui échappent de tems en tems à votre plume ; mais vous ajouterez beaucoup à ma reconnoissance , si vous me permettez de les montrer à une amie qui est pleine d'esprit , & dont c'est le moindre mérite , car la bonté de son caractère , la candeur & l'intégrité de son cœur jointes à la plus sincère piété , lui donnent des droits à l'estime de tous ceux qui ont le bonheur de

## 146 L'ESPRIT DES JOURNAUX.

» la connoître , & qui aiment la vertu. Vous  
 » pouvez avoir entendu parler d'elle , car dans  
 » sa première jeunesse , elle a fait paroître  
 » quelques petits écrits qui furent trouvés très-  
 » bons pour son âge. Elle est petite fille du  
 » vieil évêque Talbot , & niece du lord chan-  
 » celier de ce nom. Elle a passé dernièrement  
 » six semaines avec moi.

La morale domine dans toutes les lettres de la duchesse de Sommerfet , & on y trouve un fonds de mélancolie qui ne déplaît pas aux gens sérieux. On voit une femme qui après avoir joui de tous les plaisirs du monde , a fini par s'en dégoûter , & dans sa retraite religieuse ne se rappelle les dissipations de sa jeunesse , que comme des accès d'ivresse & de folie dont elle est enfin délivrée.

» Il est vrai , dit-elle , dans une autre lettre  
 » à Lady Luxborough , il est vrai , ma chere  
 » Lady , que tout est bien changé , depuis le  
 » tems où aucune promenade n'étoit assez lon-  
 » gue , ni aucun exercice assez violent pour nous  
 » incommoder , comme nous nous l'imaginions  
 » follement. Cependant après un bal ou une  
 » mascarade , ne revenions-nous pas chez nous  
 » bien contentes de pouvoir nous délivrer de  
 » notre parure & de nos riches habits , afin  
 » de prendre du repos ? Telle est , à ce qu'il  
 » me semble , notre situation naturelle lorsque  
 » nous approchons du déclin de nos ans ; nous  
 » nous déshabillons par degrés , & nous nous  
 » préparons pour un sommeil qui nous rafraî-  
 » chira beaucoup mieux que la nuit passée le



» plus tranquillement. Nous ne sentirons plus  
» rien des fatigues que nos corps ou nos es-  
» prits auront effuyées ; mais toutes nos lar-  
» mes seront taries , nos cris seront apaisés ,  
» nos peines & nos souffrances seront calmées....  
» Je vous confesse ingénument , madame , que  
» j'éprouve plus de bonheur dans la retraite  
» où je vis maintenant , que je n'en ai jamais  
» éprouvé au milieu de la splendeur & des  
» flatteries du monde. Il y a toujours du vuide  
» dans ces plaisirs-là ; ils ne peuvent pas satis-  
» faire une ame raisonnable ; & je me souviens  
» que dans la plus grande dissipation de ma  
» jeunesse , j'ai toujours envisagé avec une sorte  
» de satisfaction une retraite décente pour le tems  
» de ma vie où ce projet deviendrait prati-  
» cable.

M. Shenstone , mort il y a quelques années ,  
auteur de poésies pastorales très-estimées , est  
celui qui a fourni le plus de lettres à ce re-  
cueil après la duchesse de Sommerfet ; on re-  
marque dans les siennes le même fond de tris-  
tesse & de morale que dans celles de son amie ;  
mais les sujets en sont en général plus variés.  
Nous citerons le passage suivant d'une lettre à  
une jeune personne qui aimoit beaucoup les  
voyages.

» Mes amis m'ont sollicité plusieurs fois dans  
» ma vie de visiter les pays étrangers. Der-  
» nièrement encore j'ai reçu une invitation de  
» ce genre ; mais il est trop tard à présent ;  
» du moins , je le crois. D'ailleurs pour-  
» quoi aller chercher si loin des objets de

## 148 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» curiosité, quand on n'a vu qu'une très-pe-  
 » tite partie de celles qu'offre son propre pays ?  
 » Plusieurs cantons de l'Angleterre, de la prin-  
 » cipauté de Galles, & de l'Ecosse, méritent,  
 » je pense, également notre admiration, &  
 » en les visitant nous ne courons point le ris-  
 » que des vents & des vagues, ce qui n'est  
 » pas, à mon avis, une petite considération.  
 » La plus grande partie de nos voyageurs, for-  
 » tent de chez eux beaucoup trop jeunes, avant  
 » d'avoir l'esprit assez formé pour faire des ob-  
 » servations justes sur ce qu'ils voyent & ce  
 » qu'ils entendent.

» Un de mes amis m'a raconté un jour une  
 » anecdote, qui vient très-bien à mon sujet.  
 » Un jeune homme très-bien né & héritier d'une  
 » fortune considérable, voulut grossir le nom-  
 » bre de ces voyageurs inconfidérés. Dans le  
 » cours de ses aventures, il se trouva à Na-  
 » ples en compagnie de quelques étrangers qui  
 » avoient beaucoup voyagé & bien profité de  
 » leurs voyages. Ils s'entretenoient de ce qu'ils  
 » avoient vu en Angleterre ; & ne s'accordant  
 » pas tout-à-fait sur l'architecture du château  
 » de Windsor, ils s'en rapportèrent naturelle-  
 » ment au jeune Anglois pour décider leur con-  
 » testation. Il fut obligé d'avouer en hésitant  
 » & avec beaucoup de confusion, qu'il n'avoit  
 » jamais vu ce bâtiment : la compagnie étoit  
 » trop honnête pour lui témoigner sa surprise  
 » autrement que par un léger sourire ; mais la  
 » réflexion vint tourmenter ce pauvre jeune  
 » homme, & le résultat de cette aventure fut

» qu'il repartit au bout de deux jours pour  
» l'Angleterre , bien résolu de connoître son  
» propre pays , avant d'aller observer les autres  
» contrées. »

En général cette correspondance est d'un ton fort sérieux , & n'amusera probablement pas toute sorte de lecteurs ; il n'y a de gaieté & de plaisanteries que dans quelques lettres d'une femme qui n'est désignée que par la lettre initiale de son nom , Miss F. Des qualités différentes feront lire aussi avec plaisir des lettres de Miss N. sur Paris , sur la Suisse , sur l'Italie , & sur-tout sur le Carnaval de Venise. Ces lettres sont instructives & décelent dans la personne qui les a écrites , une ame très-sensible & un esprit d'observation peu commun.

On trouve encore dans ce recueil divers morceaux de poésies , & entre autres un poëme en deux chants intitulé *le Diamant* , par le même M. Shenstone. Dans une lettre d'une dame à l'éditeur , ce poëme est mis au-dessus de la *boucle de cheveux* , pour la délicatesse ; mais ce jugement n'a point été adopté par les journalistes Anglois , qui tout en rendant justice à l'ouvrage de M. Shenstone , sont bien loin de le comparer au chef-d'œuvre de Pope.

( *Monthly Review.* )



*DISSERTATION qui a remporté le prix , au jugement de l'académie des sciences , belles-lettres & arts de Besançon , en l'année 1777 , sur ce sujet : Quels sont les caractères & les causes d'une maladie qui commence d'attaquer plusieurs vignobles de Franche - Comté , & les moyens de la prévenir & de la guérir ? par le P. PRUDENT DE FAUCOGNEY , religieux Capucin à Besançon , imprimée par ordre de M. DE LACORÉE , intendant du comté de Bourgogne. A Besançon , chez Cl. Jos. Dacquin , imprimeur , in-8vo. 1778.*

**L**E fléau auquel l'académie s'est proposée de remédier , a désolé la Haute-Autriche, la Moravie , une partie de la Hongrie & de l'Allemagne , où il est connu sous le nom de *Glaber* ; il étend depuis vingt ans ses ravages sur certains vignobles de l'Alsace & de la Franche-Comté. Depuis vingt ans on s'apperoit que dans ces vignobles , les ceps languissent , ne donnent plus de fruits , ou n'en produisent que d'amers & d'imparfaits ; que les ceps qui remplacent ceux qu'on arrache , tombent bientôt dans la même langueur. Parmi les savans dont le prix proposé par l'académie , a excité l'émulation , le P. Prudent est celui qui a le mieux rempli ses vues. On lui doit cette justice , qu'au

expériences multipliées, aux recherches pénibles, aux découvertes utiles dont sa dissertation est remplie, il joint des raisonnemens solides, beaucoup de clarté, de méthode & de précision, & un style plus élégant qu'on ne devoit l'attendre d'un ouvrage de ce genre, & d'un écrivain de son état, qui n'a pas vécu dans la capitale. Quelques fautes contre l'exactitude grammaticale, quelques expressions singulieres, ne doivent pas être remarquées dans une dissertation savante, dont le fond est si intéressant.

Le P. Prudent s'est assujetti à la division que lui offroit le sujet même. Il expose d'abord les *caracteres de cette maladie*, & ces caracteres lui indiquent naturellement *les causes du dépérissement de la vigne*; ensuite il passe aux *moyens de l'arrêter & de le prévenir*: moyens faciles; simples & peu dispendieux, dont il s'est assuré par l'expérience de plusieurs années.

Cette dissertation est remplie de trop de détails, pour nous flatter de les embrasser tous dans une simple analyse. Nous nous bornerons aux choses les plus utiles, en nous servant de l'expression même de l'auteur, afin de rendre en même tems cet extrait utile aux lecteurs qui peuvent être à portée d'en retirer quelques fruits, & de faire connoître la méthode & la maniere d'écrire du P. Prudent. Voici les caracteres qu'il a observés dans les ceps attaqués de cette maladie.

Si on examine, dit-il, le cep à l'extérieur, on voit qu'il pousse plus tard que ceux qui n'en

sont point atteints. La liqueur aqueuse qui en distille au printemps, est en moindre quantité ; elle se trouve un peu colorée, blanchâtre : la pellicule qui enveloppe le bois, paroît pâle vers les sommités, & noircit quelquefois insensiblement d'un côté, depuis le collet jusqu'au dessus. La pétiole se resserre ; les bourgeons sont moins nourris ; se développent lentement, se terminent en pointe, & donnent peu de feuilles ; les nœuds durcissent, & laissent moins de jeu à la circulation de la sève. La partie intérieure de la feuille perd ses petites aspérités, &c. Le réseau de la fibre longitudinale qui forme la trame de la pampre, conserve à peine sa direction ordinaire ; les feuilles minces, déliées, racourcies, frisées, présentent un jaune sale, livide, & souvent tranché de rouge ; les flèches ne s'élèvent que lentement, & forment dès leur naissance une spirale allongée : le raisin paroît enfin, triste avorton qui fait rougir son cultivateur ; les grains en sont très rares, petits, noirs d'un côté, & souvent d'une couleur purpurine de l'autre ; amers au goût, plus ronds que sphéroïdes, & ne venant jamais à une parfaite maturité.

Dans l'intérieur, le cep offre à trois ou quatre pouces du tronc, une tâche noirâtre, qui s'étend jusqu'à la moëlle, la pénètre, & en détruit le tissu cellulaire. Cette noirceur, qui annonce un vice radical, se propage jusqu'aux racines, qu'on trouve bientôt pourries. La moëlle, ainsi altérée, ne fait plus d'insertions entre les fibres ligneuses des vaisseaux lymphatiques :

L'assemblage des vésicules n'est plus granulé ; il s'applatit : les ventricules des corps spongieux ne sont pas encore défunis ; mais ils sont flasques , lâches , & commencent à blanchir : les vaisseaux tubulaires se dessèchent à la longue , & perdent enfin l'usage de leurs fonctions. La sève n'a plus cette transparence , cette limpidité , cette abondance qui la distinguent de tous les autres végétaux : c'est une matière impure , qui ne découle qu'avec peine ; une espèce de sanie , qui annonce une dissolution ; & qui ne paroît plus circuler que pour répandre la corruption & la mort. Les trachées n'ont presque plus de jeu ; les parties ligneuses se durcissent & s'obliterent. Le séjour de ces liqueurs stagnantes augmente la carie , forme des ulcères nouveaux , & corrompt bientôt toute la masse cellulaire : le chevelu qui tient à la racine , se trouve presque toujours pourri. En suivant avec attention ces fibrilles , on voit que cette altération s'étend à trois ou quatre pouces , & l'on reconnoît dans presque tous les cepS qui commencent à être infectés , que quelques-unes de ces fibrilles ont déjà perdu au moins deux tiers de leur longueur naturelle. Enfin les cellules , les filtres , le tissu même des parties les plus solides , se relâchent toujours insensiblement , s'altèrent , se défunissent à la longue , & se résolvent enfin entièrement.

Tels sont les caractères de la maladie , tracés par l'auteur , lesquels une fois connus , & dont il s'est assuré par une longue suite d'observations & d'expériences , ont dû le faire re-

monter aux causes : il a vu que ces symptômes ne pouvoient être occasionnés ni par les grands froids & les fortes gelées, qui arrêtent la sève, la détournent de ses routes, qu'ils oblitérent, la contraignent à se dessécher, & les ceps à périr, sans aucun signe extérieur de pourriture ; ni par la vétusté du cep, puisque le plus jeune succombe à la maladie, comme le plus vieux. Voici donc la cause de ce dépérissement.

La végétation, dit l'auteur, ne se fait qu'à la faveur de la chaleur, de l'humidité, & du concours de l'air diversément combinés avec la terre : lorsqu'une de ces causes prédomine d'une manière sensible sur les autres, celles-ci n'ont plus leur énergie, & la production devient nulle ou presque nulle. Or, par tous les phénomènes que nous avons exposés, & qui accompagnent le dépérissement de nos vignes, il est évident que c'est une humidité trop abondante qui cause ce dépérissement ; que c'est une eau, comme stagnante, qui ramollit le chevelu des racines, qui diminue les forces de succion dans les tuyaux capillaires du cep, qui altère insensiblement la substance muqueuse, & détruit par là toutes les combinaisons qui pourroient donner un résultat avantageux.

Il se présentait une objection toute naturelle : pourquoi cet humide si funeste, ne s'est-il fait ressentir que depuis vingt ans ? L'auteur répond que l'altération d'une terre ne se faisant que par la déperdition des principes fructificateurs, & par l'affoiblissement des sels qui con-



courent à la végétation , il n'est pas étonnant que cette altération soit lente & comme insensible , parce que les sels se renouvelant de tems à autre , par mille circonstances particulières , la substance muqueuse peut encore se réparer , & entretenir le végétal ; mais l'humide devenant toujours plus abondant que la nature du cep & de la terre ne le comporte , cette terre trop lavée s'épuise enfin par degrés , & après un certain tems ; & ses productions s'en trouvent altérées. L'auteur croit pouvoir assurer que le Languedoc , la Provence , l'Italie & les pays chauds , où l'action du soleil ardent pénètre facilement l'intérieur des terres , n'éprouveront point les mêmes altérations , ou du moins ne les éprouveront que légèrement.

Les précautions qu'on doit prendre pour arrêter ce fléau , font le sujet de la seconde partie ; c'est la plus essentielle au cultivateur. Le résultat de ces précautions sera le même que ce qui s'est passé chez les Autrichiens. Dès qu'ils eurent arraché leurs vignes , remué profondément leurs terres , laissé leurs terrains en jachères , ou ensemencés de quelques légumineux , dès ce moment la terre y prit une nouvelle vigueur ; elle perdit son humidité , sa viscosité , elle amassa de nouveaux sels , elle se trouva en état de les développer : on replanta les mêmes especes de vignes qu'on avoit arrachées , & dans les mêmes terrains ; & jamais ces plants n'ont été si forts , si vigoureux , ni d'un si grand rapport , qu'ils le sont aujourd'hui.

Ce n'est pas que le P. Prudent veuille que

la Franche-Comté arrache les vignes : mais après avoir examiné les différentes especes de terres, & les différentes especes de raisins qui conviennent à chacune, il enseigne les moyens de prévenir & de guérir la maladie, ou le dépérissement, en rendant à la terre viciée sa légèreté, sa gramination, ses sels, sa mucofité, sa fécondité ; ces moyens sont faciles. Pour restituer cette terre dans son premier état, il faut la diviser ; & l'atténuer par des substances animales & phlogistiquées. Ces principes atténuateurs & fructificateurs, la nature nous les présente de toutes parts. Un fumier choisi, mélangé, préparé ; la suie des cheminées, la cendre neuve, celle qui a servi aux lessives, la sciure de bois, le tan, le marc des graines de lin, de colza, de chenevis, de navette, les substances animales, le sable même, ou la vase des rivières desséchées, les substances granulées ou pulvérisées, qu'on trouve dans les démolitions des vieux bâtimens, le gyps & la chaux ; tels sont les différents remèdes qu'il propose aux terrains actuels de la Franche-Comté : il s'est assuré de leur efficacité par les expériences les plus exactes, que nous nous voyons, à regret, forcés de supprimer, pour ne pas donner trop d'étendue à cet extrait, mais que l'auteur a faites lui-même à l'aide du microscope, du thermometre, & de tous les agents qui pouvoient le conduire à la vérité. Ces expériences se trouvent toutes d'accord avec les principes les plus incontestables de la physique & de la chymie.

• Nous nous contenterons de citer un fait sin-

gulier , qui prouve que souvent nous devons au hafard les découvertes les plus utiles. Le premier, dit l'auteur, qui, dans notre province, éprouva l'effet de la chaux fur les terres froides & humides , n'esperoit guere les avantages qu'il en retira. Il faisoit toutes les années plusieurs fours à chaux qu'il vendoit à un prix très modique. En 1763 , ce particulier n'ayant pas trouvé à s'en défaire, il la répandit de dépit dans ses champs. Il en retira de si grands avantages , que depuis ce tems , il n'a pas songé à la vendre ; il étendit cette découverte à d'autres objets , & il ne tarda pas à s'appercevoir de son utilité particuliere dans les vignes , surtout dans celles qui sont situées dans des terres fortes , froides & humides.

( *Journal des sciences & des beaux-arts ; gazette universelle de littérature.* )

---

DIE wolfe in der heerde : *les loups dans la bergerie , comédie en cinq actes ; par M. STEPHANIE.* A Francfort & à Léipsick , 1777.

Cette piece est consacrée à l'éloge d'un seigneur bienfaisant qui met sa félicité à faire celle de ses vassaux. On y voit de plus la peinture trop fidele du libertinage grossier & impérieux du militaire Allemand , mise en opposition avec la simplicité , la candeur & l'honnêteté des payfans. La scene se passe successivement au

## 158 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

château du seigneur & dans un cabaret de village.

Le comte de Mardenbruck est dans l'usage de donner tous les ans plusieurs fêtes à ses vassaux, & c'est ordinairement ces jour d'allégresse que ces derniers choisissent pour marier leurs enfans, après avoir obtenu son agrément. Ils sont rassemblés dans une salle du château où le seigneur vient les trouver. Ils lui expriment les sentimens dont les pénètrent ses bontés, avec cette franchise qui caractérise les bonnes gens de village. Il n'y a pas moins de trois mariages à célébrer ce jour-là. Thérèse, gouvernante du château, aime Borstberg, secrétaire du comte; Susette aime Thomas, fils d'un vieux soldat retiré du service, nommé Neumann, qui figure aussi dans la piece; mais Thomas qui est au service voudroit ne pas se marier, malgré l'envie qu'il en a, sans avoir auparavant son congé, & le comte de Mardenbruck lui promet de le lui faire obtenir; enfin Marguerite, fille du cabaretier du lieu, est recherchée par un payfan nommé Michel, qui n'est pas de l'endroit, & qui, selon les loix du pays, ne peut emmener Marguerite sans payer une somme considérable au seigneur. Il s'offre à remplir cette condition; le comte l'en dispense. Il y a parmi eux un certain Nicolas, frere de Susette, à qui on demande s'il ne veut pas se marier aussi. Il répond qu'il ne croit point assez à la sincérité des filles, & qu'il n'est pas assez sot pour se laisser prendre aux filets de ces enchantement.

La joie paroît devoir être complète ; mais elle est troublée tout-à-coup par deux officiers qui se trouvent depuis quelque tems dans le village , & qui sont de vrais *loups* dans une *bergerie* , l'un s'appelle Morbrand , & l'autre Flamstein. Le dernier est neveu du comte. Ces deux militaires qui sont représentés ici comme deux libertins les plus débauchés & les plus effrontés , veulent être de la fête. Ils en content aux trois filles fiancées à la barbe même de leurs futurs , qui , choqués de leurs procédés hardis , & plus encore de la facilité avec laquelle leurs maîtresses écoutent ces insolens , veulent se retirer & renoncer à leurs mariages. Cependant leurs amantes ne sont point coupables. Thérèse n'a prêté l'oreille aux fleurettes de Morbrand , que par une sorte d'honnêteté & de politesse qu'elle a cru devoir à un capitaine , & par trop de crédulité. Sufette n'a écouté les propos de Flamstein , que pour épargner des désagrémens à Thomas de la part de cet officier dans la compagnie duquel il sert ; & si Marguerite a fait semblant de répondre aux agaceries de l'un & de l'autre , ç'a été de peur d'être insultée par eux ; car ils ne ménagent rien.

Les trois amoureux se contentent de ces raisons ; mais pour éviter de nouveaux outrages de la part des officiers , il est résolu qu'on ne fera pas les nûces au château , d'autant plus que le comte , dont la présence auroit pu y maintenir le bon ordre , a déclaré qu'il ne seroit point de la fête cette fois-ci , ayant un

seigneur à aller voir. Les habitans lui ont déjà fait de grandes plaintes sur la conduite scandaleuse & les excès des deux capitaines, Thomas, sur-tout, dont la maîtresse est la plus jolie, & celle à qui Flamstein livre les plus tendres assauts. Il n'ose s'en venger sur cet officier qui est son capitaine, & de plus neveu du comte de Mardenbruck. Son désespoir est extrême. Il veut repartir pour son régiment. Le comte s'y oppose, assure les autres qu'il n'arrivera aucun trouble à la fête, & qu'ils peuvent commencer le bal quand ils voudront. Ils se rassemblent dans un cabaret. Toute la nôce s'y rend ; & tandis que les peres, les meres, les parens des fiancés s'amuse à boire à la santé de leur bon seigneur & à faire l'éloge de ses vertus, les jeunes gens vont danser dans une grange.

Arrive un inconnu dans la salle d'assemblée ; ayant un emplâtre sur l'œil ; il se met à table avec les autres, parce que tout le monde y est admis pourvu qu'il s'y comporte bien. Cet étranger se dit sourd & avoir servi trente ans ; j'ai perdu, dit il, un œil en combattant contre les François, & l'ouïe dans la guerre contre les Turcs. Neumann, vieux militaire, pere de Thomas, entre en conversation avec lui. Il a perdu une jambe au service de l'empereur, & regrette qu'on l'ait laissé sans récompense. Pour moi, dit l'étranger, je serois fort fâché qu'on m'eût payé mon œil & l'ouïe que j'ai perdus ; je n'aurois point de mérite à avoir servi ma patrie. Cette noblesse de sentimens en inspire à Neumann, qui lui répond : morbleu ! Mon-

sieur, vous avez raison ; j'ai tort de me plaindre : quand on m'offriroit à cette heure un million de ma jambe, je n'en prendrois pas une obole. Fi.... c'est vilain de vendre ses jambes.

L'inconnu reste dans la salle sous prétexte qu'il y attend quelqu'un. Il y voit bientôt arriver en désordre les femmes, les filles & les garçons qui dansoient dans la grange. Les deux capitaines les y ont été joindre, & y ont recommencé leurs insultes envers les femmes & les filles de la nôce. Ils les poursuivent jusques dans la salle. Les payfans s'opposent à leur violence, & leur parlent ferme, mais avec des égards par respect pour le neveu de leur bon seigneur. Flamstein ordonne à Thomas de se retirer. Il veut obéir. Ses camarades l'en empêchent. L'officier arrache à l'inconnu son bâton pour en frapper Thomas, que sa soumission envers son capitaine empêche de se défendre. La mere de Suzette craignant que la patience n'échappe à son gendre futur, & qu'il n'arrive quelque éclat fâcheux, l'engage à aller se coucher. J'irai, lui dit-elle, dans ta chambre avec ma fille Suzette ; elle s'assèyera sur ton lit, & nous te ferons compagnie pour te dédommager du bal. Cet arrangement n'accommoda pas le capitaine, qui finit par vouloir faire arrêter Thomas sous prétexte qu'il lui a défobéi. Les payfans l'emmenent pour le soustraire à la mauvaise humeur de Flamstein, & tous les gens de la nôce se dispersent. Il ne reste plus dans la salle que les deux officiers & l'inconnu retiré dans un coin, auquel ils ne

font point d'attention. Ils concertent entre eux les moyens de livrer Thomas à la garnison ; & de le faire condamner à mort comme coupable de rébellion envers son capitaine.

Le cinquième acte s'ouvre dans les appartemens du comte de Mardenbruck. Il écoute les plaintes des payfans contre Mordbrand & Flamstein, qui à leur tour viennent représenter Thomas comme un misérable qui a manqué à la *subordination*. Le comte leur fait voir le congé absolu de ce soldat, expédié depuis deux jours, au moyen duquel ils n'ont plus aucune autorité sur lui. Joie des payfans & de Thomas à cette nouvelle ; ce dernier tombe aux pieds de son seigneur, qui le relève & lui assure la main de Suzette. Le comte unit de même Borstberg à Thérèse, & Michel à Marguerite. Chacun se retire en le comblant d'éloges. Resté seul avec les deux officiers, le comte leur reproche vivement leurs excès, & leur apprend qu'il en a été le témoin ; qu'en vain ils chercheroient à se justifier ; qu'il étoit lui-même cet inconnu qui avoit un emplâtre sur l'œil. Il annonce à son neveu qu'il lui retranche tous ses bienfaits, jusqu'à ce qu'une meilleure conduite lui ait regagné son amitié. » La première chose que j'exige de toi, c'est de ne plus fréquenter cet infâme séducteur, (en montrant Mordbrand) qui déshonore l'habit qu'il porte & le caractère dont il est revêtu. « Flamstein demande pardon à son oncle ; mais on voit que ce n'est que pour conserver ses bienfaits, & non parce qu'il se ré-



pent de ses désordres. » Il n'y a qu'un instant ;  
» continue le comte , que tu étois insensible  
» aux prières d'un innocent que tu voulois cruel-  
» lement immoler à une vengeance injuste ; l'é-  
» quité veut que je sois sourd à ta voix. Il  
» ne te reste qu'un moyen de recouvrer ma  
» bienveillance , c'est de devenir aussi honnête  
» que tu étois méchant & injuste ; mais c'est  
» un changement qui demande des années de  
» repentir. Fuis , sur-tout , la compagnie de ce  
» scélérat , de la conduite duquel j'informe son  
» général. « Vous allez me perdre & me ren-  
dre malheureux , lui dit Mordbrand ? — Vous  
avez gâté le cœur de mon neveu , & je vous  
devrois des ménagemens ! Non , ajoute le comte ;  
c'est servir la société que de démasquer des  
monstres tels que vous. Le comte leur tourne  
le dos & rentre dans son cabinet. Mordbrand  
pétrifié , dit , après un moment de réflexion :  
» voilà ce qu'on gagne à se charger par  
» bonté de conduire des pupiles. « Et la piece  
finir.

<sup>1</sup> Le portrait des deux officiers inspire l'indi-  
gnation & le mépris , & paroît bien propre à  
faire rougir les originaux. M. Stephanie a saisi  
en eux des caractères qui existent réellement  
dans la société , où l'on ne voit que trop sou-  
vent de jeunes militaire sans mœurs , sans prin-  
cipes , joindre la violence & l'injustice au li-  
bertinage le plus brutal. Mordbrand & Flams-  
tein ne nous paroissent pas assez punis , eu égard  
à la haine qu'inspirent contre eux les outrages  
qu'ils font à l'innocence & à la vertu.

( *Bibliothèque du Nord.* )

*RAGIONAMENTO Fisico-Anatomico, &c. Dissertation physico-anatomique, dans laquelle on démontre que les rayons sonores n'entrent point par la trompe d'Eustache, & où l'on fait voir aussi comment la faculté de l'ouïe s'accroît par le moyen de cette trompe, chez les personnes attaquées de surdité; par M. LOUIS CONVENTATI, gentilhomme de Macera, in-8vo. Venise, 1777, chez Gaspar Storti.*

C'Est un fait très-connu que les sourds pour mieux entendre, tiennent constamment & sans s'en appercevoir leur bouche ouverte du côté de la personne qui leur parle. Les anatomistes n'ont pas eu beaucoup de peine à voir que pour expliquer ce fait, il falloit avoir recours à ce canal connu vulgairement sous le nom de *trompe d'Eustache*, qui partant de l'intérieur du tympan, & passant derrière les amygdales, vient se rendre dans la bouche au-dessus du palais. Mais comment la faculté de l'ouïe s'accroît-elle par le moyen de cette trompe, & par quel mécanisme rend-elle l'impression des sons plus forte? Voilà le sujet de la question. On a dit jusqu'à présent & on a cru assez généralement, que ceux qui ont l'ouïe dure, trouvent un grand avantage à ouvrir la bouche, parce que les rayons sonores qui entrent dans la *trompe d'Eustache* renforcent sur l'air contenu dans la cavité

du tympan l'impression de l'air qui vient frapper l'extérieur de l'oreille. M. Conventati rejette cette opinion vulgaire & en montre la fausseté par des raisons ingénieuses & très-plausibles. Il ne croit pas que la force de l'air qui entre dans la *trompe d'Eustache* puisse en aucune maniere accroître l'impression faite sur l'extérieur de l'oreille ; parce que les directions de ces deux forces étant diamétralement contraires , elles doivent, suivant les premières loix de la mécanique , ou se détruire mutuellement , bien loin de se renforcer, ou si elles sont inégales agir de sorte que la plus considérable s'affoiblisse en raison de la résistance de la plus foible. En outre si cette trompe seroit à ce qu'on croit communément , son usage ne seroit ni continu ni indispensable ; car dans le fait nous pouvons très-bien entendre , & il arrive souvent que nous entendons avec le nez bouché & les levres fermées , & dans ce cas on ne peut pas dire qu'aucune portion sensible de rayons sonores entre dans cette trompe. D'un autre côté les observations de tous les médecins & de tous les anatomistes nous assurent que s'il se fait une obstruction dans la *trompe d'Eustache* , l'ouïe se perd dans le même moment. Cette trompe doit donc être destinée à toute autre chose qu'à servir de conduit à quelques rayons sonores ; puisque si cela étoit , une obstruction dans cette partie ne devoit avoir d'autre effet que d'affoiblir un peu l'ouïe , & dans ce cas on pourroit toujours entendre , comme on entend quand on a le nez bouché & les

## 166 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

levres fermées. Il faut donc chercher à la *trompe d'Eustache* un usage continu & permanent qui ne puisse être suspendu un seul moment, & sans lequel la sensation de l'ouïe ne puisse pas avoir lieu. C'est ce que fait notre auteur dans la suite de sa dissertation. Il observe avec justesse que la sensation de l'ouïe est nécessairement proportionnée à la grandeur & à la facilité des vibrations excitées dans la membrane du tympan, & que cette membrane ne pourroit pas osciller librement, si l'air renfermé dans la cavité du tympan ne cédoit à la pression en s'échappant par quelque endroit ; il déduit de là par une conséquence naturelle, que la *trompe d'Eustache* est destinée à recevoir l'air qui se retire de la caisse du tympan lorsque la membrane l'en chasse en s'y repliant, & à le reconduire ensuite dans la même cavité du tympan dès que le mouvement de la membrane se ralentit. Voilà pourquoi l'homme qui a l'ouïe dure ouvre la bouche pour mieux entendre ; parce que l'ouverture de la bouche facilitant l'ouverture de la trompe, l'air de la cavité du tympan cede plus facilement aux vibrations de la membrane. Et voilà aussi pourquoi une obstruction dans la trompe, fait perdre absolument l'ouïe, parce que l'air renfermé dans le tympan ne pouvant plus s'échapper, s'échauffe, se raréfie, pousse la membrane en dehors, & par ce moyen interrompt toute communication entre les vibrations de l'air extérieur & le nerf auditif. Une observation très-commune vient à l'appui de cette opinion, & concourt

en même tems à détruire l'ancienne idée que la sensation de l'ouïe s'accroît par l'introduction des rayons sonores dans la *trompe d'Eustache*. Lorsque nous inspirons l'air avec beaucoup de force, comme dans le bâillement & dans l'éternuement, nous n'entendons pas ou nous n'entendons qu'imparfaitement, parce que l'air qui entre par la bouche ou par le nez fait résistance à l'air intérieur; & cependant si l'air sonore en entrant dans la trompe accroissoit la sensation de l'ouïe, nous devrions alors entendre mieux que de coutume. Telles sont les principales raisons que M. Conventati apporte dans cette dissertation contre l'ancienne opinion & en faveur de la sienne; elles nous paroissent justes & concluantes, & nous croyons que cet ouvrage mérite l'attention des savans. M. Conventati promet de traiter dans la suite d'autres questions relatives à ce sujet.

(*Efemeridi di Roma.*)



---

*MÉTHODE pour exercer l'oreille à la mesure dans l'art de la danse ; par M. BACQUOI-GUÉDON, ci-devant danseur du théâtre François. A Amsterdam ; & se trouve à Paris, chez Valade, libraire, rue Saint-Jacques, vis-à-vis de la rue des Mathurins. Brochure in-8vo. de 56 pages, sans la seconde partie, contenant des airs de différens mouvemens pour exercer l'oreille à la mesure, dans le menuet & la contre-danse. Prix 1 liv. 16 s. 1778.*

Toutes les nations aiment la danse ; elle a fait les délices des peuples qui nous inspirent le plus de vénération, les Grecs & les Romains ; elle fait encore, parmi nous, partie de la belle éducation ; & s'il faut en juger par l'importance qu'on y met aujourd'hui plus que jamais, par l'espece d'enthousiasme avec lequel on l'exalte dans certains ouvrages, il ne faut pas se désespérer de voir les petits Socrates de nos jours s'y livrer peut-être avec autant d'ardeur que ce grand philosophe, vers les dernières années de sa vie.

Mais seroit-il vrai que la nature eût refusé à quelques individus les talens nécessaires pour réussir dans cet art agréable ? On l'avoit cru jusqu'à présent : on regardoit la *fausseté de l'oreille* comme un obstacle insurmontable ; & il étoit

étoit, en quelque sorte, passé en proverbe, qu'il n'est pas plus possible de donner de l'oreille pour la danse à ceux qui en manquent, que de rendre juste une voix naturellement fausse.

Il est certain que si l'organe de la voix ou de l'oreille est réellement défectueux, l'art ne peut jamais suppléer à cette erreur de la nature. Mais peu de personnes sont condamnées en naissant, ou par des accidents malheureux, à des privations aussi fâcheuses. Dans le plus grand nombre, cette fausseté dont on se plaint, n'est qu'apparente. M. Rameau l'a fait sentir dans son *Traité de l'harmonie*, par rapport à la voix. M. Bacquoi-Guédon est du même avis, par rapport à l'oreille. Il prétend qu'elle ne paroît fausse que parce qu'elle n'a point été assez exercée ; & que comme dans la danse il ne s'agit que de l'habituer & de la rompre sur la mesure, on peut la lui rendre sensible par une maniere particuliere de la faire battre. C'est-là précisément ce qu'il se propose de démontrer dans sa méthode.

Il considere d'abord le *menuet*, appelé ainsi du mot Latin *minuere*, qui signifie diminuer ; ralentir, parce que dans cette espece de danse, les pas sont moins précipités, les mouvemens du corps moins vifs & plus ralentis. Il observe en passant que M. Pécour l'a beaucoup perfectionné par les changemens qu'il y a faits. La figure du menuet étoit une S ; il y a substitué un Z, ce qui lui donne infiniment plus de grace & de régularité. L'auteur vient ensuite aux moyens de former l'oreille de l'écolier à

la mesure du menûet : ces moyens qu'il a inventés, sont au nombre de douze, & il en indique tout autant pour les contredanses.

Cette partie de son ouvrage, qui est la plus intéressante & la plus utile, n'est point susceptible d'analyse. Elle doit être lue & méditée attentivement, sur tout par les maîtres de danse. Il est à présumer qu'ils rendront justice aux talens & aux lumières de M. Bacquoi-Guëdon, qui, passionné pour son art, l'a cultivé avec succès dès son enfance, & qui a été formé par un des plus grands maîtres qu'il y ait eu en France, le célèbre M. Matignon, danseur de l'opéra. D'ailleurs il a pour lui l'expérience : c'est la meilleure raison qu'il soit possible d'apporter, & qui doit être sans réplique.

Si les principes qu'il établit paroissent au premier coup-d'œil trop compliqués ou trop embarrassans, il répond qu'il faut faire attention ;  
 » que dans la pratique, les difficultés s'évanouissent d'elles-mêmes, lorsqu'on établit de  
 » justes gradations pour le développement des  
 » idées. C'est ainsi, ajoute-t-il, qu'en exerçant  
 » mes écoliers, je ne les amène que par degrés, & presque insensiblement, du simple  
 » au composé. J'emploie telle leçon, par exemple, à tel ou tel moyen ; je varie de tems  
 » en tems les airs, pour éviter le dégoût & l'ennui ; enfin je fais contracter à mon écolier l'habitude de marquer la mesure avec  
 » fermeté & assurance, en le forçant, pour  
 » ainsi dire, de se redresser lui-même dans ses



» différens mouvements, que j'affecte de traverser en lui coupant la mesure. «

Les personnes de goût, & qui aiment encore à trouver dans la danse des graces nobles, modestes & décentes, applaudiront aux réflexions de M. Bacquoi-Guédon sur le menuet & sur la contredanse. » Le menuet, dit-il, l'emporte sur toutes les danses; on peut le comparer à celles que les Lacédémoniens appelloient danses de l'innocence, ou à celles que les Romains nommoient danses de l'hymen. Les unes & les autres n'exprimoient que des passions honnêtes; elles ne respiroient que la douceur & la décence. Notre menuet a le même avantage; il y joint celui de rendre l'amour modéré & embelli par une aimable dignité. Rien n'est plus propre, je l'ose dire, à donner aux jeunes gens cette assurance qui sied si bien, quand elle n'approche point de la licence, & cette contenance qui séduit, enchante & dispose à l'estime. Par quelle fatalité une pareille danse est-elle négligée? Un philosophe en trouveroit peut-être la cause dans les mœurs actuelles qui influent principalement sur les plaisirs. «

Ce n'est pas que les contredanses doivent être rejetées: on convient qu'elles inspirent la gaieté, qu'elles communiquent la joie & une espèce d'égalité; qu'elles peuvent être d'une grande ressource dans une société nombreuse; & qu'elles peuvent même augmenter la force du corps. » Je voudrois seulement, dit M. Bac-

» quoi-Guédon, qu'on ne permît aux jeunes

## 172 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» gens de s'y livrer , que lorsqu'un long exer-  
 » cice du menuet a développé toutes les graces  
 » dont ils peuvent être pourvus. Peut-être se-  
 » roit-il aussi à desirer que l'envie d'imiter les  
 » étrangers ne nous portât pas uniquement vers  
 » les contredanses Allemandes & Angloises ,  
 » qui ne sont composées que de sautillemens  
 » & de trépignemens propres à faire prendre  
 » au corps de mauvaises habitudes ; qu'on y  
 » conservât les révérences & les bienséances ;  
 » qu'on n'y fît point entrer , du moins pour  
 » la jeunesse dont on veut former le cœur ,  
 » des situations d'une lubricité outrée , qu'on  
 » ne souffriroit point dans tout autre tems ;  
 » qu'on rappellât l'usage des contredanses Fran-  
 » çaises , dont les expressions sont moins fortes ,  
 » & les mouvemens mieux réglés ; & enfin  
 » qu'on n'oublîât pas entièrement nos anciennes  
 » danses figurées qui étoient pleines d'agrémens ,  
 » telles que la *Mariée* , la *Forlaneze* , l'*aimable*  
 » *Vainqueur* , l'*Allemande Française* , le *Menuet*  
 » *de la Reine* , le *Menuet Dauphin* , &c. «

En pensant & en s'exprimant de la sorte ,  
 on a pour soi la raison & la vérité ; on est dans  
 les bons principes , & on doit être assuré d'avoir  
 l'approbation des connoisseurs & des personnes  
 zélées pour la conservation des mœurs publi-  
 ques.

On trouve dans cette brochure quelques bon-  
 nes observations sur le menuet ; telle est celle  
 que nous allons transcrire , & qui mérite une  
 attention particulière de la part des amateurs.

On fait que la composition musicale du me-

nuet doit être de 4, 8, 12, 16 mesures, &c. c'est-à-dire, de quatre, ou d'un multiple de quatre. Les meilleurs compositeurs ont toujours observé cette règle. Nous avons cependant des menuets dont la totalité des mesures n'est pas un multiple de quatre ; ceux par exemple qui ont 18, 22, 26, 30, 34 & 38 mesures. M. Bacquoy-Guédon demande s'il ne seroit pas avantageux de retrancher de la danse ces menuets qui se trouvent vicieux ; » & je me fonde, » ajoute-t-il, sur ce qu'il est impossible, en les » suivant, que chaque phrase musicale soit marquée par le danseur. Pour établir cet accord » qui me paroît desirable, il seroit bon que » les violons commençassent l'air du menuet » dans le moment que les danseurs seroient en » place ; qu'après avoir laissé passer les quatre » premières mesures musicales, le danseur ôtât » son chapeau, en employant quatre autres » mesures ; que ce même nombre de mesures » fût observé pour la révérence ; qu'il en fût » de même pour glisser le pied, se faire face » & baisser le bras ; que la deuxième révérence » enfin se fît en quatre mesures. Alors com- » menceroient l'espece de tour que fait la da- » me, l'espece de demi-tour que fait l'homme » en la conduisant par la main, ce qui emploie » huit mesures ; & les deux pas de côté qui se » font ensuite à droite, & qui occupent quatre » mesures : au moyen de quoi les danseurs se- » roient toujours alternativement à la fin de » chaque phrase ou chaque repos, à l'une des » extrémités, ou dans l'un des angles du Z,

» dont le menuet fait la figure. Cette précision  
 » dans la situation , est on ne peut pas plus sa-  
 » tisfaisante pour le danseur , & pour l'hom-  
 » me de goût qui est spectateur : elle peut con-  
 » tribuer aussi à rappeler l'attention de l'un des  
 » danseurs , s'il lui arrivoit de perdre ou d'anti-  
 » ciper quelques mesures. Les menuets faits sui-  
 » vant ces regles , & qui s'accorderoient avec  
 » cette pratique , concilieroient la danse avec  
 » la musique , & *phraseroient* dans l'une comme  
 » dans l'autre. Il est vrai , & c'est la seule ob-  
 » jection qui se présente à moi , qu'en ne fai-  
 » sant que trois pas suivant l'usage , pour don-  
 » ner la main gauche , y compris le pas grave ,  
 » & revenir à sa place , la phrase ou le re-  
 » pos ne seroit pas terminé ; c'est , à ce qu'il me  
 » paroît , le seul instant où la danse ne suivroit  
 » pas la musique. Afin d'y remédier , je pro-  
 » poserois d'ajouter dans cet endroit l'équiva-  
 » lent d'un pas de menuet , par une pirouette  
 » d'un quart de tour à gauche du pied droit ,  
 » & par un coupé du pied gauche en avant ,  
 » ce qui feroit le parallele du balancé en usage  
 » lorsque l'on finit de donner la main droite.  
 » Si je ne me trompe point , avec cette pe-  
 » tite précaution , & quelques autres que le  
 » goût & la politesse peuvent indiquer , com-  
 » me de rétablir l'usage des gants & du cha-  
 » peau sur la tête , &c. la danse du menuet  
 » seroit noble & parfaite. «

On trouve à la suite de la méthode propo-  
 sée par l'auteur , une *seconde partie* contenant des  
*airs de différens mouvemens , pour exercer l'oreille*

à la mesure, &c. Ces airs, au nombre de douze, sont analogues aux différentes manieres de battre la mesure; & propres à faciliter & à regler le mouvement de la main. On peut dire, que l'ouvrage de M. Bacquoi-Guédon, est en même tems utile aux maîtres & aux élèves.

Au reste, l'auteur ne se borne pas seulement à la théorie de la danse. » Il est parvenu à faire » disparoître totalement, dans les personnes qui » n'ont pas encore pris leur croissance, certains vices de conformation qui les empêchent de danser ou de marcher droit: il n'emploie pas les secours de la chirurgie, & ne sort pas des bornes de son art. Il a imaginé une marche particuliere qu'il fait suivre à ses élèves, & qui insensiblement les ramene à celle de la nature. M. Bacquoi Guédon est aussi parvenu, par le moyen de certains signes, à faire danser les sourds & les muets, & à leur faire battre la mesure; ce qu'il est en état de prouver par l'exemple de plusieurs muets de M. Pereyre, interprete & pensionnaire du roi, dont on lui a confié l'enseignement. »

( *Mercur de France ; affiches & annonces de Paris ; journal des sciences & beaux-arts.* )



---

QUESTION royale & politique , avec sa décision , où il est montré en quelle extrémité , principalement en tems de paix , le sujet est obligé de conserver la vie du prince aux dépens de la sienne propre ; par JEAN DU VERGER DE HAURANNE , abbé de St. Cyran. A Paris, chez Lamy. 1778. 1 liv. 16 s. relié.

CETTE dissertation de l'abbé de St. Cyran, qui se rendit fameux au commencement du 17<sup>e</sup>. siècle, en défendant l'hérarchie sacrée contre les jésuites, sous le nom de *Petrus Aurelius*, ne reparoit point aujourd'hui par une nouvelle réimpression. C'est ou l'édition originale, ou l'édition contrefaite dont parle l'abbé Ladvocat dans son *dictionnaire historique*, & dont il se fera conservé assez d'exemplaires tombés entre les mains du sieur Lamy, pour que ce libraire les ait mis en vente cette année, à l'aide d'un titre nouveau, & sans avertir de cette petite ruse typographique, qui, à la vérité, ne nuit à personne.

Lorsque cet ouvrage parut en 1609, avec un privilège de la même année, il fit grand bruit; les ennemis de l'auteur en tirèrent des inductions & des conséquences capables de faire douter de ses principes religieux, & qu'il étoit bien loin d'adopter; sa simplicité, si connue en tout, le défendit vis-à-vis les gens impartiaux;

mais il a pu se faire que les fausses interprétations de ses ennemis l'aient engagé à retirer cette production, quoique munie du sceau de l'état, & que, par-là, cette brochure qui n'étoit que de 56 feuillets, soit restée en magasin chez le libraire Touffainct du Bray, d'où elle aura passé dans celui du Sr. Lamy. (\*)

L'ouvrage, par lui-même, est peu fait pour le tems auquel on l'attribue. Tous les défauts de la langue Française au commencement du 17e. siècle s'y trouvent. Né avec le talent de la parole pour le ministère évangélique, l'abbé de St. Cyran n'étoit ni correct, ni élégant,

---

(\*) Les rédacteurs du *journal des beaux-arts* s'expriment de la manière suivante sur l'édition que nous annonçons.

» La destinée de ce livre a été singulière : quand  
» l'auteur le publia au commencement du siècle der-  
» nier, il fit la plus grande sensation. Les exemplaires  
» devinrent très-rares, & les Bibliomanes y attachoient  
» un si grand prix, qu'ils ne balançoient pas de payer  
» quatre ou cinq louis d'or, chacun des exemplaires,  
» qu'on avoit le bonheur de trouver. Il y a une dou-  
» zaine d'années qu'un libraire s'avisa de faire réimpri-  
» mer secrètement cet ouvrage, persuadé qu'il pourroit  
» profiter avec avantage de l'engouement extrême des  
» amateurs. Malheureusement le mystère fut trahi ;  
» quand on sût que les exemplaires étoient communs,  
» on n'en voulut plus ; & pour s'en défaire, on est  
» obligé de les donner aujourd'hui pour 24 sols, ce  
» qui est encore trop cher. » Tous les journalistes n'ont  
pas prononcé aussi lestement sur cet ouvrage célèbre,  
comme on le verra à la fin de cet extrait.

## 178 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

& on lui a refusé assez généralement le talent d'écrire, quoiqu'il y ait dans la *question royale* des pensées fortement conçues, & quelquefois assez bien énoncées; mais ce qui est capable de faire plus de tort à cette dissertation, c'est le ton égoïste de notre âge, qui a détruit cette sensibilité d'où naissent toutes les vertus héroïques, & qui a jetté presque du ridicule sur le patriotisme, qui est la base de la dissertation de l'abbé de St. Cyran.

Malgré l'obscurité répandue dans cet ouvrage, & qu'augmentent encore la pesanteur & l'incorrection du style, nous allons tâcher d'en développer les principes, qui font honneur à l'auteur par leur objet, & qui ne peuvent faire soupçonner en lui qu'un dévouement bien parfait pour l'ordre public, & pour le plus grand bien de la société.

Ceux qui assurent, dit-il, qu'il ne peut jamais arriver que l'homme soit obligé de se tuer soi même, fondent leur opinion sur ce que cette action contrevient toujours à l'inclination de la nature & aux ordonnances de la raison; en sorte que l'auteur croira avoir répondu à ces preuves, s'il ôte, en quelque façon, la difformité qu'ils attachent inséparablement à cette action. Pour procéder avec méthode, *il met en avant trois sortes d'actions mauvaises d'une malice naturelle*, & qui répugne à la raison. De la première sorte sont le mensonge, la pédérastie, la haine de Dieu, &c. De la seconde; sont celles qui sont toujours mauvaises hors les cas d'extrême nécessité; de ce genre sont le



larcin , le mariage avec sa sœur , &c. La troisième sorte est de celles qui sont mauvaises , si on les considère abstractivement de toutes relations , & sans les confronter avec les circonstances qui leur donnent du lustre , & leur impriment l'honnêteté de la vertu morale , tels que tuer un homme , se laisser tuer , se laisser mourir , & plusieurs autres.

» On ne peut pas douter , poursuit-il ;  
 » que Dieu n'ait sur la créature raisonnable  
 » le pouvoir de lui commander de se perdre ,  
 » & de s'anéantir soy-mesme , &c. Maître de  
 » la vie & de la mort des hommes , si nous  
 » sommes ses ouvrages , comme vaisseaux fressés  
 » paistis de la main du potier , il n'est pas  
 » douteux qu'il ne puisse armer la main de  
 » l'homme contre l'homme mesme , & comme  
 » elle est assez souvent l'instrument de l'ini-  
 » quité humaine , la faire l'instrument de la jus-  
 » tice divine , ou pour autre fin connue à luy ,  
 » & à nous inconnue ? Y a il (\*) de la dif-  
 » férence entre nous & le reste des créatures ;  
 » quant à la soumission & à la dépendance du  
 » créateur ? Pour avoir été faits d'or , & elles  
 » d'un moindre métal , en sommes-nous moins  
 » à l'ouvrier ? .... « Plus bas , il dit : » Quand  
 » il ne nous auroit donné la main que pour

---

(\*) Il paroît ici qu'on n'avoit point encore l'usage d'admettre , pour la douceur de la prononciation la lettre t en pareil cas ; cependant , à la page 55 , on en trouve l'usage ; *Que si cela est , doublera-t-il , &c.*

## 180 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» nous en faire vser contre nous-memes , &  
 » que ce fust pour déclarer sa puissance , com-  
 » me il fit d'autres fois en la ruine de Pha-  
 » raon , ce seroit trop d'honneur pour nous  
 » d'estre employés à vn tel vsage. «

Il suit de-là , selon l'abbé de St. Cyran ,  
 que se tuer soi-même n'est pas une action du  
 premier genre , qui ait sa malice si enracinée  
 que nulle bonne intention ne la puisse jamais  
 arracher. .... Il y a d'autres actions , ajoute-t-  
 il , crues mauvaises universellement , qui n'ont  
 pas cependant la difformité des actions du pre-  
 mier ordre , telles que la polygamie : » car ,  
 » dit-il , je crois que Dieu la pourroit aussi  
 » bien tolérer , si la nécessité des grandes &  
 » inévitables occasions le requéroit , comme il  
 » a toléré & approuvé au commencement du  
 » monde la pluralité des femmes , &c. «

Par surabondance de preuves que l'action de  
 se tuer peut perdre de sa difformité premiere ,  
 qui la met au rang des mauvaises actions , il  
 observe que , dans son commandement de n'être  
 point homicide , Dieu n'a mis aucune modifi-  
 cation , quoique , malgré cette défense , & sans  
 y contrevenir , il arrive des circonstances qui  
 donnent droit à l'homme de tuer son prochain ;  
 donc il peut en arriver d'autres qui puissent lui  
 permettre le suicide , sans enfreindre le même  
 commandement.

Il considere ensuite que l'homme n'a pas  
 moins d'inclination , ni d'obligation à conser-  
 ver la vie de son prochain que la sienne pro-  
 pre....., que les loix qui défendent d'attenter à

sa vie , sont également enfreintes par l' homicide du prochain , & *vice versâ*.

» N'arrivera t-il jamais , dit-il , que se tuer  
» soy-mesme soit accompagné de circonstances  
» qui le rendent licite , & action d'honneur &  
» de vertu ? Puisque la loi , qui est la princi-  
» pale regle , & comme le frein des actions ,  
» semble avoir relasché de sa rigueur à nous dis-  
» penser du meurtre du prochain en quelques  
» circonstances , qui a-t-il qui la puisse empes-  
» cher de nous dispenser du meurtre de nous-  
» mesme , en d'autres circonstances ou égales ,  
» ou plus grandes ?... Toutes choses sont pu-  
» res & nettes à ceux qui le font ( dit-il plus  
» bas ) ; & pour mettre en avant quelque par-  
» ticuliere fin qui puisse justifier cette action  
» & la rendre vertueuse , il peut arriver ( pour-  
» suit-il ) que l'homme y sera obligé pour le bien  
» du prince & de la chose publique , pour di-  
» uertir , par sa mort , les maux qu'il préuoit  
» deuoir fondre sur elle , s'il continue de vi-  
» ure.... à quoy il ne doute pas que la rai-  
» son ne puisse porter l'homme , si la vie du  
» prince estoit si nécessaire en un royaume ,  
» comme vn chacun de nous le sent , parmy  
» la tranquillité publique de nostre estat , qui  
» n'a point d'astre plus fauorable pour s'y main-  
» tenir que la vie de l'invincible monarque qui  
» le gouverne. «

2 Quand l'année 1609 , dans laquelle parut  
cette *question royale* , n'indiqueroit pas assez que  
la France respiroit alors sous l'empire de l'im-  
mortel Henri IV , nos lecteurs , sans doute ,

## 182 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

auroient fait à ce roi chéri l'application de ce que vient de dire l'abbé de St. Cyran. Par quelle fatalité un monstre si éloigné des principes de cet auteur, osa-t-il porter, l'année suivante, une main parricide sur le plus adoré des rois ? Ce crime épouvantable eût-il été commis , si tous ceux dont la mission est de guider & d'éclairer les hommes, avoient alors été remplis des maximes de notre auteur ?

Il passe aux preuves de l'obligation où il croit que se trouve un citoyen de s'immoler pour le salut du prince & de tout un peuple , lorsque ce salut dépend du sacrifice qu'il peut faire de sa vie. » Dieu, dit-il, n'eust pas si tost donné » à l'homme l'avantage de la raison par-dessus » le reste des animaux, qu'il en résulta l'inclination à la société. D'après cette vérité, l'homme est nay sujet à trois sortes de gouvernement. .... Il est obligé, dès sa naissance, envers soy, envers sa famille, & envers le roy ou chose publique. L'éthique le gouverne en soi-même, l'œconomique en sa famille, la politique en la chose publique. ... La première le rend homme de bien, la seconde bon pere de famille, la troisième bon citoyen & bon subiet, &c. «

Dans le second rapport, l'homme cesse d'être un tout ; » il commence d'être une partie ; il est obligé au bien d'autrui ; il se trouve partagé entre sa femme & ses enfans, qui font une partie de son existence. ... C'est l'obligation du vray pere de famille qui fist interrompre, sans impiété, le sacrifice, pour mon-

» trer la piété envers ses enfans, à les dépé-  
» trer des embrassemens contagieux de deux  
» serpens qui les enueloppoient à la veuë du  
» malheureux Laocoon , qui ne pouuoit con-  
» tinuer de professer sa piété envers les dieux,  
» sans tesmoigner une impiété envers ses enfans...  
» Dans le 3e. rapport , si l'homme considéré  
» comme citoyen , après avoir refusé d'estre  
» régi de Dieu , a demandé , de son propre  
» mouvement , d'avoir un roy , s'il s'y est as-  
» sujetti , comme au chef de son corps politi-  
» que ; s'il arrive que , dans quelque occasion ,  
» il juge tant avantageusement de la vie de  
» son prince , qu'il la tienne pour le seul lien  
» du repos public , & qu'il voye clairement que  
» le malheur soit tout prest de le ravir au bien  
» commun pour le ruiner , si lui-mesme ne se  
» ruine pour le ravir au malheur mesme , &  
» pour faire tout ensemble une offrande de sa  
» mort à l'état , ne sera-il pas coupable d'avoir  
» manqué à toutes ces belles & grandes rela-  
» tions de son deuoir , & à toutes les obliga-  
» tions qui résultent de l'excellence de son  
» tout ? ... Tant s'en faut que la prérogative  
» de la raison en dispense l'homme , qu'au con-  
» traire elle le fait entrer plus avant en cette  
» obligation : car c'est elle qui rend l'eschange  
» de la vie à la mort avantageux... ; mais il  
» n'y a rien qui donne moins d'apparence à  
» cette grande obligation , que le peu de ré-  
» flexion que la raison fait sur soi-mesme , qui  
» connoist beaucoup mieux les devoirs des au-  
» tres que les siens propres , qui se laisse aller

## 184 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

» facilement à la rigueur d'un commandement ;  
 » quand il s'agit d'y engager les autres, là où,  
 » quand elle examine son deuoir, elle montre  
 » plus de subtilité à se dispenser des loix, que  
 » d'intégrité à se les imposer.

» L'homme de bien, dit-il encore, qui se  
 » renferme en soi-mesme pour débrouiller la  
 » raison des ténèbres qui l'enveloppent, y re-  
 » marque tant de commandemens, que tout  
 » le cours de sa vie est une harmonie d'actions  
 » nombreuses, qui sont si différentes de celles  
 » des autres hommes, qu'il est jugé étranger  
 » parmi ceux de son pays mesme ; & quoiqu'en  
 » la multitude des loix naturelles auxquelles il  
 » s'estime obligé, & dont il s'acquitte entière-  
 » ment, on puisse dire avec raison qu'il n'a  
 » point de loi, si est-il jugé par le reste des  
 » hommes, plein de seruitudes en sa liberté,  
 » plein de desraison en sa raison, meurtrier de  
 » sa vie, parce qu'il la méprise pour ne mé-  
 » priser pas le commandement de la raison,  
 » fol & insensé en la profession qu'il fait d'une  
 » perpétuelle sagesse ». L'auteur, pour ne rien  
 dire qui ne soit ici du ressort de la raison na-  
 turelle, décrit la mort de Socrate, qui, pou-  
 vant s'expatrier, aima mieux commencer de  
 faire le chemin de la mort, en faisant celui de  
 la prison, que de manquer de soumission aux  
 loix de son pays : » secrete & profonde phi-  
 » losophie de la raison parfaite ( dit l'auteur ),  
 » qui ne peut estre comprise que par une mesme  
 » perfection de raison. Ce sont ( dit-il ailleurs )  
 » les merueilles que Dieu fait voir en la rai-

» son , qui est son image , à ceux qui se ren-  
 » dent capables , par la purification de leurs  
 » sens , d'en voir l'exemplaire quelque jour ,  
 » & qui , bien qu'éloignés de leur origine du-  
 » rant le cours & le pèlerinage de ce monde ,  
 » approchent néanmoins le plus prez de leur  
 » pays....; & qu'eust fait ce personnage ( So-  
 » crate ), s'il eust vécu en une monarchie aussi  
 » policée que la nostre? N'eust-il pas cru que  
 » son obligation envers le monarque & son pays  
 » eust monté d'autant de degrés que la monar-  
 » chie surpasse le gouvernement populaire, que  
 » nostre monarchie, fondée sur de meilleures  
 » loix , surpasse les autres monarchies, & que  
 » le monarque sous lequel nous vivons , sur-  
 » passe en toutes qualités le reste des princes  
 » qui gouvernent le monde « ?

L'auteur dit cependant, vers la fin de sa dis-  
 sertation, » qu'il n'assure pas si généralement  
 » que le subiet soit si obligé à s'immoler pour  
 » le salut du prince, qu'il n'y puisse manquer  
 » sans forfaire à son deuoir, pour ce que la  
 » cognoissance qu'il faut préalablement avoir  
 » d'une si haute obligation, est si cachée dans  
 » la raison & dans son principe, que l'ignorance  
 » ne sauroit estre coupable en plusieurs, qui  
 » n'ont pas la raison assez forte pour démêler  
 » toute sorte de nœuds, &c.... Mais ( ajoutez-  
 » t-il plus loin ) que la raison perfectionnée  
 » réunisse au cœur d'un vray citoyen toutes  
 » les circonstances qui aggravent le mal, &  
 » la ruine dont est menacé un royaume par la  
 » mort d'un roy qui le soutient, les bienfaits

» qu'il en pourroit auoir reçus, la foy qu'i  
 » luy auroit jurée de vivre & de mourir avec  
 » lui, le peu de profit qu'il porte à son pays,  
 » s'il ne lui profite de la sorte, les malédictions  
 » qu'il aura d'auoir méprisé les bénédictions  
 » qu'il eust reçues, le peu de différence  
 » qu'il y a d'aller à la mort, ou de la laisser  
 » venir à foy, &c., & ce citoyen concevra  
 » qu'il y a des occasions auxquelles il ne faudroit  
 » se montrer homme de bien, s'il ne se  
 » montre bon citoyen; & s'il ne veut jamais  
 » faillir aux ordonnances de la parfaite raison,  
 » ni se détraquer de son devoir, s'il reconnoît  
 » tant soit peu à quelle fin il a esté crée, que  
 » c'est plustost pour autrui que pour lui-même;  
 » que c'est plustost pour estre homme de famille  
 » que pour estre homme solitaire, plustost  
 » pour estre homme de ville & de communauté  
 » que de famille... il se sentira plus étroitement  
 » obligé aux loix de la république qu'à ses propres  
 » loix, au bien commun qu'à son bien  
 » particulier, à la vie du prince, quand l'état  
 » en a besoin pour se maintenir, qu'à sa propre  
 » vie, quand l'état n'en a besoin que pour  
 » la perdre, &c. «

Telles sont, disent les auteurs du *Journal encyclopédique*, les idées principales de cet ouvrage, qui feront sourire nos égoïstes, mais que sentiront avec moins de mépris, ceux qui se rappelleront que rien de grand, de magnanime, & d'héroïque ne s'est fait parmi les hommes, que par ces mêmes idées qu'a développées avec quelque embarras, mais avec de la méthode &



de la sensibilité, l'estimable abbé de St. Cyran. Heureuse la patrie où de pareils sentimens se montreroient quelquefois ! Heureux le siècle où l'annonce de ces vérités ne rendroit pas son auteur ridicule au moins ! Peut-être le bon abbé de St. Cyran a-t-il un peu exagéré son système ; mais les principes de ce système sont dans le cœur de ceux qui ont une famille & une patrie, & qui ne mettent pas en doute si ces mots sacrés existent encore parmi nous & dans notre langue. Notre auteur n'a fait qu'étendre les nombreuses maximes que nous rencontrons chez tous les moralistes & chez les poètes qui n'ont pas fait de leur art un concert de bagatelles sonores.

( *Journal encyclopédique ; journal des sciences & beaux-arts.* )

---

*Le Service récompensé , comédie en un acte , mêlée d'ariettes ; par M. FARDEAU. A Paris, chez la veuve Duchesne, libraire, rue St. Jacques, 1778.*

Cette comédie ne doit pas être regardée comme le début d'un jeune poète qui entre en tremblant dans la carrière du théâtre : M. Fardeau avoit déjà publié quelques autres pieces avant le *Service récompensé*. Il faut convenir que ces premiers essais n'ont pas été reçus favorablement , & que de malins journalistes se sont

égayés sur le *Triomphe de l'amitié*, & le *Mariage à la mode*, drames du même auteur, qui ne s'est point découragé pour cela, & qui répond aux critiques en se faisant imprimer de nouveau. On peut dire que jamais réponse ne fut plus mal-adroite : aussi M. Fardeau s'est-il vu encore exposé aux sarcasmes des juges de la littérature : pour cette fois ils ont redoublé d'ardeur, & si notre poète ne se rend pas à leur décision, peut-être finira-t-on par admirer son courage, si l'on ne peut goûter ses productions.

Pour faire connoître le *Service récompensé* ; nous donnons la préférence à l'extrait qui en a paru dans le *journal des théâtres*, sous le nom d'une belle dame qui signe MIRABELLE..... Les médecins qui comptent pour quelque chose la répugnance qu'ont leurs malades pour les potions désagréables, ont toujours l'attention d'y mettre un correctif qui en diminue l'amertume.

**LETTRE aux rédacteurs du journal des théâtres.**

» Je n'ai rien de plus pressé, Messieurs, que de vous faire part d'un ouvrage qui vient de me tomber sous la main ; il est digne de votre attention, & je ne doute point que la nation ne fasse élever une statue au pere d'un enfant aussi rare, quand elle connoitra son mérite. Voyez l'injustice du sort ! Messieurs les comédiens se plaignent de ce qu'on manque de bonnes comédies, & le *Service récompensé*, piece d'un genre incomparable, voyage de boutique

en boutique, parce que l'auteur, M. Fardeau, pliant sous le poids de la modestie, n'ose pas sans doute se présenter au tribunal de ces messieurs ; mais M. Fardeau doit être sûr qu'on le jouera dans tout Paris, si vous avez la complaisance d'insérer, dans une de vos feuilles, un précis des beautés de sa piece, dont j'ai tâché d'extraire le suc. «

» Je ne vous parlerai pas de l'intrigue ; l'auteur n'aime pas la bagatelle, & n'a pas voulu s'attacher à une misere de cette nature, qui fatigue le spectateur, & le tient continuellement dans une état d'agitation qui ne finit qu'à la fin de la piece : il s'est élevé courageusement au-dessus de toutes les entraves. Les grands génies franchissent tout. Nul personnage n'est annoncé, cela ôteroit des surprises qui font un effet merveilleux. Chaque acteur arrive sur la scene comme dans la tête de l'auteur, sans que l'on se doute pourquoi : cela produit des incidens auxquels on ne s'attend point du tout. La maniere est vraiment très-neuve. «

» L'auteur, en homme très-adroit, qui tourne tout à son avantage, a voulu prévenir ses lecteurs en faveur de ses personnages, par les noms qu'il leur a donnés. Celui de *Champfleuri*, par exemple, dont il décore une marquise qui arrive comme une bombe, est un des plus jolis noms possibles ; pour moi je vous dirai que j'en raffole. *Champfleuri* : comme cela est frais ! comme l'imagination sourit aux idées que nous présente un champ émaillé de mille fleurs ! Est-ce que vous ne trouvez pas comme moi, que

## 190 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

cela annonce bien une femme ? Charmant , M. Fardeau , charmant ! Et la dame de compagnie , quelle noblesse dans le choix de son nom ! madame *Cathos*. Et ce n'est point une confidente , une soubrette. Non , messieurs , c'est une dame de compagnie ; je vous prie de ne pas vous y tromper , vous choqueriez M. Fardeau : ce nom-là vient sûrement du Grec. «

» Je ne doute point que vous n'ayez déjà une grande idée de cette comédie ; mais sachez que tout cela n'est rien en comparaison des détails. Vous verrez , dans la première scène , une petite *Colette* ingénue , qui a la fureur de *connoître* , elle ne peut souffrir les gens qu'elle n'a ni *vus* ni *connus*. Quelle prudence dans une jeune personne ! elle veut être sûre de son fait , afin de n'être pas attrapée : il y dans ce premier monologue une naïveté bien touchante. «

» La seconde scène est sans contredit de la même force que la première ; c'est un petit morceau précieux : voici comme *Colin* s'exprime , vous allez voir comme il est tendre.

« Avec l'ardeur dont mon ame est atteinte ;  
Pour tes attraits je brûle nuit & jour ,  
Si dans mon cœur ton image est empreinte ;  
Tes deux beaux yeux y font regner l'amour. »

*Avec l'ardeur* , comme c'est brûlant ? Comme cet *avec* est poétique. Vous remarquerez , s'il vous plaît , qu'il ne faudroit pas être borgne pour jouer le rôle de *Colette* , car elle n'auroit qu'un bel œil , & l'auteur veut qu'elle en ait deux. «

» *Colette* se défend de croire *Colin*, parce que les amans sont trompeurs : cette pensée est fort nouvelle. «

» Oui, ma chere *Colette*, dit *Colin*, tu n'as besoin, pour être sûre de mes sentimens, que du témoignage le plus constant que te donnent les sentimens de mon cœur. «

» La belle prose ! comment elle est coulante ! vous voyez que M. Fardeau y brille autant que dans ses vers. «

*Colette*, qui ne perd pas la tête, répond toujours ingénument :

» Ce ne sera point par des sermens que tu m'assureras de tes bons sentimens pour moi. »

» Quelle prudence dans cette jeune fille ! Elle veut des choses & non des mots : voyez-vous comme ce caractère se soutient merveilleusement ? Après cela vient un duo dont voici les trois derniers vers, que je ne veux pas vous voler, ils m'ont paru d'une grande beauté. »

Qu'il est agréable !

Quand, pour s'enflammer

On fait bien aimer.

» *Colin*, pour marquer sa confiance, finit la scène en lui disant : »

» Je te recommande cette affaire, elle est en bonnes mains. »

Quel honneur cela fait à *Colette* !

Vous trouverez, dans la troisième, une plaisanterie très-fine. *Lucas*, pere de *Colette*, arrive & lui demande ce que faisoit là *Colin* : *Colette* répond, » rien mon pere.

## 192 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» Il paroïssoit être là sans conséquence. « Sans conséquence ! comme c'est fin. » Et il s'amusoit à glaner. « Lucas , frappé du mot glaner , répond » prends garde qu'il ne te glane. « Que de sel dans cette gaité ! comme ce mot renferme un grand sens ! c'est un rien , & c'est plein d'esprit. »

» Lucas , dans cette même scène , chante les paroles suivantes , dont vous ferez sûrement très-content.

Pour mettre une fille en ménage  
Attendre , c'est un avantage ,  
Le parti m'en paroît fort bon ,  
J'en pourrois dire la raison ;  
Quand on manque d'expérience  
Il faut craindre la décadence ,  
Et l'on a souvent le loisir  
De très-souvent se repentir.

» Comment trouvez-vous ces huit vers ? que dites-vous sur-tout du troisieme ? n'est il pas infiniment bon ? & l'emploi du mot *décadence* ! ne croit-on pas voir un empire prêt à s'ensevelir sous ses ruines ! Quel grand homme que ce M. Fardeau ! O Fardeau ! »

» Je passe à la huitieme scène , dont le tableau est extrêmement neuf ; on entend d'abord un bruit de cors , cela prépare l'étonnement ; ensuite arrive la marquise , poursuivie par un sanglier que Lucas détourne d'un coup de fourche ; la marquise de *Champ-Fleuri* , qu'on voit prête à devenir la proie d'un brutal habitant des bois ! ( la seule idée en fait frémir ! ) vous concevez que cet événement doit produire un très grand

très-grand effet. Ce sanglier, nouvel acteur qui certainement *n'a paru sur aucun théâtre*, doit étonner prodigieusement ; on ne s'attend point à ce début-là, vous ne pouvez disconvenir que ceci ne soit un trait de génie de la plus grande nouveauté. Madame la marquise, d'après cela, voit un dieu dans M. *Lucas*, & l'auteur, dont le style est noble, lui fait dire dans ce moment-là les plus belles choses du monde, elle en chante une bonne partie, je ne vous les rapporterai point ; il faudroit dire la scène entière, la moindre phrase est un chef-d'œuvre."

" Madame *Cathos* se trouvant seule, dans la scène qui vient après, se félicite de sa liaison avec la charmante marquise : voici les termes dont elle se sert.

" Je me trouve attachée à la marquise par les liens de la société & de l'amitié la plus intime. Je reçois d'elle tous les jours des bienfaits *que jamais*, par l'effet de l'ingratitude, la dureté des caractères & la corruption des mœurs, l'on n'auroit lieu d'attendre des parens les plus proches. "

" Quels sentimens de reconnoissance ! quelle manière de les exprimer ! Je vous ai cité cette phrase parce que le style m'a enchanté. "

" Madame *Cathos* est interrompue par un certain M. *Fortin*, qui lui propose de l'épouser. Comme on ne fait ni d'où il vient, ni à quel propos il arrive, cela étonne le spectateur ; mais cela fait très-grand plaisir à ceux qui aiment les étonnemens. Madame *Cathos* le refuse : cette scène est vraiment traitée avec

un talent singulier. Pendant ce tems-là , la *marquise* envoie cinquante louis à *Lucas* qui s'en réjouit avec sa femme. A peine les a-t-il reçus qu'arrive M. *Pédagogue* ; vous jugez que c'est le magister, envoyé par M. *Fortin* ; à qui *Lucas* doit vingt-cinq louis , & demande pour ledit *Fortin* , ou *Colette* , ou les vingt-cinq louis. Vous voyez que cet époux est l'amoureux des onze mille vierges ; mais il est riche , le pere *Lucas* est bien tenté de l'accepter , grand chagrin pour nos deux amans ; enfin , Monsieur , qu'arrive-t-il ? Un dénouement miraculeux , digne du célèbre Fardeau : M. *Fortin* se sacrifie. Notre auteur en fait un héros , il laisse *Colette* à *Colin* , lui fait présent des vingt-cinq louis , quel trait de générosité ! & épouse madame *Cathos*..

» Je ne finirois pas , Monsieur , si je voulois cueillir toutes les fleurs que l'éloquent M. Fardeau a semées dans cette jolie piece ; elle est riche dans tous les genres. J'ai trouvé dans les vers suivans des idées si philosophiques , énoncées avec tant de force , que je vous prie de les remarquer ; c'est M. *Fortin* qui les chante.

De la vie la plus douce image  
Ne nous présente qu'agrément,  
Pourvu que par quelque talent  
Au ciel nous puissions rendre hommage :  
Celui qui se trouve isolé  
Souvent est à charge à lui-même ,  
Au travail l'homme est appelé ,  
Il y goûte un plaisir extrême.

» Je viens d'extraire les suivans d'une scène



de la marquise ; je trouve qu'ils expriment à merveille l'héroïsme de ce *Lucas*, frappant le sanglier d'un coup de fourche ; j'entends moins les quatre derniers ; mais sûrement ils sont très-beaux. «

Que cette rencontre est heureuse  
 Qui me sauve d'un grand malheur,  
 Est-il ame plus vertueuse ?  
 Existe-t-il un si bon cœur ?  
 Non-seulement c'est la naissance  
 Qui nous donne le sentiment,  
 Du ciel, par sa douce influence,  
 Nous tenons ce riche présent.

» En voici quatre que j'ai pris dans une ariette de *Colette*, je doute que dans *Anacréon* vous puissiez trouver rien de pareil. «

Lorsqu'une flamme pure  
 Nous vient du sentiment,  
 Nous devons être sûre  
 Qu'elle en est l'ornement.

» Convenez avec moi, Monsieur, qu'il suffit de ces trois morceaux pour embellir trois écrans neufs que je me suis fait faire cette année, & donner à M. Fardeau une réputation peu commune. «

» Je viens de recueillir encore, le tout pour la plus grande gloire & encourager ses talens, quelques petits vers détachés, extraits de différentes ariettes, qui feront des devises merveilleuses, pour les bombons du jour de l'an. Je pense qu'avant la quinzaine, il n'y aura pas une orange, pas une poire, pas une pomme

en sucre qui n'accouche d'un petit Fardeau. Quel bien pour la littérature, je les soumetts à votre examen. «

Une action si gracieuse  
Vaut récompense généreuse.

Quand un feu promptement s'allume  
Alors plus vite il se consume.

La récompense des services  
Est le comble de ses délices.

Qui n'a pas de bien  
Ne fait jamais rien,

Une bonne affaire  
Ne doit pas déplaire.

» L'Imprimeur a oublié, sur l'exemplaire qui m'a été envoyé, de comprendre le *sanglier* dans la liste des personnages; c'est une faute impardonnable, qui prouve qu'il n'a pas senti l'importance de cet acteur, dont l'emploi est extrêmement neuf. «

» Je viens d'apprendre dans l'instant que ce même M. Fardeau est procureur de son métier. Quel honneur pour tous ses confrères! Je ne doute point que ses devises, du moment qu'elles seront connues, ne lui attirent la pratique de toute la rue des Lombards. Pour moi, depuis que j'ai lu sa pièce, je brûle d'avoir un procès: qu'il m'en arrive un demain, & je constitue M. Fardeau. «

» Je suis sincèrement, Messieurs,

Votre très humble servante;

MIRABELLE. «

---

*PLAN d'une pépinière de Pédagogues & de Gouverneurs , établie à Halle , 1777. A Berlin , chez Decker. In-8vo. de 24 pages , avec une table des leçons.*

**L**E baron de Zedlitz , curateur de l'université de Halle , est l'auteur de ce plan. Sa charge lui a donné sujet de s'appliquer avec un zèle infatigable à augmenter les progrès dans les sciences & leur influence sur le bonheur de l'état. L'école de théologie a reçu de lui une nouvelle forme au moyen de laquelle elle devient un séminaire d'habiles instituteurs. Ses vues avoient été annoncées dans son bel ouvrage sur le patriotisme , où il partage les habitans d'un état en trois classes : les payfans & artisans , les bourgeois civilisés , & les gens de condition , qui exigent une éducation différente. Dans un mémoire qu'il a lu , l'été dernier , à l'académie de Berlin , il a exposé l'état des écoles & les moyens de les rendre plus utiles. Entr'autres abus il a rendu sensible celui de prendre peu de soin de former un bon citoyen , abus où l'on a été conduit par une préférence aveugle pour l'état de savant. Afin d'y remédier , il y a un nouveau règlement pour Halle , qui nomme le docteur Semler , & après lui le professeur Schutz , directeurs des écoliers qui , après avoir achevé leur cours

## 198 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

académique , voudront se consacrer à l'éducation publique ou particulière de la jeunesse. Il s'élève deux questions. 1°. Quelle est la meilleure manière d'apprendre aux pédagogues à instruire la jeunesse ? 2°. Quelles sont les connoissances purement nécessaires & d'une utilité générale ?

Quant à la première question , il est sûr que la théorie ne suffit pas sans la pratique : l'une & l'autre étant indispensables , les directeurs sont chargés de donner des leçons sur la différence de l'éducation & de l'enseignement , sur les nouvelles méthodes d'instruction , sur l'art de gagner l'attention , de développer les esprits & de les incliner vers l'utile , sur la distinction de la science & du bon sens , sur la formation du goût , sur les récompenses & les peines , sur la liaison & la parenté des sciences entr'elles , leur influence à l'égard des mœurs & du caractère d'une nation , sur l'utilité de la religion pour le public & chaque particulier , sur la différence de la théologie & de la religion ; sur la vertu en général , sur la tolérance , sur les genres d'états de la société civile , l'amour de la patrie & la manière de l'exciter , sur les bornes de l'éducation des écoles & ce qui manque pour la compléter , sur la préférence que mérite l'éducation publique , sur la méthode de Socrate , & la conduite des maîtres vis-à-vis des jeunes gens & de leurs parens. Quant à la pratique , c'est-à-dire , l'application des regles qu'ils auront reçues des directeurs , il sera donné à élever aux jeunes maîtres 12 pensionnaires di-

visés en plusieurs classes. Les jeunes maîtres dans le cours de leurs leçons, consulteront chaque jour les directeurs, & en recevront l'ordre de l'instruction, &c.

Les connoissances dont l'acquisition a été jugée généralement nécessaire dans un college ou maison d'éducation, ce sont le François, le Latin, le Grec, la Religion, la Morale, la Physique du corps humain, l'Histoire-Naturelle, la Géographie, l'Histoire, la Logique, les Mathématiques, le Dessin & la Musique. Le plan des leçons pour chaque classe dont l'une doit être une préparation aux suivantes, est tracé avec une sagesse qui satisfera les personnes que l'éducation intéresse. Quoique le plan ait été publié en François, nous ne le connoissons encore que d'après l'annonce Allemande de Halle. Il paroît avoir beaucoup de ressemblance avec celui que M. de la Chalotais a présenté il y a 12 à 13 ans, & fait enregistrer au parlement de Bretagne.

M. Schutz vient de répandre un programme; par lequel il invite les parens à envoyer leurs enfans éprouver la nouvelle méthode d'instruction. La pension du séminaire royal est de 200 rthlr. par an, y compris les habits uniformes & tout. On fait qu'il s'occupe d'une nouvelle édition portative des tragiques Grecs, d'après celle de Stanley. Eschyles est sous la presse. Voici encore un livre dont nous avons appris l'existence en François par les journaux Allemands.

---

---

## M Ê L A N G E S.

---

---

### COPIE D'UNE LETTRE

*Ecritte de Madrid, à madame la Marquise de\*\*\*.*

**J**E ferois très-embarrassé de vous donner une idée bien précise des femmes du pays que j'habite. On les connoît aussi peu en France, que tous les autres objets qui concernent l'Espagne. Si l'on me demandoit donc la définition d'une beauté Espagnole, je ne répondrois qu'en établissant une règle qui souffriroit beaucoup d'exceptions. Je vous formerois un être ressemblant à la Vénus d'Apelle, puisqu'il me faudroit rassembler, pour le peindre, des traits épars dans plusieurs individus. Je vous dirois, madame, par exemple, qu'avec des yeux comme les vôtres, on pourroit fournir un de ces traits à mon modèle. Je pourrois bien encore vous prendre votre taille; mais j'en laisserois ce qu'elle a peut-être de plus agréable. Mon Espagnole auroit donc une taille d'autant plus svelte, qu'elle manqueroit de ce charmant embonpoint, qui ajoute aux graces, quand il est à ce degré, & dans cette proportion juste, qu'il est si rare de rencontrer. Elle auroit une

démarche & des attitudes plus abandonnées ; peut-être , que ne le comporte l'extrême décence. Un bouche un peu grande , mais bien ornée , un teint d'une blancheur fade , un nez allongé , fortiroient de dessous ces mantilles de mouffeline , dont sont affublées toutes les têtes Espagnoles. Rien ne sert mieux , à la fois , la pudeur feinte , & la coquetterie , que ce petit meuble , dont l'adroit maniment est une partie de l'éducation. Sous cette espece de voile , des appas fanés paroissent encore dans leur fraîcheur. On a soin de s'en servir , pour faire ressortir le côté favorable , pour laisser échapper des regards furtifs & intelligens , sans être apperçue que par l'intéressé , pour dérober aux curieux son embarras ou son dépit , pour lorgner une rivale , ou pour désespérer des soupirans. Bref , le jeu de la mantille est aussi varié ici , que celui de l'éventail en France. C'est la parure de toutes les bourgeoises qui ne sont pas habillées à la françoise : mais toutes les dames , sans exception , en font usage dès qu'elles sortent à pied. Le sexe n'est pas aussi facile ici , que le débitent & les Romans & les voyageurs. Je n'ai pourtant encore ni à m'en louer , ni à m'en plaindre. Il paroît , au reste , que le climat rend ici la vertu des femmes plus méritoire qu'ailleurs. On y trouve encore des amans , des guitares & des balcons : mais ces amoureux transis qui chantent leur martyre à la belle étoile , ne se trouvent plus que dans les anciens Romans , & dans nos imaginations modernes. Celle des femmes Es-

pagnoles est assez vive , pour se prêter à la complication d'une intrigue : mais d'autres causes , apparemment plus fortes , leur font , dit-on , précipiter le dénouement. Au reste , madame , je ne vous parle de tout cela que sur des oui-dire. Je n'ai point encore acquis le droit de faire les honneurs de la vertu Castillane. Mes occupations , & les regrets de ce que j'ai perdu ; voilà de quoi garantir la mienne. Les femmes se réunissent ici fort rarement , mais ne s'en aiment pas davantage. Il est des pays où elles se détestent , parce qu'elles se voient plus fréquemment : c'est que souvent des causes très-oppoées , produisent le même effet. Chaque femme tâche de réunir le plus d'hommes qu'elle peut dans sa *tertouilla* ou coterie : elle y regne exclusivement. Quand vous voyez ici plusieurs dames ensemble , vous pouvez parler , à-coup-sûr , qu'elles sont proches parentes. Elles ont toutes cela de commun , qu'elles ne mettent point de rouge : j'ai été pendant six semaines à m'y faire. Il me sembloit toujours les voir avant leur toilette. La princesse des Asturies , elle-même , qui met dans sa parure la même recherche qu'une Françoisise élégante , se soumet à cette privation. L'usage paroît à cet égard contrarier la nature dans les deux royaumes. Les minois François , ordinairement vifs , parlans & colorés , pourroient se passer de rouge , tandis qu'il iroit à merveille sous de grands yeux noirs , & sur un teint d'une blancheur presque insipide. Mais on feroit une longue liste des bizarreries de l'usage. L'absence du rouge , qui est en France



l'enseigne d'une ame dévote, ne prouve donc rien ici. Il faut reconnoître la dévotion à d'autres marques. La privation du spectacle ne prouve pas davantage : car on s'y trouve ici à côté du curé qui se pique le plus de régularité ; & cependant, les petites pieces Espagnoles sont peut-être plus propres qu'aucune, des nôtres à scandaliser les ames timorées. On y est quelquefois d'une *crudité* dans les expressions, d'une liberté dans les mouvemens , qui n'annoncent pas un théâtre épuré , ni des spectateurs délicats. L'Espagne a pourtant gagné de ce côté-là depuis quelques années. Les pieces , à la vérité , sont toujours , comme du tems de Boileau, un tissu d'extravagances , un. amas d'expressions boursoufflées, d'images gigantesques, à travers lesquelles percent quelques étincelles de génie. Ici , vous voyez S. Jacques monté sur un cheval blanc , & planant dans l'athmosphère , tandis que les Chrétiens se battent avec les Maures. Là, c'est le diable déguisé en moine , qui s'introduit dans un couvent, qui *houspille* les religieux , & qui fait des contorsions horribles , quand on lui parle de la sainte Vierge. Dans une autre piece, c'est une mere qui , au second acte , voit dans un plat la tête encore saignante de son enfant, se trouve mal , jette les hauts cris , & puis reparoit avec la plus grande sérénité dans les trois autres actes. Mais, du moins , des décorations assez éblouissantes & fort multipliées occupent les sens , sans laisser à l'esprit le tems de se révolter. Le costume des acteurs n'a rien de ridicule. Je n'en dirai pas

autant de leur déclamation. Les écoliers que formoient les jésuites en ce genre, étoient des petits Lekain, en comparaison des héros du théâtre Espagnol. La gaucherie, la monotonie, les contre-sens, tout est choquant chez eux. Voyez mon inconséquence, Madame ; je sens tous ces défauts, & je me plais beaucoup au spectacle. Il est vrai qu'on n'a guere le tems de s'y ennuyer. Au bout de chaque acte d'une grande piece, on en joue une petite fort bouffonne, qui est elle-même suivie d'une *tonadille*, c'est-à-dire, d'une ariette Espagnole. Après cette diversion un peu longue, il faut reprendre le fil égaré du grand drame. Le héros, qui, sous son manteau Espagnol, venoit de laisser appercevoir ses bottines de guerrier, reprend le reste de son armure, & se remet au courant de ses exploits, pour les interrompre de nouveau une demi-heure après. Vous voyez d'après cela, Madame, comme l'intérêt est bien soutenu ! Un usage assez singulier des comédiens Espagnols, c'est qu'à la fin de chaque piece ils prennent tour-à-tour la parole, pour demander pardon au Public des fautes qu'ils peuvent avoir faites. Il y a même des ariettes qui sont terminées par ces excuses en musique. On ne peut pas avoir grande idée de talens qui se dégradent ainsi, & descendent à de pareils actes de dépendance. Ici, nos acteurs s'y soumettent, quoiqu'encore revêrus des augustes marques de leur souveraineté. On diroit qu'ils abdiquent entre les mains du public. Il y a dans cette ville deux spectacles, qui se piquent de se sur-

passer. Ce motif d'émulation seroit, je crois, plus puissant à Paris. Les François devroient dire aux Espagnols : prenez notre rouge, & donnez-nous votre double théâtre. C'est par de pareils échanges peut-être que bien des peuples approcheroient de la perfection dont la nature leur avoit donné le desir, trop souvent contrarié par l'usage ou l'habitude. Bonne ou mauvaise, cette réflexion est digne de finir l'épître d'un *demi-politique*. N'allez pas dire, Madame : Que ne venoit-elle plutôt, si c'étoit là sa destination ! Je ne demandois pas mieux que de vous distraire quelques momens. Si j'ai manqué mon but, ce n'est pas faute de bonne volonté ; & , auprès d'une ame comme la vôtre, l'intention n'est pas un foible motif pour trouver grace. Mais je finis presque comme ces comédiens dont je viens de vous parler. Je devrois plutôt emprunter quelques-unes des expressions exagérées qu'ils prodiguent, sans raison, dans leurs rôles ; elles ne seroient pas outrées, si je les employois à peindre le respect & l'attachement avec lesquels je suis, &c.

( *Journal des dames.* )

---

#### SUITE DES PENSÉES DIVERSES.

C Ommment, avec un esprit si orné, un goût si fin & une si grande habitude de tout ce qu'on appelle jolies choses, Cléanthe a-t-il pu conserver cette physionomie platte & niaise, qui fait de-

## 206 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

mander à tous ceux dont il n'est pas connu :

*Qui est cet imbécille ?*

Une nation, & en général un corps quelconque, tient encore à ses préjugés, long-tems après que chacun des individus qui le composent y a renoncé. Voilà pourquoi la philosophie, qui s'introduit déjà si difficilement dans l'esprit des particuliers, influe encore avec plus de lenteur sur les opinions publiques.

Polyfonte, ce juge integre, s'est tellement convaincu des suites affreuses que peut avoir la partialité dans le poste qu'il occupe, ainsi que de la facilité de s'y livrer par des motifs d'amitié, de parenté ou de recommandation ; qu'il suffit de lui tenir par quelqu'un de ces endroits, pour être sûr, quelque bonne cause que d'ailleurs on ait, de se le voir contraire. De sorte qu'à force de délicatesse, Polyfonte se rend tous les jours coupable de presque autant d'injustices qu'un autre en commet par corruption. Etrange inconsistance de l'esprit humain ! Il n'y a pas jusqu'à la défiance où nous sommes de nous-mêmes, dont nous ne devions nous défier.

Quand aime-t-on le moins ? Près de rompre, au moment de la rupture, ou après avoir rompu ?

Quand le malheur est parvenu à un certain point, nous commençons à en devenir en quelque sorte jaloux, & nous trouvons mauvais

que quelqu'un prétende être plus malheureux que nous.

Que de gens ont vécu inutiles & sont morts dans l'obscurité , à qui il n'a manqué , pour être de grands hommes , que cette parole de la bouche du monarque : *soyez de grands hommes ?* C'étoit une vérité cachée sous une flatterie , que ce vers d'Ovide à Auguste :

*Ingenium vultu statque caditque tuo.*

Fast. I. lib. I.

On voit souvent des fots parler des choses qu'ils ignorent , avec une assurance qui déconcerte ceux même qui en sont parfaitement instruits , & les fait presque douter de ce dont ils se croyoient le plus certains.

Les royaumes appartiennent *de droit* à ceux qui peuvent les conquérir à la pointe de l'épée , disoit un prince qu'on a surnommé *le Bon.* (Brantôme , *vie de Montluc.*)

Nous ne demandons pas mieux que d'avoir bon marché du mérite d'autrui. Ainsi lorsqu'un homme , par sa timidité ou par sa négligence à faire valoir ses avantages , se met lui-même au-dessous de son prix , il doit être bien sûr que nous le prendrons au mot.

Je vous écris , Lisidor , & j'oublie de vous donner le titre que l'usage & la flatterie ont consacré pour vous & vos semblables Vous vous appercevez de la faute , & la relevez. Vraiment , Lisidor , vous m'y faites songer. Je vous avois

## 208 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

trop accordé ; je vous dois bien l'honneur de vous appeller *Excellence* ; mais je ne vous dois point celui de vous croire assez grand pour négliger ces niaiseries.

Quel est l'homme qui, à sa manière, ne se soit pas plus d'une fois donné le plaisir d'être tyran ?

L'amour, prétendu philosophique, de la solitude, n'est qu'un orgueil déguisé. On ne se paroît jamais si grand à soi-même que quand on est seul. Demandez aux poètes ?

Erasme & Bélise s'entretiennent depuis une heure, avec toutes les apparences du détachement & de l'indifférence. Le froid, le chaud, les nouvelles & les autres lieux communs leur fournissent tout ce qu'ils se disent ; en un mot, ils n'oublient rien pour se faire réciproquement croire qu'ils ne pensent point l'un à l'autre, & en sont cependant uniquement occupés. Durant toute la conversation, Erasme a pensé à la beauté de Bélise, & Bélise à ce qu'Erasme en pensoit.

Ces pensées n'auront de mérite qu'autant que le lecteur y reconnoîtra les siennes ; & le plus grand éloge qu'il puisse en faire, c'est de dire que je les lui ai dérobées.

Claudien n'est qu'un poète médiocre ; on y rencontre cependant quelques vers très-beaux. Chacun connoît la superbe tirade sur la prospérité des méchants. Voici encore du même auteur un distique qui présente l'image la plus vive :

*Et Luxus populator opum, cui semper adhærens  
Infelix humili gressu comitatur Egestas,  
Lib. I. in Ruf.*

On admire & l'on exalte les vertus extrêmes, parce que leur grandeur même est un prétexte pour se dispenser tacitement de les imiter. On ne dit rien des vertus ordinaires ; ce seroit trop risquer : il n'y auroit plus d'excuse.

Qui se sépare de Dieu , s'isole de toute la nature.

Le philosophe & le sot se rencontrent plus souvent qu'on ne pense. Il ne leur manque que de se reconnoître.

*Par M. P\*\*\*.  
( Mercure de France. )*

---

#### ÉLOQUENCE DE LA CHAIRE :

*Article extrait du journal de Politique & de Littérature.*

**P**endant que les champions de la basse littérature multiplient les satyres & les scandales pour attirer un moment l'attention, des hommes d'un talent supérieur se consacrent à l'utilité publique, à la défense des citoyens, & l'éloquence se rend également respectable dans son double ministère, celui de présenter l'innocence aux juges, & la vérité aux rois. M.

## 210 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

l'abbé Maury, vicaire-général de Lambéz, & abbé commendataire de la Frénade, déjà connu par ses succès dans le genre oratoire, prêchant la cene devant le roi le jeudi-saint dernier, parla sur l'aumône, & sur-tout sur celle qui convient aux princes & aux grands, important sujet dans lequel la charité évangélique peut donner de grandes leçons à tous les gouvernemens. Il recommanda spécialement aux soins paternels de notre jeune monarque, ces établissemens de charité que les pauvres ne voient qu'avec effroi, & tous les bons citoyens qu'avec douleur. Son sermon a eu à la cour le succès le plus complet. Sa péroration sur-tout a été regardée comme un chef-d'œuvre. On s'est empressé d'en tirer des copies, & nous allons la transcrire ici.

SIRE,

» L'amour de votre majesté pour le bien public, invite les ministres de la religion, à vous  
» présenter cet affligeant tableau des calamités  
» qui assiegent les asyles de l'indigence; mais la  
» charité d'un souverain doit répondre à l'étendue  
» de son autorité. La grande aumône des rois,  
» ou plutôt le tribut que Dieu leur impose envers les malheureux, c'est la justice, & c'est  
» le législateur en vous, que nous appellons ici  
» au secours des pauvres. Nous ne saurions dissimuler à votre majesté, que plusieurs établissemens consacrés parmi nous à l'humanité, portent encore le caractère des siècles barbares qui les ont vus naître; mais un seul de vos regards, peut établir l'ordre dans cette



» partie si importante de l'administration publi-  
» que. On vous dira peut-être que dans toutes  
» les grandes institutions, les grands abus sont  
» inévitables ; car c'est ainsi qu'en exagérant les  
» difficultés d'opérer le bien, on décourage les  
» meilleurs rois. Ah ! ne désespérez jamais, ni  
» des hommes, ni de vous-même. Non, Sire  
» il n'est pas impossible de permettre à l'homme  
» captif, de respirer du moins un air salubre  
» dans les prisons. Il n'est pas impossible d'ou-  
» vrir un asyle aux malheureux dans les hôpi-  
» taux, sans les y accumuler dans des lits de  
» douleur. Il n'est pas impossible d'assurer la  
» subsistance & la conservation de ces pauvres  
» enfans, que le ciel a mis sous la protection  
» spéciale du pere du peuple. Il n'est pas im-  
» possible enfin, de faire cesser les ravages de  
» la mendicité, sans y substituer les horreurs  
» du plus effrayant esclavage ; & si vous mettez  
» la main à ces œuvres de miséricorde, vous  
» éprouverez qu'avec un cœur sensible, un esprit  
» juste, un caractère ferme, la bienfaisance d'un  
» roi devient toute-puissante. Hélas ! Sire, vous  
» êtes à cet âge heureux où dans une belle ame,  
» la volonté du bien est une passion active &  
» brûlante. C'est dans la jeunesse des rois, que  
» doivent s'opérer les révolutions utiles. Dans  
» le cours d'un long regne, la sensibilité d'un  
» monarque s'émousse, son activité s'affoiblit,  
» son ame se fatigue & se rebute. Une triste  
» expérience lui apprend à moins estimer les  
» hommes ; il se voit seul & sans secours pour  
» opérer le bien qu'il voudroit faire. Cet aban-  
» don l'accable, & en cessant de croire à la ver-  
» tu, il perd le courage de la bonté. Il parvient  
» enfin à cet âge où les infirmités, l'approche  
» de la mort, le soin & l'amour de soi-même,

## 212 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

» rompent tous ses autres liens ; séparé de son  
 » peuple, il entre dans la solitude de la cadu-  
 » cité, s'endort d'un sommeil léthargique, &  
 » la nation elle-même privée alors du ressort de  
 » l'espérance, semble vieillir avec son souverain.  
 » La France a paru se ranimer, Sire, à l'aurore  
 » de votre regne ; elle a déjà repris son rang &  
 » sa dignité dans l'Europe, & nous avons vu le  
 » crédit renaître avec l'espoir de l'économie,  
 » l'honneur national s'appuyer sur la vigueur  
 » de vos conseils, & nos ports solitaires depuis  
 » si long-tems, couverts de flottes imposantes.  
 » Cet amour du bien ne se ralentira pas sans  
 » doute, & les pauvres ne seront pas oubliés  
 » dans cette régénération universelle, qui doit  
 » être l'objet de vos soins paternels. Vous les  
 » avez visités, Sire, vous les avez soulagés dans  
 » une saison rigoureuse ; mais votre vigilance  
 » royale ne se bornera point aux misères qui  
 » environnent ce palais. Votre auguste pere vous  
 » recommande du haut du ciel les établissemens  
 » publics. Pensez quelquefois, Sire, à ce qu'il  
 » auroit fait sur le trône où vous êtes assis :  
 » c'est-là ce que vous devez faire ; & si vous  
 » exécutez ses projets vertueux durant le cours  
 » de votre vie, vous partagerez sa couronne  
 » pendant l'éternité. Ainsi soit-il. »

C'est sans doute un beau ministère que celui  
 dans lequel le droit si rare de parler une  
 heure de suite au souverain, n'est exercé que  
 pour lui faire entendre ces vérités courageu-  
 ses & patriotiques, tandis qu'auprès de lui les  
 esclaves de la faveur n'emploient qu'à l'intri-  
 gue & à la flatterie ces instans rapides, si pré-  
 cieux à l'ambition, & qu'ils ont tant de peine  
 à saisir.

---

*RÉFLEXIONS sur la comédie de caractère en  
général.*

**I**L est peu d'arts sur lesquels on ait tant écrit que sur celui de la comédie, & peut-être n'y en a-t-il aucun dont on ait, de notre tems, moins conservé les vrais principes. L'impuissance d'imiter les modèles, soit de la part des auteurs, soit de celle des acteurs, a produit la confusion & l'oubli de toutes les règles.

Rien n'est si commun dans la société, où l'on juge de tout fort vite, que d'entendre dire, d'après quelque trait fugitif, ou quelque nuance passagère d'un caractère quelconque : *Voilà qui seroit excellent au théâtre.* Si l'on en croit ces juges suprêmes qui, de l'autorité nécessaire pour décider, n'ont que le ton à-peu-près, tout est matière à scène ; & c'est communément d'après ces idées trompeuses que les jeunes gens présentent sur nos théâtres ce qui nous y paroît ou trop petit, ou trop forcé, & sur-tout trop éloigné d'une nature ordinaire, dont on ne peut s'écarter qu'en cessant d'être utile, puis-que l'ouvrage ne ressemble plus à rien.

Pour nous renfermer dans l'objet de ces réflexions, il faut observer que Molière, Regnard, & quelques autres qu'il est permis de nommer après eux, ont joui de l'heureux avantage d'entrer dans la carrière dramatique, & d'y

## 214 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

faisir les caractères les plus saillans , les plus prononcés & les plus actifs.

Parmi ceux qu'ils nous ont laissés, il en est qui demandent la plus grande attention pour les garantir des ressemblances qu'ils sont toujours prêts d'avoir avec les caractères déjà développés par des mains habiles. Tel seroit , par exemple, celui du *Méfiant* , qu'on n'a point encore mis sur la scène. Si le personnage soupçonneux est amant , sa méfiance va se confondre avec la jalousie. L'offrira-t-on du côté de l'intérêt , il va tomber dans l'avarice , sur laquelle Molière a laissé si peu de chose à dire. Ces écueils cependant , ne nous paroissent pas inévitables ; mais , qu'on y réfléchisse , il n'y a qu'un pilote exercé autant qu'habile , qui puisse mettre , en pareil cas , sa nacelle hors de danger.

Il est des caractères qu'on pourroit appeller *negatifs* , relativement à l'action théâtrale. Leur essence est de ne point agir ; les mettre en mouvement , c'est les dénaturer. Le *Philantrope* ne pouvoit s'étendre au-delà d'un acte. Le *Paresseux* , le *Négligent* ne pouvoient faire que des comédies froides , & c'est ce qui est arrivé. La seule manière de montrer de pareils caractères , c'est de les laisser appercevoir , comme en passant , dans une intrigue intéressante & vive par elle-même ; mais alors c'est à une imagination agissante & gaie à créer cette intrigue. Nous ne pouvons nous empêcher de le dire , l'imagination , sans doute , est une chose rare , puisque nous voyons tant d'ouvrages dramatiques dont

les fables jettées dans les moules anciens & connus, paroissent devoir si peu à cette faculté brillante & précieuse de l'esprit.

Lorsque nous invoquons ici l'imagination, ce n'est point cette débauche, ce délire des conceptions, cet amas d'in vraisemblances & de folies qu'ont admis plus d'une fois les théâtres Espagnol, Italien & Anglois, & dont nos contes de fées sont remplis; c'est cette chaleur créatrice de l'esprit, qui enfante, qui lie les situations dans lesquelles le caractère doit offrir ses ridicules les plus piquans, qui, fidelle à la nature, & sans abandonner les convenances de l'art, fait un tout agissant & vraisemblable de ces situations qu'elle s'est choisies.

Quelqu'un l'a observé : la Bruyere, en peignant un hypocrite qu'il avoit grande envie de faire préférer à celui de Moliere, a prouvé le peu de connoissance qu'il avoit du théâtre. Son *Onuphre* ne fait aucune démarche, aucune action qui puisse faire tomber son masque; il ne se permet rien de ce qui le compromettrait; il est trop adroit, dit-il, pour faire ou pour dire tout ce que le *Tartuffe* se permet de dire ou de faire.... Dès-lors, *Onuphre* n'est plus un sujet théâtral; un caractère toujours caché, toujours intérieur, est ce qu'il y a de plus opposé à l'esprit de la scene : il est d'ailleurs, dans la société vingt *Tartuffes* contre un *Onuphre*.

Il y a d'autres caractères si essentiellement & si tristement nuisibles à la société, qu'ils excluent la plaisanterie, & étouffent le rire même de l'esprit; c'est l'indignation qu'ils excitent;

ils dénatureroient l'art du théâtre comique ; s'ils s'y présentoient. Tout homme qui blesse plus que les bienfaisances du monde , qui se fait un jeu des loix les plus sacrées , qui ne connoît ni moralité , ni pudeur , ni le droit d'autrui , est soumis à d'autres juges que nos censeurs dramatiques , il faut leur abandonner leurs coupables. Tout excès qui déshonore , qui avilit même le personnage , n'est plus du domaine du vrai poète comique ; le romancier dramatique peut s'en emparer , chercher à attendrir sur le sort des victimes du monstre qu'il peint , sauf à lui à ne savoir comment dénouer son drame bourgeois , attendu qu'il n'y a que l'ordonnance criminelle qui puisse prononcer sur telle espece de coupables , & que la perte de quelques avantages ne suffit pas pour la punition du dépositaire infidèle , du lâche ravisseur , du juge inique , & de beaucoup d'autres.

La vraie comédie ne doit voir dans les passions humaines que ce qu'elles ont de ridicule ; les suivre jusqu'aux excès où elles peuvent se porter , c'est perdre de vue l'art de Molière : *Orosmane* & *Sganarelle* sont deux jaloux ; mais le dernier convient seul au poète comique , dont la leçon ingénieuse & adroite doit corriger ses spectateurs en les amusant. Il leur fera , au plus , entrevoir quelquefois les extrémités où ils peuvent être conduits par ces mêmes passions ; mais s'il s'appesantit , il n'est plus qu'un dialogiste moral ; s'il met sous nos yeux ces personnages révoltans dont on détourne les regards dans la société , le drame triste a pris la place de

de la comédie , & l'auteur ne sera plus compris parmi les successeurs de nos maîtres dans l'art comique.

Le célèbre Regnard , auquel nous devons l'excellente comédie du *Joueur* , étoit lui même entraîné souvent par cette passion ; il n'ignoroit aucune des infâmies où elle peut conduire ; mais fidele aux principes de son art , il n'avilit point son principal caractère , qui cesseroit de pouvoir servir d'exemple à la société honnête , si la passion le dégradait à un certain point. *Tout-à-bas* , qui ne paroît un moment dans la piece que pour indiquer le danger où s'expose un joueur en vivant avec des gens sans principes , sans mœurs & sans probité ; ce *Tout-à-bas* n'est pas une seule fois en scene avec Valere , dans le personnage duquel les joueurs que veut corriger Regnard , ne voudroient plus se reconnoître s'il ne s'indignoit point , comme son pere , de la leçon que vient lui offrir ce maître de friponnerie. Tel est l'art de la comédie dans ses vrais principes ; en voulant s'en écarter , on n'est ni plaisant , ni utile , on disserte , on moralise , on ennuie , & voilà le sort de la plupart des prétendues comédies qu'on nous donne aujourd'hui.

Dans l'étude que fait un auteur de tel ou tel caractère , il doit , s'il veut le présenter au théâtre , s'arrêter au point où ce caractère cesse d'être ridicule , & en abandonner les excès possibles , mais qui rendroient son personnage insoutenable. Où Moliere n'auroit-il pas pu porter l'affreuse misanthropie si ce législateur du théâtre n'en avoit pas voulu respecter les loix , en

## 218 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

modélant son caractère sur celui de Cimon ! Tout excès révolte , & n'a pas besoin de la censure dramatique ; on n'offense point impunément les grandes loix de la société ; on n'en trouble pas l'ordre & l'harmonie sans qu'elle s'y oppose. Laissons , à ces égards essentiels , prononcer ses chefs & ses magistrats ; les seules incommodités qui soient confiées à l'écrivain comique , c'est le ridicule , c'est l'oubli des bienfaisances ; il méconnoît sa véritable mission dès qu'il entreprend au-delà.

On ne manque jamais d'opposer à cette règle le caractère de *l'Imposteur*, qu'a traité Molière ; mais de combien de comique ce génie étonnant ne l'a-t-il pas enveloppé pour l'approprier à la sienne ? Aucune loi , d'ailleurs , n'est portée contre l'hypocrisie , qui se met si aisément à l'abri de toute crainte , à la faveur des intérêts du ciel , dont elle a l'art de se faire un *manteau révérend*. Si l'on ajoute encore que , par le dénouement trop légèrement critiqué de ce chef-d'œuvre , le crime de Tartuffe y reçoit , par l'indignation du souverain , & par la peine de la prison où il est entraîné , le juste châtimement de sa lâche imposture , on verra que cet exemple ne défend personne , & que , laissant subsister la règle en son entier , il est la preuve qu'on ne peut offrir aux spectateurs un personnage odieux & vil , qu'en le séparant de la société qu'il outrage , & en le punissant d'une manière proportionnée aux circonstances & à la gravité de ses vices ; ce qu'il seroit impossible de faire sans appeller dans les dénouemens



de nos pieces la force coactive de nos loix criminelles, & nous laissons à penser ce que deviendrait alors cet art inventé pour rendre les hommes meilleurs en les amusant.

(*Journal encyclopédique.*)

---

LE PORTRAIT DE DERCILLY.

**V**ous connoissez Dercilly ? — Oui, c'est mon ami. — Qu'en pensez-vous ? — Beaucoup de bien ; c'est un homme charmant, de bonne société, fort accueilli des femmes, enfin c'est un galant & honnête homme. — Tous ses amis, ses simples connoissances même, m'en parlent ainsi que vous. Je suis tenté de vous croire, je vous croirois même avec plaisir ; mais Dercilly n'a que cinq cens louis de rente, & Dercilly a une maison montée, des gens, un équipage des plus brillans. — Cela empêche-t-il d'être un homme charmant, un honnête homme ? — Non assurément ; mais Dercilly, dit-on, joue pour soutenir sa maison ; elle est tous les jours le rendez-vous d'une infinité de jeunes gens de qui le sort journalier du jeu fait toute l'existence. Dercilly est de toutes leurs parties ; il n'est pas heureux & perd souvent. — J'en conviens, mais c'est un beau joueur ; vous auriez de la peine à démêler dans ses mouvemens ou sur son visage s'il perd, ou s'il gagne. Souvent quand il perd, il est gai, plaisant, il rit même le premier de l'opiniâtreté de sa mau-

## 220 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

vaïse fortune. Gagne-t-il, il est modeste, il plaint les joueurs que le sort maltraite, il leur offre de l'argent; il fait plus, il les presse d'en accepter. Il n'est pas possible de mettre plus de noblesse dans ses procédés. — Je l'avoue; mais il doit à tous ses gens, leur emprunte même dans des momens de crise, il est souvent aux expédiens; le sellier lui a porté, ce matin, un mémoire considérable sur lequel il n'a reçu depuis deux ans qu'un très-léger à-compte; dix tailleurs ont renoncé à l'habiller, plusieurs le poursuivent; il est vrai qu'il a toujours eu la prudence de refuser d'arrêter leurs mémoires. Dercilly reçoit vingt billets doux tous les matins; mais il n'est pas de jours qu'il ne reçoive autant d'assignations. Ce diamant magnifique qui brille à son doigt, il le doit encore à une veuve qui, après la mort de son mari, le lui a vendu pour en placer l'argent afin de soutenir sa fille au couvent. — Je fais tout cela, mais Dercilly a une tante immensément riche, il en est l'unique héritier; à la mort de cette bonne dame, toutes les dettes de Dercilly se trouveront payées. — Si cette tante vit encore long-tems! Elle a soixante-sept ans. — Mais si elle se remarie? — A cet âge! elle n'en fera rien, à coup sûr. — Non, car elle est mariée d'avant-hier, elle a épousé un jeune homme à qui elle a donné tout son bien, & Dercilly se trouve aujourd'hui accablé de dettes qu'il ne pourra jamais acquitter. Dercilly est-il un honnête-homme;

(Journal de Paris.)

*LETTRE adressée à M. de la Harpe, sur le jour de la célébration de la Pâques de l'année 1778.*

**V**ous voudrez bien permettre, Monsieur; que j'aie l'honneur de vous faire part de la remarque que je viens de faire au sujet de la fête de pâques, qui, dans tous les calendriers de cette année, est placée le 19 avril, tandis qu'elle devroit être, ce me semble, le 12 dudit mois. Je me souviens que dans le tems que j'étois au college, à l'instruction que l'on nous faisoit sur la fête de Pâques, l'on nous enseignoit que c'étoit une fête mobile qui se trouvoit tantôt dans un mois, tantôt dans l'autre, & que pour que toute la chrétienté pût célébrer cette fête le même jour, il avoit été arrêté que tous les ans elle se solenniseroit le premier dimanche d'après le 14 de la lune de mars, ou communément dit le premier dimanche de la pleine lune de mars. Et cette année, M. elle se trouve le second dimanche de la pleine lune, comme vous pouvez le vérifier.

Voici ce que je viens de trouver, à ce sujet, dans la vie de Saint-Irenée, martyr, né en Grece vers l'an 120, & évêque de Lyon.

» Il y avoit long-tems que les fideles étoient  
 » partagés au sujet de la fête de pâques, les  
 » uns croyoient qu'il falloit la célébrer le 14  
 » de la lune après l'équinoxe, ou quelque jour

» de la semaine qu'il arrivât : & c'étoit la pratique de l'Asse-mineure : d'autres soutenoient que l'on ne devoit solemniser la résurrection de Jesus-Christ que le dimanche. La différente pratique que l'on suivoit sur cela dura fort long-tems sans troubler la paix de l'église. Mais le pape Victor qui succéda à Saint Eleutheré, voulut réduire toute l'église à l'uniformité sur ce point : on rassembla des conciles en différentes provinces, & Saint-Irénée en tint un aussi dans les Gaules. Par-tout il fut arrêté que l'on devoit célébrer la pâques le dimanche d'après le quatorzième de la lune, suivant l'usage de Rome, & non le quatorzième même, suivant l'usage des Asiatiques. «

Comme il a toujours été d'usage, & même réglé, comme vous voyez, de célébrer la pâques le premier dimanche de la pleine lune de mars, & que cette année elle est reculée de huit jours, oserois-je vous prier de faire décider ce cas qui n'est nullement ordinaire ; & je crois, moi, Monsieur, que si il n'y a pas d'autres raisons que le défaut de calcul des astronomes, pour remettre les choses dans leur état naturel, le carême cette année ne devoit avoir que cinq semaines, & pour-ors conformément aux anciens usages nous célébrerions la pâques le premier dimanche d'après le 14 de la lune, & pâques se trouveroit le 12 avril au lieu du 19 qu'il est placé dans le calendrier.

J'ai l'honneur d'être, &c.

*Le baron de LARCHIER, lieutenant des marchaux de France, & officier au régiment de Bourgogne, cavalerie.*

*Nota.* Dans l'histoire des conciles, par M. Hermand, chapitre V., il est dit que dans le concile de Nicée le premier règlement que l'on fit fut de fixer le jour que l'on devoit célébrer la fête de pâques, & on ordonna que toutes les églises feroient la solennité de la résurrection non plus le 14 de la lune, mais le dimanche qui suivroit la pleine lune après l'équinoxe du printems.

---

*RÉPONSE à la lettre précédente.*

*P R I N C I P E S.*

1°. **L'**Equinoxe du printems, selon le calendrier ecclésiastique, a été établi par le concile de Nicée au 21 mars, indépendamment de l'équinoxe astronomique.

2°. L'épacte courante de l'année dans le calendrier désigne le jour de la nouvelle lune ecclésiastique, ainsi le quatorzième jour après la nouvelle lune est le jour de la pleine lune ecclésiastique.

3°. La Pâque doit être célébrée, non pas le 14 de la lune de mars ecclésiastique, s'il arrive un dimanche, mais toujours le dimanche qui suit immédiatement le 14 de la lune ecclésiastique de mars dans l'ordre des épactes établi dans le calendrier par Grégoire XIII.

*Règle pour trouver le jour de Pâques.*

1°. On cherche dans le calendrier à quel jour

## 224 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

du mois répond l'épacte de l'année dont il s'agit, ce qui est la même chose que le jour de la nouvelle lune ecclésiastique, entre le 8 mars inclusivement, & le 5 avril aussi inclusivement.

2°. Ayant trouvé le jour auquel répond l'épacte de l'année, on compte 14 jours, en y comprenant celui auquel est assigné l'épacte de l'année, en avançant dans l'ordre des jours & des mois, pour lors le jour auquel tombe le 14 est celui de la pleine lune ecclésiastique.

3°. Enfin, sans avoir égard à ce que ce jour, trouvé pour être celui de la pleine lune paschale, soit un dimanche ou non, on descend dans l'ordre des jours, & le premier jour auquel répond la lettre dominicale courante de l'année doit être le jour de Pâques.

### E X E M P L E.

*En l'année 1778, l'épacte est 1, la lettre dominicale est D.*

1°. On cherche l'épacte 1 dans le calendrier, entre le 8 mars & le 5 avril inclusivement, on la trouve à côté du 30 mars. Ainsi voilà le jour de la nouvelle lune ecclésiastique le 30 mars.

2°. On compte 14 jours depuis le 30 mars, en y comprenant ledit 30 mars, on trouve que le quatorzième jour, ou le jour de la pleine lune paschale ecclésiastique tombe au 12 avril, lequel est un dimanche; mais selon le troisième

principe on ne doit jamais célébrer la Pâque le jour de la pleine lune pâschale.

3°. On cherche dans le calendrier le jour le plus prochain auquel répond la lettre dominicale *D* courante pour l'année 1778, on la trouve à côté du 19 avril, par conséquent on a dû célébrer le jour de Pâques en 1778 le 19 avril.

DESPAGNE, *Minime.*

(*Journal de politique & de littérature.*)



## POÉSIES FUGITIVES.

## É P I T R E

SUR LA FORCE ET LA FOIBLESSE DE  
L'ESPRIT HUMAIN.

QUAND je compare à ces globes sans nombre,  
A ces soleils dans le ciel suspendus,  
Ce grain de sable informe, aride & sombre,  
Où l'homme & l'ours habitent confondus;  
Humilié de la foiblesse humaine,  
Laisant errer mes yeux autour de moi,  
Je me demande : est-ce là le domaine  
Cù la nature a confiné son roi?

Et, si l'enceinte où se borne ma vue,  
Le cercle étroit que décrivent mes yeux,  
Et dont j'ai fait la limite des cieux,  
N'étoit encor qu'un point dans l'étendue;  
Loin des soleils qu'observe Cassini,  
Si l'éternel a, de ses mains fécondes,  
Laisse tomber des millions de mondes,  
Les a semés dans l'espace infini;  
Dans cet abîme immense, inaccessible,  
Où te chercher, atôme imperceptible,  
Monde terrestre? Et nous, tes habitans,  
Que sommes-nous dans l'espace & le tems?

Et cependant voyez l'homme en sa sphere;  
Voyez, ami, cet être ingénieux,  
De la nature, émule industrieux,



L'étudier au moment qu'elle opere ;  
 Suivre son cours, épier son dessein ,  
 Et, de ses loix dévoilant le mystere ;  
 Chercher les arts renfermés dans son sein.

Si l'homme est grand, c'est par ce don si rare  
 De suppléer à la nature avare ;  
 C'est quand le feu, ce fléau menaçant ;  
 Sous son empire, esclave obéissant ,  
 Vient , dans ses mains , amollir & dissoudre  
 Ce fer , bientôt le rival de la foudre ,  
 Ce fer terrible , & des présens des cieux ,  
 Le plus funeste ou le plus précieux.

Si l'homme est grand, c'est quand lui-même en  
 butte

Aux élémens contre lui déchainés,  
 Par son adresse, il évite sa chute ;  
 Qu'en un palais il transforme sa hutte ;  
 Et qu'il apprend aux marbres étonnés  
 A se suspendre en voûte façonnés.

C'est quand il ose élever sur les ondes  
 Un pont flottant qui joindra les deux mondes ;  
 Lorsqu'il commande à l'humide élément  
 Sous ses vaisseaux de fléchir mollement ;  
 Qu'il tient les vents enchainés dans la toile ;  
 Et, si le ciel s'obscurcit un moment ,  
 Au fer mobile, animé par l'aimant ,  
 Laisse le soin de diriger la voile.

Est-ce à l'instinct, secondé du hasard ;  
 Que l'homme a dû ces prodiges de l'art ?  
 Non, c'est à toi, compagne du génie ,  
 Raison céleste , immortelle Uranie.  
 Mais l'infidélité, enclin à te trahir ,  
 Porte avec lui ta secrette ennemie ;  
 Et, dans tes droits souvent mal affermie ;  
 A ta rivale on le voit obéir.

Fille des sens, aimable enchanteresse ,  
 Vive & féconde imagination ,

## 228 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Quels sont tes jeux & ta séduction ?  
 Tu captivois les sages de la Grece ;  
 Tu les trompois ces crédules amans ;  
 Pour la nature , ils prenoient tes fantômes :  
 Pour son histoire , ils donnoient tes romans.  
 L'un , dans ton sein puisoit ses élémens :  
 L'autre , à ton gré , combinait ses atômes.  
 Chacun se livre à tes songes divers ;  
 Par une secte , une secte est chassée ,  
 Par une erreur , une erreur effacée ;  
 Chaque système est un nouveau travers ,  
 Et du Portique , en passant au Lycée ,  
 C'est un autre ordre , un nouvel univers.

Et ! toutefois quel respect fanatique  
 Pour ces erreurs n'ont pas eu nos ayeux ?  
 Malheur à qui leur défilait les yeux !  
 Malheur à qui touchoit l'idole antique !  
 Si Copernic ose briser les cieux ,  
 De Ptolomée , il brave le tonnerre ;  
 Si Galilée ose apprendre à la terre  
 Qu'elle se meut , c'est un séditieux ,  
 A qui par-tout on doit livrer la guerre.  
 C'est-là qu'on voit ce qu'il en a coûté ,  
 Pour nous tirer de cette longue enfance ;  
 Comme un fléau , le vrai fut redouté ,  
 Et contre lui , l'homme étoit en défense.

Bacon parut dans ces tems orageux.  
 Des préjugés ennemi courageux ,  
 Sur la physique il jette un œil sévère.  
 C'est un abyme où , d'écueil en écueil ;  
 Il voit flotter l'ignorance & l'orgueil.  
 A la lueur trompeuse & passagère  
 Des feux volans répandus dans la nuit ;  
 Il voit errer l'opinion légère ,  
 Qu'un souffle élève & qu'un souffle détruit.  
 » Où sommes-nous , dit-il ? quelle démence  
 » Nous fait voguer sur cette mer immense

» Sans gouvernail & dans l'obscurité ?  
» Ployons la voile où finit la clarté.  
» C'est bien assez qu'une vaine imprudence  
» Ait égaré l'univers deux mille ans ;  
» Sachons douter. La tardive évidence  
» Veut qu'on la suive, & non qu'on la devance ;  
» Et la raison doit marcher à pas lents «.

Mais des mortels peut-être le plus digne  
De l'éclairer , l'égara de nouveau :  
Lui qui , joignant le compas au niveau ,  
De l'évidence avoit tracé la ligne.  
Descarte enfin , infracteur de ses loix ,  
Livré lui-même à l'attrait du génie ,  
Se fait un monde & dispose à son choix  
De la matiere à son gré définie.  
Son plan , sublime en sa témérité ,  
Honoroit trop la foible humanité.  
Avec nos sens , & du point où nous sommes ;  
De ce grand tout saisir l'extrémité ,  
Tel est ce plan qu'il avoit médité ,  
Digne d'un Dieu , mais trop grand pour des hommes.

Newton , plus sage en sa timidité ,  
Autour de lui chercha la vérité.  
Dans sa retraite , asyle du silence ,  
En mesurant les cieux , il les balance.  
Tout est soumis à la commune loi :  
Tout , dans le monde , attire tout à soi.  
Que tour-à-tour la mer s'enfle & s'affaisse ,  
La même cause & l'élève & l'abaisse.  
Qu'une comete aux cheveux enflammés ,  
Ait fait pâlir nos ayeux allarmés ,  
Tremblans de même , au retour d'une éclipse :  
L'homme aujourd'hui la voit sans s'effrayer ,  
Hâter sa course , & tracer son ellipse ,  
Dont le soleil est le brûlant foyer.

Poursuis , mortel : sur la nature entière ,

## 230. L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Il t'est permis d'étendre tes regards ;  
De calculer sa marche & ses écarts ;  
D'analyser un rayon de lumière :  
Mais garde-toi de sonder les secrets  
Que Dieu dérobe à tes yeux indiscrets ;  
De demander à la cause première  
Quel fut son plan , ni quels sont ses décrets.  
Je crains sur-tout un savant dogmatique ,  
Qui , d'un air grave & d'un pas méthodique ,  
Me fait marcher dans une obscure nuit ,  
En m'annonçant la clarté qui me fuit.  
Rêveurs fameux , dans l'essence des choses ,  
Avec quel sens croyez-vous pénétrer ?  
Par quel détour m'y ferez-vous entrer ?  
Nous éprouvons les effets : mais les causes  
Qui peut les voir ? qui peut les démontrer ?  
Le mouvement, la durée & l'espace  
Sont un chaos ténébreux & profond ,  
Où mon esprit s'abîme & se confond.  
De la matière on touche la surface :  
Mais qui jamais en a sondé le fond ?  
Je vis , je sens , un Dieu m'a donné l'être ;  
Je ne fais quoi , que j'appelle des corps ,  
Ebranle en moi je ne fais quels ressorts :  
Voilà , je crois , tout ce qu'on peut connoître  
De soi , du monde , au-dedans , au-dehors ;  
Des vérités voilà quel est le nombre.  
Sages altiers , en avez-vous appris  
Une de plus ? vous nous en donnez l'ombre.  
L'illusion regne dans vos écrits :  
Embellissez du moins cette chimère ;  
Souvent Platon est menteur comme Homère :  
Mais il en a le vivant coloris.  
Sombre Pascal , tu n'as peint que toi-même ,  
En nous faisant la peinture d'autrui.  
Plus ingénu , Montaigne , sans système ,  
Nous a peint tous , en nous parlant de lui.

J'aime un censeur qui fait un badinage  
 De ses leçons : c'est l'adresse du sage.  
 L'homme est farouche : il faut l'appivoiser ;  
 Il est enfant : il le faut amuser.  
 Ne m'offrez donc qu'un miroir véridique ,  
 Qui , sans flatter , corrige en imitant.  
 Peintre infidèle , injurieux critique ,  
 S'il me noircit , je le brise à l'instant.  
 Censeurs amers , votre sombre sagesse  
 N'est point la mienne , & je m'en applaudis.  
 Un Dieu , sans doute , avec plus de largesse ,  
 M'a pu doter ; quelquefois je lui dis :  
 » Qui t'empêchoit de me donner des ailes ,  
 » Comme à l'oiseau qui plane aux champs de  
 » l'air ?  
 » Né pour jouir des clartés immortelles ,  
 » Etois-je fait pour ramper comme un ver ?  
 » Mixte bisarre & du linge & de l'ange ,  
 » D'un feu divin par ton souffle animé ,  
 » Les yeux au ciel & les pieds dans la fange ;  
 » Par un corps vil devois-je être opprimé ?  
 » De biens , de maux , à quoi bon ce mélange ?  
 » Ah ! plus heureux , t'aurois-je moins aimé ?  
 Puis tout-à-coup : » suis-je si misérable ?  
 » Dis-je à moi-même , il faut me consoler.  
 » Un sort plus doux eût été préférable :  
 » Mais , tel qu'il est , me doit-il accabler ?  
 » Ramper , voler , sont au fond même chose.  
 » Qu'importe , hélas ! où l'atôme repose ?  
 » L'onde , la flamme , ou tel autre élément ,  
 » Subtil , épais , clair , obscur , sec , humide ,  
 » N'est bien ou mal que par le sentiment.  
 » Qu'on en reçoit : où la douleur réside ,  
 » Là , tout est mal : où le plaisir préside ,  
 » Là , tout est bien. Le bœuf & la fourmi ,  
 » L'homme & la brute ont le même ennemi :  
 » C'est la douleur ; elle est un mal sans doute ;

## 232 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» A la nature , il vient je ne fais d'où :  
 » Mais c'est le seul enfin qu'elle redoute.  
 » Non, tu n'es point un mal , cruelle goutte ;  
 » Disoit un sage , & ce sage étoit fou. »

A cela près , tout est bien dans le monde.  
 Pour nos besoins , la nature est féconde.  
 Qui n'a qu'un sens ne connoît qu'un plaisir ,  
 Mais il suffit à qui n'a qu'un desir.

La taupe , heureuse en fuyant la lumière ,  
 Dans les sentiers qu'a creusé son museau ,  
 Se dit tout bas : » que je plains cet oiseau  
 » Dont le soleil éblouit la paupière !

» Il fuit la flèche , il se prend au réseau : »

Je suis , comme elle , aveugle en mon espece.

Je le fais bien : mais faut-il pour cela

Me désoler , m'injurier sans cesse ?

Me suis-je fait ? me suis-je placé-là ?

-- L'homme est superbe , il se flatte , il s'oublie !

-- Qu'importe encor ?... cette utile folie

L'élève seule au dessus du néant.

-- Il est un nain : il se croit un géant.

-- Laissez-le faire : il trouvera bien vite

De sa grandeur l'affligeante limite ;

C'est un malheur d'être foible & léger :

Mais un plus grand , c'est de s'en affliger.

Si la fourmi , roulant deux grains de seigle ,

Croît entasser Ossa sur Pelion ,

Pour la punir de la rebellion ,

Du haut des cieux , verrons-nous fondre l'aigle

De Jupiter ? Pour lui , quel ennemi !

Il rit de l'homme ; il rit de la fourmi.

Non , dans l'excès d'un zèle attrabilaire ,

Vous avez beau m'annoncer son courroux :

Ce grand moteur que vous nommez jaloux ,

Ainsi que vous , ne sent pas la colère ;

Et je serai reçu , sans vous déplaire ,

Entre ses bras , tout aussi-bien que vous.

De mon bonheur , consolez-vous d'avance :  
Pour son plaisir , un Dieu m'a fait : eh bien !  
Je tâche aussi qu'il m'ait fait pour le mien.  
Il me permet une douce existence.  
Cueillir des fleurs , en former le lien  
Des foibles jours dont il est le soutien ,  
Ce n'est qu'user des dons qu'il me dispense.  
Je vous révolte , & vous voudriez bien  
Que , pour l'honneur de votre prévoyance ;  
Il me damnât : mais il n'en fera rien.

Laissez-nous donc , importuns moralistes ,  
Jouer en paix , & cessez d'accuser  
Les gens de bien qui savent s'amuser.  
En êtes-vous meilleurs , quoique plus tristes ?  
Contre lui même , inspirez de l'effroi ,  
A l'envieux qui ne se plaît qu'à nuire ,  
A ce cœur bas , sans pudeur & sans foi ;  
A ce brigand qui regne pour détruire ,  
Et dont la force est la suprême loi.  
Mais nous , amis de la nature humaine ;  
Nous , dont le cœur n'a que de doux penchans ;  
Contre nous seuls , aurions-nous de la haine ?  
Ferions-nous pis , si nous étions méchans ?  
Pourquoi troubler , par vos plaintes ameres ,  
De nos plaisirs les lueurs passageres ?  
Ils sont si courts & si peu dangereux !  
On les compare à des ombres légères :  
Soit ! mon sommeil est embelli par eux.  
L'amour , le vin , nos amis , nos bergeres ;  
Sont de faux biens : mais ils flattent nos vœux.  
Ah ! laissez-nous ces douceurs mensongeres :  
Avez-vous peur qu'on ne soit trop heureux ?

## E P I G R A M M E.

AH ! treve amour , treve quelques momens !  
 Et souffre au moins que ma muse respire ;  
 Trop j'ai vanté les plaisirs des amans :  
 Chantons Damis , le soutien de l'empire.  
 Qu'il est prudent , même alors qu'il se bat !  
 Pour ses chevaux , quels soins ! comme il les  
     traite ! ...  
 L'un est boiteux , & le mene au combat :  
 L'autre est rapide , & sert pour la retraite.  
*Par M. MASSON DE MORVILLIERS.*

## É P I T R E A J U L I E .

LA fille d'Auguste , dit-on ,  
 Célèbre autrefois sous ton nom ;  
 Brûla pour le galant Ovide ;  
 Et celui-ci , trop peu secret ,  
 Suivant sa vanité pour guide ,  
 Banni par lettre de cachet ,  
 Au fond des déserts de Scythie ;  
 Alla finir sa triste vie ,  
 Pour n'avoir pas été discret.  
 Moi , dans l'ardeur qui me domine ;  
 Près de ta friponne de mine ,  
 Je n'ai point ce risque à courir ;  
 Nous pouvons tous deux nous chérir ;  
 Et sans craindre qu'on le remarque ,  
 Donner à nos feux libre cours :  
 Empereur , prince , ni monarque .



N'ont rien à voir dans nos amours.  
Aussi veux-tu que je t'adresse  
Quelque fleurette dans mes vers :  
Mais je n'ai point, je le confesse,  
Cet orgueil d'afficher mes fers.  
C'est toujours par délicatesse  
Que j'ai peu chanté ma maîtresse ;  
Et c'est offenser, selon moi,  
Celle à qui l'on donna sa foi,  
Que de divulguer sa tendresse :  
Le myrthe est ennemi du vent ;  
Arbre d'amour & du mystère,  
Il cherche préférentiellement  
Les abris d'un clos solitaire,  
Et mourroit bientôt en plein champ.  
On doit féliciter Catule,  
Properce, Gallus & Tibulle,  
De n'avoir chanté que leurs feux ;  
Leur indiscretion charmante,  
Nous a valu ces vers heureux,  
Qui, semés de tendres aveux,  
Ainsi qu'une source abondante,  
Du fond de leur cœur amoureux,  
Couloient sous leur plume élégante.  
J'aime bien mieux en vérité,  
Même, cette publicité,  
Qu'ils donnoient jadis à leurs flammes,  
En ornant du nom de leurs dames,  
Leurs hymnes, chauds de volupté,  
Que cette réserve traîtresse  
Des vains rimeurs de notre tems,  
Dont les hommages transparens  
Laisent deviner leur Lucrece ;  
Qui de sang froid parlent d'ivresse,  
De feux & de transports brûlans :  
Auteurs & galans par manie,  
Encore enfans par le génie.

Mais amans déjà vétérans.  
 Tous ces Narcisses demi-chauves,  
 Qui n'ont vécu qu'en des alcôves,  
 Si l'on en croit à leurs écrits,  
 Et dont les frivoles esprits  
 Font si souvent gémir les presses  
 En l'honneur de leurs billets doux,  
 Feroient mieux pour eux & pour nous  
 De n'ennuyer que leurs maîtresses.

*Par M. LE MIERRE.*

### É P I G R A M M E.

**L**ES Arabes ! les Juifs, ouf ! ouf, je n'en puis plus !

Ose-t-on écorcher les gens de cette sorte ?  
 Pour enterrer ma femme , exiger vingt écus !  
 J'aimerois presque autant qu'elle ne fût pas morte.

*Par M. L. PONS.*

### L E P R I N T E M S.

**Q**UELS parfums ! quels accords ! quelle vive lumière

Disipe l'infidèle essain

Dés songes trompeurs du matin ;

Qui voltigeoient sur ma paupière !

Une céleste joie a pénétré mon cœur.

S'exhalant par degrés , une fraîche vapeur

Dans l'air au loin vient se répandre ;

J'entends les accens du bonheur....

Printems, heureux printems , c'est toi qui va descendre.

De myrthe & de roses paré,  
De ta jeune cour entouré,  
Tu vas paroître, & tu vas rendre  
Aux bois rians leurs doux concerts,  
A nos prés leurs couleurs nouvelles,  
Aux zéphirs leurs brillantes aîles,  
Les jours sereins à l'univers.

De rompre le bouton qui la tient prisonniere,  
Chaque fleur semble se hâter :  
Chacune veut se disputer  
L'honneur de fleurir la premiere,  
Pour t'envoyer son pur encens,  
Et, la premiere, offrir son hommage au printems.  
Les zéphirs, dans leurs jeux folâtres,  
Ont devant toi chassé les aquilons ;  
Ces Dieux légers ont pour théâtres  
Les côteaux, les champs, les vallons.  
Ils s'égarent sur nos rivages,  
Se dispersent dans les forêts,  
Et sous la voûte des feuillages,  
Deviennent confidens des amoureux secrets.

L'un d'eux à plaisir se rappelle  
L'asyle, où, vers le soir, son regard indiscret  
Surprit dans le fond d'un bosquet,  
Une beauté tendre & rebelle,  
Qui, sous la verdure nouvelle,  
Et se croyant seule, écoutoit  
L'air qu'un berger chantoit pour elle.  
L'autre, avec un souris malin,  
Contemple ce lit de fougere,  
Où, dans son vol plus libertin,  
Soulevant la gaze légère,  
Il fit rougir une bergere  
Par l'audace de son larcin.  
Et de ton regne & de tes fêtes,

## 238 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Printems, j'attendois le retour :  
L'enfant aîlé, le Dieu d'Amour,  
Te doit l'honneur de ses conquêtes.  
Il te laisse régner pour régner à son tour ;  
Et parcourant des yeux les tranquilles bocages,  
Te presse d'épaissir leurs fortunés ombrages,  
Qui serviront sa gloire avant la fin du jour.

*Par M. le marquis DE PEZAI.*

---

## LE MORT PARLANT,

### C O N T E ,

*Tiré des Facéties du Pogge.*

**J**ADIS à Rome étoit un bon garçon ,  
Nommé Simplicie , animal si crédule ,  
Qu'on le voyoit donner , sans nul soupçon ,  
Dans un panneau , tant fut-il ridicule.  
Pour s'amuser , certains drôles un jour  
Firent complot de lui jouer un tour  
D'espece neuve , & trop cruel sans doute.  
L'un de ces gars , aposté sur sa route ,  
Vint l'aborder , d'un air tout stupéfait :  
„ Eh ! mon ami , comment te voilà fait !  
„ S'écria-t-il : par quelle maladie ,  
„ Ta face est-elle à ce point enlaidie ? “  
„ Malade , moi ! parbleu je ne sens rien :  
„ Vous plaisantez , je me porte fort bien. ”  
Un autre arrive , & redoublant la dose ,  
Lui fait , du moins , croire à demi la chose.  
Mais un troisieme enfin complètement  
Le persuade. “ Etes vous homme sage ,  
„ De vous montrer avec un tel visage ,

„ Hors du logis , lui dit-il gravement ?  
„ Ah ! si j'étois en même circonstance ,  
„ Des médecins attendant l'assistance ,  
„ Entre mes draps , je me tiendrois bien coi. ”  
„ Oui , dit Simplicite.... ah ! Messieurs , je vous  
croi ;

„ Vous m'éclairez sur le mal qui m'opresse :  
„ Je suis au vrai d'une extrême foiblesse ;  
„ Veuillez m'aider à retourner chez moi. ”

Très-volontiers , on lui rend cet office ;  
On déshabille , on couche le jocrisse ;  
Un faux docteur vient en robe , en rabat ;  
Se présenter auprès de son grabat ;  
Tâte son poulx , en secouant l'oreille ;  
Dit que jamais fièvre ne fut pareille ,  
Que le malade , à ce qu'il peut juger ,  
N'échappera d'un si pressant danger.  
Les assistans confirment ce présage ;  
A les ouïr , le mal croît par degrés :  
Déjà ses yeux sont couverts d'un nuage ;  
Déjà ses traits sont tous défigurés.  
Remarquez-vous cette horrible grimace ?  
Ses pieds sont froids ; sa langue s'embarrasse ;  
Il n'en peut plus. Ah ! le voilà passé.

*Requiescat à jamais in pace.*

Déclaré mort , il ne dit le contraire.  
Seul contre tous prétendre avoir raison ,  
Même en tel cas , lui sembloit téméraire.  
A son destin , on vit ce franc oïson  
Se résigner : on le vit , sans murmure ,  
Prendre d'un mort & l'air & la posture ;  
Et se garder si bien d'ouvrir les yeux ,  
Qu'un vrai défunt ne s'en fût tiré mieux.  
Incontinent , dans le creux d'une biere ,  
On étendit le corps du pauvre humain ;  
Et tôt après , on se mit en chemin ,  
Pour le conduire au prochain cimetiere.

## 240 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Mais observez que dans Rome , pour lors ,  
C'étoit déjà , comme aujourd'hui , l'usage  
Qu'à découvert on transportât les morts ,  
Et qu'en entier se montrât leur visage.  
Quelqu'un voyant le convoi s'approcher ,  
S'enquiert tout haut quel homme on va nicher  
Si lestement dans sa maison dernière.  
C'est , lui dit-on , Simplicie. Ah ! reprend-il ,  
Il est donc vrai que cet esprit subtil  
Est pour toujours privé de la lumière !  
Dieu soit loué , de délivrer ces lieux  
Du plus grand sot qu'on ait vu sous les cieux !  
A ce propos choquant & malhonnête ,  
Le trépassé leve soudain la tête.  
„ O l'insolent , qui vient me quereller  
„ Après ma mort , dit-il , tout en furie !  
„ Va , si Simplicie étoit encore en vie ,  
„ Tu trouverois , coquin , à qui parler. ”

*Par M. HARDUIN.*

---

*LETTRE écrite à M. DE SAINT-MARC par M.  
DE VOLTAIRE , le lendemain du couronnement  
de son buste sur le théâtre de la comédie. (\*)*

MONSIEUR ,

J'AI appris que c'est vous qui daignâtes hier vous  
amuser à me donner l'immortalité dans les plus  
jolis vers du monde. Ils ont apaisé les souffran-  
ces que la suite de ma maladie me fait encore

---

(\*) Voyez le journal dernier, pag. 296--297.

éprouver

éprouver. Si je ne suis pas encore en état de vous répondre dans le langage charmant dont vous faites un si bel usage, je vous supplie du moins d'agréer ma vive reconnoissance, & le respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, &c.

---

## V E R S

*ENVOYÉS ; quelques jours après , à M. DE ST.  
MARC par M. DE VOLTAIRE.*

**V**ous daignez couronner aux jeux de Melpomene,  
D'un vieillard affoibli les efforts impuissans.  
Ces lauriers, dont vos mains couvroient mes cheveux blancs,  
Etoient nés dans votre domaine.  
On fait que de son bien tout mortel est jaloux.  
Chacun garde pour soi ce que le ciel lui donne.  
Le parnasse n'a vu que vous  
Qui fut partager sa couronne.

---

*VERS de M. DE VOLTAIRE à Madame HEBERT ;  
qui lui avoit envoyé deux remedes , l'un contre  
l'hémorrhagie , l'autre contre une fluxion sur les  
yeux.*

**J**E perdois tout mon sang, vous l'avez conservé.  
Mes yeux étoient éteints, & je vous dois la vue.  
Si vous m'avez deux fois sauvé,  
Grace ne vous soit point rendue.  
Vous en faites autant pour la foule inconnue

*Tome VI, L*

De cent mortels infortunés.  
 Vos soins sont votre récompense.  
 Doit-on de la reconnoissance  
 Pour les plaisirs que vous prenez ?

---

*VERS de M. DE VOLTAIRE , à M. le Prince DE  
 LIGNE , au sujet du faux bruit de sa mort  
 annoncée dans la gazette de Bruxelles.*

**P**RINCE dont le charmant esprit  
 Avec tant de graces m'attire ,  
 Si j'étois mort , comme on l'a dit ,  
 N'auriez-vous pas eu le crédit  
 De m'arracher du sombre empire ?  
 Car je fais très-bien qu'il suffit  
 De quelques sons de votre lyre.  
 C'est ainsi qu'Orphée en usoit  
 Dans l'antiquité révérée ;  
 Et c'est une chose avérée ,  
 Que plus d'un mort ressuscitoit.  
 Croyez que dans votre gazette ,  
 Lorsqu'on parloit de mon trépas ,  
 Ce n'étoit pas chose indiscrete ;  
 Ces Messieurs ne se trompoient pas :  
 En effet , qu'est-ce que la vie ?  
 C'est un jour ; tel est son destin :  
 Qu'importe qu'elle soit finie  
 Vers le soir ou vers le matin ?



---

A C A D É M I E S.  
S É A N C E S  
DE DIVERSES SOCIÉTÉS.

---

## I.

*ELOGE de feu Mgr. LE DAUPHIN, proposé  
par une société particulière.*

U Ne société qui s'intéresse aux progrès de l'éloquence, & qui desire vivement de voir régner la religion & les mœurs, propose l'éloge de monseigneur le DAUPHIN, pere de LOUIS XVI, notre auguste monarque ; & un prix de 1200 liv. au discours qui aura le mieux rempli ses vues à cet égard. Un sujet aussi grand doit exciter le zele de tous les citoyens, & ranimer le vrai talent par-tout où il existe.

Cette société desire que monseigneur le Dauphin soit présenté dans cet éloge comme un prince dont la religion a consacré toutes les vertus, & dont la premiere a été de se dérober à l'admiration de son siecle. Tout ce qui pourroit porter l'empreinte des opinions nou-

## 244 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

velles, fera absolument banni de ce discours. Les qualités rares de monseigneur le dauphin, ses grandes vertus mises dans tout leur jour, voilà la seule tâche que l'on impose.

On exhorte les jeunes auteurs qui voudront concourir, à s'y préparer par la lecture des grands modèles, que le dernier siècle a fournis à la véritable éloquence.

Les discours seront adressés, francs de port, avant le premier mars 1779, à M. Jorry, imprimeur-libraire, rue de la Huchette.

Le prix sera délivré dans les premiers jours de mai 1779.

Les discours seront d'une heure & demie de lecture au plus ; ils seront écrits d'une manière très-lisible : le nom de l'auteur avec son adresse sera cacheté, & l'on ne rompra le cachet que dans le cas où le discours sera couronné.

Les 1200 livres sont déposées entre les mains de M. Morin, notaire, rue & vis-à-vis de St. Paul, à Paris.

(Journal de Paris.)

### I I.

ACADÉMIE royale des belles-lettres, sciences & arts de Bordeaux.

L'académie avoit deux prix à distribuer : un ( simple ) pour lequel elle avoit demandé qu'on établît sur des preuves solides, comment la ville de Bordeaux tomba au pouvoir des Romains ; & quels furent sous leur domination, l'état, les loix & les mœurs de ses habitans.

Et un ( double ) qu'elle avoit destiné à cette question, *s'il ne seroit pas possible de procurer à la ville de Bordeaux une plus grande abondance de bonnes eaux, & quels seroient les moyens de les y conduire & de les y distribuer, les plus solides, les moins sujets à inconvéniens, & en même-tems les moins dispendieux.*

N'ayant reçu aucune piece sur le premier de ces deux sujets, elle le repropose pour l'année 1780.

Quant au second, n'ayant trouvé dans ce qu'elle a reçu, qu'une simple indication de quelques sources qui pourroient procurer à Bordeaux les secours que cette compagnie a eus pour objet, & des lieux où ces secours pourroient être distribués, avec quelques états superficiels des frais qu'il en coûteroit; sans analyse des eaux qui en constate la bonne qualité, sans discussion du meilleur choix à faire pour les tuyaux de leur conduite, sans détails d'opérations qui en établissent les pentes & contrepentes: & ne trouvant ainsi ses vues & les conditions de son programme, que très-imparfaitement remplies, elle a aussi jugé à propos de redonner ce même sujet, & elle le repropose pour 1779, en invitant ceux qui voudront s'en occuper, à ne pas tant négliger, en le traitant, les points principaux de la question.

Cette compagnie aura donc deux prix doubles à distribuer en 1779; celui qu'elle réserve ici, pour cette année, & celui qu'elle destina, l'année dernière, pour la même époque, à l'auteur qui indiquera le mieux *quelles sont*

## 246 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

*les principales causes qui font que les cheminées fument, & quels seroient les moyens d'obvier & de remédier, par principes, à cet inconvénient.*

A l'égard de ce sujet, elle espere qu'on aura suffisamment compris que son intention n'a pas été de se contenter qu'on lui indiquât des moyens d'empêcher les cheminées de fumer, qui ne seroient que l'effet du tâtonnement ou du hasard, & qu'elle n'admettra que ceux qui seront déduits des vrais principes de la physique, combinés & réunis avec ceux de l'architecture, dans la construction des cheminées.

Pour l'année prochaine, elle rappelle qu'elle aura aussi deux prix à donner : un, double, destiné à cette question : *indiquer les propriétés médicinales du regne animal, celles sur-tout des viperes, des écrevisses, des tortues, des cloportes, & du blanc de baleine ; en donner l'analyse chymique, & l'appuyer d'observations faites avec soin dans les maladies.*

Et un, extraordinaire ; pour sujet duquel elle a demandé que l'on indiquât les différentes especes de plantes qui nuisent le plus aux prairies ; & quels seroient les moyens les plus efficaces, les mieux constatés par l'expérience, & les moins coûteux, pour les détruire radicalement ; particulièrement celle que les Botanistes désignent par le nom d'*Equisetum palustre*, brevioribus setis, connue en France sous le nom de Prêle, ou Queue de cheval, & en terme vulgaire dans la Guienne, sous celui de Rouganet.

Les prix simples que cette compagnie distribue, fondés par M. le duc de la Force, sont

une médaille d'or, de la valeur de trois cens livres : les *doubles* sont composés d'une pareille médaille, & d'une somme de trois cens livres en argent.

Elle prévient les auteurs qui voudront concourir pour ces prix, que, passé le premier avril des années pour lesquelles ils sont assignés, elle ne recevra point leurs ouvrages. Elle les avertit aussi qu'elle rejette les pièces qui sont écrites en d'autres langues qu'en François ou en Latin ; & qu'elle n'admet point non plus au concours, celles qui se trouvent signées par leurs auteurs. Elle les prie d'avoir l'attention de ne point se faire connoître. Ils mettront seulement une sentence au bas de leurs ouvrages, & y joindront un billet cacheté, sur lequel la même sentence sera répétée, & qui contiendra leurs noms, leurs qualités & leurs adresses.

Les paquets seront affranchis de port, & adressés à M. de Lamontagne, *conseiller au parlement, & secrétaire-perpétuel de l'académie.*

Cette compagnie devoit distribuer, au commencement de la présente année, un prix extraordinaire de 1200 livres, qu'un généreux citoyen de Bordeaux avoit consigné entre ses mains pour le mémoire où l'on indiqueroit *les meilleurs moyens de préserver les negres qu'on transporte de l'Afrique dans les colonies, des maladies fréquentes, & si souvent funestes, qu'ils éprouvent dans ce trajet.* Comme elle n'a été satisfaite d'aucun des ouvrages qu'on lui a présentés sur ce sujet, le citoyen dont nous avons parlé a désiré que la même somme de 1200 liv. ser-

## 248 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

vît de prix pour quelque autre question. Cette compagnie demande, en conséquence, *le moyen de prévenir, dans l'usage ordinaire d'allaiter les enfans trouvés, les dangers qui en résultent, soit pour ces enfans, soit pour leurs nourrices, & par une suite nécessaire, pour la population en général, ou bien que l'on indique la méthode la meilleure, & en même tems la plus économique, de suppléer au lait de femme pour la nourriture de ces enfans.* Frappé de l'importance de cette question, M. Dupré de Saint-Maur, intendant de Bordeaux, a fait remettre à l'académie la somme de 800 liv., pour être ajoutée aux 50 louis qui devoient originairement former le prix, en sorte que ce dernier sera de 2000 liv.; la même société l'adjugera le 25 août 1781; elle avertit que parmi les divers moyens qu'on pourra lui proposer, elle accueillera uniquement ceux qui seront fondés sur des expériences authentiques. Les mémoires, écrits en françois ou en latin, doivent être envoyés, dans le courant du mois de Janvier 1781, à M. Dupré de Saint-Maur, intendant de Bordeaux, ou bien adressés, francs de port, à M. de Lamontagne, conseiller au parlement, & secrétaire perpétuel de l'académie de la même ville.

( *Mercur de France ; Journal Encyclopédique.* )

## I I I.

*ACADÉMIE royale des inscriptions & belles-lettres  
de Paris.*

*Extraits des mémoires lus dans une séance  
publique de l'Académie.*

*N°. I. Mémoire sur les causes de la haine personnelle qu'on a cru remarquer entre Louis-le-Gros ;  
roi de France , & Henri I , roi d'Angleterre ,  
par M. Gaillard.*

Les guerres entre Louis-le-Gros, roi de France , & Henri premier , roi d'Angleterre , comparées aux précédentes , ont paru plus animées , plus opiniâtres ; on a cru qu'elles avoient eu pour principe une animosité personnelle , qui n'avoit pas éclaté de même entre leurs prédécesseurs.

Quelques auteurs modernes ont attribué cette haine personnelle des deux princes , à une querelle qu'ils avoient eue dans leur enfance à Conflans-sur-Oyse , en jouant aux échecs ; querelle qu'ils représentent comme si vive , & dans laquelle les deux jeunes princes s'étoient outragés si cruellement , qu'elle avoit donné lieu à la dernière guerre qui s'étoit élevée entre Philippe I , pere de Louis , & Guillaume le Conquérant , pere de Henri.

M. Gaillard fait voir que l'histoire de cette prétendue querelle de Louis & de Henri aux échecs,

## 250 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

est sans aucun fondement : 1<sup>o</sup>. elle n'est rapportée que par quelques écrivains modernes sans autorité. Aucun auteur contemporain, &, pendant cinq siècles, aucun historien n'en a parlé; on n'en trouve point de traces avant le seizième siècle : elle a été abandonnée & rejetée par tous les écrivains qui ont eu la moindre critique; elle n'est qu'une répétition d'une autre fable tirée du vieux roman des quatre fils Aimon, où l'on voit au second chapitre une pareille querelle entre Berthelot, neveu de Charlemagne, & Regnaut, l'aîné des quatre fils du duc Aimon; querelle qui fait naître la guerre entre Aimon & Charlemagne, autrefois ennemis.

2<sup>o</sup>. Cette histoire se détruit encore par son invraisemblance, & par l'impossibilité de la concilier avec des époques connues & certaines. Louis auroit été trop enfant, & il y avoit une trop grande disproportion d'âge entre les deux princes.

3<sup>o</sup>. Une dernière preuve que cette querelle est une fable, se tire de divers événemens arrivés entre l'époque de cette prétendue querelle, & celle du commencement des guerres entre Louis-le-Gros & Henri I. Ce fut en Angleterre que Louis alla chercher un asyle contre les persécutions de Bertrade, sa marâtre, & c'étoit Henri qui régnoit alors en Angleterre : il paroît donc, ou que la querelle prétendue n'avoit pas eu lieu, ou que Louis n'en avoit conservé de sa part aucun ressentiment, & n'en craignoit aucun de la part de Henri. Celui-ci



répondit à la confiance & à l'estime qu'on lui rémoignoit; il fut l'appui de Louis contre Bertrade; il l'avertit de l'acharnement avec lequel cette femme le poursuivoit jusqu'en Angleterre, & jusques dans sa cour. Ainsi les torts que Henri I pouvoit avoir eus dans la querelle de Conflans, en la supposant réelle, avoient été bien expiés par sa conduite envers Louis, pendant le séjour de ce prince en Angleterre, & dans le cours de ses démêlés avec Bertrade. Henri s'étoit montré alors le défenseur & bienfaiteur de Louis, qui, de son côté, avoir paru très-reconnoissant des services qu'il avoit reçus de ce prince. Il paroît donc impossible d'attribuer au ressentiment de la prétendue querelle de Conflans, les guerres qui s'éleverent dans la suite entre ces deux princes, & la haine dont ils parurent animés.

C'est dans les seuls intérêts politiques qu'il faut chercher la source de ces guerres, & de la haine qui en fut la suite. Depuis la conquête que Guillaume le Bâtard avoit faite de l'Angleterre, il n'avoit presque pas cessé d'être en guerre avec Philippe I, parce que la jonction de l'Angleterre avec les provinces qu'il possédoit en France, le rendoit un vassal trop indocile & trop puissant. Lorsque dans les partages de ses fils, l'Angleterre se trouvoit séparée des provinces Françoises, la guerre cessoit; elle se rallumoit aussi-tôt que la réunion se faisoit, ou qu'elle étoit seulement tentée. Cependant, Henri ayant vaincu & fait prisonnier Robert, son frere, à la bataille de Tinchebray, en 1106,

## 252 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

parvint à réunir les provinces Françaises avec l'Angleterre. La France auroit dû s'opposer à ces succès de Henri ; mais dans ces dernières années du regne de Philippe , la France étoit trop agitée de troubles intérieurs ; la mollesse de Philippe , la méfintelligence de Bertrade & de Louis , les révoltes continuelles de vassaux trop puissans , la réduisirent à être simple spectatrice des conquêtes de Henri & de l'oppression de Robert.

Louis-le-Gros , au commencement de son regne , tourna d'abord ses armes contre cette foule de rebelles & d'ennemis domestiques , qui renversoient à la fois le trône & la liberté publique. Pour avoir le loisir de les réduire , il se vit forcé d'observer la neutralité la plus exacte sur les affaires de la Normandie , & d'entretenir la paix avec l'Angleterre. Il ne s'empressa point d'entrer en guerre avec Henri I , comme il l'eût fait , s'il eût été guidé par cette haine aveugle , & par cet esprit de vengeance qu'on lui a supposés. Sa conduite , au contraire , fut très-systématique & très-mesurée ; la France étoit turbulente & agitée , il commença par la soumettre , & par réduire les rebelles.

Libre ensuite de ses premiers soins , moins resserré dans son domaine , moins gêné dans ses mouvemens , plus maître de ses sujets , il songea enfin à borner cette puissance Angloise , dont il avoit été contraint de souffrir l'agrandissement & les usurpations. Ce fut alors que commencèrent ces guerres , qui ont paru plus animées que les précédentes , parce que Louis

& Henri étoient des rivaux dignes l'un de l'autre, dont les talens égaloient l'activité, qui, dans toutes les expéditions, paroissoient à la tête de leurs armées, & s'exposoient en soldats; & qui, joignant la politique aux armes, faisoient entrer les puissances étrangères dans leur querelle, ce qu'on n'avoit guere vu jusqu'alors.

Tant que les rois d'Angleterre seroient vassaux de la France, c'est-à-dire, tant qu'ils posséderoient des provinces dans ce royaume, la guerre étoit inévitable entre les deux puissances. Voilà la grande cause qui, depuis Philippe I jusqu'à Henri II, roi de France, depuis Guillaume-le-Conquérant jusqu'à la reine Marie d'Angleterre, a rendu ces deux puissances rivales & ennemies. Tant que Henri I parut trop redoutable, la guerre, ou ne cessa point, ou ne fut que suspendue pour peu de tems. Mais dans la suite la famille de Henri, submergée à la vue du port de Barfleur, l'incertitude que la perte de son fils unique apportoit dans la succession au trône d'Angleterre, l'espérance assez plausible que le successeur, quel qu'il fût, trouveroit beaucoup de difficultés à réunir les provinces Françaises à l'Angleterre, firent cesser absolument les hostilités, & procurerent une paix solide entre Louis & Henri; preuve certaine que la véritable cause des guerres entre ces deux princes, doit être cherchée dans les intérêts politiques des deux rois & des deux nations, non dans la prétendue querelle de Conflans, fable visiblement copiée du roman des quatre fils Aimon, pour faire naître quatre sie-

## 254 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

cles de guerre entre deux grandes puissances rivales, d'une cause aussi petite & aussi frivole qu'une querelle au jeu entre deux enfans.

On a quelquefois reproché aux historiens d'avoir trop donné aux causes politiques, & de n'avoir pas assez reconnu l'influence des petites causes sur les plus grands événemens ; ne pourroit-on pas aussi justement faire à quelques-uns d'entre-eux le reproche contraire ? Cette idée des grands événemens produits par de petites causes, ne les a-t-elle pas trop éblouis ? N'a-t-elle pas eu pour eux l'attrait d'un paradoxe ? Souvent, en évaluant bien l'influence des petites causes sur les grands événemens, on verroit qu'elles n'ont été que l'occasion qui a fait éclater des dispositions formées depuis long-tems par des causes plus générales & plus puissantes, & parmi ces causes, il n'en est point de plus active ni de plus efficace que les intérêts politiques.

### *Nº. II. Mémoire sur la philosophie de Marc-Aurele, par M. de Rochefort.*

Dans ce mémoire *sur la philosophie de Marc-Aurele*, M. de Rochefort poursuit l'objet dont il s'est occupé dans plusieurs mémoires précédens, où il a examiné : *quels étoient les sentimens des anciens touchant le bonheur*. La secte des stoïciens étant celle qui a laissé sur cette matière le système le plus élevé, & en même-tems le plus méthodique, il étoit important de voir ce que Marc-Aurele, l'honneur de cette illustre

secte , pouvoit nous apprendre sur cet objet si important. M. de Rochefort s'est attaché à faire voir combien le systême du bonheur chez ce philosophe empereur tenoit en quelque sorte au systême du monde ; & comment l'homme , qui regarde la nature des êtres comme un vaste tout dont il fait partie , trouve dans cette contemplation raisonnée une source de courage , de bienveillance & de résignation. Avec ces vertus , l'homme ne sauroit manquer d'être heureux. La résignation le prépare à tout , le courage lui fait supporter tout , & la bienveillance lui fait aimer tous les êtres qui , comme lui , font partie de cette vaste république qu'on nomme le monde. M. de Rochefort ne s'est pas borné à ces observations , qu'il faut voir développées dans son mémoire ; il s'est attaché à montrer , comme il l'avoit déjà fait dans les mémoires précédens , les variations que le stoïcisme a éprouvées , & comment Marc-Aurele , éloigné de toutes les fausses subtilités des stoïciens qui l'avoient précédé , fut ramener la philosophie à des principes plus simples & plus conformes à ceux de Socrate. Ce philosophe , qui fut le pere de la philosophie , n'eut , pendant long-tems , que des enfans dégénérés. » Si la » pureté du stoïcisme , comme dit M. de Ro- » chefort , se maintint quelque tems à Rome , » cet avantage étoit dû à la sagesse des Sci- » pions , des deux Catons , & de tous ces vieux » Romains , qui , plus occupés d'agir pour la » république que de disserter pour la philoso- » phie , jugeoient de la beauté de leur secte ;

## 256 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» par la grandeur de leur ame , plus que par  
 » les démonstrations qui leur avoient été transf-  
 » mises. Mais ce qui étoit arrivé en Grece ,  
 » arriva de même à Rome. Bientôt le stoïcisme  
 » altéré, demandoit & des circonstances heu-  
 » reuses, & une ame singulièrement élevée ;  
 » pour reparoître dans sa simplicité première. «  
 C'étoit à Marc-Aurele qu'un tel prodige devoit  
 appartenir. M. de Rochefort fait , avec raison ,  
 un grand éloge des principes de cet illustre  
 philosophe , & de l'utilité qu'on en pourroit  
 retirer. » Si jamais, dit-il , les législateurs tour-  
 » nent leur attention du côté de la morale ; fr  
 » les instituteurs peuvent un jour changer la  
 » routine de leurs études , & faire de la mo-  
 » rale l'objet fondamental de leurs leçons ; s'ils  
 » veulent s'occuper de principes qui puissent  
 » donner à leurs disciples de la magnanimité ,  
 » de la bienveillance & de la résignation , ils  
 » n'auront point de plus parfaits élémens à sui-  
 » vre que ceux de Marc-Aurele. Heureux le  
 » moment où cet ouvrage deviendra un livre  
 » classique pour le peuple , pour les riches &  
 » pour les enfans des rois ! «

Si le regne de Marc-Aurele fut l'époque la  
 plus brillante du Stoïcisme , ce fut aussi le der-  
 nier terme de sa gloire. C'est l'observation qui  
 termine le mémoire de M. de Rochefort. » La  
 » secte stoïque cessa bientôt d'exister , ou plu-  
 » tôt elle se confondit toute entière dans le  
 » christianisme , devant qui toutes les sectes  
 » des philosophes disparurent , comme on dit  
 » que les oracles se turent devant le messie. «

N<sup>o</sup>. III. *Mémoire sur la Légion , par M. le Beau.*

La févérité des punitions militaires, fut, selon Végece, une des causes qui donnerent aux Romains la supériorité sur les autres nations. Ils furent mettre en usage, pour le maintien de la discipline, les deux plus puissans ressorts des actions humaines, l'espérance & la crainte. La valeur étoit assurée de la récompense, la lâcheté ne pouvoit échapper à la punition. M. le Beau, qui s'est proposé de développer tout ce qui concerne la légion romaine dans une suite de mémoires, a lu dans l'assemblée un abrégé de son vingt-fixieme mémoire, où il traite des délits & des peines militaires. Loin que la profession des armes mît à couvert des peines imposées par les loix, les crimes même qui rampent dans les ténèbres & qui échappent à l'œil des magistrats, n'étoient pas épargnés dans les armées. Une faute contre la discipline, si elle ne méritoit pas la mort, étoit punie par le retranchement de la paie, par une augmentation de travaux, par la honte de descendre à un service inférieur, par l'ignominie, quelquefois même par la perte de la liberté, punition plus sensible à des ames romaines, que la perte de la vie. Les généraux furent ingénieux à imaginer des peines qui vengeoient la discipline, sans leur faire perdre de braves gens pour y avoir manqué une fois. Une brigade de six cens chevaux, distinguée jusqu'alors par son courage, ayant pris la fuite à la bataille de

## 258 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Strasbourg, Julien les fit promener dans le camp en habits de femmes. Cette honte fit renaître leur valeur ; ils montrèrent dans un combat qui suivit peu-à-près, qu'ils étoient des hommes. Tous les crimes qui alloient à la destruction de la discipline, étoient punis de mort. La désobéissance, la mutinerie, la désertion, quitter son rang, perdre son poste, abandonner la sentinelle ou son général, vendre ses armes, les jeter pour fuir dans une bataille, étoient autant de crimes dignes de mort. Lorsque des corps entiers étoient coupables, on les décimoit ; le supplice étoit d'avoir la tête tranchée, ou de périr sous le bâton. La potence étoit réservée aux esclaves : tels étoient les supplices conformes aux loix & aux usages. L'inhumanité de quelques empereurs en inventa d'horribles. Mais ces recherches de cruauté n'étoient que les effets du caractère personnel de ces princes, plus opposé encore aux mœurs romaines, que les crimes qu'ils punissoient.

*Nº. IV. Mémoire sur les édits des Ediles, par  
M. Bouchaud.*

Cette dissertation est la suite des différentes recherches que cet académicien a faites sur les édits des magistrats Romains, & qui lui ont fourni la matière de quatre mémoires qu'il a lus à l'académie. Dans celle-ci, l'auteur, après avoir parlé des édiles en général, passe aux édiles curules, considère quelles étoient leurs fonctions ordinaires & extraordinaires, & finit



par prouver que les édiles ont eu droit de publier des édits ; mais la partie où il differte sur cet objet n'a pas été lue à la séance publique. Nous ne suivrons pas l'auteur dans les diverses preuves qu'il apporte pour faire voir qu'il y avoit des édiles chez plusieurs peuples de la Grece , sous les titres d'*Agoranomes* & d'*Astynomes*. Les premiers avoient l'inspection sur les choses qu'on mettoit en vente dans la place publique , & les seconds étoient chargés de faire entretenir la propreté dans la ville. M. Bouchaud pense que les édiles Romains tirent leur origine des *Agoranomes* & des *Astynomes* d'Athenes ; ils avoient en effet les mêmes fonctions.

Il faut distinguer chez les Romains deux sortes d'édiles, les *Plébéïens* & les *Curules*. Les premiers sont de l'an de Rome 260 , & les seconds de l'an 387. Les édiles Plébéïens n'avoient point entrée dans le sénat , ne portoient point la robe *prétexce* , & n'avoient point la *chaire curule*. 1°. Ils avoient soin de l'extérieur de la ville , & étoient chargés de veiller sur les édifices publics. 2°. Ils servoient en quelque maniere de coadjuteurs aux tribuns du peuple , & jugeoient les causes que ceux-ci & les autres magistrats Romains leur renvoyoient. Ils conserverent toujours cette fonction ; mais ils perdirent la premiere , qui fut attribuée dans la suite aux édiles curules. Ceux-ci furent d'abord tirés de famille patricienne , mais les Plébéïens y furent admis dès la seconde année de la création de ces nouveaux magistrats. Les deux édiles cu-

## 260 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

rules que Jules-César ajouta aux anciens l'an de Rome 709 ; devoient toujours être patri-ciens. Ils étoient chargés de l'inspection sur les bleds , & des distributions qu'on en faisoit au peuple. On les nommoit , à cause de cela , *Céréales*.

L'édilité curule étoit le premier degré pour monter à la préture & aux plus hautes dignités de la république. Les édiles portoient la robe prétexte , avoient la chaire curule , le droit d'images , & celui d'opiner dans le sénat ; mais ils n'avoient ni faisceaux ni licteurs. Les fonctions ordinaires de ces magistrats étoient ; 1<sup>o</sup>. l'intendance des jeux solennels ; 2<sup>o</sup>. l'inspection des édifices publics ; 3<sup>o</sup>. la police de toute la ville.

Les édiles se faisoient un devoir de faire célébrer les jeux solennels avec la plus grande magnificence possible. Plusieurs d'entre-eux se font même ruinés en ces occasions. Le but de ces magnificences étoit d'obtenir plus facilement les suffrages du peuple pour le consulat.

Les différentes fonctions de la police dans la ville , consistoient à examiner toutes les denrées qu'on exposoit en vente , à y mettre le prix , à rejeter celles qui étoient de mauvaise qualité , à vérifier les poids & les mesures , à punir par des amendes les usures illicites ; en un mot , ils avoient l'inspection sur toutes espèces de vente , & veilloient pour que l'acheteur ne fût point trompé. La propreté des rues étoit encore de leur département. Suétone rap-

porte que Caligula ayant trouvé un grand amas de boue dans une rue, ordonna à ses gardes de remplir de boue le pan de la robe de Vespasien qui étoit alors édile, & qui fut depuis empereur.

Leur police s'étendoit encore sur les bains publics, les cabarets, les lieux de débauche, sur la conduite des femmes, &c. Entre les différentes preuves que M. Bouchaud rapporte sur ce dernier article, nous citerons celle-ci. " Clodia, fille d'Appius Clodius, surnommée l'Aveugle, & sœur de P. Clodius; dont la flotte avoit été entièrement défaite par les Carthaginois, près de Lilybée, sortant un jour d'un spectacle, & se trouvant incommodée par la foule, s'écria : *Quel bonheur que Clodius, mon frere, ait été battu dans le combat naval où tant de citoyens ont péri ! Que serois-je devenue s'ils avoient encore grossi la foule ? Certainement j'aurois été écrasée. Dieux immortels, rendez la vie à ce frere ; qu'il conduise une seconde flotte en Sicile, & qu'il plonge au fond des abysses cette populace brutale qui m'a presqu'étouffée !* Les édiles citerent à leur tribunal cette indigne citoyenne, & une amende de 2500 livres d'airain brut, fut la juste punition d'un discours plein d'insolence & d'inhumanité. "

Les fonctions extraordinaires des édiles ; étoient de prendre garde qu'il ne s'établît point à Rome de culte étranger ; d'empêcher qu'aucun livre dangereux ne parût dans le public ; de chasser les astrologues & les devins ; de faire

## 262 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

acquisition de bleds dans les tems de disette ; de veiller aux incendies , &c.

Tels étoient , en général , les fonctions ordinaires & extraordinaires des édiles curules , dont l'auteur donne les détails dans son mémoire , mais que les bornes de ce journal ne nous ont pas permis de suivre.

( *Mercur de France.* )

### IV.

#### *SOCIÉTÉ des arts , à Geneve.*

La société s'étant assemblée pour adjuger & distribuer les prix proposés dans son programme du premier juillet 1776 , (\*) le comité des arts l'informa qu'il n'avoit reçu aucun mémoire sur la question concernant *un plan de leçons & de démonstrations élémentaires de mécanique appliquées à l'horlogerie* ; elle décida de retirer cette question du concours & de charger le comité des arts de s'en occuper.

La société , après avoir oui le rapport du même comité sur les trois mémoires qui ont concouru pour le prix proposé sur la *meilleure trempe de l'acier* , le décerna , à l'unanimité des suffrages , au mémoire qui a pour devise Pf. XV. vers. 6. Son auteur est M. Jean-Jacques Perret , maître coutelier de Paris , & correspondant de l'académie des science & belles-lettres de Beziers.

---

\*) Journal de novembre 1776 , page 266.

Le comité d'économie informa la société qu'il avoit reçu plusieurs mémoires *sur la cause de l'infériorité des récoltes en grains dans ce pays , & sur le moyen d'augmenter le nombre des charrues & des terres arables , & de mettre en plus grande valeur les communes ;* qu'un seul de ces mémoires avoit traité la première partie de cette question d'une manière satisfaisante , & que pour cette raison il n'avoit pu donner que la moitié du prix à son auteur , qui est M. Jean-Louis Dupuis , châtelain de Meyrein , dans le pays de Gex.

Le même comité rapporta ensuite qu'il avoit reçu divers mémoires intéressans sur l'établissement d'une maison de force dans Genève ; mais qu'il n'avoit pu adjuger le prix à aucun d'eux , parce qu'ils ne traitoient pas cette question dans les vues particulières qui avoient engagé la société à la proposer ; qu'en conséquence il avoit cru convenable de s'occuper lui-même de cette matière.

Les deux médailles d'or ayant été délivrées ; M. le président distribua encore quatre médailles d'argent au nom de la société , conformément à ce qu'elle avoit annoncé à la fin de son précédent programme.

La première fut donné à M. Tingry , démonstrateur en chymie de la société , pour l'invention d'un fourneau propre à préserver les doreurs en petites pièces des vapeurs mercurielles.

La seconde à M. François Arlaud , maître horloger , qui avoit présenté un instrument de

## 264 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

son invention , pour déterminer exactement l'engrenage de la roue de champ avec la roue de rencontre.

La troisieme à M. St. Ours , qui a fourni le dessin & le modele en relief pour le coin des médailles de la société.

La quatrieme fut adjugée à M. Antoine Empetaz , âgé de 20 ans , qui sauva une jeune fille tombée dans le Rhône, en s'y jettant sur le champ après elle.

*La société propose pour l'année 1779 les questions suivantes SUR LES ARTS.*

1<sup>o</sup>. La société avoit proposé en 1776, une question sur la maniere de perfectionner le laiton , & de remplacer celui qui est connu sous le nom de *cuivre jaune de chaudiere*. Elle n'a reçu qu'un seul mémoire sur ce sujet , & elle a eu le regret de ne pouvoir pas le couronner. La société propose de nouveau cette importante question aux recherches des artistes.

2<sup>o</sup>. On demande les moyens les plus expéditifs & les moins dispendieux pour adoucir l'or allié sur le rouge , au titre de 18 karats & au-dessus ; en supposant que l'or employé dans les ateliers se trouvât aigre par un mélange d'étain , de plomb , de zinc , ou d'autres corps étrangers , il faudroit indiquer des signes auxquels on pût reconnoître quelle est celle de ces matieres qui altere la ductilité de l'or ? & quels sont les différens corps qu'il faudroit appliquer à l'or en fusion pour détruire ou absorber

absorber ces différens principes qui le rendent aigre ?

3°. On propose un prix de 24 louis, ou une médaille d'argent avec le surplus en especes, au choix de l'auteur ou de l'artiste, qui produira le meilleur mémoire ou le meilleur instrument tendant à la perfection de quelqu'un des arts qui s'exercent dans Geneve, comme l'horlogerie, la bijouterie, la teinture, l'architecture pratique, la tannerie, les arts relatifs au dessin, &c.

*Questions sur l'ÉCONOMIE.*

1°. Quelle est la meilleure méthode d'établir & d'entretenir les prés naturels & artificiels, relativement aux diverses plantes qui les composent ; & quels sont les moyens de détruire les plantes, les insectes & les autres animaux qui leur sont nuisibles ? Le prix sera une médaille d'or de seize louis, ou une médaille d'argent de même grandeur, avec le surplus en especes, au choix de l'auteur. L'*accessit* sera une médaille d'argent.

2°. Quelles sont les causes qui font fumer les cheminées, & quelle seroit la meilleure méthode d'en construire qui ne fussent pas sujettes à cet inconvénient, & qui en même-tems fussent propres à économiser le bois, sans diminuer le degré de chaleur ? Le prix sera une médaille d'or de seize louis ; ou une médaille d'argent avec le surplus en especes, au choix de l'auteur ; il sera aussi décerné par le

## 266 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

comité d'économie , & l'*accessit* fera une médaille d'argent.

Le même comité ayant appris que M. Je-lieu avoit publié en 1772 un ouvrage contenant de nouvelles vues sur les moyens de conserver & de multiplier les abeilles , il invite les personnes qui auront suivi les directions de cet ouvrage , à communiquer par écrit au comité le résultat de leurs expériences ; on trouvera le comité disposé à témoigner sa reconnaissance à ceux qui voudront contribuer , par ce moyen , à perfectionner cet objet d'économie.

Les mémoires & réponses aux questions sur les arts , seront adressés francs de port à M. de Saussure , professeur de philosophie , président du comité des arts ; & les réponses aux questions sur l'économie , seront adressées de même à M. Calandrini , ancien auditeur de la justice , président du comité de l'économie.

Le terme fatal pour la réception des mémoires fera le premier novembre 1778.

Les prix seront délivrés dans l'assemblée générale de la société , le 25 avril 1779 , aux auteurs ou à leurs fondés de procuration.

( *Journal de Paris.* )

### V.

*S O C I É T É* royale de Gottingen.

Dans l'assemblée de la société royale de Got-



tingen du 14 mars, M. le professeur Murray a communiqué la description de plusieurs plantes nouvelles, ou qui n'avoient point été observées avec assez d'exactitude. Il n'a pas négligé cette occasion de déplorer la perte que les sciences ont faite, en trois mois de tems, par la mort des premiers Botanistes de notre âge, Mrs. de Jussieu, de Haller & de Linné. Ils sont d'autant plus à regretter qu'on a découvert depuis peu des plantes qui n'ont point encore de place dans les nouvelles classes. Parmi les auteurs des découvertes, on nomme Mrs. Forstahl, Aublet, Sonnerat, Pallas avec les autres Naturalistes Russes, Solander, Forster, Sparman, Thunberg, & enfin, Mrs. Gouan & Jacquin, ces derniers à cause de leurs ouvrages récents dans lesquels ils font réellement connoître, ou annoncent de nouvelles plantes.

» Il regne aujourd'hui dans la Botanique une  
» anarchie nuisible à ses progrès & capable de  
» la replonger dans la confusion. Cette anarchie durera jusqu'à ce qu'il s'élève un homme  
» qui n'ait pas seulement puisé ses connoissances  
» dans les livres & acquis une réputation passagère, mais jusqu'à ce qu'il renaisse un nouveau Linné, qui, animé comme lui par la  
» protection & les récompenses, continue &  
» acheve l'ouvrage qu'il a commencé & pour-  
» suivi pendant un demi-siècle. »

Les trois premières plantes communiquées par M. Murray, ont été mises par feu M. de Jussieu, au rang des sauges. 1°. La belle sauge écarlate, *salvia coccinea* : M. Murray la décrit

## 268 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

ainfi , *salvia foliis cordato-oblongis obtufe ferratis* , *calycibus tripartitis* , *labio corollæ inferiori ampliffimo* , la fauge à feuilles oblongues en forme de cœur , obtufément dentelées , ayant les calices divifés en trois parties , & la levre inférieure de la corolle très grande. C'eft l'unique connue qui ait des fleurs cramoifies de la groffeur de celles de la tête de dragon de Sibérie. Elle eft vivace , vient des pays chauds , fupporte dans l'hiver la plus grande chaleur des ferres , & fe multiplie de bouture. 2°. La fauge du Nil , *salvia Nilotica* : il la décrit , *salvia foliis finuatis angulatis crenato-dentatis* , *calycum dentibus spinofis* , *angulis & margine faucis ciliatis* , la fauge à feuilles finueufes , anguleufes , dentelées en forme de crénaux , ayant les dents des calices épineufes , les angles & le bord de l'ouverture ciliés.

3°. La fauge de Nubie , *salvia Nubia* , eft décrite : *salvia foliis lanceolato-ovatis duplicato-crenatis* , *tubo corollæ incurvato* , la fauge à feuilles ovales-creufes , doublement crenelées , ayant le tubercule de la corolle courbé. Ces deux font annuelles & viennent fort bien en pleine terre , où on les transplante après qu'elles font venues fur couche.

M. Murrai a encore communiqué une nouvelle *fideritis* annuelle , fous le nom de *fideritis elegans* , qui tient le milieu entre la montagnarde & la romaine de Linné ; ayant les fleurs refemblantes à la première , la tige & la racine approchantes de la féconde. Il la décrit : *fideritis herbacea* , *ebracteata* , *villofa* , *caule diffuso* ,

*calycum laciniis sub æqualibus , spinulosis ; fideritis , herbacée , éfeuillée , velue , étendant sa tige , & ayant les panneaux des calices presque égaux & un peu piquans.*

Un petit plantain nommé par M. de Jussieu *plantago exigua* , & par M. Murrai , *plantago caule ramoso herbaceo foliis subulatis integerrimis capitulis foliosis* ; plantain à tige branchue herbacée , ayant les feuilles entières comme des alenes & les têtes feuillues. On ne doit pas le confondre avec le plantain des Indes de Linné , quoiqu'il en approche beaucoup , & qu'il soit aussi Indien d'origine. Ses feuilles en forme d'alenes & les sommités des fleurs courbées en dehors , constituent sa principale différence. M. Murrai prétend ici que le plantain Indien de Linné , seroit mieux décrit si l'on en désignoit les feuilles par *linearia integra*.

La *Sophora alba* de Linné , méritoit aussi un examen particulier , les descriptions précédentes étant toutes imparfaites ou erronées. La figure qu'en a donnée Martin , a évidemment été dessinée d'après une plante fanée qu'il aura obtenue de Linné. Dans le dictionnaire du jardinage de Miller , elle est placée mal-à-propos au nombre des *Crotalaria*. Il est cependant le seul qui lui donne des fleurs bleues , telles qu'elle les a réellement parmi les plantes de M. Murrai. C'est dommage aussi que M. Linné n'ait pas connu plus exactement la *Sophora Australis*.

Le 19 mars , la même société tint une assemblée solennelle extraordinaire , en présence du

prince Charles de Hesse, qui a daigné, en passant par Gottingen, se souvenir du séjour qu'il y a fait autrefois avec un applaudissement général, & assister à la lecture d'un discours Latin de M. le lieutenant-colonel de Grothaus, ci-devant notre savant concitoyen, & à présent correspondant de notre société royale des sciences, lequel discours est déjà imprimé chez Dietrick, sous le titre : *Oratio de re militari*, discours sur l'art militaire.

» Que nos soldats modernes, avec la multiplicité de leurs exercices, soient beaucoup  
 » au dessous des Romains pour la force du  
 » corps, les travaux & l'adresse, c'est, dit  
 » M. Grothaus, une vérité reconnue de qui-  
 » conque a lu les vraies histoires & comparé  
 » l'état de foiblesse de nos troupes, sur-tout au  
 » commencement d'une guerre, avec l'ancienne  
 » vigueur. On s'apperçoit à l'œil du défaut de  
 » conformation & d'endurcissement de nos corps,  
 » & il est à souhaiter qu'à l'exemple des anciens,  
 » & suivant les instructions de Végece,  
 » on rétablisse les exercices négligés de la course  
 » & de la nage. Un corps qui y feroit habitué,  
 » auroit une supériorité décidée. Il s'est  
 » introduit des usages aussi nuisibles à la santé  
 » qu'à la facilité des marches & des évolutions,  
 » comme celui de mener un havresac, un portemanteau  
 » & d'autres embarras. Deux chemises bleues  
 » doivent suffire à un soldat. Tous doivent en  
 » changer en même-tems, afin qu'elles soient lavées  
 » aussi en même-tems & chargées sur un cheval par  
 » compagnie, qui portera

» aussi une provision de bas & de souliers de  
 » différentes grandeurs , pour qu'il en soit donné  
 » aux soldats , quand ils en auront besoin. L'exem-  
 » ple des officiers peut tout en ceci.

» Il y a deux manieres communes d'inspirer  
 » la bravoure aux soldats ou de les obliger à  
 » se conduire en braves. L'une consiste à les  
 » persuader que le danger n'est pas si grand  
 » qu'il le paroît , l'autre à tourner leurs pensées  
 » vers un objet différent du danger ; c'est celle-  
 » là que M. de Grothaus adopte en rejetant  
 » la premiere. En effet , la vue des honneurs ,  
 » des récompenses , des arcs-de-triomphe , des  
 » monumens consacrés aux victoires & aux  
 » guerriers , est capable de distraire de tout  
 » autre objet. L'habillement des soldats doit être  
 » commode & frapper les yeux , c'est pour-  
 » quoi le casque mérite d'être conservé. «

Ce discours qu'on peut apprécier , puisqu'on  
 l'a imprimé , offre un parfait modele d'éloquence  
 mâle & guerriere. La Latinité en est pure &  
 démontre que les chef-d'œuvres des écrivains de  
 Rome sont familiers à l'orateur.



---

---

S P E C T A C L E S.

---

---

P A R I S.

O P É R A.

**O**N a remarqué que les ouvrages de M. le chevalier Gluck n'admettoient point d'indifférens ; les amateurs de sa musique ne peuvent l'entendre sans enthousiasme , & les personnes sur qui elle manque son effet deviennent ses détracteurs. Les partisans de ce savant compositeur ont porté leur admiration pour son génie jusqu'à proposer une souscription pour lui ériger une statue. La souscription a été remplie, le buste a été fait par M. Houdon , célèbre Sculpteur , & il a été exposé au salon de l'année 1777.

Le roi a ordonné que ce buste fût posé dans le grand foyer de l'opéra , où étoient déjà placés ceux de Quinault , Lulli & Rameau. Les ordres de sa majesté ont été exécutés le 14 mars dernier , & celui de M. le chevalier Gluck a été posé à côté de celui de Rameau.

( *Journal de Paris.* )

## COMÉDIE FRANÇOISE.

M. Caffieri, l'un de nos plus habiles Sculpteurs, & l'auteur des bustes de Corneille & de Piron, que l'on voit dans le foyer de la comédie, étoit propriétaire d'un buste de M. de Voltaire, ouvrage du célèbre Lemoine, fait en 1744. Au mois de mars dernier, il écrivit à la comédie pour le lui offrir, & elle l'accepta avec reconnoissance; mais en même-tems, elle délibéra qu'en exposant à l'admiration publique le portrait de M. de Voltaire, de son vivant, c'étoit une exception à l'usage qu'elle s'étoit promis de suivre constamment, & que le grand âge & les sublimes talens de M. de Voltaire avoient pu seuls autoriser.

En conséquence, ce buste fut placé dans le foyer de la comédie, à côté de celui du grand-Corneille.

Le 4 avril, les Comédiens ont fermé leur théâtre par la septieme représentation d'*Irene*. M. de Voltaire y a assisté, mais en loge grillée.

Après la tragédie, le sieur Molé, s'étant chargé cette année de faire le compliment, a prononcé le discours d'usage, qui a été fort applaudi.

*Discours fait & prononcé par M. MOLÉ.*

MESSIEURS,

» L'usage de vous adresser un discours à la  
» clôture du théâtre, fut sans doute établi par

M 5

## 274 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

» le sentiment de la plus respectueuse recon-  
» noissance ; il n'est aucune de nos représenta-  
» tions où , après un travail difficile & réfléchi ,  
» si nous avons atteint l'unique but de nos  
» études , le bonheur de vous plaire , nous n'en  
» recevions la récompense la plus flatteuse. Ce-  
» lui qui , à la fin d'une année , osa le premier  
» venir vous entretenir de vos bontés pour lui ,  
» pour ses camarades , & vous en rendre gra-  
» ces au nom de tous , nous a tracé une route  
» que nous aurions ouverte à nos successeurs ,  
» & l'instant de plus que vous voulez bien  
» donner à recevoir l'hommage que nous vous  
» en devons , est encore une faveur qui nous  
» rend plus présente la bonté qui vous carac-  
» térise.

» Pour moins abuser de vos momens , Mes-  
» sieurs , on a ensuite cherché à rendre ces  
» témoignages respectueux de notre sensibilité  
» plus intéressans pour vous , en y joignant  
» quelques réflexions sur les ouvrages nouveaux  
» donnés dans le courant de l'année. Vous en-  
» tenir du résultat de vos jugemens sur les  
» nouveautés , c'étoit pour ainsi dire , pénétrer  
» indiscrettement dans le secret de vos opinions  
» particulières ; il est si rare qu'un ouvrage  
» dramatique réunisse tous les suffrages , que  
» même en répétant le cri le plus général , c'étoit  
» ouvrir le champ à des récriminations fâ-  
» cheuses ; & , de plus , dans l'énumération des  
» pièces nouvelles jouées d'une clôture à l'autre ,  
» nommer , ou passer sous silence celles qui  
» n'avoient point eu le bonheur d'être adop-



» tées, c'étoit réveiller dans leur auteur le  
» souvenir d'un instant pénible, & nuire aux pro-  
» grès d'un art dans lequel les chûtes même  
» doivent être un objet d'instruction & non  
» de découragement.

» Nous ne courons point cette année le ha-  
» sard de voir se partager les opinions sur les  
» trois événemens que je vais vous rappel-  
» ler. Mais lorsque j'ai à vous entretenir du  
» grand Corneille & du grand homme qui vous  
» rassemble aujourd'hui, lorsqu'en vous articu-  
» lant ces noms fameux, je retrace à votre mé-  
» moire les tableaux sublimes qu'ils ont confiés  
» à nos talens, je me sens intimidé : à qui en  
» vais je parler ? A vous, Messieurs, qui nous  
» instruisez à en rendre les expressions plus  
» vraies & les couleurs plus vives ; vous, en  
» qui le célèbre le Kain en a si profondément  
» imprimé les caractères ; vous, Messieurs ,  
» qui, à tous les titres, regrettez en lui ce  
» moteur entraînant de vos transports si fou-  
» vent & si rapidement exprimés. Il n'est plus,  
» Messieurs, rien n'en reste ; & ce tragédien  
» profond, terrible & véhément, dont la cen-  
» dre fume encore, est dès-à-présent pour tout  
» spectateur nouveau, perdu dans l'idée vague  
» du talent que vous-mêmes, Messieurs, vous  
» vous faites de Roscius & de Baron. Dans tous  
» les genres, autres que celui du théâtre, les  
» découvertes heureuses d'un homme de génie  
» sont autant de pas vers la plus grande per-  
» fection de l'art qu'il enrichit, & la toile, le  
» marbre, ou tel autre dépositaire de ses pro-

» ductions, lui répond du moins pour l'avenir  
 » de l'espece de gloire que le public apprécia-  
 » teur dispense toujours avec justice & pro-  
 » portion, aux hommes nés pour s'attirer quel-  
 » ques distinctions parmi leurs semblables. Ici,  
 » Messieurs, tout n'est qu'un éclair. Les pré-  
 » parations sont longues, & si les premières  
 » masses d'un rôle ont été bien posées, si l'ac-  
 » teur chargé de lui donner la vie théâtrale,  
 » a bien saisi l'esprit créateur qui l'a placé dans  
 » son ensemble, si sa disposition du moment  
 » est heureuse, le succès est rapide, mais n'as-  
 » sure point pour le lendemain les beautés de  
 » la veille; l'heure nous commande, & tout  
 » autre artiste la choisit; les instans de sa foi-  
 » blese sont cachés dans l'ombre du mystère,  
 » & le public n'est dans aucun art comme dans  
 » celui du théâtre, le confident des impuif-  
 » sances momentanées qui peuvent produire  
 » le ridicule à la place du sublime auquel on  
 » doit aspirer. Cet éclair de succès qui jette  
 » sur nous un jour favorable, disparoît à cha-  
 » que représentation, & ce n'est qu'en renou-  
 » vellant nos efforts pour en rétablir la lumière,  
 » que nous pouvons perpétuer vos suffrages.  
 » Que ceux qui se seront voués à ce talent  
 » ingrat & hasardeux se hâtent de les mériter,  
 » qu'ils en jouissent, & profitent des momens:  
 » le Kain joue Vendôme, le Kain meurt, tout  
 » s'anéantit avec lui, & ses longs travaux,  
 » ses réflexions, ses talens, sont autant ravis  
 » à vos plaisirs & perdus pour sa mémoire,  
 » que dérobés à l'instruction des jeunes élèves,

» assez malheureux pour se laisser éblouir par  
» l'éclat apparent d'un art , dégradé chez cette  
» nation seule où le théâtre est tout à la fois  
» l'école du génie , du goût , de l'honneur &  
» de la vertu. Qu'ils soient au moins justifiés  
» par le succès , & connoissent à quels titres  
» cet acteur inimitable, dont long-tems on ré-  
» pètera le nom, a mérité sa célébrité : je ne  
» compterai point au nombre de ses qualités  
» acquises cette heureuse proportion dans tous  
» ses mouvemens qui, au sein même du dé-  
» sordre des passions les plus effrénées , offroit  
» en lui l'extérieur le plus imposant & l'ensem-  
» ble le plus correct à l'œil du connoisseur dé-  
» licat , qui non content de la force de l'ex-  
» pression , exige encore la richesse & la ré-  
» gularité des formes. Qu'ils sachent par quels  
» moyens plus difficiles le Kain est devenu su-  
» blime dans l'art pénible d'exprimer les pas-  
» sions tragiques : c'est par l'accomplissement  
» de ce devoir indispensable , qui seul atteste  
» le vrai talent , de ce devoir que vous pres-  
» crivez sans cesse , Messieurs, auquel seul vous  
» accordez un vrai mérite, & qu'il possédoit  
» au suprême degré , LA PEINTURE DES CA-  
» RACTERES, si essentielle, d'ailleurs, au succès  
» théâtral de l'auteur qui les a tracés. Il vous  
» est encore présent, Messieurs : avec quelle  
» fidélité il peignoit l'amour sauvage du Tartare  
» Gengis-Kan , étonné de sa propre foiblesse ;  
» par-tout, son expression se ressentait de cette  
» âpreté caractéristique répandue sur tout ce  
» personnage. Combien de fois vous avez vu

## 278 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

” le Kain opposant, d'une représentation à l'au-  
” tre, au ton prophétique & fastueux de l'im-  
” posteur Mahomet, la franchise noble & pas-  
” sionnée de l'impétueux Vendôme; & les em-  
” portemens de la jalousie terrible d'Orosma-  
” ne, au ton sévère & profondément pénétré  
” de Manlius trahi par l'amitié. C'est ainsi ;  
” Messieurs, & par bien d'autres exemples,  
” que le Kain a mérité ce qui seul reste d'un  
” talent théâtral : un nom & des regrets; c'est  
” cette application suivie à distinguer chaque  
” rôle par son caractère, à en conserver la nuan-  
” ce depuis le premier mot jusqu'au dernier,  
” quelle qu'en devienne la situation, c'est le  
” soin attentif de tout soumettre à ce premier  
” devoir, & de donner aux différens person-  
” nages, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi,  
” leur véritable physionomie, qui lui a mérité  
” la gloire de devenir supérieur à lui-même  
” & de vous le paroître. Heureux qui comme  
” lui, aura reçu de la nature avec une âme  
” ardente, cette mâle organisation, cette har-  
” monie intime entre la profondeur de sa sen-  
” sibilité & son énergie physique, qui par un  
” accord aussi avantageux que rare, l'ont fait  
” nommer à juste titre l'acteur tragique de nos  
” jours. Mais il me reste à fixer votre pen-  
” sée sur d'autres objets; permettez, Messieurs,  
” que je la détourne un instant de cette perte  
” irréparable, & que j'ose *vous entretenir de vous*  
” *à vous-même* : souffrez que je rappelle au pu-  
” blic assemblé combien il a le droit de s'énor-  
” gueillir du juste sentiment qui l'enflâme au

» seul souvenir d'un grand homme : avec quelle  
» affluence Paris est accouru à une représen-  
» tation donnée au sang du grand Corneille ;  
» de ce créateur du théâtre François, qui du  
» néant dont il l'a tiré, l'éleva du vol de son  
» seul génie, au plus haut degré de gloire ; en  
» fit l'objet de l'étonnement & de l'admiration  
» de toute l'Europe , & rendit tellement iné-  
» branlables les premiers fondemens qu'il en  
» jeta, qu'ils ne fléchissent point sous le poids  
» de la gloire des hommes immortels qui ont  
» après lui , rendu ce monument un des plus  
» célèbres de ceux dont la France s'honore. Ce  
» concours de monde à la représentation de  
» *Cinna* , cet hommage rendu à la mémoire de  
» Corneille , ces exemples de l'enthousiasme  
» François , sont les aiguillons de l'homme de  
» génie , jaloux de s'attirer la même attention ;  
» d'un public né admirateur du vrai beau , &  
» digne enfin de prononcer pour l'avenir l'im-  
» mortalité dont il est dépositaire.

» C'est ce que vous faites aujourd'hui, Mes-  
» sieurs, du vivant même du digne successeur  
» de Corneille & de Racine ; du vivant de  
» cet homme universel que ses concitoyens ré-  
» clamoient, qu'ils ont retrouvé avec un trans-  
» port digne d'eux & de lui, & qui, après avoir  
» accumulé succès sur succès , lauriers sur lau-  
» riers, après avoir vu depuis long-tems ses pro-  
» pres ouvrages se disputer entr'eux la palme  
» que l'univers lui-même , dans son incertitude,  
» décerne à leur auteur ; après avoir rassem-  
» blé le public il y a soixante ans , pour une

## 280 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

» nouveauté théâtrale , digne alors de ses maî-  
 » tres , vient soixante années après , vous rai-  
 » sembler pour une nouveauté encore digne  
 » de lui. Que vous dirai-je , Messieurs ? Après  
 » la gloire d'avoir été couronné par vous , quel  
 » plus digne hommage lui rendre que de vous  
 » inviter à réunir dans vos pensées , s'il vous  
 » l'étoit possible dans un instant , toutes les  
 » productions de ce génie sublime & inépuisa-  
 » ble depuis *Œdipe* jusqu'à *Irene*. Quelle ima-  
 » ge , Messieurs ! quel autre champ aussi vaste  
 » & aussi fertile en objets dignes de votre ad-  
 » miration ? quelle suite de tableaux ajoutés aux  
 » merveilles du siècle qui l'a vu naître ! Il sem-  
 » ble qu'elle embrasse plus encore que l'esprit  
 » humain ne peut comprendre. Mais laissons  
 » à la postérité tranquille le soin de prononcer  
 » son éloge ; il respire , on l'a retrouvé : l'inf-  
 » tant de la jouissance est-il celui de la paissi-  
 » ble admiration ? Il respire , on l'a retrouvé ce  
 » grand-homme , ce vieillard vénérable , l'hon-  
 » neur & l'orgueil de la nature. Semble t-elle  
 » attester son plus sublime effort par le soin  
 » qu'elle prend de le conserver ? Ah , qu'il vive !  
 » que les lauriers dont le public l'a couvert lui  
 » servent d'égide contre les attaques du tems ,  
 » & que revenu au sein de ses concitoyens heu-  
 » reux d'exister avec lui , Paris s'enorgueillisse  
 » aux yeux de l'avenir jaloux , du pouvoir d'em-  
 » bellir le couchant de sa vie : c'est le droit  
 » d'un public juste , sensible & digne d'honorer  
 » le génie ; vous en usez , Messieurs. Laissez ,  
 » de grace , au milieu des acclamations de joie

» que son retour vous inspire , laissez percer  
» nos voix , & que notre reconnoissance pro-  
» portionnée aux dons accumulés de son génie ,  
» vous paroissent un sentiment légitime , en con-  
» templant les titres immortels qu'il nous a don-  
» nés au bonheur de vous plaire. «

( *Journal de Paris.* )

## COMÉDIE ITALIENNE.

On a remis à ce théâtre *la Fausse-peur* ; opéra-comique joué il y a quelques années. Le fonds est tiré d'une aventure connue. Une femme trahie par son amant , l'invita à dîner , & lui fit croire pendant quelques instans que , désespérée de son infidélité , elle avoit pris le parti de s'empoisonner , & de le faire périr avec elle , & que le chocolat qu'ils venoient de prendre étoit du poison. Elle joua si bien son rôle , & toutes les circonstances étoient si bien arrangées , que l'infidèle eut le tems d'avoir très-grande peur. C'est cette espèce de plaisanterie fort exemplaire , dont on a fait une petite comédie dialoguée avec assez de naturel & de gaieté ; mais l'auteur a substitué un fat à un infidèle , & ajouté de nouvelles circonstances.

Le *chevalier* , homme vain & présomptueux , a rendu des soins à la *comtesse*. Il est prêt à la quitter pour *Orphise* , & cette rivale est son amie. Des lettres sacrifiées à la jalousie d'*Orphise* , tombent entre les mains de la *comtesse* , qui se promet de punir l'indiscrétion & la lé-

gèreté de son amant ; elle est à la campagne ; entourée de ses adorateurs : le *marquis* , homme à sentiment ; *Raille* , plaisant de profession. On attend le *chevalier*. *Raille* est chargé de la vengeance , il s'y prête avec d'autant plus d'empressement qu'il croit servir ses prétentions , en éloignant le *chevalier*. Celui-ci paroît ; un laquais , confident du projet , le conduit mystérieusement dans un bosquet isolé. Le *chevalier* regarde ces précautions timides comme les préliminaires d'une grande aventure. La comtesse arrive au rendez-vous.

Elle se plaint au *chevalier* de l'indifférence qu'il lui témoigne : celui-ci s'excuse avec fatuité ; renouvelle des protestations à la comtesse , se précipite à ses genoux : on apporte des glaces : les deux amans en prennent. La comtesse tire un porte-feuille , & présente au *chevalier* des lettres qu'il reconnoît. » Ce sont celles de » la comtesse ; il les aura perdues ; il est un » étourdi. »

### L A C O M T E S S E.

Ajoutez vain & faux.

### L E C H E V A L I E R.

Madame ne flatte pas ses amis.

Le ton de la scène commence à changer. La comtesse , qui paroissoit se contraindre , joue les fureurs de l'amour outragé. La trahison du *chevalier* l'a mise au désespoir. Elle s'est empoisonnée ; le fat persifle d'abord son héroïsme



amoureux ; un mot le déconcerte ; il apprend qu'il a partagé la dose du poison ; son courage l'abandonne ; il court ; il se désole ; il appelle ; il sent un feu qui le dévore. *Raille*, qui paroît en médecin, pousse à bout sa fougueuse impatience, par des raisonnemens empestés. Enfin, la *comtesse* arrive avec sa compagnie. Toutes les dames, un mouchoir à la main, entonnent un chant lugubre autour du *chevalier* expirant. Il s'apperoit qu'on le joue, demande grace, & prend son parti. *Raille* est joué lui-même, & s'en console, le *marquis* est préféré, & la *comtesse* lui donne son cœur & sa main. Ce petit ouvrage annonce des dispositions, le sujet en est plaisant ; mais on auroit désiré que l'auteur l'eût moins étendu. Les premières scènes languissent & ne tiennent point assez au reste de la pièce ; mais du point où l'intérêt commence, l'action s'échauffe & marche avec rapidité. La diction en est gaie, comique, & du ton de la meilleure compagnie.

La musique est de M. Darcis, jeune élève de M. Gretry ; mais ils'en faut de beaucoup qu'on y retrouve la manière de son maître. Le *Quinque* qui commence la première scène, est fort agréable, on en pourroit dire autant de deux ou trois airs répandus dans le corps de l'ouvrage ; mais en général le style en est haché & décousu, & la manière en est triste. La partie des accompagnemens est sur-tout froide, lâche & négligée. C'est à la médiocrité de la musique qu'on doit attribuer le peu d'effet qu'a produit ce petit drame, qui finit par un couplet que le public a fait répéter à l'acteur :

## 284 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

Sans talens espérer vous plaire ,  
 C'est vous croire bien indulgent :  
 Le théâtre est une carrière ,  
 Où l'on ne marche qu'en tremblant;  
 Messieurs, daignez rassurer vite  
 Le craintif & timide auteur,  
 Pour qu'en ce jour chacun soit quitte  
 Pour une fausse peur.

Cette piece auroit sans doute été plus goûtée comme comédie que comme piece à arriettes. Elle gagne beaucoup à la lecture. L'épître dédicatoire à la mere de l'auteur est écrite du style le plus agréable , & se fait remarquer sur-tout par le ton de sensibilité , & par le respect vraiment filial qui la caractérisent.

( *Journal de politique & de littérature ; journal de Paris; mercure de France; journal des théâtres.*

Le jeudi 19 mars, on a donné, sur le même théâtre la *Rage d'Amour*, parodie de l'opéra de *Roland*, en un acte, en vers & en vaudevilles, qui n'a pas réussi.

L'opéra de *Roland* est parodié dans cette piece d'une maniere plus basse que divertissante. De *Roland*, on a fait *Rouland*, grenadier recruteur; de *Médor*, *Lindor*, coëffeur de femmes, & *Angélique* est mademoiselle *Lolotte*, opératrice habillée en amazone. Elle guérit la blessure de *Lindor* comme dans l'opéra. *Rouland* lui apporte en présent des jarretieres magnifiques; cela ne l'empêche pas de s'enfuir avec son coëffeur, & elle donne les jarretieres au premier

qu'elle rencontre. *Rouland* revient : ils se mettent à danser devant lui & racontent en se moquant le tour que *Lolotte* a joué à son prétendu. *Rouland* se reconnoît dans cette histoire, les chasse & s'abandonne à sa fureur. Il est dans un cabaret , il renverse la table & casse les plats & les assiettes. Mais le régiment vient à passer , il a honte de sa foiblesse & se remet dans son rang.

Ce qu'il y a de moins mauvais dans cette parodie est l'ariette suivante que chante *Lindor* pour répondre à *Lolotte* qui l'aime & qui lui demande ce qu'il est.

Air : du *Barbier de Séville*.

Je suis *Lindor* , jadis coëffeur de femmes ;  
D'un bel-esprit j'avois même le ton ;  
A la toilette apprenant ma leçon ,  
Fallois le soir juger les nouveaux drames.

J'ai dans Paris fait plus d'une conquête  
Par les secours de mon art séducteur ;  
Une beauté m'avoit donné son cœur ,  
Pour prix du soin que j'avois de sa tête.

Un accident a fait finir mon regne ;  
Elle me quitte en perdant ses cheveux ;  
Et désormais vous adressant mes vœux ,  
Le tendre amour vous consacre mon peigne.

Dans la même scène *Lindor* hésite à se séparer de sa chère *Lolotte* , & cette tendre amante lui dit avec un geste d'escamotage :

Partez,... partez, muscade.

## 286 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Nous ne croyons pas que ce soit-là de la bonne plaisanterie.

Il y a néanmoins dans cette parodie des chants très-agréables, & une danse chinoise qui ont fait plaisir ; mais cela ne suffit pas pour empêcher la chute d'un piece que des journalistes ont dit qu'on pourroit appeller un enfant né de *la rage d'écrire*. L'auteur est M. Dornvigny.

( *Journal de Paris ; journal des spectacles ; mercure de France ; affiches & annonces de Paris.* )

Le parterre ne reçut pas avec beaucoup de politesse le compliment que lui firent les comédiens pour la clôture de leur théâtre. C'étoit une petite piece intitulée les *adieux de Thalie*. Ces sortes d'ouvrages ne devant durer qu'un jour, ne sont pas ordinairement le dernier effort de l'esprit humain. Il semble qu'ils ne devroient être regardés que du côté de l'apropos, que comme un badinage, fruit des loisirs de quelque homme d'esprit qui, n'en devant tirer ni gloire ni profit, a peut-être à ce titre quelque droit à l'indulgence du public ; mais ces petites pieces viennent à la suite d'un long spectacle ; le parterre est déjà fatigué ; il prend aisément de l'humeur ; un mot lui déplaît-il, il ne veut plus rien entendre, & désapprouve tout indistinctement. Voilà à peu de chose près, l'histoire de la représentation des *adieux de Thalie*. Nous en citerons un épisode qui a été fort applaudi, & qu'on lira avec plaisir.

Les Comédiens sont assemblés pour complimenter les spectateurs : arrive un musicien qui veut faire entendre un opéra tout entier.

J'apporte un opéra qu'on doit trouver sublime,  
Car il vient de fort loin.... Des cris, des passions;  
De l'amour, de l'effroi, des décorations,  
Et le tout couronné d'un ballet pantomime.

### U N A C T E U R.

Un opéra sur ce théâtre-ci!

### L E M U S I C I E N.

Ce genre je le fais, n'est point du tout le vôtre;  
Mais enfin, je ne l'offre ici  
Que pour faire juger de mes talens dans l'autre.  
Ce n'est que par degrés qu'on peut arriver-là.  
Malheur à qui trop tôt prend son essor lyrique:  
Moi, pour atteindre à l'opéra comique,  
J'ai voulu m'essayer par un grand opéra.

Cette tournure épigrammatique est piquante;  
& l'on sent l'allusion : elle est gaie, sans méchanceté.

Le musicien expose le sujet de son *grand-petit* opéra, en 3 actes, & qui n'a que six vers.

Un jeune prince Américain  
Est amoureux d'une jeune princesse.  
Cet amant qui périt au milieu de la pièce,  
Par le secours d'un Dieu ressuscite à la fin.  
Le sujet est tout neuf!

*Il va vers la coulisse & fait signe à sa troupe d'entrer.*

Peuples : entrez, qu'on s'avance.

## 288 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

*Aux chanteurs.*

Vous, tâchez de prendre le ton.

*Aux danseurs.*

Vous, le jarrêt tendu, partez bien en cadence ;  
Enfin, suivez tous mon bâton.

Il tire son bâton de commandement ; l'ouverture de l'opéra commence. Le tout ne dure pas douze minutes. Il est bon d'observer que le *musicien*, représenté par le sieur Thomassin, jouoit seul les rôles de son *grand-petit* opéra , & qu'il n'a pas manqué d'y mettre toute la charge dont on le connoît capable , & dont chaque rôle étoit susceptible.

### A C T E P R E M I E R.

*La princesse.*

Cher prince , on nous unit.

*Le prince.*

J'en suis ravi princesse.

Peuple , chantez , dansez , montrez votre allégresse.

*Chœur.*

Chantons, dansons, montrons notre allégresse.

*Fin du premier acte.*

### A C T E D E U X I E M E.

*La princesse.*

Amour !

Bruit de guerre qui effraie la *princesse* ; elle va s'évanouir dans la coulisse. Le *prince* revient  
poursuivi

poursuivi par les ennemis. Combat ; le *prince* est tué. La *princesse* arrive :

Cher prince !

*Le prince.*

Hélas !

*La princesse.*

Quoi !

*Le prince.*

J'expire !

*La princesse.*

O malheur !

Peuple , chantez , dansez , montrez votre douleur ;

*Chœur.*

Chantons , dansons , montrons notre douleur.

Une marche finit le second acte.

# A C T E T R O I S I E M E.

Il commence par un compliment que le musicien adresse à l'orchestre. Faisant un bouclier avec son chapeau , & prenant une canne pour lui servir de lance , il monte sur un fauteuil & chante :

Pallas te rend le jour.

Vite il descend & revient auprès du fauteuil où devoit être la *princesse*.

Ah ! quel moment !

*Tome VI.*

N

*Le prince.*

Où suis-je ?

Peuple , chantez , dansez , célébrez ce prodige.

*Chœur.*

Chantons , dansons , célébrons ce prodige.

*Fin du troisieme acte.*

## A U X S P E C T A T E U R S .

Vous êtes enchantés ! je le lis dans vos yeux ,  
 Et n'en suis point surpris ; mais , Mesdames , de grace ,  
 L'éloge , quoique dû , me gêne & m'embarrasse . . . . .  
 Attendez que je sois éloigné de ces lieux .

Cette plaisanterie , qui porte sur toutes les  
 parties du grand opéra , a beaucoup réjoui les  
 personnes qui cherchent encore la gaieté à nos  
 spectacles : mais il falloit un acteur comme le  
 sieur Thomassin pour la faire valoir .

On avoit joué *les trois Fermiers* , & l'on fait  
 combien le public y goûte les talens du sieur  
 Laruette ; les auteurs avoient imaginé de le  
 ramener sur la scène dans l'habit de son rôle .  
 On s'étonne de le voir .

## M A T H U R I N .

Eh ! pouvois-je en ce jour , vivre & ne pas venir ?  
 Plus je nous voyons prêt de finir not' carrière ,  
 Et plus j'craignons de perdre un instant de plaisir .

## B L A I S E .

Et vos enfans , morgué .

## M A T H U R I N .

Mes chers enfans ! j'les quitte .



J'ons su qu'ici l'on fête un bienfaiteur ;  
 J'ons voulu ly rendre not'visite ,  
 On craignoit mon peu de vigueur.....

P I E R R E , *son fils.*

J'ons couru même à sa poursuite ;  
 Mais il ne consultoit qu'son cœur.  
 Jamais il n'a marché si vite.

B L A I S E .

Avais-vous-là , papa , queuqu'petite chanson ;  
 Je voulons de ce jour adoucir la tristesse.

M A T H U R I N .

Eh ! pourquoi pas , morgué , j'aimons fort le flonflon ;  
 Je chantions autrefois , & l'vin & ma maîtresse.  
 Je n'faisons plus l'amour , je buvons peu de vin.  
 L'amitié , l'amitié , v'là ma seule jouissance.

N'la remettons pas au lendemain.

Dans not'famille , amis , jamais un *Mathurin*  
 N'a manqué d'avoir un refrain  
 Pour chanter la reconnaissance.

P I E R R E .

Oh ! c'est bien vrai : drès notre enfance  
 Not' pere difait , n'fyois jamais ingrats ,  
 Ç'a n'étiens fait qu'pour des cœurs bas :  
 Ayaiz bian ça dans vot'souvenance.  
 Messieurs , quand j' suis en vot'présence .  
 En varité , ça ne me cout'pas.

M A T H U R I N .

Commençons , mes amis , j'ons sur vous l'droit d'ainesse.

J'y frons l' premier not' compliment.

[ *Aux Actrices.* ]

Vous avais pour vous vot' jeunesse ,

## 292 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Vos graces & vot' enjouement ;  
Mais vous verraiz qu'il reste encor à la vieilleffe  
Un peu de voix , & beaucoup d'sentiment.

Il y avoit ensuite des couplets sur les airs des *Trois Fermiers* ; un bout de scene qui avoit paru à la répétition plein d'ame & de traits heureux , & un vaudeville général avec des couplets faillans : mais le parterre ne voulant plus rien entendre , même les choses honnêtes qui lui étoient adressées , exhalant son humeur , tantôt contre les auteurs , tantôt contre les acteurs , prenant tout à mal , & faisant un tapage horrible , les Comédiens , ont sauté au dernier chœur sur l'air de la *marche des Samnites* , & ont terminé leurs *adieux*.

Le tort des auteurs de ce compliment , a été de l'avoir fait annoncer comme piece , car on a oublié que cette piece n'étoit qu'un compliment. On a voulu trouver une intrigue , & on n'a pas pris garde aux scenes.

( *Journal de Paris ; journal des Théâtres.* )

## A L L E M A G N E.

On a représenté récemment sur plusieurs théâtres *Rosamonde* , opéra Allemand , en trois actes de M. Wieland , qui est imprimé , & se trouve à Weimar , chez Hofmann. C'est le pendant d'*Alceste* du même auteur. Henri , roi d'Angleterre , étant devenu amoureux de Rosamonde , lui bâtit un labyrinthe. La femme d'Henri furieuse de jalousie , vint à bout d'entrer dans le

labyrinthe & traita Rosamonde cruellement. Tel est le récit de l'histoire. Le poëte a imaginé les circonstances.

*Ier. act.* Le chevalier Belmont apprend à la reine l'usage du labyrinthe, qui sert à cacher une nymphe, nommée Rosamonde. La reine outragée, jure de se venger du roi & de la belle.

*II. act.* La reine ordonne à Belmont de l'introduire dans le labyrinthe. Belmont défie le chevalier qui en a la garde. Tandis qu'ils combattent, la reine entre. A son aspect, toutes les femmes tentent en vain de prendre la fuite avec Rosamonde, qui, se trouvant arrêtée, demande grace à la reine. La reine est inflexible & ne lui laisse à choisir qu'entre le fer & le poison. Rosamonde boit la coupe, en attestant son innocence & la pureté de ses amours.

*III. act.* Le roi arrive, tandis que le chœur qui pleure, l'instruit du sort de Rosamonde. Il est prêt de se livrer aux derniers excès du désespoir, quand Belmont paroît & l'assure, qu'au lieu de poison il a donné à son amante un breuvage somnifere. Le roi vole à son secours. Elle se réveille dans ses bras pour lui demander la permission de se retirer dans un cloître. Il la persuade d'être plutôt reine, & la présente à ses officiers en sa qualité. La reine survient comme une furie, tue sa rivale & la toile tombe.

La grande réputation de M. Wieland, n'a pas garanti cette piece d'une censure rigoureuse. La gazette littéraire de Halle trouve qu'aucun

caractère n'y intéresse. La reine est une furie ; le roi un homme froidement infidèle , Belmont un double traître. Il n'y a de bon que Rosamonde , encore sa vertu qu'elle prône , paroît assez peu vraisemblable : mais rien ne choque tant la vraisemblance , que d'entendre chanter les deux cavaliers en se battant. On doit éviter un concert aussi contraire à la nature jusques dans les opéra.



---

---

HISTOIRE-NATURELLE.

## P H Y S I Q U E.

CHYMIE. BOTANIQUE.

---

---

## I.

*Sur l'art de nager.*

**L'**ART de nager devoit entrer dans le cours de l'éducation ; il y a mille circonstances dans la vie où il seroit avantageux de l'avoir appris de bonne heure ; mais toutes les parties de la gymnastique sont négligées ; on s'attache à former l'esprit qu'on ne forme guere , & on ne songe pas au physique ; on l'abandonne à la nature , & on ne s'occupe pas assez de la seconder. Plusieurs écrivains s'en sont plaints. Ces plaintes se répéteront sans doute long tems avant qu'on songe à les faire cesser. Jusques-là il est prudent de les renouveler , de leur donner toute la publicité dont elles sont susceptibles ; & c'est le motif qui nous engage à donner ici un article sur l'art de nager. Ce sera le célèbre docteur Franklin qui nous le fournira. C'est ainsi qu'il écrivoit, il y a quelques années , à un de

ses amis en lui recommandant cet art utile, & en lui donnant en même-tems des leçons.

» Je ne puis penser avec vous, mon cher  
 » Monsieur, qu'il est trop tard pour que vous  
 » puissiez apprendre à nager. La riviere qui coule  
 » au bas de votre jardin, vous fournit l'occa-  
 » sion la plus commode pour vous exercer;  
 » & comme votre nouvel emploi vous force  
 » à être fréquemment sur l'eau que vous crai-  
 » gnez, je pense que vous ne devez rien né-  
 » gliger pour vous accoutumer à cet élément,  
 » & pour vous essayer à nager. Rien n'est plus  
 » propre à dissiper la crainte que l'eau inspire,  
 » que la certitude de pouvoir regagner l'autre  
 » rivage à la nage, s'il arrive quelque accident,  
 » ou de se soutenir sur l'eau sans enfoncer pen-  
 » dant quelque tems, durant lequel on a du  
 » moins l'espérance de recevoir du secours.

» Je ne fais pas combien le liège ou les  
 » vessies remplies de vent peuvent être utiles  
 » dans l'étude de cet art; je n'en ai pas vu  
 » faire beaucoup d'usage. Il se peut qu'ils ne  
 » soient pas inutiles pour soutenir le corps pen-  
 » dant qu'il s'exerce à remuer les bras & les  
 » jambes en les rapprochant & en les étendant,  
 » mouvement nécessaire pour avancer dans l'eau.  
 » Mais vous ne serez jamais nageur, jusqu'à  
 » ce que vous soyez persuadé que l'eau peut  
 » vous soutenir; il vous importe donc de vous  
 » en convaincre d'abord; c'est le point par  
 » lequel vous devez commencer; tout le reste  
 » est de peu d'importance & offre peu de dif-  
 » ficultés. J'ai connu plusieurs personnes qui

» avec très-peu de pratique ont appris insensiblement , & par la nature même, la maniere » de se mouvoir dans l'eau.

» Le moyen de vous rassurer contre l'eau , » en vous convainquant qu'elle peut vous soutenir , est celui-ci. Choisissez un endroit de » la riviere, où le fond allant en pente , fait » que l'eau devient graduellement plus profonde ; descendez-y tranquillement jusqu'à ce » que vous en ayez jusqu'à la poitrine ; alors » tournez le dos au courant , & la face contre » le bord que vous venez de quitter. Jetez » dans l'eau , entre vous & le rivage , un œuf ; » il ira sur le champ au fond , où la limpidité » de l'eau vous permettra de le voir. Il doit » être dans un endroit assez bas pour que vous » ne puissiez y atteindre sans plonger. Pour vous » encourager à nager , réfléchissez que vous approchez du rivage , qu'à mesure que vous y » avancez le fond s'élève , qu'en vous jettant » dans l'eau il vous suffit de plier les genoux » pour vous trouver à une moindre profondeur que celle où sont vos pieds , & que » votre tête , dès que vous le voudrez , sera » hors de l'eau. Jetez-vous ensuite hardiment , » travaillez des pieds & des mains pour saisir » l'œuf ; vous trouverez dans cet essai que l'eau » vous porte même malgré vous , & qu'il ne » vous est pas aisé de saisir l'œuf , à moins que » vous n'employiez une force & une action qui » vous poussent au fond de l'eau qui vous » soutient ; vous sentirez qu'il n'est pas aussi aisé » que vous l'imaginez , & que vous le crai-

## 298 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» gniez d'aller au fond ; vous reconnoîtrez vous-  
» même que l'eau a le pouvoir de vous sou-  
» tenir ; vous apprendrez à vous confier en ce  
» pouvoir. Vos efforts pour atteindre l'œuf vous  
» enseigneront la maniere d'agir & de mouvoir  
» vos pieds & vos mains dans l'eau pour nager ,  
» pour conserver votre tête élevée au dessus  
» & pour avancer.

» Je vous exhorte d'essayer cette méthode ;  
» quoique je pense vous avoir déjà convaincu  
» que votre corps est plus léger que l'eau , &  
» que vous pouvez y flotter en conservant vo-  
» tre bouche libre pour la respiration, si vous  
» vous mettez dans la posture convenable , &  
» que vous bannissiez la crainte ; cet essai vous  
» aidera à la surmonter entièrement ; car le fait  
» & l'expérience sont au dessus de tous les rai-  
» sonnemens.

» Je vous répéterai sommairement ce que je  
» vous ai dit dans notre dernier entretien ; vous  
» pourrez le relire avec réflexion , l'imprimer  
» dans votre mémoire , & en tirer quelqu'avan-  
» tage pour la pratique.

» 1°. Quoique les jambes , les bras & la tête  
» d'un corps humain soient des parties solides ,  
» spécifiquement un peu plus pesantes que l'eau  
» douce , le tronc cependant est beaucoup plus  
» léger que l'eau , & le total pris ensemble ,  
» n'est pas assez pesant pour aller entièrement  
» sur l'eau ; il y aura toujours quelque partie  
» qui restera au dessus , jusqu'à ce que les ca-  
» vités soient remplies d'eau ; ce qui arrivera  
» lorsqu'on essayera de respirer , quand on aura  
» la bouche & le nez dans l'eau.



» 2°. Les bras & les jambes sont spécifique-  
 » ment plus légers que l'eau salée qui les sou-  
 » tiendra ; de sorte qu'un corps humain n'en-  
 » foncera point dans l'eau salée , parce que les  
 » cavités à la longue se rempliront d'eau ; mais  
 » par la pesanteur de la tête.

» 3°. Une personne qui se jette sur le dos dans  
 » l'eau salée , & étendra ses bras , restera cou-  
 » ché ainsi sans que sa tête s'enfonce assez pour  
 » lui ôter la liberté de respirer , & le plus léger  
 » mouvement de ses mains , l'empêchera de se  
 » retourner , si le mouvement de l'eau tend à  
 » lui faire changer de position.

» 4°. Dans l'eau douce , l'homme qui se met-  
 » tra sur le dos ne restera sur la surface qu'en  
 » agitant ses mains pour nager ; s'il cesse le  
 » mouvement , les parties inférieures de son corps  
 » se submergeront insensiblement jusqu'à ce que  
 » le corps soit debout , & il restera dans cette  
 » position comme suspendu , ayant la tête au-  
 » dessus de l'eau.

» 5°. Si dans cette position il conserve sa  
 » tête droite au-dessus de ses épaules , comme  
 » quand nous marchons sur la terre , le poids  
 » de la tête poussera le reste du corps , l'im-  
 » mersion sera graduelle jusqu'au-dessus de la  
 » bouche & des narines , peut-être un peu  
 » près des yeux : ainsi l'homme ne peut res-  
 » ter long tems suspendu dans l'eau dans cette  
 » position.

» 6°. Le corps étant suspendu , comme nous  
 » l'avons dit , si la tête au lieu d'être droite  
 » est renversée en arriere , de manière que la

» face regarde le ciel, & que le derriere de  
 » la tête soit dans l'eau, l'homme restera long-  
 » tems dans cette position, ayant la face li-  
 » bre & respirant facilement; à chaque inspira-  
 » tion la partie plongée de sa tête s'élèvera d'une  
 » ligne hors de l'eau, & s'y enfoncera à cha-  
 » que expiration.

» 7°. Une personne qui ne sauroit point na-  
 » ger, & qui tomberoit par accident dans l'eau,  
 » si elle avoit assez de présence d'esprit pour  
 » éviter de tourner & de plonger, laisseroit  
 » prendre à son corps cette position naturel-  
 » le, & y pourroit rester long-tems sans crain-  
 » dre de se noyer, peut-être jusqu'à ce qu'il lui  
 » vînt du secours, car quant à ses habits, le  
 » poids additionnel qu'ils ont reçu pendant qu'ils  
 » sont mouillés, est peu considérable tant qu'ils  
 » sont dans l'eau, parce qu'elle les soutient;  
 » ils ne sont réellement pesans que quand on  
 » les tire de l'eau, parce qu'ils emportent avec  
 » eux celle dont ils sont imprégnés.

» Après ce que je viens de dire, il est inu-  
 » tile que j'observe à vous ni à personne, que  
 » pour avoir cette présence d'esprit dans les  
 » occasions, il faut savoir nager; il faut donc  
 » apprendre cet art, & je desirerois qu'on l'en-  
 » seignât à tous les jeunes gens. Cette connois-  
 » sance dans mille occasions les rendroit plus  
 » hardis, parce qu'ils seroient sûrs d'eux-mê-  
 » mes, dans bien d'autres ils seroient plus fer-  
 » mes, parce qu'ils n'auroient pas les craintes  
 » pénibles qui affectent tant d'hommes; je ne  
 » parle pas de l'agrément que leur procureroit

» un exercice salutaire. Les militaires , selon  
 » moi , ne devroient point être étrangers à la  
 » natation ; elle leur seroit fréquemment utile ,  
 » soit lorsqu'il s'agiroit de surprendre un en-  
 » nemi , ou de se sauver d'une surprise. Si j'a-  
 » vois à présent des enfans à élever ; je préfè-  
 » rerois , toutes choses égales d'ailleurs , les  
 » écoles où ils auroient occasion d'apprendre  
 » un art aussi utile , qui , une fois su , ne s'ou-  
 » blie jamais.

» Je suis, &c. *B. FRANKLIN.* «

( *Journal Anglois.* )

## I I.

*A U R O R E boréale , du 26 mars dernier.*

M. Cotte , curé de Montmorenci , correspon-  
 dant de l'académie royale des sciences , écrit ,  
 que le 26 mars , à 7 heures & demie du soir ,  
 il a observé une très-belle aurore boréale , qui  
 s'étendoit depuis l'occident vrai jusqu'à l'occi-  
 dent d'été ; la partie du ciel , depuis le nord  
 jusqu'à l'orient d'été , paroissoit teinte d'un très-  
 beau rouge , & s'élevoit jusqu'aux étoiles *B.*  
 & *V.* de la petite ourse. Le reste formoit un  
 segment à l'horizon , dont le sommet occupoit  
 15 ou 20 degrés dans le ciel. Le bas de ce seg-  
 ment étoit enfoncé & opaque ; une aurore lu-  
 mineuse le terminoit , & il s'en élevoit de tems  
 en tems des jets & des rayons de lumiere , qui  
 touchoient au zénith. A 9 heures 45 minutes ,  
 la couleur rouge avoit disparu , & l'éclat du

### 302 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

phénomène avoit diminué ; il est resté dans cet état une bonne partie de la nuit. L'aiguille aimantée, qui éprouve une variation diurne & périodique , avoit eu les deux jours précédens , une déclinaison contraire à celle que M. Cotte observe ordinairement. Le 26 pendant la durée du phénomène , elle resta constamment à 19 d. 15 m. , quoiqu'à cette heure sa déclinaison soit pour l'ordinaire de 19 d. 15 ou 20 m. Le barometre avoit monté de 6 lignes depuis 24 heures ; l'air avoit été froid pendant toute la journée , & il étoit tombé de la neige le matin , & des grêlons le soir ; le thermometre marquoit 1 d. & demi de dilatation , & le lendemain matin , il étoit descendu à 1 d. & quart de condensation.

( *Journal de politique & de littérature.* )

#### I I I.

*OBSERVATION sur l'éclipse de soleil qui aura lieu  
le 24 du présent mois de juin.*

Les éclipses totales du soleil sont aussi curieuses que rares : on a calculé qu'il n'y en auroit pas à Paris , d'ici à 120 ans ; celle du 24 du présent mois pouvant s'observer dans son obscurité totale , à la côte occidentale d'Afrique , aux îles Açores , & à l'Amérique Angloise , M. d'Agelet , professeur de mathématiques à l'école-royale militaire , connu par son voyage aux Terres Australes , & par divers mémoires d'astronomie , a cru devoir la calculer rigoureuse-

ment & en détail ; il en a rapporté toutes les circonstances sur une mappemonde qui servira aux astronomes & aux navigateurs qui seront à portée d'en faire l'observation. On espere qu'il y aura quelque vaisseau de roi dont la mission sera compatible avec cette observation , qui , si elle est bien faite , pourra décider une question intéressante pour l'astronomie ; savoir l'influence des rayons aux approches de la terre.

## I V.

*OBSERVATION sur une Tortue ; par M. AMOUREUX , fils , docteur en médecine , & membre de la société royale des sciences de Montpellier.*

Le trois juin 1777 , des pêcheurs , sortis du port de Cette pour la pêche du thon , entraînerent dans leurs filets une tortue immense , & la portèrent le lendemain à Montpellier , pour l'exposer à la curiosité publique. Je crois devoir rapporter cet animal , à la figure & à la description données par Rondelet , Liv. XVI , Ch. IV , dans son histoire des poissons , & il le nomme *Testudo coriacea sive mercurie*. Après avoir exactement comparé la description & l'animal , il s'est trouvé que la tortue de Rondelet , ressembloit à celle nouvellement pêchée , dans l'ensemble , & qu'elle en différoit par les détails. Celle-ci avoit , en outre , les plus grands rapports avec celle pêchée , le 4 août 1729 , à 13 lieues de Nantes , dans l'embouchure de la Loire. M. de la Font , ingénieur , en envoya la des-

cription à M. de Mairan, de l'académie des sciences, & elle fut imprimée la même année, dans les volumes de cette savante compagnie. La tortue prise à *Cette*, paroît être la même que celle prise près de Nantes, & différer de celle de Rondelet. Un des examinateurs a objecté que la figure donnée par Rondelet, étoit fautive; mais en accordant ce point, il faudra donc accorder également que la description donnée par Rondelet, est inexacte & erronnée, puisqu'elle s'accorde en tout point avec la figure; ou bien que Rondelet, & son dessinateur, n'avoient sous les yeux que la couverture de la tortue, qu'ils ont représentée, & qu'ils ont ajouté les pattes d'après leur imagination où d'après celles qu'ils ont vu dans les tortues terrestres. Il est de fait que la tortue, prise à *Cette*, n'avoit que quatre nageoires membraneuses, à la place des pattes *imbriquées*, & unguiculées, dont Rondelet nous a donné la figure; cependant, il assure avoir vu deux tortues de cette espece. Soit donc que Rondelet ait tort ou raison, soit que l'espece dont il parle soit différente ou la même que celle de *Cette*, voici la description de cette dernière, d'après un examen des parties extérieures, & suffisante pour caractériser définitivement cette espece.

Cette tortue ressemble assez bien à un luth, ou à une mandoline renversée, elle est arrondie par son dos, terminée en pointe vers la queue, presque tronquée en devant, & aplatie par-dessous. Sa couverture est un cuir noir,

marqué par 7 crêtes ou arrêtes longitudinales, qui forment par leur intervalle neuf bandes; cette couverture, en forme d'impériale de voiture, avoit cinq pieds & demi de longueur & la totalité de l'animal, mesuré du museau à l'extrémité de la queue, étoit de 7 pieds 5 pouces. La hauteur & l'épaisseur de la tortue, prise dans sa plus grande convexité, étoit de 21 pouces. Les pêcheurs ont évalué son poids, entre 15 à 16 quintaux.

La tortue décrite par Rondelet, differe encore de celle de *Cette*, par la tête & par les nageoires. La tête de celle ci ressemble assez à celle des tortues communes; elle se termine par un museau osseux, un peu pointu. On en avoit écarté les mâchoires au moyen d'un morceau de bois, qui leur donnoit 8 à 9 pouces d'ouverture; cette gueule béante permit d'observer une grande dent triangulaire, à l'extrémité de la mâchoire inférieure. Comme il n'étoit pas possible d'observer la mâchoire supérieure, on doit rapporter ici la remarque faite à *Cette*, par M. Borig, médecin de cette ville, qui y aperçut 4 autres grandes dents triangulaires, formées par un os poreux, & couvertes d'épiderme.

Outre ces dents, les *fauces* étoient garnies d'espèces de callosités ou de mammelons coniques, & comme cartilagineux. On m'a fait un crime de les avoir appelées *dents*, parce qu'elles ne débordoient pas les mâchoires, & qu'elles n'avoient pas d'alvéoles, comme si la nature n'avoit qu'un type à suivre dans la création des

êtres. Rondelet ne dit rien de ces dents calleuses, qui cependant méritoient son attention.

La tortue de *Cette* avoit de grands yeux, au-dessous desquels étoient deux trous, servant de narines. La tête étoit proéminente, le col fort gros & large. Depuis le défaut du cuir, au-dessus du col, jusqu'à l'extrémité du museau, on comptoit 17 pouces & demi. Beaucoup de parties charnues sortoient en avant de dessous la couverture. Ce sont, sans doute, de grands muscles qui font mouvoir les nageoires antérieures, & qui donnent la plus grande force à cette masse animale. Chacune des nageoires antérieures étoit longue de trois pieds trois pouces, & large de 13 pouces, dans sa plus grande étendue. Elles avoient en tout neuf pieds d'envergure; d'où il résulte que lorsque cet animal nage, il présente plus de surface en largeur qu'en longueur.

Les nageoires postérieures étoient beaucoup moins volumineuses & moins charnues à leur origine, elles n'avoient que dix pouces de longueur, & étoient larges en proportion; enfin, leur envergure de cinq pieds un pouce; mais en tout différentes de celles de Rondelet. Cet auteur fait mention des ongles qui arment les aîles & les pieds de la tortue, & sa figure les montre telles. De plus, elle représente ces quatre extrémités recouvertes de grandes écailles imbriquées, & dans la nôtre, il n'y a que quatre nageoires, unies, couvertes simplement d'une peau noire, rugeuse, sans écailles, sans divi-



sions & sans ongles ni crochets. En un mot, cet animal nous a paru absolument aussi peu propre à l'attaque qu'à la défense; ce qui porte à penser qu'il ne livre pas de grands combats, & qu'il ne vit pas de rapines. La peau de dessous les nageoires est parsemée de différentes taches grises & roussâtres.

Comme il n'étoit pas facile de retourner cette lourde masse, on n'a pu voir le dessous de la tortue, pour examiner quelle étoit la forme & l'étendue du plastron, ou l'écaille de dessous. Il a été encore moins possible de connoître la structure intérieure de ce vaste édifice. Le haut prix que le possesseur demandoit de cet animal, a dégoûté plusieurs amateurs qui vouloient l'acheter, pour en faire l'anatomie. C'eût peut-être été une occasion pour décider le différend qui s'éleva au commencement de ce siècle entre MM. Mery & Duverney, au sujet du cœur des tortues de terre & de mer. Cette tortue fut enlevée de Montpellier deux jours après, & reportée à Cette, à cause de l'infection qu'elle répandoit, & pour la vuidier en mer. M. Borig, qui étoit alors sur les lieux, ne put tenir à cette opération, tant la puanteur étoit horrible. Voici seulement ce qu'il nous a appris à l'égard de l'extérieur.

Cet animal, vu par-dessous, ressemble à un crapaud, & l'on n'y voit par conséquent la forme d'aucun plastron bien marqué. Le dessous est souple, pliant, & se confond avec les côtés & les nageoires; cependant, si on l'exa-

mine avec attention , on apperçoit six bandes longitudinales , cartilagineuses , écartées les unes des autres , excepté celles du milieu qui sont plus rapprochées. Ces bandes sont liées les unes aux autres par des ligamens forts & entrecroisés. Elles sont encore soutenues antérieurement par un os pointu au-dessous du col , large & faillant ; c'est le seul endroit où le plastron soit sensible. Cette partie tient lieu de sternum , & va d'une nageoire à l'autre. Postérieurement , ces mêmes bandes , sont renforcées par un cartilage transversal qui , vu d'une nageoire à l'autre , est encore terminé en pointe vers la queue. Outre ces pieces transversales , il y a encore aux bandes les plus externes , quatre pieces d'os assez semblables à de petits *lepas* , posés longitudinalement deux à deux , savoir , deux après les nageoires antérieures , & deux avant les postérieures. Les bandes moyennes ont encore deux autres *lepas* osseux , placés dans la même direction , mais plus postérieurement & sous le ventre.

On a empaillé grossièrement cette tortue pour la montrer à la foire de Baucaire ( le 22 juillet ) comme un objet de curiosité ; & malgré les spéculations qu'on avoit faites sur cet animal , le seul produit qu'on en ait retiré , c'est l'huile ; il en a découlé beaucoup des pieces osseuses qui forment le toit ; elles étoient spongieuses & remplies d'une huile dont la consistance ressembloit à celle du beurre. Si les nomenclateurs d'histoire-naturelle jugent cette espece nouvelle , on leur laisse le plaisir de lui

assigner un nom , & de faire en sa faveur une phrase latine. S'ils ne la croient pas différente de celle de Rondelet, ils auront au moins une description qui la leur fera mieux connoître.

( *Journal de physique.* )

V.

*OBSERVATIONS sur l'électricité du chocolat.*

Un fabricant avoit observé que , sur la surface du chocolat nouvellement fait , il s'élevoit une petite lumière. Elle étoit très-sensible vers le soir & dans le tems de gelée. Ce chocolat avoit la propriété d'attirer les corps légers , tels que les petits grains de poussière , les brins de fil , paille , &c. Il en instruisit un Physicien de ses amis. Celui-ci s'affura de la vérité du fait , & vit que la force électrique du chocolat étoit assez sensible. Il le soumit à l'expérience de Leyde , & les étincelles furent très marquées & sensibles à la main. Lorsque le chocolat est en poudre sèche , il n'a plus de vertu électrique. On la lui rend en le pétrissant avec l'huile d'olive.

V I.

*LETTRE adressée aux rédacteurs de ce journal , contenant des observations sur l'histoire-naturelle & économique des abeilles.*

M E S S I E U R S ,

Vous avez rapporté dans votre journal de

310 L'ESPRIT DES JOURNAUX,  
décembre. 1777, pag. 298 & suiv. la lettre de  
M. le docteur Simmons, des *Observations* sur  
le même sujet par l'auteur des *Affiches de Bour-*  
*gogne*, & la *Lettre* d'un anonyme de Mâcon  
du 27 septembre de la même année 1777; le tout  
concernant les abeilles.

Permettez - moi de vous faire parvenir ma  
façon de penser sur ces objets ; non par esprit  
de critique mais uniquement pour m'instruire  
& instruire en même tems ceux qui s'occupent  
de la culture des abeilles, culture aussi agréable  
qu'elle est intéressante & utile.

» Parmi les découvertes curieuses, que le  
» prier des dominicains Anglois à Louvain  
» fait tous les jours ( dit le docteur Simmons, )  
» en voici une, d'après laquelle on peut croire  
» qu'il seroit possible de recueillir par-tout du  
» miel aussi pur que celui qu'on fait venir de  
» Narbonne, d'Espagne & de Minorque.

Pour recueillir de bon miel il faut nécessairement  
nettoyer les rayons, ne laissant uniquement  
que ceux qui sont remplis de bon miel.  
Il faut séparer tout ce qui paroît contenir la  
cuvée qui le fait aigrir & moisir, le mettre  
dans de grosses étamines qu'on suspend près d'un  
feu capable de faire couler le miel, sans que  
la cire puisse se fondre, le mettre après cela  
dans un vase pour l'y conserver, ou dans un pan-  
nier bien propre posé vis-à-vis du feu sur deux  
bâtons, au-dessus d'un bac ou d'un vase; le re-  
tourner de tems-en tems, sans écraser dans un  
bac les rayons avec la cire, & les passer enfin  
avec force par un linge. Le miel le plus frais

est le meilleur pour quelque usage que se puisse être, & les abeilles nous l'indiquent elles-mêmes. J'ai souvent posé sous leurs ruches du vieux miel pour les en nourrir & les fortifier; j'ai toujours vu qu'elles le laissoient en partie & même en total, au lieu qu'en leur présentant du miel frais elles l'emportoient sur le champ sans en laisser la moindre parcelle. Ainsi lorsqu'à l'arrière-saison on s'apperçoit que les ruches sont légères, il est sage d'y présenter les rayons nouvellement détachés.

» Il arrive souvent ( continue le docteur Sim-  
» mons ) que les abeilles vont ramasser sur le  
» houblon , que l'on cultive en quantité dans  
» les Pays-Bas Autrichiens, une espece de manne  
» qui se trouve ordinairement sur cette plante  
» après une petite pluie. Le religieux qui veille  
» sans cesse à ses ruches , ne manque pas de l'y  
» trouver , & sur le champ , il coupe la par-  
» tie du rayon où les abeilles l'ont déposée.

Il est très-vrai qu'en été de menues pluies que les gens de la campagne nomment manne dans nos provinces, tombent sur les plantes d'houblon ainsi que sur les arbres & les autres plantes, ou elles forment, au moyen de la sève & de l'ardeur du soleil une sorte de liqueur où de suc que les abeilles se hâtent de recueillir, & qui forme un très-mauvais miel. Les bêtes même qui broutent l'herbe immédiatement après ces pluies en contractent différentes maladies. Si leur conducteur n'a soin de la faire fouler & battre pour ainsi dire par le troupeau avant de l'y laisser paître, il est très-dangereux que

### 312 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

les bêtes n'en ayent le poulmon & le foye endommagés, & qu'elles ne tombent même en pourriture. Ce font auffi ces pluies qui occasionnent au grain une sorte de rouille, de maniere que s'il ne survient une bonne pluie pour les laver, la moisson devient très-chétive & de mauvaise qualité.

J'ai observé qu'après ces *mannes* les ruches augmentent considérablement en poids & cela en peu de tems; mais si pendant quelques jours les rayons du soleil les échauffent, elles redeviennent autant & même plus légères qu'au paravant.

Pour m'éclairer sur ces changemens, j'ai soulevé mes ruches; j'ai vu que tous leurs parois internes étoient enduits d'une liqueur rousseâtre, ainsi que les rayons & la partie du tablier où les ruches posoient, & que cette liqueur étant desséchée on avoit peine à les détacher d'une croute glutineuse qui les tenoit comme collées sur le tablier.

On peut à mon avis inférer de-là que les *mannes* ne sont pas aussi pernicieuses en été qu'elles le sont vers la fin d'août & en septembre, parce qu'alors des chaleurs ne sont plus aussi vives, que les nuits sont plus longues & plus froides, & que par-là, elles peuvent se conserver dans les rayons.

Au reste, c'est de ce mauvais miel, dont les abeilles se nourrissent durant l'hiver, que provient la dysenterie qui les attaque de maniere à ne pouvoir fauver, pour ainsi dire, aucune ruche, même dans les ruchers les plus fournis;

ce

ce qui est arrivé l'année dernière dans beaucoup de cantons ; mais dont je n'ai effuyé aucune perte non plus que ceux qui ont employé le sirop suivant , que je leur avois préparé , & qui a été présenté au bas des ruches. Voici la composition de ce sirop.

Versez dans un casserole bien propre une bouteille de vin de Bourgogne ou de Champagne rouge , vieux ; ajoutez-y une bonne demi-livre de sucre , bien raffiné , & trois quarts du meilleur miel : faites le cuire doucement & à petit feu sur du charbon l'espace de deux à trois heures , en le remuant de tems-entems ; versez-le ensuite par un entonnoir dans des bouteilles : & mettez-en dans des assiettes de faïence ou de terre vernissée pour les présenter à chaque ruche , en observant de faire surnager dans ces assiettes , des brins de paille : ajoutez encore en proportion du bon miel à ce sirop , & mêlez le total pour les ruches les plus foibles & les plus légères , & continuez jusqu'à ce qu'elles n'en aient plus besoin , c'est-à-dire , jusques vers le printems.

L'usage de ce sirop m'a toujours paru très-propre à préserver les abeilles de la dysenterie , à les rendre plus robustes , & par conséquent à en tirer plus promptement des essaims.

On sauroit au reste beaucoup de gré au R. prieur des Dominicains , s'il vouloit bien nous apprendre dans quels rayons les abeilles déposent le mauvais miel dont on a parlé , & nous instruire en même-tems de la manière dont il s'y prend pour les couper ; puisqu'il s'agit de

la conservation d'insectes si utiles à l'homme !

» Le premier , ( ajoute encore le docteur  
 » Simmons , ) qui a un grand nombre de ru-  
 » ches dans son jardin , assure qu'il obtient trois  
 » fois plus de miel par la méthode qui lui est  
 » particuliere , que par celle qu'on suit ordi-  
 » nairement : elle le rend maître de faire tra-  
 » vailler ses abeilles quand il lui plaît , dans  
 » toutes les saisons de l'année. «

Quel secret plus important que celui de se procurer trois fois plus de miel qu'on n'en recueille en suivant la méthode ordinaire ! il faut que M. le prieur ait approfondi jusques dans ses derniers replis cette branche d'économie rustique , puisqu'il est parvenu à faire travailler ses abeilles quand il lui plaît , dans toutes les saisons de l'année ; tandis que notre impéritie nous borne à les faire agir six mois tout au plus , & cela faute de tems propre & de moyens suffisans.

Il est donc tout simple de croire qu'il supplée à ce défaut par d'autres matieres que par les fleurs , & qu'apparemment il place en hiver ses ruches dans quelque vaste salle où il entretient une chaleur propre à attirer les abeilles hors de leurs ruches , & à les engager à y rentrer.

Que d'obligations le monde entier n'auroit-il pas au savant prieur , s'il daignoit rendre publique une méthode inconnue jusqu'ici , & dont l'utilité est si clairement démontrée ! Au lieu de nous faire appercevoir de loin un but que notre insuffisance n'atteindra jamais sans son aide.



» Je n'étois pas sans quelques inquiétudes ,  
» (c'est toujours M. le docteur qui parle.) Je  
» n'étois pas sans quelques inquiétudes , en me  
» voyant au milieu d'un si grand nombre de  
» ruches ; mais le prieur m'assura que je n'avois  
» rien à craindre , pourvu que j'eusse grand soin  
» de tenir la bouche fermée & de respirer par  
» le nez , parlant très-doucement. C'est en cela ,  
» me dit il , que consiste tout le secret que  
» j'emploie pour approcher de mes abeilles  
» impunément , pour remuer & transporter leurs  
» ruches sans beaucoup de ménagement , &  
» même pour détacher quelques portions de  
» rayons , lorsqu'elles sont à l'ouvrage. «

J'avoue ici mon ignorance & ma poltron-  
nerie ; j'ai toujours cru qu'il falloit beaucoup de  
ménagement quand on approchoit des ruches ,  
excepté cependant , lorsqu'après le coucher du  
soleil , on approchoit des essaims pour les pla-  
cer au rucher , ou ailleurs. Mais détacher quel-  
ques portions de rayons , lorsque les abeilles  
sont en plein travail , c'est , à ce qu'il me paroît ,  
être privilégié ; & malgré l'assertion de M. le  
prieur , qui , sans doute a ce privilege , je ne  
le conseillerois pas à l'homme le plus hardi &  
le plus adroit , à moins que ce ne fût avant le  
lever du soleil ou après son coucher , quand  
même il ne respireroit que par le nez , & quand  
au lieu de parler doucement il ne parleroit point  
du tout. Je ne conseillerois de plus cette opé-  
ration qu'au commencement de mars ou vers  
la fin de l'automne , & je voudrois pour plus  
de sûreté qu'on engourdit les abeilles ou par

### 316 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

la fumée de vieux linge brûlé ou par celle du tabac.

L'auteur des *affiches de Bourgogne* , rapporte le cas d'un cheval & d'un Charpentier. Ce qui m'est arrivé à l'âge de neuf à dix ans , est à-peu-près de même nature. Immédiatement après Pâques j'étois à une campagne : je trompai un jour la vigilance de mon précepteur , & je sortis seul avec un jeune homme à-peu-près de même âge que moi. Je vis dans une prairie un rucher de trois à quatre ruches , je m'en approchai , je ne savois ce que c'étoit , & je me mis à frapper d'une petite baguette les abeilles qui en sortoient ou qui y rentroient ; quelques-unes m'affaillirent sur le champ à la tête , & les autres m'entourèrent de toute part : je cours de toutes mes forces , j'apperçois une maison , mes cris en font sortir deux femmes qui viennent à mon aide , tâchent de me débarrasser , & me couvrent la tête d'un linge. Mon compagnon qui avoit insulté plus vivement que moi les abeilles , arrive cependant sain & sauf sans en avoir été attaqué , tandis que j'avois pour ainsi dire , la tête tout en feu. On me la lava , on me la bafina avec de l'eau froide à plusieurs reprises , & j'en fus quitte enfin pour rester trois à quatre jours au lit avec un peu de fièvre , & le visage entamé par des especes d'égratignures.

Je me suis souvent demandé à moi-même depuis cet événement , pourquoi de plusieurs personnes qui se trouvent ensemble , les abeilles en attaquent une de préférence aux autres ! Je n'ai pu trouver que dans le hasard le motif

qui les détermine. Une abeille vole d'abord à la tête de la personne , vers laquelle le hasard dirige son vol , elle s'embarrasse , elle s'entortille dans ses cheveux , elle se trouve prise dans une espece de filets , elle fait des efforts pour s'en débarrasser , elle s'irrite & sonnant une sorte de tocsin , elle appelle ses compagnes qui arrivent en foule , ou pour la dégager , ou pour la venger : c'est du moins ce qui m'a paru le plus vraisemblable.

Je passe à la lettre de l'anonyme de Mâcon. Il y est dit que les abeilles ne souffrent point de personnes malades ; l'expérience m'a démontré la vérité de cette observation , & j'ai en effet , souvent remarqué , que ceux qui avoient l'haleine forte ou mauvaise , en étoient poursuivies & piquées , quoiqu'elles n'approchassent pas des ruches de bien près.

» Il est aussi très-vrai , ( dit le même anonyme , ) que , lorsque le bled noir est en fleur ;  
» il n'est pas facile d'aborder impunément ces  
» insectes pour les contempler & opérer sur  
» eux. «

C'est ce qui arrive de même , lorsque la vesce est fleurie ; il faut sans doute que les abeilles y trouvent une matière qui les irrite ; & c'est pour cela qu'il est bon de construire des ruchers à double toit , afin qu'on puisse se couler derrière les ruches & se placer de manière à pouvoir les observer à l'aise & sans risque. Il résulte un autre bien de la construction de ces ruchers ; elle peut servir à détruire les teignes , auxquelles il seroit essentiel d'empêcher l'entrée des ruches.

Ces teignes sont une espece de papillon qui donnent leurs œufs comme les autres. Leur instinct leur fait chercher les endroits les plus favorables à leur ponte ; & elles déposent leurs œufs en choisissant celui qui pourra fournir la nourriture à l'insecte naissant , lorsqu'ils seront éclos. Elles les placent donc ordinairement sur le haut des ruches , autour des parois internes & même sur le *tablier* , & ils y sont comme ceux des autres papillons , sous une espece de toile ou de membrane. Ces œufs éclos deviennent chenilles , qui se nourrissent aux dépens des abeilles , que l'on voit en avril , lorsqu'elles nettoient leurs ruches , pousser & amener dehors des chenilles de deux especes ; l'une d'un gris verdâtre à tête rousse , & de la grosseur d'un ver de noisette , mais un peu plus longue ; l'autre d'un rouge brun , excédant un peu en longueur la premiere , une fois plus mince & à tête roux-brun.

Ce sont ces vers , ou chenilles qui désoient les rayons des abeilles , & non les teignes , qui , à ce que je crois , n'entrent dans les ruches que vers le tems qu'elles ont envie ou qu'elles sont pressées de déposer leurs œufs.

Ces chenilles devenues à leur tour papillons ou teignes , sortent des ruches pour voltiger & prendre leur essor jusqu'au tems de leur ponte ; elles s'assemblent d'ordinaire autour des ruches en voltigeant continuellement depuis le commencement de mai , jusqu'à la moitié ou la fin d'août ; & cela un peu après le lever du soleil & immédiatement avant qu'il se couche. J'ai

observé qu'elles entrent facilement dans les ruches avec les abeilles ; sur-tout dans celles qui ne sont point remplies ; mais qu'elles n'ont pas la même aisance à l'égard de celles qui sont fournies jusqu'au *tablier* , parce que les abeilles s'y opposent & les chassent même.

Au moyen d'un rucher à double toit , on pourra quand on voudra , se glisser derrière les ruches & écraser ces insectes nuisibles , qui , de tems-en-tems se reposent sur le *tablier* ou sur la ruche même , ce qui peut se faire avec le doigt dans les tems ci-dessus désignés.

Les abeilles nous font don de leur travail ; ce don nous est également agréable & utile , & nous les étouffons pour les en récompenser ; n'est-ce pas ingratitude de notre part ? Je supplie donc les cultivateurs éclairés , de nous indiquer , s'il est possible , une méthode sûre de recueillir sans les faire périr une partie de leur provision.

J'ai , mais toujours infructueusement , employé différens moyens pour y parvenir. J'ai d'abord suivi la méthode qu'indique la *vieille maison rustique de Liger* , de renverser une ruche pleine , de placer par-dessus une ruche vuide , de les serrer au défaut avec une serviette , de frapper sur celle qui est pleine pour faire monter les abeilles dans celle du dessus , & de faire cette opération vers la fin de juin. Elle réussit en effet , mais qu'en arrive-t-il ? il reste une ruche dont les abeilles peuvent à peine chercher leur provision pour l'hiver , & qui languit faute de population , car , tant les jeunes

abeilles que les œufs déposés sont absolument perdus, ce qui détruit l'espoir de voir renaître & remplacer les abeilles perdues ou mortes. Il semble au reste qu'il seroit moins cruel & plus utile d'attendre pour les suffoquer l'arrière saison, parce qu'alors les ruches sont si affoiblies, qu'elles sont hors d'état de pouvoir donner des essaims avant deux ou trois ans révolus, & qu'ainsi on leur auroit plus rendu qu'on ne leur auroit trouvé.

Tailler les rayons pleins, c'est déranger l'économie des ruches, perdre la couvée qui s'y trouve, & faire que les abeilles ne donnent que peu ou point d'essaims, ce qui occasionne un dommage très-notable, car régulièrement, chaque ruche en donne deux par an, & quelquefois d'avantage. J'en ai eu fort souvent deux, provenant des premiers de l'année : ils produisent ainsi, quand on peut les recueillir au commencement de mai, & quand on en prend soin.

La méthode des *hausses* ne paroît pas plus heureuse. En ôtant la hausse du dessus, quelqueadroitement qu'on s'y prenne, on endommage une partie des abeilles par le miel qui découle sur elles quand on a scié les rayons ; leurs compagnes veulent les nettoyer, elles se cassent les aîles, & on les voit ramper sur terre & périr.

J'ai encore suivi à différentes reprises la méthode indiquée par une brochure, qui conseille de renverser la ruche pleine sur une planche arrondie, & de poser par-dessus une autre planche avec un trou de quelques lignes, pour y

asseoir une seconde ruche vuide, afin que les abeilles montent d'elles-mêmes. Je les y ai laissées l'espace de tems désigné & même d'avantage, pour que les œufs pussent éclore, & pour que les jeunes abeilles pussent monter comme les vieilles : j'ai constamment trouvé qu'elles tenoient les deux ruches & n'y formoient qu'un ménage, quoiqu'elles eussent donné des essaims.

J'ai de même éprouvé la méthode proposée par la société d'agriculture de Bretagne, d'avoir une ruche vuide tout unie, dont le dessus fût applati de maniere à y poser une ruche ordinaire, afin que les abeilles pussent assembler leur magasin dans celle du haut, & en descendre pour faire leur travail dans celle du bas, au moyen d'un trou de quelques lignes dans le milieu, qui servît à la communication & qu'on bouchât, au moyen d'une ardoise ou d'une pierre plate, lorsqu'on s'aperceveroient au poids que la ruche du bas peut avoir sa consistance, & que celle du haut seroit fort pesante. On bouche de même l'entrée de celle du haut, quand on remarque que celle du bas est habitée.

L'avant dernier printems, je posai deux ruches pleines ordinaires, sur deux ruches vuides, telles qu'on vient de les décrire; l'une pouvoit peser au printems 30 liv. Celle de dessous se trouva bâtie jusqu'à moitié, & fut à l'arrière saison du poids de 35 liv. Je l'ai remise le printems dernier, comme l'année précédente, sans toucher aux rayons, qui n'en ont pas été plus

### 322 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

avancées ; mais la ruche du haut pesoit 45 liv. Je ne m'étonne cependant pas qu'elle n'ait point continué ses rayons, ce printems & l'été qui lui a succédé, ayant été si défavorables, que des quinzaines entières, se sont écoulées sans que les abeilles pussent aller recueillir le suc des fleurs. L'autre ruche n'a rien fait dans celle qui étoit posée dessous. Il est à observer qu'elles ont donné chaque année deux essaims, avant celles qui n'étoient point doubles, contre l'opinion générale qu'elles n'en donneroient aucun.

Si cette méthode me réussit, je me ferai un devoir & un plaisir de communiquer mes succès au public, en y joignant les observations & les remarques que je pourrai avoir faites.

Je vous prie, en attendant, Messieurs, d'insérer ma lettre dans l'un de vos journaux. J'ose d'ailleurs, me flatter que les observateurs curieux des abeilles, voudront bien de leur côté nous donner les remarques qu'ils peuvent avoir faites, ou qu'ils feront sur cet utile objet.

J'ai l'honneur d'être avec les sentimens de considération qui vous sont dus

M E S S I E U R S ,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur.

J. G. J. D.

*A Liege, le 18 avril 1778.*



---

---

# M É D E C I N E.

## C H I R U R G I E.

---

---

## I.

*MÉMOIRE sur une cataracte artificielle qu'on peut produire sur les yeux des cadavres, & des animaux vivans ; par M. TROJA, docteur en médecine, & chirurgien assistant dans l'hôpital de Saint-Jacques, à Naples.*

**L**Es maladies artificielles excitées sur les animaux peuvent conduire à la guérison de celles qui sont déjà formées dans l'homme. On peut essayer sur les premiers, tous les moyens curatifs les plus dangereux : on peut les disséquer suivant le besoin, & en examiner les causes primitives & les effets inconnus. Il est vrai qu'on rencontre quelquefois des différences essentielles entre les hommes & les brutes ; mais si on n'apprenoit que ces seules variétés, nous en serions assez instruits.

On sait que le crySTALLIN détaché du globe de l'œil, s'endurcit & devient opaque dans tous les acides (\*). Ce n'est pas de cette opacité,

---

(\*) M. Petit, *académ. des sciences*. Année 1731.

### 324 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

dont je veux parler. Je travaillois sur les yeux , & je trouvai qu'en couvrant un œil de sel marin , il se produisoit une vraie cataracte artificielle , sans que la transparence de la cornée eût souffert en aucune maniere. Je plongeai des yeux dans différentes liqueurs acides , & le crySTALLIN en étoit attaqué plus ou moins , suivant leur force ; mais la cornée transparente devenoit toujours opaque.

Si on prend un œil séparé du cadavre de l'homme , ou de tout autre animal que ce soit , & qu'on le couvre de sel marin , au bout d'une demi-heure on voit paroître la cataracte. Au bout d'une heure , elle est bien formée & d'une couleur blanche comme la neige : cependant , elle ne s'étend pas jusqu'au centre du crySTALLIN , dont tout le noyau est encore transparent. Au bout de deux ou trois heures environ , elle occupe dans le crySTALLIN toute la substance qui se trouve extrêmement endurcie : dans les poisons elle devient dure presque comme une pierre. La tunique du crySTALLIN se trouve pareillement endurcie & opaque.

Cependant , si on laisse l'œil très-long-tems dans le sel , l'humeur aqueuse & le corps vitré se dissipent entièrement & de maniere que l'œil reste affaissé.

Il arrive quelquefois qu'en laissant même long-tems l'œil dans le sel , la cataracte ne va pas jusqu'au centre du crySTALLIN. Quelquefois aussi le crySTALLIN s'obscurcit très-bien dans un œil & imparfaitement dans l'autre d'un même animal.

Il est nécessaire que le sel marin soit dépuré :

le plus commun conviendra mieux pour cet usage : même le sel marin crySTALLISÉ, rend opaque, en une certaine maniere, la cornée transparente. Il faut que le sel soit pilé finement, & qu'on y ajoute un tant soit peu d'eau pour qu'il soit un peu en solution. L'eau extrêmement salée feroit le même effet. Le sel marin bouilli dans l'eau produit lentement l'opacité du crySTALLIN.

Si on veut avoir la cataracte, sans que l'œil soit détaché du cadavre, on n'a qu'à fixer les paupieres, afin que l'œil soit ouvert & appliquer le sel dessus. On y versera de tems en tems une goutte d'eau très-salée, & on couvrira le tout avec une compresse de linge trempée dans la même eau.

J'ai produit de cette maniere la cataracte dans les yeux des lapins vivans. J'avois arrêté les animaux de maniere qu'ils ne pouvoient pas se remuer ; j'avois passé trois fils avec une aiguille à travers les deux paupieres, & à travers la membrane semi-lunaire pour avoir l'œil ouvert en les attachant en sens contraire. Au bout de deux heures, la membrane interne des paupieres étoit très-engorgée & la cataracte bien formée : mais au bout de trois heures, après avoir ôté le sel, elle s'étoit dissipée. Je ne fais pas si l'on pourroit avoir une cataracte constante, ayant la patience de continuer plus long-tems l'application du sel. Dans d'autres lapins, à la place du sel j'appliquai l'esprit de sel marin tout seul ; la cataracte étoit très-complette, mais tout le globe de l'œil se desséchoit ou crevoit. Je coupai cet

### 326 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

esprit avec de l'eau : la cataracte se formoit imparfaitement & la cornée devenoit opaque.

J'ai essayé d'autres sels neutres à base minérale & à base alcaline : tels sont le sel de tartre vitriolé, le sel de nitre, le sel ammoniac, &c. Dans les premiers, le crySTALLIN s'obscurcissoit très-imparfaitement. Dans le second, il paroissoit devenir plus transparent, & au lieu de s'endurcir il se ramollissoit davantage. Tous les acides, l'esprit de nitre, l'esprit de vitriol, l'esprit de térébenthine, l'esprit de vin, le vinaigre, produisent la cataracte, mais ils détruisent l'œil quand ils sont trop forts : quand ils sont trop foibles ou coupés avec l'eau, ils la produisent imparfaitement & rendent toujours opaque la cornée transparente. L'esprit de nitre donne une couleur jaune au crySTALLIN, & le fend en plusieurs endroits.

Les alcalins, tels que l'alkali volatil fluor, le savon blanc dissous dans l'eau, l'eau de chaux, la lessive, &c. ne produisent pas la cataracte, & ils ne dissipent pas les autres humeurs de l'œil, mais ils causent une espece d'hydropisie dans le crySTALLIN. On trouve une grande quantité d'eau très-limpide, sur-tout dans les poissons, répandue entre la surface extérieure du corps du crySTALLIN & sa tunique. Cependant, l'alkali de tartre, dissous dans l'eau, rend les membranes de l'œil très-fermes, fait devenir opaque le crySTALLIN & l'endurcit de maniere à être friable en le frottant entre les doigts.

Les avantages qu'on pourroit retirer de la cataracte artificielle produite avec le sel marin,

sont, 1°. de pouvoir la produire à son gré sur les cadavres, pour instruire les jeunes chirurgiens à faire l'opération, soit par extraction, soit par dépression. Il n'est pas nécessaire d'attendre que le crySTALLIN soit obscurci jusqu'au centre, parce que, quand les humeurs aqueuses & vitrées sont dissipées, on ne peut pas opérer commodément; mais, si elles sont beaucoup diminuées, on n'a qu'à presser la base de l'œil avec les doigts pour pousser le corps vitré avec le crySTALLIN vers la cornée. Il faut prendre garde, en introduisant l'instrument tranchant, si on veut faire l'opération par extraction, de ne pas blesser l'iris, comme il arrive constamment quand l'humeur aqueuse est très-dissipée; 2°. d'expliquer la cause de cette maladie, sur-tout lorsqu'elle est produite par l'âcreté des larmes ou des autres humeurs du corps; 3°. de chercher, s'il est possible, quelque dissolvant de la cataracte. Nous avons vu que le sel de nitre & le sel ammoniac conservoient la transparence dans le crySTALLIN, & le ramolliissoient davantage; 4°. de faire mûrir plus promptement dans l'homme vivant, par application continuée de l'eau un peu salée, ces sortes de cataractes qui tardent à parvenir au degré de maturité nécessaire pour pouvoir faire l'opération.

(*Journal de physique.*)

*LETTRE adressée au journal de politique & de littérature, sur le remede des Caraïbes contre la goutte.*

MONSIEUR..... Sur tout ce que j'avois entendu dire de l'efficacité du remede des Caraïbes pour modérer & éloigner les accès de goutte, j'en fis usage au mois d'octobre 1770. Ayant été attaqué dans le mois de janvier 1777 d'un accès très-léger qui ne dura que cinq jours, pendant lesquels je n'eus que des douleurs très-supportables, sans fièvre & sans insomnie ; je me crus en droit, par cette observation faite sur moi-même, de conclure que le remede des Caraïbes n'arrêtoit point l'épuration nécessaire du sang qui doit se faire dans les anciens gouteux, mais que ce remede atténuoit & adoucissoit cette humeur visqueuse & mucilagineuse au point de la rendre plus fluide, moins raréfiable & moins corrosive, & que par conséquent les dépôts s'en faisoient avec plus de facilité, & que ces dépôts ne corrodoient plus la gaine nerveuse des tendons.

Vous sentez, Monsieur, que la reconnoissance d'un gouteux ( jusqu'alors cruellement tourmenté ) peut aller jusqu'à l'enthousiasme pour un remede dont il croit éprouver des effets aussi salutaires ; je me flattai de rendre compte de mon observation dans un mémoire, & je le lus dans une de nos séances particulieres de l'académie des sciences.

Quoique cette observation n'ait pas été im-

primée, elle est devenue presque publique (\*), & l'on a peut-être même répandu trop de certitude dans ce qui a transpiré de ce mémoire, où je ne parlois encore que des grandes espérances que j'avois.

Je serois très-fâché, monsieur, que le public fût trompé par une confiance trop prématurée, & je crois devoir publier que malgré l'usage exact que j'ai fait du remède des Caraïbes depuis le mois dernier jusqu'au 13 janvier de cette année, je n'en suis encore qu'au déclin d'un accès violent qui m'a attaqué le 13 janvier, & dont les dépôts successifs se sont poussés dans toute la main, le poignet & l'avant-bras gauche, & dans les deux pieds; les douleurs, il est vrai, ont été moins cruelles que dans les accès précédens; mais j'ai été les sept premiers jours (de 24 heures,) dans une insomnie & une fièvre perpétuelle. Ainsi, Monsieur, j'avoue moi-même que je me suis trop pressé l'année passée de rendre compte d'une observation qui ne doit être d'aucun poids, jusqu'à ce qu'elle soit constatée par une suite d'observations qui puissent venir à son appui, & que je la regarde moi-même comme nulle d'après ce que je viens d'éprouver.

J'ai l'honneur d'être, &c.

*Le comte DE TRESSAN, lieutenant-général, membre des académies royales des sciences de Paris, Londres, Berlin, Edimbourg, &c.*

---

(\*) Voyez notre journal de janvier de cette année; page 259, & celui de mars, page 51.

*OBSERVATIONS sur la teinture des œufs en rouge ;  
Par M. THOMAS , maître en chirurgie à Vil-  
lers-Coterets.*

C'est un ancien usage en France de teindre des œufs en rouge depuis le carême jusqu'à la pentecôte ; je ne prétends pas l'abolir , mais réformer la méthode qu'on suit à cet égard , & dont j'ai vu de funestes effets.

Depuis nombre d'années que j'exerce l'art de guérir , j'ai été mandé bien des fois pour voir des enfans qui , ayant mangé des œufs rouges , avoient des envies de vomir , une difficulté de respirer , des mouvemens convulsifs , & dont quelques-uns même sont morts ; j'ai vu aussi plusieurs adultes essuyer un pareil sort : j'ai traité les uns & les autres comme atteints d'indigestion ; heureusement le remède que j'ai employé est assez analogue à ceux qu'on administre aux personnes empoisonnées par le verd-de-gris. Je suis resté dans l'erreur jusqu'à l'année dernière , que je fus mandé pour une société d'hommes qui se trouverent fort incommodés les fêtes de pâques , pour avoir mangé des œufs rouges ; alors j'envoyai chercher deux de ces œufs chez le marchand ; je les pelai , & j'apperçus que la membrane qui recouvre l'œuf , étoit d'une blanc terne , & un peu verdâtre ; cette membrane enlevée , on voyoit sur le blanc , des veines verdâtres ; d'où je conclus que ces œufs étant



teints dans du cuivre , le verd-de-gris avoit pénétré dans les premiers , par leurs pores , & que c'étoit la cause des accidens énoncés ci-dessus. Je fus confirmé dans cette idée en visitant les *teinturiers d'œufs* , chez lesquels je vis des chaudrons de cuivre , remplis , depuis plus de 2 mois , de teintures faites avec du bois de Brésil , & de l'alun : ainsi je crois que les juges de police devroient défendre , sous peine d'amende , de teindre des œufs dans des vaisseaux de cuivre , & ordonner à ce sujet , les visites les plus exactes.

( *Journal encyclopédique.* )

#### I V.

*EXTRAIT d'une lettre adressée aux auteurs de la gazette de santé.*

Du Bourg de St. Andeol , le 26 février 1778.

On ne sauroit apporter trop de précaution dans le choix des remèdes ; les moindres négligences peuvent devenir funestes , & l'expérience d'hier en est une preuve. Deux dames de cette ville , après avoir soupé légèrement , chacune chez elle , étoient à *veiller* ensemble , lorsqu'une des deux se plaignit d'un léger mal au cœur ; on lui proposa de faire usage d'une infusion de *thé de Suisse*. Cette infusion fut faite dans un pot de faïence bien vernissé , & les deux dames en prirent par compagnie. Peu de tems après , elles se sentirent attaquées d'envies de

### 332 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

vômir , avec des douleurs extrêmement vives dans l'estomac ; il leur sembloit qu'on déchiroit ce viscere ; cet état fut suivi de douleurs d'entrailles , & de déjections par le bas. Les extrémités étoient froides avec des sueurs de même nature. Je fus appelé dans cet état : après avoir questionné ces dames , j'examinai les *vulnéraires* ; je crus découvrir des feuilles de *renoncule d'eau*. Je leur ai fait faire usage des huileux , & dans ce moment ces dames vont un peu mieux.

Je vous prie d'inférer dans votre gazette cette observation , pour que le public puisse se méfier de ce genre de secours , ou que les personnes qui le débitent soient plus circonspectes sur le choix des plantes qui entrent dans la composition de ces vulnéraires.

J'ai l'honneur d'être , &c. MADIER, D. M.  
intendant des eaux minérales de Vals.

#### V.

*OBSERVATION de M. BRONGNIART , sur  
l'effet de l'Alkali volatil fluor contre les com-  
motions électriques.*

Dans mon cours sur les élémens, j'ai fait communiquer la chaîne de métal qui sert de charge à une barre électrique de neuf pouces de diamètre , aux pattes de derrière d'un jeune lapin. La jarre a été chargée , & quand elle l'a été suffisamment , j'ai posé sur la tête du lapin une des boules qui termine les branches de l'exci-

tateur , & l'autre boule a été mise en contact avec l'excitateur. A l'instant , j'ai obtenu une très-vive étincelle , & le lapin a été agité d'une terrible convulsion ; il s'est roulé sur la table , & est enfin tombé sur le côté sans donner signe de vie ; sa tête étoit panchée , & son corps sans aucun mouvement. M. le marquis de Buillon , l'un de mes auditeurs , prit l'animal , lui fit sentir de l'alkali volati fluor , lui prodigua ses soins pendant plus d'un quart-d'heure , & ses peines furent enfin couronnées du succès le plus décidé. L'animal ne paroît pas aujourd'hui se ressentir aucunement de la forte commotion à laquelle il a été soumis. M. le comte de la Cèpe avoit déjà tenté cette expérience sur plusieurs oiseaux ; je l'ai répétée depuis cette époque , ainsi que celle sur les lapins , & elle m'a toujours réussi.

( *Journal de physique.* )



---

A G R I C U L T U R E.  
É C O N O M I E.  
I N D U S T R I E. C O M M E R C E.

---

I.

*RÉPONSE de M. MORAND, citoyen de Liege ;  
conseiller intime de S. A. C. Mg. le prince-évê-  
que de Liege , &c. A une lettre de M. BLAKEY ,  
imprimée à Amsterdam.*

**J**E n'ai reçu, Monsieur, que le 14 janvier der-  
nier, la lettre imprimée, datée d'Amsterdam le  
20 octobre, que vous m'adressez au sujet d'un  
article qui vous concerne dans mon ouvrage  
académique, ( p. 1216 ) sur l'exploitation, sur  
l'usage, & sur le commerce du charbon de  
terre, en différens pays.

Vous croyez, Monsieur, avoir à vous plain-  
dre de moi, ( p. 1. ) Sur ce que *j'ai publié, sans  
vous en avoir prévenu*, ce qui m'a été écrit de  
Liege, touchant les propositions qui vous ont  
été faites dans le pays, pour communiquer le  
secret de fondre la mine de fer par le feu du

charbon de terre ( p. 4. ) *Cette négociation devoit selon vous , Monsieur , ( p. 3. ) être un secret pour tous autres que pour les personnes intéressées.* Enfin, vous me faites l'honneur de m'informer , que ce qui m'a été écrit de Liege à ce sujet, *n'est point exact*, & vous m'intruisez du vrai de cette négociation.

Je crois devoir , Monsieur , commencer par me disculper de la malhonnêteté , dont j'ai encouru très-involontairement le reproche ; vous ferez bientôt le premier à reconnoître que vous n'avez point assez réfléchi , en me soupçonnant coupable à cet égard ; si j'avois pensé , lorsque la note qui vous regarde , & dont vous vous plaignez , m'a été envoyée , si , dis-je , j'avois pensé que vous étiez encore à Liege , je conviens que je pouvois naturellement vous écrire , pour avoir de vous-même les détails : l'avantage que j'ai de vous connoître , Monsieur , & en même-tems , la justice que je rends à vos talens sur différens objets , m'invitoient à m'adresser à vous : cette démarche remplissoit encore le but que je me suis proposé de faire connoître & les différentes méthodes d'appropriier le feu de charbon de terre aux arts , & les personnes qui sont en état de communiquer ces méthodes ; plusieurs endroits de votre lettres portent la raison , de ce que l'idée de vous écrire n'a pu avoir d'exécution ; par le récit de vos courses en Hollande par Bruxelles , ( p. 4. ) à Londres , à Liege , ( p. 5. ) à la-Haye , puis encore à Liege ( p. 10. ) Il est clair que ma lettre couroit grand risque de voyager

### 336 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

beaucoup, & d'être sans réponse, pour le tems sur-tout de mon impression.

Vous avancez, (p. 20.) que l'on doit être très-circonspect, même quand on parle des arts que l'on pratique; cette circonspection, qui vous a rendu scrupuleux à rappeler toutes les circonstances de votre négociation, n'a à mon avis, aucun rapport avec la publication de tout ce qui tient à l'historique: en faisant connoître des propositions que l'on vous faisoit, ou celles que vous faisiez, je ne vois pas comment j'ai manqué à cette circonspection. J'ai publié aussi dans la même partie de mon ouvrage, pag. 1220, l'offre faite à notre ministère de communiquer la méthode qui a été pratiquée avec succès aux forges d'Aizy en Bourgogne; M. le comte de Stuart, dont je présume fort que le secret est à peu de chose près décrit dans mon ouvrage, ne m'a pas trouvé coupable d'indiscrétion; & incessamment que je publierai toute l'opération qu'il a exécutée, je suis sûr qu'il ne me fera aucun reproche.

Je viens, Monsieur, à deux articles, qui sont plus sérieux, parce qu'ils tiennent à des éclaircissemens raisonnables que vous donnez sur deux circonstances de fait que vous êtes à même d'expliquer mieux que personne. Ce que vous alléguez, par exemple, Monsieur, (p. 12,) relativement à la réflexion de mon correspondant sur le local, que vous vouliez fixer, pour votre opération, est admissible: il n'y a rien à répondre au motif de préférence que vous donniez

donniez à un endroit éloigné des rivières, pour n'être point à la discrétion *des pillards*, dont vous avez plus d'une fois éprouvé la disgracieuse perfidie.

Ce qui a rapport à la force de vos soufflets de forges, (p. 21,) est un point sur lequel vous êtes encore fondé, Monsieur, à revenir; mais point du tout au reproche auquel vous vous êtes livré, en interprétant désobligeamment, la pensée de mon correspondant ou la mienne. Prenez bien garde, s'il vous plaît, Monsieur, que dans la note, qui m'a été adressée de Liege, il est question de *soufflets d'une forme inusitée*: cette expression répondoit tout au moins à l'idée que s'en étoit formé peut-être encore mal-à-propos, la personne qui m'écrivoit; mon objet étant de me borner à faire connoître votre proposition de réduire la mine de fer, par le feu de charbon de terre, il ne m'auroit pas convenu de faire sur la force de ces soufflets, aucune sorte de raisonnement, ni de réflexions; du moment qu'il s'agissoit d'une nouveauté, de *soufflets d'une forme inusitée*, tout exclut la critique, encore plus l'ironie; le lecteur ne peut trouver matière à l'une & à l'autre sur ce qu'il ne connoît pas.

Après m'être expliqué avec vous, Monsieur; ce que je fais très-volontiers, permettez-moi de justifier aussi mon correspondant; votre réclamation sur son exactitude dans l'exposé du fait, est, au premier aspect, de quelque poids: elle n'est cependant pas absolument sans replique: s'il étoit question d'une information, d'un

éclaircissement sur quelque pratique d'arts , s'il étoit question du compte que m'en auroit rendu la personne à laquelle je m'en suis rapporté , il n'y auroit rien d'extraordinaire , & je ne serois point du tout surpris que mon correspondant eût été trompé : quiconque a visité les endroits où s'exécutent différens travaux en quelque genre que ce soit , & a parcouru des ateliers en homme qui veut entendre ou saisir ce que les yeux font appercevoir , (& vous avez été , Monsieur , dans le cas , ainsi que moi ) a éprouvé combien on doit peu se fier aux réponses des ouvriers interrogés ou observés dans leurs opérations. Les curieux qui paroissent un peu au fait , sont à leurs yeux d'honnêtes espions , dont ils soupçonnent machinalement que l'attention est dirigée par quelqu'intérêt ou personnel ou politique : si ces ouvriers ne sont pas dans une certaine méfiance , ils n'en sont pas moins mystérieux sur les plus petites choses , & savent se rendre intelligibles : parvient-on à les rendre complaisans ou communicatifs en les intéressant , leurs solutions , les mémoires qu'on en obtient sont le plus souvent tronqués ou infidèles ; en un mot , quelque précaution que l'on apporte , quelque connoissance que l'on ait déjà acquise de la chose même , il n'est pas toujours si facile qu'on pourroit le croire de démêler le faux ; mais il ne s'agit de rien de pareil , la chose est beaucoup plus simple , & il est assez difficile que mon correspondant ait été trompé.

Comme vous aurez perdu de vue , Monsieur ,



ce qui est renfermé dans votre lettre , ce que je vous observe ici pourra d'abord avoir l'air d'une digression ; mais je prends la liberté de vous observer , Monsieur , que j'ai cru entrevoir dans votre lettre , ( p. 11 ) une sorte d'obligation d'entrer dans ce détail : vous reconnoîtrez d'ailleurs par-là , qu'autant vous êtes instruit de la nécessité où l'on est dans la position où vous vous êtes trouvé plus d'une fois , de vous éloigner avec art des *pillards* intéressés , autant je suis instruit de mon côté combien on doit être en garde contre les réponses & les éclaircissmens que l'on reçoit en matieres de recherches de l'espece dont j'ai traité dans mon ouvrage ; combien peu j'ignore les hafards que courent à cet égard les correspondans qui veulent bien se charger de remplir nos vues , en prenant des informations. Les savans rédacteurs de l'*encyclopédie* eux-mêmes , n'ont pu surmonter complètement cet obstacle , qui ne manque jamais de se perpétuer d'ouvrier en ouvrier , dans tous les ateliers où s'exécute quelque procédé particulier. Ces citoyens estimables & laborieux , auxquels l'Europe savante est redevable d'un ouvrage qui sera toujours excellent , n'ont pas craint d'avouer ingénument que , malgré les soins qu'ils se sont donnés pour se mettre à l'abri de cet inconvénient fâcheux , il s'est glissé dans leur ouvrage des fautes , & peut-être même des fautes grossieres : je n'ai pas , Monsieur , assez de présomption pour croire que j'ai été plus entendu , plus heureux qu'eux , mais , comme eux , j'ai , Monsieur , été vigilant

dans mes recherches , j'ai été sur-tout attentif à éviter le reproche de négligence dans mes informations ; il me feroit en conséquence bien permis de me rassurer par les mêmes motifs qu'ont exposé les auteurs de l'*encyclopédie* ; mon lecteur aura distingué le travailleur honnête , occupé d'être utile , qui *pendant dix-sept ans qu'a duré son travail* , a marché au milieu d'obstacles presque invincibles , & qui a toujours cherché à faire de son mieux ; ce sont les expressions dont se sont servis les auteurs de l'*encyclopédie*. Trouvez bon , Monsieur , que je me les applique à moi-même : si un de mes lecteurs se trouvoit dans le même cas que les correspondans auxquels je me suis adressé pour les endroits où il m'a été impossible de me transporter , ce lecteur apprendroit bientôt par lui-même à me savoir gré ( en faveur des difficultés attachées à ces recherches ) des choses qui sont bien , & à user d'indulgence pour celles qui sont mal.

Pour ce qui est du silence dans lequel devoit , selon vous , ( p. 3. ) rester cette négociation , c'est , Monsieur , une circonstance , dont vous voudrez bien avouer , qu'il n'étoit pas trop naturel que je pusse me douter ; ce silence n'est pas même de l'intérêt des personnes qui ont des secrets à faire valoir ; il leur est utile , à ces personnes , ainsi qu'au public , qu'elles soient connues , en attendant que leur secret le soit , & c'est ce que j'ai eu en vue dans cette partie de mon ouvrage : de ce que l'on n'a point terminé avec vous , ni en France , ni à Liege ,

sur la méthode que vous avez , je ne vois pas que vous ayez pour cela à craindre , (p. 12 ,) de passer pour un homme extraordinaire , avec qui on ne peut pas traiter : du reste , je ne prétends point du tout contredire en rien , le récit que vous me donnez de votre négociation , (p. 3. 4. 5. 6. 7. 8. 9. 10 , de votre lettre ,) & je l'aurois inséré en entier dans mon ouvrage , si j'avois été à tems de le faire : je ne puis seulement me dispenser de vous annoncer bien véritablement , Monsieur , que la personne qui m'a informé du fait , tel que je l'ai publié , est très-au fait de toute espece d'uzine , & que j'ai tout lieu de la regarder comme aussi instruite que digne de confiance.

Au surplus , Monsieur , je suis bien éloigné d'hésiter à vous donner la satisfaction qui appartient à toutes personnes , dont les recherches & les travaux tendent à la perfection des arts , & à l'utilité générale ; pour suivre à cet égard les dispositions sinceres dont je suis animé , je prends les voies les plus promptes , en rendant publique ma réponse dans le pays même , d'où votre correspondant vous a envoyé l'extrait de mon ouvrage qui vous regarde , & où j'espère très-fort , que vous êtes considéré comme vous le devez : si votre lettre peut y être publiée en entier , il ne tiendra pas à moi. La table des matieres de mon ouvrage qui n'est pas encore entièrement achevée , m'offre un second moyen de vous satisfaire , & j'en profite ; à la lettre S , aux mots SECRET , SOUFFLET , je viens d'insérer ce que vous me faites l'hon-

### 342 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

neur de me marquer sur ce qui peut essentiellement paroître défectueux dans le récit dont on m'a fait part , relativement au local que vous vouliez choisir pour votre opération & relativement aux soufflets.

J'ai l'honneur d'être ,

M. V. MORAND.

*Paris , ce 26 mars 1778.*

#### I I.

#### *L'ÉTTRE aux auteurs du Journal de Paris.*

Je viens de porter les derniers soins a la machine à diviser que j'ai présentée à l'académie en 1776 , & dont j'avois remis la description cachetée en 1774 , à cette compagnie ; le but que je me suis proposé dans la composition de cette machine , c'est d'épargner les soins immenses & l'adresse presque impossible qu'il falloit apporter dans les divisions des divers instrumens de mathématique.

Feu M. le duc de Chaulnes fit avant moi des recherches très-savantes , & une machine ingénieuse relative au même sujet. C'est en admirant les travaux de ce savant académicien , que je conçus l'idée de ma machine : certainement l'avantage que j'ai de pouvoir exécuter moi-même les pieces qui la composent , est la seule raison qui la rend d'un usage plus commode & plus sûr que celle que j'ai citée. La petite regle qui accompagne cette lettre , vous fera voir , messieurs , les différens degrés de

finesse dont ma machine est susceptible ; vous y voyez des divisions croisées depuis une ligne carrée partagée en quatre parties jusqu'à la même ligne carrée en 9 , en 16 , en 25 , en 36 , en 100 , en 144 , en 400 , jusqu'au neuf cens petits carrés contenus dans la ligne carrée. Ces divisions sont imperceptibles ; mais à l'aide d'un microscope , on distingue très-bien leurs égalités.

Les neuf centiemes de ligne carrée servent à mesurer le grossissement des microscopes , en y employant des micrometres ou reticules partagés en centieme de ligne carrée , & observant les neuf centiemes , on voit combien l'amplification de la lentille objective fait contenir de centiemes du micrometre dans l'apparence d'un neuf centieme ; par exemple , si on voyoit seize carreaux du micrometre dans un seul des neuf centiemes , on auroit une amplification de 144 , qui multipliée par l'amplification de l'oculaire qui va environ à seize fois en surface , produit 2304 de grossissement en surface & 48 en ligne droite. J'ai déjà vendu quelques-uns de ces micrometres , & pour les rendre d'un usage plus précis , je me suis appliqué à faire une nouvelle division de la toise de l'académie ; & j'ai trouvé que celle qu'on en avoit faite pour en extraire le pied de roi , n'avoit pas eu tout le degré de justesse que méritoit un objet aussi important , & que les étalons de tous nos artistes sont un peu courts ; ainsi je suis à portée maintenant de fournir , non-seulement des micrometres dont les parties soient exactement des par-

ties de lignes ; mais encore des toises, des demi toises & des pieds avec leurs étalons auxquels je fais les crochets en acier trempé, pour que les mesures à vérifier n'agrandissent pas la distance fixe des crochets par le frottement, comme cela est arrivé à plusieurs toises.

Les personnes qui désireront avoir quelques ouvrages relatifs à l'art des mesures, soit en micrometre tracé sur du crystal de roche, en pied d'acier, de cuivre ou d'argent, ou enfin des divisions d'échelle quelconques avec des coulisses de Vernier, peuvent profiter de l'instant où je suis encore en possession de la machine, qui va bientôt passer à son acquéreur; si le nombre des ouvrages qui se présenteront d'ici à la livraison de ma machine, paroît produire suffisamment, j'en recommencerai sur le champ une seconde, afin qu'il en reste une en France.

J'ai l'honneur d'être, &c.

MÉGNIE, *ingénieur en instrumens d'astronomie, place S. Michel, maison de M. Pinelle.*

### I I I.

#### *U s A G E des noyaux d'abricots pour la peinture*

Les noyaux d'abricots brûlés & réduits en poudre, donnent un très-beau noir pour la peinture à l'huile ; on peut aussi en faire de l'encre de la Chine de la plus grande finesse ; mais si l'on mêle cette poudre noire avec du blanc, elle donne une très-belle couleur bleue. Ce se-

cret est tiré d'un nouvel ouvrage Allemand intitulé *Economie Botanique*, à l'usage de l'école camérale supérieure; par M. George Sukosv. secrétaire de la société électoral économique Palatine, professeur ordinaire de mathématique, de physique & d'histoire-naturelle, à Manheim.

## I V.

*MACHINE hydraulique.*

M. le chevalier, comte de Bourg Neuf, de la ville de Rennes en Bretagne, & M. Maupetit, de Paris, ont adressé un article très-long, à l'auteur de la *gazette d'agriculture*, dans lequel, après avoir fait l'éloge des talens de MM. Blanchard fils, & Mazurier, inventeurs de la machine annoncée dans notre dernier journal, (pag. 352,) ils ajoutent qu'ils croient devoir notifier » qu'ils font exécuter aussi un ouvrage dans » le même genre, considérablement supérieur » à celui de ces MM. de Normandie; en ce » que, 1°. leur machine est capable d'élever » aussi au sommet des plus hautes montagnes » les eaux courantes, mais encore en telle & » si grande quantité qu'on peut le désirer, » avant que MM. Blanchard & Mazurier » n'attribuent pas à celle qu'ils ont inventée; » 2°. cette machine a le pouvoir d'agiter également les eaux stagnantes ou dormantes des » étangs, & de les envoyer dans des réservoirs quelconques; ce que ne fait point celle » de Normandie; 3°. ces mêmes eaux, après

### 346 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

» avoir arrosé le terrain & formé, si on veut  
» des jets, des cascades, gerbes & nappes,  
» retournent à leur source pour rentrer une  
» seconde fois en jeu; 4°. ces eaux ainsi mises  
» en mouvement par l'action de la machine,  
» & réagissant sur tout l'ouvrage, procurent  
» des avantages si grands & peuvent faire mar-  
» cher des usines en telle quantité, que les  
» frais de son entretien se trouveront compen-  
» sés au centuple. «

D'ailleurs, il faut observer que cette machine n'est mise en mouvement que par la seule gravitation de l'eau qui opère un flux continu & sans aucune alternative.

MM. de Bourgneuf & Maupetit ne prétendent pas s'attribuer la gloire de cette invention; ils reconnoissent eux-mêmes qu'elle est due à un physicien que sa modestie empêche encore de se faire connoître. C'est, disent-ils, un respectable ecclésiastique du Diocèse de Besançon; c'est sous sa direction, & en joignant leur dextérité à ses lumières, qu'ils se sont assurés du succès. Ceux qui voudront avoir des renseignemens plus détaillés sur cette mécanique, doivent s'adresser à M. le comte de Bourgneuf, à Paris, rue d'Orléans S. Marcel, maison de M. l'avocat Gerbier.



*NOUVELLES machines inventées par M. Lavocat,  
mécanicien de la cour de Bruxelles.*

## V.

Cet habile artiste, demeurant à Champigneul, près de Nancy, vient de donner encore au public deux machines bien dignes d'être connues : avec la première, aussi simple que solide, & dont on se sert comme d'une herse pour les semailles, le chaume est arraché en très-peu de tems ; un homme peut aisément la porter lui-même, ou la faire tirer par un cheval, un bœuf, &c. Elle coûte, en croquis, 24 liv., & en grand, 5 louis.

## V.I.

L'autre machine est une voiture en forme de lanterne, de deux pieds & demi quarrés ; celui qui s'y place, peut tout voir, sans être vu, & la faire avancer, reculer ou tourner, par un seul ressort sans fin, qu'il met en jeu, d'une main, avec la plus grande facilité. Il y a des commodités sous le siege : le tout est très-solide, & fort propre. Prix, en croquis 72 liv., & en grand, 12 louis. Les personnes qui voudront se procurer ces deux machines, doivent s'adresser à M. Lavocat lui-même, en affranchissant le port de leurs lettres.

*(Journal encyclopédique.)*

## VII.

## M O D E S.

Le mérite des modes pour les ajustemens dépend non-seulement de la grace, de leurs formes, mais encore de l'apropos. La demoiselle Saint-Quentin, marchande de modes, rue S. Honoré, bâtiment neuf des Feuillans, à l'enseigne du Magnifique, à Paris, a imaginé pour la promenade de Long-Champ, des chapeaux & bonnets appellés *à la Tenebre*: ils sont noirs & leur guirlande est blanche; cette guirlande est en plume façonnées en fleurs de différentes especes & singulièrement bien imitées. Cette coëffure a d'autant plus de succès, que depuis quelque tems on a adopté les chapeaux noirs.

## VIII.

## STATUE qui parle.

Les auteurs du *journal* de Paris viennent d'annoncer ce chef-d'œuvre de mécanique, de la maniere suivante.

» Nous nous empressons d'annoncer au public, qu'il jouira bientôt du spectacle le plus étonnant: c'est une tête d'airain qui prononce très-distinctement ces paroles: *Le roi fait le bonheur de ses peuples, & le bonheur de ses peuples fait celui du roi.*

» L'auteur de ce grand ouvrage, dont la

» modestie cache le nom , se flatte de porter ses  
» heureuses découvertes au point de former une  
» conversation suivie entre plusieurs statues.

» Une personne de considération & très digne  
» de foi , a vu cette merveille , & c'est d'après  
» son témoignage que nous en faisons part au  
» public, «



---

---

## TRAITS DE BIENFAISANCE, DE JUSTICE ET D'HUMANITÉ.

---

---

### I.

**I**L se passe peu de jours que l'empereur ne se signale par sa bienfaisance ; le soin qu'il prend à en cacher les effets ne permet pas toujours de les publier ; mais il y a des circonstances où il ne peut les dérober , & nous nous empresserons de les recueillir & de les annoncer. Dernièrement un officier se présenta devant lui , & implora des secours nécessaires à la subsistance de sa femme & de sa fille malades. Je n'ai que 24 souverains d'or , lui dit l'empereur ; s'ils vous suffisent les voilà. C'est trop , interrompit sur le champ un courtisan qui étoit auprès de lui ; 24 ducats seroient suffisans. Les avez-vous ? demanda l'empereur à ce courtisan officieux , qui s'empressa de les tirer de sa bourse ; il les prit , & les joignant à ses 24 souverains , il les remit à l'officier en lui disant : remerciez Monsieur , qui est bien-aïse de contribuer aussi à votre soulagement.

( *Journal de politique & de littérature.* )

## I I

Le capitaine Charles Ravin , du port de Saint-Valery , commandant le navire *le comte d'Agay*, parti de Brest au commencement de décembre , pour Cette , avec un vent favorable qui lui promettoit une courte traversée , découvrit un navire Anglois qui lui parut dans la dernière détresse. Il s'empressa d'acquitter la nation du service qu'elle avoit reçu de mylord Margraff , en la personne du capitaine de Bordeaux. (\*) Il força de voiles pour atteindre le bâtiment ; mais l'ayant joint trop tard pour secourir le navire ; il sauva du moins l'équipage , & pour 10,000 liv. de marchandises qu'il alla débarquer à Cadix le 31 décembre. Le capitaine Ravin , en écrivant ce fait à son armateur , s'est borné aux détails qu'on vient de lire , sans faire connoître l'espèce de vaisseau Anglois qu'il avoit secouru , & le nombre de personnes de l'équipage qu'il avoit sauvées.

## I I I.

S. M. le roi de Danemarck a fait donner au bailliage de Coldingham 5457 tonnes de grains qui ont été distribuées entre 1215 paysans libres , & 243 familles. On en a également distribué 1288 dans les baillages de Copenhague

---

(\*) Journal de mars , page 357.

### 352 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

& de Hirschholm. Ces lieux étoient couverts de landes & totalement déserts ; on a voulu les peupler en partageant le terrain aux familles qui se proposoient pour le cultiver ; il s'en est présenté un grand nombre qui se sont empressées d'y bâtir & de s'y établir ; le roi , pour récompenser leur zèle , les a exemptées de tous droits. La plupart des grands de la cour se sont empressés de l'imiter en fournissant des secours & des encouragemens à ces nouveaux colons qui vont mettre en valeur des terrains qui étoient inutiles.

#### I V.

Le *journal* de Paris a fait mention d'un trait de désintéressement de la part d'un ecclésiastique , qui mérite d'être distingué. Une dame en mourant lui avoit légué 2000 francs , & 100 pistoles pour les pauvres ; je puis accepter ce dernier legs , dit-il aux héritiers , mais je refuse le premier. Il résista à toutes les instances qu'on lui fit. Les héritiers arrêterent alors de fonder avec cette somme un lit aux incurables , en faveur des pauvres de la paroisse de cet honnête ecclésiastique , de lui en donner la nomination en qualité de curé , & de l'attribuer à ses successeurs à perpétuité.

#### V.

Tous les papiers publics ont donné de justes éloges à l'action du brave Bouffard ; ( \* ) elle

---

( \* ) Journal de février , page 340-345.

rappelle celle du brave Cabieux , sergent , garde-côte en Normandie , qui seul fit rembarquer 50 Anglois. Elle fut honorée alors comme elle le méritoit , mais foiblement récompensée. Feu M. de Pezay , en visitant les côtes de Normandie l'été dernier , instruit de l'action de Cabieux , lui accorda une gratification double de celle qu'il avoit reçue dans le tems ; son dessein étoit d'assurer un sort à ce soldat brave & indigent ; sa mort trop prompte l'en a empêché ; M. le duc d'Harcourt s'est empressé de remplir ses vues en intéressant la bienfaisance du ministre de la guerre , qui a accordé à Cabieux une gratification annuelle de 100 liv. Le fait pour lequel il l'a mérité n'est qu'un stratagème ; mais il suppose beaucoup de présence d'esprit & de bravoure. » La nuit du 12 au 13 juillet 1762, » un bâtiment Anglois entra dans l'embouchure » de l'Orient , débarqua 50 hommes pour tâter » le pays , & faire quelques prisonniers , en attendant qu'on pût exécuter le projet de mettre le feu aux bateaux plats mouillés dans la » riviere. Cabieux étoit en faction ; il apperçut » les Anglois , & suivi de son frere qui survint par hasard , il résolut de s'opposer aux » ennemis ; il fit prendre un tambour à son frere qui battit la générale , & poussant de grands » cris en changeant de ton de voix & de place , » il persuada aux Anglois qu'il y avoit là une » troupe prête à les attaquer. Le bruit de ses » sabots & ceux de son frere , aiderent à l'illusion ; il feignit même une contestation entre un capitaine & un soldat , à l'issue de la

» quelle le dernier fut envoyé en prison. Il  
 » défend à sa prétendue troupe de faire feu  
 » autrement que séparément ; & criant ensuite  
 » *Cabieux, tirez* ; il casse la cuisse au chef de  
 » la troupe Angloise. Une terreur panique s'em-  
 » pare des autres qui prennent la fuite , aban-  
 » donnant leur chef que Cabieux fait prison-  
 » nier , & traite avec lui de général à général ;  
 » & pendant long-tems il n'a eu d'autre récom-  
 » pense que ce titre de général que le peuple lui  
 » donna d'abord. « Il auroit vécu heureux de  
 ce seul souvenir , ajoute le papier qui nous four-  
 nir ce fait intéressant , si un incendie n'étoit  
 venu augmenter sa détresse & celle de sa nom-  
 breuse famille ; des personnes zélées pour la con-  
 servation de l'honneur parmi le peuple, ont en-  
 trepris de redonner à son action le degré de pu-  
 blicité qu'elle mérite , & il seroit digne du pu-  
 blic de lui faire passer des secours par les per-  
 sonnes connues de la province ou du militaire.

## V I.

Une personne bienfaisante vient de donner  
 à la ville de Rethel-Mazarin, une somme qui  
 doit être consacrée à l'instruction de 20 enfans  
 qu'on élèvera dans la religion catholique , &  
 qu'on exercera à tous les ouvrages relatifs à la  
 manufacture de cette ville. Les administrateurs  
 de l'hôpital-général désirant favoriser cet établis-  
 sement, avertissent les parens qu'on admettra  
 les enfans à l'âge de 6 ans , & qu'on les gar-  
 dera jusqu'à 18 ans ; on donnera la préférence



à ceux de Rethel-Mazarin , & en général aux plus pauvres , pourvu qu'ils soient issus de parens sans reproches. Comme cet utile établissement ne peut se perfectionner & s'augmenter qu'autant que de nouveaux secours répondront aux dépenses indispensables ; les personnes charitables sont invitées à y concourir. On doit remarquer que l'hôpital-général de Rethel-Mazarin , déjà chargé de nourrir & d'entretenir 92 personnes , n'a que 2000 liv. de rentes , & 100 septiers de froment. Cette observation est le plus bel éloge qu'on puisse faire de l'administration de cette maison de charité.

## V I I.

*LETTRE d'un officier aux auteurs du journal de Paris.*

» Je remarque sans étonnement que l'on recueille avec soin un bon mot , une faillie heureuse , souvent même une épigramme médiocre , pourvu qu'elle afflige bien profondément un galant-homme. La pièce sifflée de la veille , la perte des joueurs & la mode du jour , alimentent nos conversations mondaines ; ce n'est pas cependant que nous ne soyons infiniment susceptibles d'être émus & excités par le récit des belles actions ; d'après cette persuasion , je vais vous rendre compte d'un fait très-intéressant. Le roi ayant donné des ordres de faire filer très - promptement des troupes en Bretagne , les officiers supérieurs n'avoient pas eu le tems d'avertir les soldats

### 356 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» en semestre ; mais sur ce bruit incessamment  
» répandu dans le royaume, ils se sont rendus  
» tous d'eux-mêmes à leurs corps respectifs.  
» Quelques uns d'entre eux ayant acheté le sé-  
» mestre de leurs camarades , ces derniers ont  
» rendu l'argent sur-le-champ. Voilà ce qui s'ap-  
» pelle de l'honneur & de la probité nationa-  
» le. Quel exemple ! mais j'aime mieux un fait  
» de plus, & une réflexion de moins. J'ajoute  
» donc , M. , qu'il n'est plus question de congé,  
» depuis la plus légère apparence de guerre ,  
» & qu'il n'y a pas eu une désertion dans la  
» marche précipitée des corps. Je desire, M.,  
» que vous fassiez usage de cette lettre, &  
» qu'elle soit un témoignage de mon profond  
» respect pour une nation qui doit inspirer ce  
» sentiment à tout être raisonnable «.



---

---

## A N E C D O T E S.

### S I N G U L A R I T É S.

---

---

## I.

UN chef de cabale se déchaînoit au café contre un jeune poëte dont on alloit jouer la piece. L'un de ceux qui l'écoutoient , lui demanda s'il connoissoit cet auteur ? » Assurément, dit-il , je le connois, & je m'intéressois à lui ; » mais sa présomption opiniâtre me l'a fait » abandonner. La piece qu'il donne aujourd'hui » il me l'a lue, je lui en ai montré les défauts ; » mais il est si plein de lui-même , qu'il n'a » rien voulu corriger. — J'ai tort , lui répondit le jeune homme ; mais, Monsieur, ce » n'est pas assez de *connoître* les gens, il faut » aussi les *reconnoître* «.

## I I.

Rigaud faisoit le portrait d'une jolie femme ; il s'aperçut que , dès qu'il travailloit à la bouche , la dame s'efforçoit de la rendre plus petite , & mettoit ses levres dans la plus violente contraction. L'artiste impatienté de ce manège lui dit : » Mais ne vous gênez pas, Madame , cessez de tant fermer la bouche ; pour

» peu que vous le desiriez, je n'en mettrai  
 » pas du tout «.

## I I I.

Un particulier demandoit à M. Chardin un tableau; il vouloit sur-tout que les couleurs en fussent très-vives & très-brillantes. » Eh! qui » vous a dit, s'écria l'artiste avec vivacité, » qu'on fait des tableaux avec des couleurs? «

## I V.

Fridlef, fils de Frothon III, roi de Danemarck, avoit été envoyé en Russie par son pere. Depuis son départ, le bruit de sa mort s'étoit répandu; & Frothon lui-même ayant péri malheureusement, la nation proposa la couronne à celui qui célébreroit le mieux les vertus de Frothon. Un tel prix étoit bien capable d'échauffer la verve des poètes: Hiarn l'emporta sur ses concurrens, & fut couronné; mais bientôt après Fridlef reparut, & vainquit, dans trois combats, son concurrent, qui ne trouva pas autant de facilité à gagner des batailles qu'à faire des vers. Le vaincu se déguisa, & vint à la cour de Fridlef, résolu de l'assassiner. Il fut découvert. Quel étoit ton dessein? lui dit Fridlef: *De te faire périr*, répondit Hiarn. *Et de quelle mort?* repliqua le roi: *par le duel*, repartit le poète. *Eh bien, c'est de cette mort que tu périras toi-même*, ajouta Fridlef. Ils s'armerent aussi-tôt, & entrèrent en lice. Hiarn tomba sous les coups de son ennemi, qui regna dès-lors paisiblement sur les Danois.

## V.

L'armée commandée par le duc d'Albe , envoyée en Flandre pour en appaiser les troubles, s'établit ensuite près de Groningue à dessein de chasser de la Frise le comte Louis de Nassau. C'est dans ce canton qu'elle eut une alarme assez plaisante. Strada la raconte ainsi : les partis détachés ayant entendu de loin des tambours, & distingué quatre drapeaux qui venoient à eux, retournerent annoncer que l'ennemi arrivoit. C'étoit au lieu d'ennemis une nouvelle mariée que les paysans conduisoient avec l'appareil d'une fête rustique. Les quatre drapeaux qu'ils avoient vus, étoient attachés à des chariots couverts d'une espece de courtine & de branches d'arbres qui faisoient partie de la pompe nuptiale. Strada assure que le duc , trompé par ses coureurs, fit prendre lui-même les armes à son armée, qui ne les quitta point sans avoir fait une décharge générale pour saluer la nôce qu'elle vit défilér. Cette historiette a passé en proverbe parmi les troupes Wallones. Les soldats ne manquent jamais de demander à ceux qui arrivent fort à la hâte de la découverte, & en témoignant de la frayeur, *s'ils ont vu la mariée ?*

## I V.

Personne n'ignore quels succès eurent les *mille & une nuit*, traduites de l'Arabe par M. Galland. Peu de tems après la publication du pre-

mier volume de cet ouvrage , dans lequel il répétoit si souvent , *ma chère sœur , si vous ne dormez pas , contez-nous un de ces contes , &c.* Quelques jeunes gens que cette répétition avoit impatientés , imaginèrent d'aller réveiller M. Galland au milieu d'une nuit d'hiver , en criant de toutes leur force sous ses fenêtres , M. Galland , M. Galland. Il ouvre enfin la fenêtre , & demande ce qu'on lui veut. *M. Galland , est-ce vous qui avez traduit ces beaux contes arabes ? — Oui , Messieurs , c'est moi-même. — Eh bien M. Galland , si vous ne dormez pas , comptez-nous un de ces contes , &c.*

## V I I.

Un grand seigneur , avec lequel M. le Pelletier , contrôleur-général des finances , vivoit dans une familiarité sans réserve , sollicitoit une gratification : comme il n'avoit d'autre titre que sa naissance & l'amitié du ministre , il essuya un refus. Son amour-propre offensé s'exhala en reproches : eh ! quoi , dit-il , si une personne comme moi ne peut rien obtenir de vous , qui pourra prétendre à votre faveur ? *LES PAUVRES* , répondit l'Aristide François.



## BIBLIOGRAPHIE

---

# BIBLIOGRAPHIE

## DE L'EUROPE.

---

### I T A L I E.

**LA** visione dell'Eden, &c. *La vision de l'Eden*, poëme en quatre chants; par M. l'abbé Joachim Pizzi, garde-général d'Arcadie. In-8vo. Rome, 1778.

**I**L ne faut chercher dans ce poëme ni unité; ni liaison, ni plan général; le premier chant n'a pas le moindre rapport aux trois autres, si ce n'est qu'ils sont tous fondés sur les sublimes & obscures allégories de l'apocalypse. Dans ce premier chant, le poëte célèbre l'exaltation de Pie VI. Il voit S. Jean qui se promène dans le paradis terrestre, & qui lui révèle ce grand événement avec les éloges dus aux qualités éminentes du pontife regnant. Il voit ensuite un ange qui vient apporter à Pie VI, dans le Vatican, les clefs mystérieuses, & qui lui dit en les lui donnant :

Reggi le a lunga etade invitto, e forte,  
 Ed a' giustizia, ed a pietate in seno  
 Apri, e riserra del perdon le porte.  
 Tardi mi rendi l'alte chiavi, appieno  
 Con te il secol finisca, e con te poi  
 Nasca il novello ancor secol sereno.

Tome VI.

Q

Voilà tout le fond de ce chant. Les trois autres ont pour objet la naissance de notre seigneur, principale solennité de l'académie des Arcades. Le troisieme contient un épisode sur la chute des anges rebelles qui, au jugement des journalistes de Rome, est digne de la verve du Dante.

(*Efemeridi di Roma.*)

STORIA d'America del dottor Guglielmo Robertson , &c. *Histoire d'Amérique du docteur Guillaume Robertson, traduite de l'original Anglois ; par M. l'abbé Antoine Pillori, de Florence. Tome I, in-8vo. Florence, 1777, de l'imprimerie d'Allegrini, Pisani & Compagnie ; & se trouve chez Joseph Molini.*

S'il falloit une nouvelle preuve du mérite de l'ouvrage de M. Robertson, on la trouveroit dans la rapidité avec laquelle il a été traduit dans toutes les langues de l'Europe. Il arrive assez souvent qu'un livre médiocre ait les honneurs de la traduction chez une nation voisine ; mais il n'y a que la supériorité qui puisse exciter cet empressement général de toutes les nations à traduire un ouvrage presque aussitôt qu'il a paru. M. Robertson n'a pas seulement l'avantage de trouver par-tout des traducteurs ; il a encore le bonheur d'en trouver de bons & de dignes de lui , dont les traductions répondent au mérite de ses ouvrages , & en rendent les principales beautés. Telle est celle que nous annonçons, & dont M. l'abbé Pillori est l'auteur. Elle est fidelle , élégante & animée. M. l'abbé Pillori l'a dédiée au grand-duc son souverain, prince éclairé, ami des lettres & de ceux qui les cultivent ; & il y a ajouté une courte pré-



face dans laquelle il justifie son auteur du reproche qu'on pourroit lui faire de juger trop sévèrement la nation Espagnole. Ce premier volume contient les deux premiers livres de l'histoire de l'Amérique. On en a fait à Venise une nouvelle édition ou contrefaçon qui est à meilleur marché que celle de Florence, & qui est ornée du portrait de Colomb. Le sieur Gatti, qui l'a imprimée, promet de donner dans les volumes suivans les portraits des autres célèbres voyageurs.

( *Novelle letterarie; giornale enciclopedico.* )

**RAGIONAMENTO, &c.** *Dissertation sur la question, s'il convient aux curés de campagne d'enseigner aux paysans les vrais élémens de l'économie champêtre; à quoi on a ajouté le plan d'un ouvrage qui serviroit pour cette instruction, par M. François Griselini, membre des principales académies de l'Europe, & secrétaire de la société patriotique de Milan, in-8vo. dédié à M. le comte de Firmian. Milan, 1778, chez Gaetan Motta.*

Cette dissertation intéressante est divisée en trois parties. Dans la première, l'auteur prouve que non-seulement il n'est point mal-séant aux ecclésiastiques & sur-tout aux curés de campagne d'instruire les paysans dans l'art de cultiver, mais encore que c'est une obligation attachée au ministère sacré qu'ils exercent. Dans la seconde, il fait voir que les peuples anciens les plus nombreux & les plus riches ne parvinrent à ce haut degré de puissance, dont l'histoire nous rend témoignage, que parce que l'instruction agraire confiée aux prêtres, faisoit partie de leurs

systèmes religieux ; & il cite les Hebreux , les Chaldéens , les Egyptiens , les Perses , les Grecs , les Chartaginois , les Romains , & sur-tout les Chinois *les plus anciens de tous*. La troisieme partie roule sur les moyens à employer pour opérer cette instruction. M. Griselini voudroit que l'on composât pour les campagnes des cours entiers d'agriculture , en dialogues , & qu'on distribuât ces ouvrages à tous les curés ; que ceux-ci excitassent entre leurs paroissiens une louable émulation pour la culture , & que les souverains eussent soin de l'entretenir en fondant des prix dans les campagnes pour ceux dont les terres seroient les mieux cultivées. Il donne ensuite le plan du cours d'agriculture , qu'il feroit à propos de composer pour l'usage des curés.

( *Giornale enciclopedico.* )

**EMINENTISSIMO** Principi, *Ignatio Boncompagni Ludoviso*, S. R. E. cardinali amplissimo dum Bononiensem legationem universâ plaudente civitate adiret hæc Carmina *Emanuel Laffala*, Romanæ Arcadiæ dicabat , *in-8vo. bononiæ*, 1778, ex typographiâ S. Thomæ Acquinatis.

C'est un recueil de poésies latines dédié à S. E. le cardinal Boncompagni, par M. Laffala, de l'académie des Arcades. On trouve d'abord cinq odes imitées d'Horace , & qui , au jugement des journalistes de Rome , sont de très-peu inférieures à celles du lyrique latin. Nous serions tentés de dire le contraire , & en effet nous n'avons vu dans ces odes qu'une imitation presque servile d'Horace ; l'auteur se traîne sur les pas de ce poète , répétant ses pensées & ses expressions , & restant fort au-dessous de lui lorsqu'il ne le co-

pie pas mot à mot : par exemple Horace a dit dans sa belle ode sur l'inondation du Tibre.

*Vidimus flavum Tiberin , retortis  
Littore etrusco violenter undis ,  
Ire dejectum monumenta regis  
Templa que vestæ.*

M. Laffala, dans une ode tout-à-fait semblable, sur les inondations du Reno à Bologne, dit aussi :

*Vidimus quantis abutrâque ripâ  
Summus exundabat aquis, superbus  
Aggeres rupit, tumidus que moles  
Proruit altas.*

Le poëte Bolonois n'a ici imité que le tour & les idées d'Horace ; aussi lui est-il fort inférieur pour l'expression. Dans d'autres strophes il copie des vers & des hémistiches entiers.

*Quem vocent divûm , prece qua fatigent  
Virgines sanctæ , pueri que Casti  
Leniant nostris vitiiis iniquam  
Numinis iram ?*

Et plus bas.

*Cui dabunt partes superi , ruentis  
Imperi rebus ? &c.*

Ces vers que nous avons mis en caractère romain se trouvent mot pour mot dans la même ode d'Horace citée ci-dessus , & l'auteur n'a fait que déplacer divers hémistiches pour les arranger à sa manière ; maintenant nous le demandons , si en France , un poëte pour célébrer la naissance longtemps désirée d'un héritier du trône , s'avisait de suivre le plan & les idées , & de copier plusieurs vers de l'ode de Rousseau sur la naissance du duc

### 366 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

de Bretagne , ne passeroit il pas pour un plagiaire ? Voilà pourtant ce qui est arrivé à M. Laffala & ce qui arrive journellement à ceux qui font des vers latins ; leurs poésies ne sont que des *Centons* d'Horace & de Virgile ; & toute la différence que nous voyons entre cette espece de plagiat & celui que nous avons supposé , c'est que le premier est autorisé par l'usage. Les odes de M. Laffala sont suivies de onze épigrammes , de quelques anacréontiques , d'églogues , & de six fables , & on ne peut refuser à ces différentes pieces le mérite d'être écrites avec élégance & du ton propre à chaque genre.

(*Efemeridi di Roma.*)

**LEZIONI** Sacre ; e Morali su l'epistole , &c. *Leçons sacrées & morales sur les épîtres de S. Paul aux Corinthiens ; prononcées dans l'église cathédrale de Fano , par M. le comte Joseph Laviny patricien Romain , chanoine & théologien. Tome III contenant l'explication des neuvième & dixième chapitres & de partie du onzième de la première épître. Ancone 1777 de l'imprimerie de Pierre Paul Ferri , &c.*

Cet ouvrage est dédié au cardinal Jean Baptiste Rezzonico. On y remarque une grande érudition , une critique judicieuse , une saine doctrine ; il est d'ailleurs très-bien écrit , mais il nous paroît un peu long.

(*Novelle letterarie.*)

**L'INNAMORATO** o sia memoria ed avventure del signor S. D. , &c. *l'amoureux fou , ou mémoires & aventures du sieur S. D. célèbre voyageur Italien , publiés par lui-même pour l'amusement & l'instruction des jeunes personnes , &*

qui il est très-nécessaire de savoir régler leurs passions. Tom. I & II. in-8vo. avec une gravure. Venise, 1778, de l'imprimerie de Pierre Savioni.

L'Italie produit actuellement peu de Romans, & celui-ci est une véritable rareté. Il n'est ni moral, ni libertin, mais il est quelquefois très-extravagant, & il n'excite guere qu'un intérêt de curiosité. Il est divisé en vingt-sept chapitres, chacun desquels a son titre particulier. Si l'auteur a moins visé à la gloire qu'au débit de son livre, on peut dire qu'il a très-bien rempli son but; & il a peut-être mieux servi son imprimeur que s'il avoit fait un bon ouvrage.

( *Giornale enciclopédico.* )

LE ODI di Anacreonte, &c. *Les odes d'Anacréon; & les idylles & épigrammes de Théocrite, Bion & Moschus, poëtes Grecs; traduites en vers Italiens rimés par M. le comte César-Gaetano della Torre, patricien de Syracuse. In-8vo. Syracuse, de l'imprimerie de François-Marie Puleio.*

Cette traduction doit faire beaucoup d'honneur à son auteur. On lit à la tête une préface, dans laquelle M. le comte *della Torre*, rend compte de son travail, du système de traduction qu'il s'est fait, & des raisons qui l'ont engagé à préférer pour cet ouvrage les vers rimés aux *Sciolti*. Les odes d'Anacréon sont traduites en sonnets vraiment élégans. Voici le premier pour exemple.

Or de' figli io vo di Atride ,  
Dir di Cadmo or vo le gesta :  
Ma sul punto amor mi arresta ,  
E del mio pensier si ride.

Io rincordo il plettro , e presta

# 368 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Va la voce a dir d'Alcide  
 Ma di nuovo il plettro o fride,  
 O d'amor a' dir s'appresta.  
 Duci eccelsi, invitti Eroi,  
 Ch'io vi lasci è duopo : addio :  
 Ah ! perime non fate voi.  
 Altri accenda un tal desio,  
 Sol d'amor ne' carmi suoi  
 Sa cantare il plettro mio.

Il n'y a pas moins de mérite dans les traductions des autres poètes Grecs Théocrite , Bion & Moschus , qui sont accompagnées de notes & de détails instructifs sur la vie de ces poètes & le différent caractère de leurs écrits. Cet ouvrage est d'ailleurs absolument complet, & peut tenir lieu des originaux à ceux qui ne savent pas le Grec , l'auteur ayant traduit jusqu'aux moindres fragmens.

( *Efemeridi di Roma.* )

*Ad Benedictum Mauritium a Sabaudia Caballicensium Ducem , Cannabis Carmen Johannis Bernardi Vigi Taurini , 1777 , ex Typographiâ Regiâ.*

Ce poëme sur le chanvre est du même auteur que celui sur les truffes , que nous annonçâmes dans le tems avec éloges. M. Vigi réussit très-bien dans le genre didactique , & il a l'art de traiter avec agrément les sujets les plus ingrats & les plus difficiles.

( *Efemeridi di Roma.* )

**ERCOLE** in cielo , &c. *Hercule dans le ciel ; composition dramatique faite pour être exécutée dans l'académie Etrusque de Cortone , &c. dédiée à*

*S. E. le comte de Thurn, &c. In-4to. Florence , 1777, de l'imprimerie d'Albizzini.*

Le pere Stanislas Canovai des écoles pies ; lecteur de philosophie & de mathématiques dans le séminaire de Cortone , & académicien Etrusque , est l'auteur de ce petit drame qui a eu beaucoup de succès & le méritoit. Il est fondé sur la haine connue de Junon contre Hercule , en conséquence de laquelle la premiere s'oppose fortement à l'entrée de celui-ci dans l'Olympe ; mais Jupiter l'emporte , & les grandes actions d'Hercule le font recevoir au rang des Dieux. L'auteur a très-bien suivi le caractère de Junon tracé dans l'*Enéide*.

( *Novelle Letterarie.* )

*PRATICA agraria, &c. Pratique agraire, distribuée en différens dialogues ; ouvrage de M. l'abbé Jean Batarra, professeur de philosophie à Rimino. Tom. I & II, in-12. Rome, 1778, de l'imprimerie de Casaletti.*

Cet ouvrage est rempli d'excellens préceptes ; écrit d'un style simple & clair , & autant qu'il est possible , à la portée de ceux à qui il est destiné. Il est en forme de dialogues entre un agriculteur expérimenté & ses deux enfans qu'il instruit avec une bonhomie vraiment champêtre.

( *Efemeridi di Roma.* )

*POESIE* diverse tradotte dall' Alemanno , &c. *Poésies diverses traduites de l'Allemand & publiées à l'occasion de l'heureux mariage de M. le comte François Piccolomini de Sienne , & de Mde. la comtesse Françoisse Bertozzi de Fano. Naples , 1777, de l'imprimerie de Raimondi.*

## 370 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Ce recueil est encore un nouveau présent que le pere Bertola fait à la littérature Italienne ; il est composé de six idylles de Gesner , & d'un grand nombre de pieces de divers autres auteurs du même pays , tels que Kleist , Cronegk , Hagedorn , Zaccharie , Jacobi , Gotter , &c. Le pere Bertola a une prédilection marquée pour les poëtes Allemands ; & il ne pouvoit leur rendre un meilleur service que de les traduire ; sa versification harmonieuse & élégante semble leur prêter encore de nouvelles graces. C'est une chose vraiment singulière & remarquable que les Allemands en soient venus aujourd'hui au point de se faire traduire par les Italiens.

( *Efemeridi di Roma.* )

DE minimâ capitis diminutione , de adgnatis & gentilibus. *In-8vo.* Brixiaë , 1777 , in ædibus Petri Vescovi , &c.

M. Silva , docteur de l'université de Pise , auteur de cet ouvrage , discute la question qu'a fait naître un texte assez obscur du jurisconsulte Paul , sur l'émancipation. Aucun homme ne pouvoit être émancipé , suivant ce jurisconsulte , *nisi in imaginariam servilem causam deductus* ; quelques auteurs ont conclu delà que l'émancipation appartenoit à ce que les Romains nommoient *minima capitis diminutio* , & on a beaucoup disputé là-dessus ; M. Silva prouve par plusieurs raisons la fausseté de cette opinion ; & il fait voir que ni la manumission ni la vente fictive du fils émancipé , ne constituoient la *condition servile imaginaire* dont parle Paul , mais qu'elle résultoit d'un autre trait de ressemblance entre l'esclave affranchi & le fils émancipé , savoir , que le premier prenoit le nom de son maître sans acquérir les droits de famille ,



& que le second perdoit ces droits & conservoit seulement le nom de son pere. M. Silva explique ensuite ce qu'on entendoit par les dénominations d'*agnati* & de *gentiles*, & après avoir établi d'une manière précise les rapports exprimés par ces mots, il expose les variations de la jurisprudence romaine à cet égard.

(*Giornale enciclopédico.*)

DE falsâ veterum christianorum rituum a ritibus Ethnicorum origine, diatriba, auspiciis eminentissimi & reverendissimi cardinalis *Francisci Xaverii de Zelada*, C. R. studiorum præfecti habitâ in eodem collegio a *Petro Rinaldi*, presbytero Perciliensi & historiæ ecclesiasticæ auditore. In-8vo. Rome, 1777.

Plusieurs auteurs, même catholiques, ont cru que la plupart des rits de l'église chrétienne tiroient leur origine des rits du paganisme ; c'est l'opinion générale, & quoique puissent dire les hérétiques & les incrédules, il est certain qu'on n'en peut rien conclure contre la sainteté de nos cérémonies. M. Lizzari, auteur de la dissertation que nous annonçons, commence par établir cette vérité, mais ensuite il attaque les ennemis de la religion dans leur dernier retranchement, & il cherche à leur enlever le foible prétexte dont ils s'autorisent pour tourner en dérision les choses les plus sacrées, en leur attribuant une origine toute profane. Il fait voir, en premier lieu, qu'on n'a aucune bonne raison de faire dériver des cérémonies payennes, les rits du christianisme ; en second lieu, que parmi les cérémonies chrétiennes qu'on fait dériver de celles des payens, il n'y en a aucune à qui on ne puisse assigner une origine plus plausible & plus vraisemblable ; en-

### 372 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

fin que cette origine qu'on leur attribue communément, est absolument chimérique, & c'est ce qu'il prouve par l'exposition de la doctrine des anciens Peres & de la discipline de l'église dans les quatre premiers siècles. M. Lizzari insiste beaucoup, & avec raison, dans la troisième partie de sa dissertation, sur la haine & l'exécration que les chrétiens avoient vouées à tout ce qui sentoit le paganisme; les fideles avoient en horreur les livres mêmes & les sciences des Gentils, & les anciens Peres se glorifient dans une infinité de passages de n'avoir ni temples, ni autels, ni images, ni encensemens comme les payens. Est-il donc raisonnable de croire que les premiers chrétiens aient voulu imiter les Gentils dans leurs cérémonies religieuses, tandis que tout nous prouve qu'ils n'avoient rien de plus à cœur que de s'éloigner d'eux dans les moindres pratiques?

(*Efemeridi di Roma.*)

I pretesi riformati, &c. *Les prétendus réformés convaincus de schisme. III vol. in-12. Venise, 1777, chez Laurent Baseggio.*

C'est la traduction d'un des meilleurs ouvrages polémiques de ce Nicole, si fameux dans les querelles du jansénisme; le sieur Baseggio a déjà fait traduire & imprimé précédemment les autres traités du même auteur sur l'usure, sur le symbole, sur les sacrements, sur l'unité de l'église, sur l'oraison, &c.

(*Novelle letterarie.*)

ECCLESIA romana infallibilis infractorum definitionibus opusculum *Josephi Ludovici*, sacerdotis sanctissimo deiparentis sponso consecratum. *In-8vo. Romæ, 1777, Typis Joh. Generosi Salomonii.*

La question relative à l'infailibilité de l'église dans les définitions des faits, a été agitée tant de fois & de tant de manières différentes par les théologiens, qu'on doit savoir bon gré à l'auteur de cet opuscule, d'avoir éclairci cette matière par des distinctions heureuses, tant sur la nature des faits que sur les différens jugemens que l'église peut en porter, & d'avoir établi à cet égard le système le plus probable & le plus conforme à la pratique du saint siege. Voilà ce qu'en disent les journalistes de Rome qui doivent être très-versés dans ces matières; ils ajoutent que l'ouvrage est écrit avec simplicité, & que, bien que les questions y soient traitées suivant la méthode scholastique, il ne manque cependant ni de précision, ni de clarté, ni même d'une certaine érudition.

(*Efemeridi di Roma.*)

## A N G L E T E R R E.

AN essay on journal poetry, &c. *Essai sur les voyages en vers, avec un modele de ce genre de poésie, par M. Fleming, prébendé & depuis doyen de Carlisle; composé vers l'an 1740, & envoyé dans une lettre à M. Erasme Nead, prébendé de la même église; par Toward Tatham. Petit in-8vo. Londres, chez Richardson & Vriquhart.*

Par *journal poetry* l'auteur entend les récits de voyages en vers, comme celui qu'Horace nous a laissé de son voyage à Brinde. Nous n'avions envisagé jusqu'ici ces sortes d'ouvrages que comme de légers badinages sans prétention & sans conséquence, fruits d'une imagination riante & poétique qui cherche à égayer les ennuis de la route en se jouant dans quelques vers faciles. Mais

M. Tatham prend la chose bien plus au sérieux ; & il soutient gravement que les voyages en vers forment un genre de poésie particulier , comme la tragédie & l'épopée, genre précieux dont Horace est l'inventeur. Assurément c'est faire bien de l'honneur à Horace , & il y a tout lieu de croire que lorsqu'il s'amusoit à versifier son voyage de Brindes , il créoit un genre sans le savoir. Il seroit bien étonné s'il lisoit cela , mais il le seroit encore plus de la rigueur avec laquelle M. Tatham juge son badinage.

» Il suffit pour l'honneur d'Horace qu'il ait  
 » été l'inventeur de cette branche de poésie.  
 » Il ne se trouvera sans doute personne qui ait  
 » assez peu de goût pour faire l'apologie de son  
 » voyage comme d'une pièce élégante qui parle  
 » au cœur & qui soit propre à produire un  
 » plaisir sérieux & raisonnable.

Mais qui a dit à M. Tatham qu'un ouvrage de ce genre doit produire un *plaisir sérieux & raisonnable* ? Ne semble-t-il pas qu'il s'agit d'un poème épique ? C'est bien assez que la pièce d'Horace fasse plaisir , & le lecteur *raisonnable* n'exige pas un *plaisir sérieux* dans une bagatelle de cent vers : M. Tatham se plaint que le voyage d'Horace ne parle pas au cœur , ou comme l'Anglois le porte littéralement , *aux plus délicates affections* ; c'est un reproche très-singulier , mais qui n'est pas entièrement mérité ; M. Tatham a dû lire ces vers pleins de sentiment en parlant de Virgile , de Plotius & de Varius.

*Anima quales neque condidiores  
 Terra tulit , neque quis me fit devinctior alter ;  
 O qui complexus , &c.*

» Cette pièce est grossière , d'un style bas , sans

» délicatesse , grandement inférieure à ses pro-  
 » ductions plus élégantes , & c'est un vrai dés-  
 » honneur pour la poésie. “ Il est clair que cette  
 piece est inférieure aux productions plus élégan-  
 tes du même auteur ; mais qu'elle soit grossière  
 & sans délicatesse , c'est ce dont nous ne con-  
 venons pas , quoique nous passions volontiers  
 condamnation sur deux vers obscènes qui s'y  
 rencontrent ; le reste peut être lu par les honnêtes  
 gens. Horace peint à la vérité des mœurs assez gros-  
 sières , mais avec esprit , avec vivacité & d'une  
 manière assez plaisante.

*Tum pueri nautis , pueris convicia nautæ  
 Ingere. huc appelle : trecentos inferis : ohe  
 Jam satis est, dum æs exigitur, dum mula ligatur;  
 Tota abit hora. . . .*

*. . . . . Absentem cantat amicam  
 Multa prolutus vappâ nauta , atque viator  
 Certatim. . . .*

*. . . . . Cerebrosus profilit unus  
 Ac mula , nautæ que caput lumbos que saligno  
 Fuisse dolat.*

Ces détails sont plus gais que grossiers , &  
 il n'y a qu'une fausse délicatesse qui puisse les  
 condamner dans un pareil ouvrage. Le reproche de  
 bassesse ne nous paroît pas mieux fondé ; Horace  
 qui vivoit à la cour d'Auguste , avoit sans doute  
 assez de goût & d'usage du monde pour ne rien  
 écrire qui pût paroître bas à la bonne compa-  
 gnie de son tems. Il est vrai que son style dans  
 cette piece est très-simple , mais son expression  
 est toujours juste , naturelle , souvent piquante &  
 quelquefois heureuse & pittoresque.

*Hoc iter ignavi divissimus , alius ac nos  
 Præcinctis unum.*

### 376 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

*Millia tum pransi tria repimus, atque subimus  
Impositum saxi lae candentibus Anxur. ....  
Incipit ex illo montes Appulia notos  
Ostentare mihi, quos torret atabulus, & quos  
Nunquam erepsimus, nisi nos vicina Trivici  
Villa recepisset, lachrymoso non sine fumo. ....  
Dehinc Gnatia lymphis*

*Iratis extracta dedit risus que jocos que, &c.*

Nous sommes bien loin de comparer cette piece à ses belles odes & à ses belles satyres, mais en vérité nous n'y voyons rien de déshonorant pour la poésie, & nous ne croyons pas qu'Horace ait à en rougir. Mais voici une critique encore plus singulière.

» Cette piece a été mise au nombre de ses  
» satyres, mais je ne vois pas ce qui peut lui  
» faire donner ce nom, à moins qu'on ne la re-  
» garde comme une satire sur lui-même & sur  
» ses compagnons de voyage, le grand Mé-  
» cene, Cocceius, Fontieus, Varius, Plotius  
» & Virgile, les hommes les plus distingués  
» pour le goût dont l'histoire Romaine fasse  
» mention, & qui étoient engagés dans une in-  
» portante ambassade pour reconcilier les deux  
» plus grands personnages du monde divisés par  
» l'inimitié la plus sanglante. Sous ce point de  
» vue cette piece est la satire la plus amère  
» qu'il ait jamais écrite. Vraiment ces gens si  
» accomplis voyageoient d'une jolie manière.  
» Ces modeles d'urbanité avoient des amuse-  
» mens bien choisis. Comme ils se divertissoient  
» sur la route des scenes & des incidens que le  
» hasard leur offroit ?

*Prorsus jucunde scenam produximus istam.*

M. Tatham en veut ici à la description bouffonne que fait Horace de la dispute ridicule de

Sarmentus & de Messus Cicerrus. Mais le poète ne donne cette farce que pour ce qu'elle vaut, son début grotesque annonce bien ce qu'il en pense, il conte en riant une folie dont il s'est amusé ainsi que ses compagnons de voyage, & il ne résulte de là autre chose, si ce n'est qu'ils étoient gens de bonne humeur, qui tiroient parti de leur situation, & qui aimoient mieux rire d'une bouffonnerie que de s'ennuyer avec gravité. M. Tatham auroit peut-être voulu qu'Horace eût mis dans son voyage de la morale & de la politique; mais nous croyons que ce genre ne comporte pas de si belles choses.

M. Tatham fait ensuite une digression sur les causes qui ont retardé les progrès de la *poésie de voyage* depuis Horace; & enfin vient le voyage de M. Fleming, dans lequel ce genre est beaucoup perfectionné. Ecoutons M. Fleming.

» Je partis d'abord de *Rose Castle*, & j'attei-  
» gnis mon beau, mon cher *Rydal*, dont les  
» côtes pittoresques, les bocages obscurs, les  
» ruisseaux fugitifs seroient comparables à la belle  
» vue de *Studley*, s'ils étoient peints par Buck  
» ou par vous. Là favorisé de la présence d'une  
» tante & de trois cousins j'ai passé deux jours  
» dans la joie la plus pure. De là je suis allé à  
» la tour de *Dallam* en pensant à tout ce que  
» je connois de meilleur & que j'ai de plus cher;  
» mais, tenez, il faut que je vous dise quelque  
» chose de plus. Mon cœur-faisoit tic-tac à cha-  
» que pas; à la fin bravant la crainte & l'inquiétude  
» je suis entré d'un air intrépide. Ce qui est  
» arrivé ici, il vaut mieux vous le dire de bou-  
» che que dans une lettre, &c.

Ce n'est pas-là le ton d'Horace, ni celui de l'ouvrage charmant de Chapelle. Il faut pourtant convenir qu'il y a dans le voyage de M.

### 378 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Fleming des détails agréables & des tirades assez heureuses ; comme il y a dans l'essai de M. Tatham des principes très-justes & des observations pleines de goût.

( *Critical Review.* )

A treatise on the various kinds , &c. *Traité des diverses especes de fluides constamment élastiques , ou de gas. In-8vo. Londres , 1777 , chez Cadell.*

Ce petit traité est l'ouvrage de M. Keir , auteur d'une excellente traduction du dictionnaire de Chymie , de M. Macquer , dont il vient de donner une nouvelle édition in-8vo. C'est une espèce de supplément à cette nouvelle édition , & on y trouve en abrégé , mais d'une manière très-satisfaisante , les principales observations & découvertes qu'on a faites , depuis Vanhelmont jusqu'à nos jours , sur les fluides élastiques. M. Keir donne à ces différens fluides le nom générique de gas inventé par Vanhelmont ; & au lieu de dire avec M. Priestley & les autres physiciens , *air fixe , air nitreux , air inflammable ,* &c. il dit *gas calcaire , gas nitreux , gas inflammable ,* &c.

( *Monthly Review.* )

LETTERS from Portugal , &c. *Lettres écrites du Portugal , sur l'état ancien & actuel de ce royaume. In-8vo. Londres , chez Almon.*

Ces lettres ne sont pas sans mérite , elles sont d'un homme bien informé & qui écrit avec facilité. *Elles nous confirment , dit un Journaliste Anglois , dans l'opinion où nous avons été long-tems que l'administration du marquis de Pombal ,*



mérite autant d'éloges qu'on lui a prodigué d'injures depuis sa retraite du ministère. En effet , l'auteur fait l'apologie la plus complète de ce ministre disgracié , & les détails où il entre sur son administration & sur sa vie privée , sont très-propres à détruire ou au moins à contrebalancer les préventions défavorables que ses ennemis ont fait naître contre lui.

Les dernières lettres ont pour objet la querelle qui s'est élevée dernièrement entre l'Espagne & le Portugal , pour les limites de leurs domaines respectifs d'Amérique.

(Critical Review.)

REMARKS ON M. Forster's account , &c. *Remarques sur la relation que M. Forster a donnée du dernier voyage du capitaine Cook , autour du monde , dans les années 1772 , 1773 , 1774 & 1775 ; par M. Guillaume Wales , employé en qualité d'astronome sur le vaisseau la Résolution. In-8vo. Londres , 1778 , chez Nourse.*

Nous avons parlé de la relation de M. Forster dans nos journaux de juillet & de septembre de l'année dernière , & on a pu voir par quelques passages de notre premier extrait , que cet auteur ne paroïssoit pas ménager ses compagnons de voyage. Mais ce que nous en dîmes alors , n'est rien en comparaison de ce qu'on trouve dans l'ouvrage même ; M. Forster y déclame avec aigreur contre tout l'équipage de la *résolution* , à commencer par les officiers & à finir par les matelots ; & les imputations d'ignorance , de brutalité , de cruauté , &c. reviennent à chaque instant sous sa plume , & semblent ne lui rien coûter. M. Wales , compris dans cette critique générale , s'est chargé de la défense commune ; il

### 380 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

repousse avec vigueur les imputations du docteur Forster ; il le redresse sur plusieurs faits , dont ce dernier a altéré la vérité pour satisfaire son animosité contre l'équipage ; il récrimine aussi & par exemple , il fait souvenir le docteur qu'il fut mis deux fois aux arrêts pendant le voyage , pour des actes de brutalité & de violence envers les naturels des isles de la mer du Sud , & sur-tout une fois pour avoir donné un coup de pied à l'un d'eux , & lui avoir craché au visage , ce qui ne s'accorde point du tout avec les principes de morale & les sentimens d'humanité dont il fait parade dans son livre. Cet ouvrage qui contient d'ailleurs des choses curieuses & intéressantes , doit servir de supplément & de correctif à la relation de M. Forster.

( *Monthly Review.* )

LETTER to his grace the duke of Buccleugh, &c.

*Lettre à sa grace le duc de Buccleugh , sur la défense nationale , avec quelques remarques relatives à un chapitre du docteur Smith sur ce sujet , dans son ouvrage intitulé : recherches sur la nature & les causes de la richesse des nations. In-8vo. Londres , chez Murray.*

L'auteur de cette lettre entreprend de prouver que l'établissement d'une milice en Ecosse seroit très-avantageux aux deux royaumes ; & il discute à cette occasion les raisons qui ont fait rejeter dans les parlemens de l'an 1760 & de l'an 1776 , les motions tendantes à cet établissement.

( *Critical review.* )

OWEN of Carron , &c. *Owen de Carron : poëme par M. le docteur Langhorne. In-4to. Londres , 1778 , chez Dilly.*

Ce poëme, quoique d'un genre romanesque, n'est pas sans intérêt ; le style en est plein de chaleur & d'énergie , & le dénouement en est très-tragique & du plus grand pathétique. M. Langhorne a été l'éditeur des œuvres de Collins, poëte Anglois peu connu & digne de l'être davantage ; on remarque beaucoup de ressemblance entre sa maniere & celle de cet auteur.

( *Monthly review.* )

OBSERVATIONS and conjectures, &c. *Observations & conjectures sur la nature & les propriétés de la lumiere , & sur la théorie des cometes ; par M. Guillaume Cole. In-8vo. Londres , chez Robinson.*

Dans la premiere partie de cet ouvrage , M. Cole réfute diverses objections qu'on a proposées contre la théorie de Newton , relativement à la lumiere. Dans la seconde, il combat quelques philosophes modernes, qui , en faisant tourner une machine électrique, se sont imaginé pouvoir rendre raison de toutes les opérations de la nature , par sa rotation, & entr'autres du mouvement des cometes. Il expose ensuite sa propre conjecture , qui est que , non-seulement les cometes éprouvent sensiblement l'attraction des autres systêmes, mais qu'elles sortent souvent du nôtre, avec une vélocité suffisante pour leur donner une direction parabolique ou hyperbolique, &c.

( *Critical Review.* )

JAMAICA : a poem, &c. *La Jamaïque , poëme composé l'an 1776 , auquel on a ajouté une épître en vers , écrite de cette île par l'auteur à un*

### 382 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

*un ami en Angleterre, in-4to. Londres, 1777, chez Nicoll.*

L'auteur de ce poëme s'élève contre l'inhumanité avec laquelle les colons de la Jamaïque traitent leurs malheureux esclaves; & on doit des éloges à ses sentimens, si on n'en doit pas à ses vers.

ALFRED a tragedy, &c. *Alfred, tragédie, telle qu'elle a été jouée sur le théâtre royal de Covent-Garden, in-8vo. Londres, 1778, chez Becket.*

L'action de cette piece est censée précéder la bataille d'Ethendune, dans laquelle Alfred, jeune encore, batit les Danois; ce héros entre déguisé dans leur camp pour reconnoître leurs forces & leur situation, & encore plus pour voir Ethelfwida qu'il aime & dont il est aimé. C'est le sujet d'un reproche qu'on a fait à l'auteur qui a été blâmé d'avoir dégradé le caractère de son héros par une intrigue amoureuse & un stratagème de roman; mais il se justifie dans une longue préface, où il prouve que la conduite d'Alfred, dans sa tragédie, est la même que celle d'Oreste dans l'Electre de Sophocle.

(*Monthly Review.*)

A practical treatise on the diseases of the teeth, &c. *Traité pratique des maux de dents, pour servir de supplément à l'histoire-naturelle de cette partie du corps humain; par M. Jean Hunter, chirurgien extraordinaire du roi, &c. in-4to. Londres, chez Johnson.*

M. Hunter a déjà publié un premier ouvrage;

dans lequel il a donné une description anatomique & physiologique des dents, & où l'on trouve une théorie neuve à beaucoup d'égards sur ce sujet. Celui-ci n'est pas moins intéressant, & peut passer pour un excellent cours d'odontalgie.

( *Critical Review.* )

SKETCH of a tour into Derbyshire, &c. *Essai d'un voyage en Derbyshire & en Yorkshire, contenant une partie des comtés de Buckingham, Warwick, Leicester, Nottingham, Northampton, Bedford & Hertfort. Petit in-8vo. Londres, 1778, chez White.*

Il faut distinguer ce voyage du grand nombre d'ouvrages de même espèce qui paroissent journellement en Angleterre, & qui n'ont souvent rien d'intéressant que leurs titres. L'auteur de celui-ci est un homme instruit, un observateur judicieux, & un bon écrivain. Il décrit avec agrément ce qu'il a vu de curieux ou de digne d'attention, & il a l'art d'attacher son lecteur par des réflexions heureuses, qui naissent du sein même des objets qu'il présente, & qui préviennent la monotonie attachée à la continuité des descriptions.

( *Monthly Review.* )

LETTERS on the prevalence of christianity, &c. *Lettres sur la supériorité du christianisme à l'égard des autres religions, avant son établissement civil; avec des observations sur une histoire de la décadence de l'empire romain, qui a paru dernièrement; par M. Apthorp, vicaire de Croyden, in-8vo. Londres, chez Robinson.*

Ces lettres sont au nombre de quatre. La pre-

miere contient une exposition générale de la controverse relative à la vérité du christianisme. La seconde consiste en observations sur la composition, l'étude & l'usage de l'histoire, & est suivie d'un catalogue des principaux auteurs à consulter pour l'histoire profane & l'histoire ecclésiastique. Dans la troisième, M. Apthorp fait connoître les caractères qui distinguent les premiers siècles de l'ère chrétienne, des siècles seizième, dix-septième & dix-huitième; indique les causes & les effets de la moderne irreligion; réfute quelques objections contre la religion révélée; & prouve, par l'analyse du traité de Cicéron sur la nature des Dieux, que la raison la plus cultivée ne suffit pas pour découvrir le premier principe de religion. La dernière a pour objet l'origine de l'idolâtrie & l'examen des différentes religions qui ont précédé le christianisme, & sur-tout de la religion des Romains que l'auteur suit dans ses progrès depuis la fondation de Rome jusqu'au règne d'Auguste. Le but de l'auteur est en général de prouver que le paganisme étoit à son plus haut point de splendeur quand le christianisme en a triomphé. Ce volume est terminé par quelques observations sur la peinture flatteuse que M. Gibbon a faite du polythéisme dans son *histoire de la décadence de l'empire romain*.

(Critical Review.)

**FIFTY** sermons on various subjects, &c. *Cinquante sermons sur différens sujets, critiques, philosophiques & moraux; par M. Samuel Burne. 2 vol. in-8vo. Londres, 1777, chez Robinson.*

En France, des sermons sur des matières de critique passeroient pour d'étranges nouveautés; mais en Angleterre rien n'est plus commun, & les

les prédicateurs differtent & argumentent dans leurs chaires , comme nos théologiens sur les bancs. Cette méthode fait beaucoup d'honneur aux connoissances & à la pénétration du peuple Anglois, car elle suppose qu'il est assez instruit & assez éclairé pour suivre le prédicateur dans ses savans raisonnemens, & pour apprécier la justesse de sa critique. Quoi qu'il en soit, ces sermons critiques, philosophiques & moraux, sont très-bien faits & bien écrits chacun dans leur genre, & donnent au moins une idée fort avantageuse des lumieres & des talens de l'auteur déjà connu par des productions estimées.

(*Monthly Review.*)

## A L L E M A G N E, &c.

D. Jo. Georg. Rosenmulleri, prof. P. O. in academia Erlangensi scholia in novum testamentum. *Commentaire sur le nouveau testament par M. Rosenmuller, professeur de l'université d'Erlang.* Tom. Ier. contenant les évangiles de Mathieu & de Marc. A Nuremberg, chez Felsecker, 1777, grand in-8vo. de 448 pages (1 rthlr. 4 gr.)

M. Rosenmuller a composé ce commentaire pour l'usage des universités, dont les élèves ou ne connoissent pas ou n'ont pas le moyen de se procurer un grand nombre de livres chers. Dans cette vue, il a extrait d'Erasme, de Beze, de Camerarius, de Heinsius, de Drusius, de Grotius, de Lightfoot, de Bengel & d'autres scholiastes & philologues, les observations qui lui ont convenu, & il y a joint quelquefois les siennes. Il compte donner encore trois volumes sur le reste du nouveau testament. Ce commen-

taire a sur tout autre l'avantage de faire connoître les plus nouvelles interprétations. Les protestans le louent , quoiqu'ils y trouvent un peu trop d'érudition profane qui auroit pu être remplacée par des éclaircissemens sur quelques points qui en ont encore besoin.

UEBER das leben.... Johannis des Taufers. *Réflexions sur la mort & le caractère de Jean-Baptiste* , traduites de l'Anglois du docteur Horne , président du college de la Magdeleine à Oxfort. A Halle , chez Gebauer , 1777. in-8vo. de 7 feuilles.

On trouve ici en huit chapitres des réflexions édifiantes sur la naissance de Jean-Baptiste , sur son éducation dans le désert , sur le cantique de Zacharie , sur les prédictions qui le regardent dans l'ancien testament , sur son apparition , sur sa doctrine & son baptême , sur le témoignage qu'il a porté de Jesus , sur son emprisonnement , sur sa mission vers le Christ , & enfin sur sa mort. Le ton de l'ouvrage est oratoire ; il commence par ces paroles : » Dans le monde » spirituel comme dans le monde matériel , » toutes les lumieres ne sont pas de la même » grandeur & n'ont pas le même éclat. L'église » ainsi que le firmament a des astres qui dominent sur les autres & les font disparoître «. On croit qu'un habile orateur y pourroit prendre la matiere d'un panegyrique éloquent.

BRIEF an die Judische nation. *Lettres aux Juifs*. A Breslau , chez Low , 1776 & 1777 , in-8vo.

Il n'y en a encore que deux , mais l'auteur en promet davantage , & il les fait desirer par le



son modeste, charitable & affectueux de ses exhortations, qui est ordinairement plus efficace pour la conversion, que celui des avertissemens adressés par des pasteurs superbes aux errans de leur troupeau.

VERTHEIDIGUNG der geoffenbarten Christlichen religion, &c. *Défense de la religion Chrétienne*, par M. Mascho, ancien recteur des écoles de Rupin. Iere. partie. A Hamburg, chez Reuß, in-8vo. de 334 pages.

M. Lessing n'ayant pas craint de placer sans préservatif, dans son 4eme. vol. de recueils tirés des manuscrits de la bibliotheque de Wolfenburel, plusieurs fragmens du dangereux ouvrage d'un inconnu contre le christianisme, les théologiens protestans ont pris feu & se sont hâtés de prémunir leurs églises contre cette peste. Ils s'attachent principalement à défendre la résurrection que l'anonyme a le plus attaquée, parce qu'elle est le fondement de la foi. Il y a beaucoup d'ouvrages que le même scandale a fait naître.

VON der allgemeinen welthistorie . . . aufzuge, &c. *Abrégé de l'histoire universelle*, par M. Meusel. 17eme. vol. A Halle, chez Gebauer. 1777, grand in-8vo. de 750 pag.

Ce volume est entièrement rempli par l'histoire de France, depuis 987 jusqu'en 1328. Les Allemands en font cas.

HISTORISCHE abhandlungen von H. B. Wenk, &c. *Mémoires pour servir à l'histoire*, par M. Wenk, professeur & recteur du college de Darmst-

## 388 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

tadt, & historiographe de la maison de Darmstadt. A Francfort, chez Fleischer. 1778. Ire. partie.

La généalogie de la maison de Nassau occupe la plupart de cette partie. Elle est travaillée soigneusement, le style est bon, on souhaite la continuation.

WILHELM Ernst Christiani.... Geschichte der Herzogthümer Schleswig und Holstein. *Histoire des Duchés de Schleswig & de Holstein*, par M. Christiani, professeur de philosophie d'éloquence & d'histoire à Kiel. 3eme. partie. A Flensbourg, chez Korten, 1777, grand in-8vo. de 492 pag.

On voit avec plaisir avancer un ouvrage où règne un esprit de recherche, de choix & d'ordre qui assure à l'auteur l'approbation du public. Cette partie renferme l'histoire du Holstein, depuis le milieu du 13eme. siecle jusqu'en 1386; par conséquent celle des comtes de Holstein des différentes branches de la maison de Holstein-Schavenbourg; & ainsi celle des branches de Kiel ou Wagheren & de Rendsbourg pendant cette époque. La forme du gouvernement, la nature de la religion, l'état des églises & des sciences, la façon de penser, les loix, le commerce, les mœurs & les usages du tems sont exactement décrits. Les nobles dont les noms remontent jusques-là ne sont point oubliés. Il a fallu un travail opiniâtre pour que l'auteur ait surmonté les difficultés qui sont venues de la disette des sources, des fautes des anciens & nouveaux chroniqueurs, des vuides & du désordre des généalogies, des contradictions

des auteurs & des titres , des partages des domaines & d'une infinité d'autres causes. Il avoit compté que l'ouvrage n'auroit pas eu plus de quatre tomes ; mais il s'est étendu sous sa plume , & il est impossible qu'il soit achevé dans le tome suivant. Il auroit fallu trop abrégé des actes qu'on a jugés essentiels & devoir être publiés en entier. La nécessité de séparer l'histoire du Holstein de celle de Schleswig , a occasionné des répétitions qui n'auront plus lieu depuis l'union des deux Duchés sous le même gouvernement. Il y a à la fin de ce volume une dissertation sur le tems de l'expédition entreprise par l'empereur Otton-le-Grand contre le roi de Danemarck Harald Blaatand , & un arbre généalogique qui rectifie & complete la généalogie des comtes de Holstein de la maison de Schavenbourg qui descendent d'Adolphe IV.

SPOERLS geschichte von Corsica , &c. *Histoire de Corse , depuis que cette isle a commencé d'être peuplée jusqu'en 1777 ; par M. Spoerl. A Hanovre , chez Helwing. 1777. In-8vo. de 318 pag.*

Dans tous les tems , la Corse a été exposée par sa situation aux invasions des étrangers qui ont eu des vaisseaux pour y pouvoir débarquer ; & particulièrement depuis la décadence de l'empire Romain , elle a été la proie des nations civilisées , aussi-bien que des barbares. Les Arabes l'ont ravagée. Enfin , le pape Jean XIX , en a fait présent avec la Sardaigne , au premier occupant. C'est à ce titre que les Génois y sont entrés , & que des concurrens l'ont partagée. Une partie des domaines en sont retournés au pape par la donation de Mathilde , & dans la

supposition qu'ils étoient devenus des fiefs impériaux, les empereurs ont prétendu y avoir des droits. Les Corfès ont subi les vicissitudes du sort de la guerre, entre Gênes & Pise, jusqu'à la ruine de cette dernière république au treizième siècle. L'augmentation du nombre des évêchés a servi à adoucir leur caractère, mais aussi il a facilité l'oppression de la part des despotes d'une aristocratie impitoyable. En vain les Corfès ont essayé plusieurs fois de secouer le joug, la concorde n'a pas secondé l'amour de la liberté, & la discipline a manqué à leur courage.

La narration devient plus circonstanciée depuis 1729, époque de ce qu'on appelle leur rébellion. Théodore de Neuhof a joué un personnage singulier. D'aventurier hardi, il est devenu une espèce de héros. En 1738, les François ont pris connoissance des affaires de la Corse. Boissieux & Maillebois s'y sont montrés. Il y avoit encore quelques grands hommes comme Gastori. L'expérience ne put jamais apprendre aux Gênois, ce que les François ont bien compris, qu'il n'y avoit qu'une force supérieure & permanente qui pût tenir la Corse dans la sujétion. Ils calomnient Cursai, même auprès de son roi. Les pauvres Corfès ont entrevu une lueur de liberté, sous l'administration de Paoli, mais elle s'est évanouie. Tel est en gros le canevas de l'auteur qui n'est point François. Il ne paroît pas même avoir lu la nouvelle histoire de Corse de l'abbé de Germanes, ni celle de Cambiagi. Ainsi son histoire qui n'est pas très-bien écrite, a néanmoins le mérite d'un original. Il l'a accompagnée de plusieurs bonnes pièces, savoir : une explication de plusieurs loix Corfès ; un mémoire sur l'état des sciences, sur les productions de l'île, sur ses monnoies, ses cartes topographiques, ses anti-

quités ; une relation du voyage de M. Noering , lequel , du tems que Grimaldi commandoit dans l'île , y conduisit une compagnie d'Allemands , fut fait prisonnier & eut beaucoup à souffrir ; un essai sur l'ancienne géographie de Corse , & une description de son état présent : tous ces articles ont le mérite de la nouveauté.

Cet article est traduit des *annonces de Göttingen* , du 13<sup>e</sup> avril 1778 , dont il paroît toutes les semaines quatre parties , y compris un supplément , formant les quatre ensemble deux feuilles & demie *in-8vo.*

**HISTORISCHE nachrichten von Hindostan und Bengalen.** *Mémoires historiques concernant l'Indostan & le Bengale* , traduits de l'Anglois d'Holwell ; par M. Kleuker , avec des notes & un traité de la religion & de la philosophie des Indiens. A Leipfick , chez Weygand , 1778 , *in-8vo.* de 610 pages , sans compter la préface.

Ce livre déjà traduit en François , méritoit aussi de l'être en Anglois , parce qu'il est classique en son genre , Holwell étant le seul avec Dow qui ait puisé la théologie & la philosophie des Indiens dans leurs sources sacrées. Comme il est connu des curieux , il suffira de rappeler qu'il contient trois articles principaux , dont le 1<sup>er</sup>. est une histoire succinte des régens du Bengale , depuis la mort d'Aureng-Zeb , en 1707 , jusqu'à Mahomet Schaw , qui l'occupa paisiblement en 1720. Holwel tient les faits d'un Arménien qui a été revêtu pendant ce tems d'un emploi considérable : son récit est un très-bon supplément à ajouter à l'histoire que Frazer a donnée de ce Nadir. On ne connoît point aussi d'histoire aussi sûre de ce qui s'est passé depuis

### 392 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

1720, jusqu'en 1750. Elle est accompagnée d'une description du Bengale & d'un état de ses revenus. Un séjour de trois ans qu'y a fait Holwell, donne de l'autorité à ce qu'il rapporte. Dans le second article, le tableau de la religion & de la philosophie de Gentoo est frappant, parce qu'Holwell y parle de la religion des Bramines avec un enthousiasme qui tient du fanatisme, comme s'il vouloit convertir tout le monde à la croyance de la métempycose. Son 3me. article n'est presque une défense des livres originaux de Brama, qu'il prétend s'accorder avec le christianisme, comme M. Schimmelmänn l'a dit depuis peu de l'Edda. Il avoit lu soigneusement plusieurs manuscrits de Gentoo, & traduit une partie du Shaftah, qui contient les révélations divines dont on suppose que les Indiens ont été favorisés, il y a plus de 5000 ans. S'il se trouve en contradiction avec Dow, il s'en excuse en avertissant que Dow n'avoit point lu le Shaftah, mais seulement des ouvrages postérieurs de 1500 ans, qui n'ont pu lui donner que des notions défectueuses, comme seroient celles d'un homme, qui, pour s'instruire de notre religion, n'auroit consulté que les légendes au lieu des livres saints.

SCIAGRAPHIA historiæ litterariæ Islandicæ, auctorum & scriptorum tum editorum, tum ineditorum indicem exhibens, cujus delineandæ periculum facit Haldanus Einari, &c. *Essai d'une histoire littéraire d'Islande, contenant le catalogue des auteurs publiés & manuscrits; par Haldanus Einari, maître en philosophie & recteur du college de la cathédrale de Hole.* A Copenhagen, 1777. In-8vo. de 251 pag.

On ne manque pas d'ouvrages qui aient fait

connoître le progrès des sciences & le mérite des favans d'Islande. Les historiens du Danemarck, tels que Bartholin, Sibbern, Thura. J. Worm, Harbœ dans la *bibliothèque de Danemarck*, & récemment Johnsen dans son *historia Islandiæ ecclesiastica*, n'ont pas oublié les Islandois célèbres. Quelqu'étendue que soit l'histoire de M. Johnsen, il n'a pas rendu superflu l'essai de M. Einari, parce que M. Einari apprend beaucoup de choses qu'on chercheroit inutilement dans les livres imprimés; & qu'il a rassemblé & mis sous les yeux en peu de pages, ce qu'il faudroit chercher avec peine dans un grand nombre de volumes. Cet essai d'ailleurs, n'est que l'extrait d'un ouvrage fort étendu qu'il promet de publier avec le tems. La méthode en est très-claire, chaque science ayant son article. Dans le 1er. chapitre, il traite des langues cultivées par les Islandois & des livres qui y ont rapport. A l'égard de leur langue maternelle, il assure qu'il n'y a point d'Islandois qui ne lise & n'entende la prose Islandoise de plus de 500 ans d'ancienneté; il indique les dictionnaires qui éclaircissent les vieux termes & les antiquités du Nord; il parle de la poésie & des deux Eddas, dont on attribue l'un à Samund Sigfussen, célèbre historien du 12me. siècle, quoique M. Einari en juge les vers plus anciens, en quoi il s'accorde avec Magneus; & l'autre à Snorro, quoiqu'il soit vraisemblablement d'un autre auteur du 14me. siècle. Dans le 2me. chap. on donne le catalogue de tous les poètes d'avant & d'après la réformation: la partie des anciens est copiée d'un vieux manuscrit en parchemin. Ce catalogue est plus complet & les noms en sont plus sûrement rapportés que dans la *litteratura runica* de Vormius. Le 3me. chap. regarde les historiens

### 394 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

du 16me. siècle postérieurs à la réformation. Le 4me. est destiné aux physiciens , aux médecins , aux géomètres , aux économistes , moralistes & politiques ; le 5me. aux juristes & le 6me. aux théologiens. Chaque chapitre est suivi d'une table alphabétique , dans laquelle les auteurs sont rangés selon l'ordre alphabétique des noms de baptême , conformément à l'usage des Islandois. On rapporte les principales circonstances de la vie de chaque écrivain , les éditions de ses ouvrages imprimés , & souvent des anecdotes qui n'ont jamais été publiées & qu'on tient de personnes croyables.

**JULIE** de Roubigné. A Leipfick , chez Weidmann , 1778 , 2 vol. *in-8vo*. Le 1er. de 182 pages , le 2me. de 183.

Ce roman en forme de lettres est traduit ici en Allemand de l'Anglois de M. Mackensie qui déclare dans la préface renoncer à ce genre de littérature , dans lequel il avoit contenté le public. Il se distingue avantageusement des contes bleus qu'on débite à la foire chaque année sous un titre Anglois réel ou supposé. Les personnes les plus scrupuleuses en louent la morale , le plan , le style , & en promettent le succès.

**THEORIE und praxis der Handlungswissenschaft.**  
*Théorie & pratique du commerce.* 1ere. partie. A Breslau , chez Lowen , 1777. grand *in-8vo*.

On n'a encore de cet ouvrage que la première partie qui est de pure spéculation ; c'est à-dire , qu'elle ne contient que l'histoire du commerce & des réflexions sur le luxe , l'économie , les manufactures , les corps de métiers , les lettres



de change , l'argent & les loix mercantiles. La pratique est réservée pour le volume suivant.

BESCHREIBURG der stadt Copenhagen , &c. *Description de la ville de Copenhagen & des châteaux royaux* , par E. C. secrétaire de la chancellerie royale. A Copenhagen , chez Pelt , 1777. In-8vo. de 200 pag.

C'est une seconde édition augmentée de moitié d'un livre qui entre dans un détail instructif. Il apprend que la manufacture royale de drap pour les troupes de Danemark occupe 40 métiers & 400 ouvriers , sans compter plusieurs centaines de prisonniers dans la maison de correction. Une autre fabrique d'étoffe entretient 22 métiers. Il y a dans l'imprimerie des toiles de coton continuellement 150 hommes en travail. La bibliothèque du roi consiste en plus de cent mille volumes. Celle de l'université qui a été brûlée, & qu'on rétablit, en a déjà 36000 & en achete tous les ans pour 600 thalers. Le département des affaires étrangères a une bibliothèque de livres d'histoire, & l'arsenal une bibliothèque d'artillerie. Celles des comtes Thot, Suhm, de Moltke, Stampe, Anker, Luxdorf, Hielsmærne sont très-considérables par la quantité & le choix des livres. Le pasteur Lork possède 4000 bibles, & l'évêque Harboe un recueil curieux de 2500 volumes imprimés au tems de la réformation.

DER politische staat des churfurstenthums Braunschweig-Luneburg , &c. *Etat politique de l'électorat de Brunswick-Lunebourg, avec celui des duchés & comtés qui y sont attachés, & des villes, bourgs, villages, seigneuries & châ-*

### 396 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

*teaux selon leur dépendance des justices & des paroisses, rédigé sur des mémoires particuliers, & mis en ordre alphabétique ; par M. Scharf, Bailli de Dannenberg. ALauenburg, chez Berenberg, 1777. In-4to.*

Le mérite de ces sortes d'ouvrages consiste dans l'exactitude. Elle est portée ici aussi loin qu'il est possible.

DISPENSATORIUM pharmaceuticum , &c. *Dispensaire composé par ordre du duc Charles, & dédié aux apothicaires du duché de Brunswick par le college suprême de médecine. A Brunsvick chez Waisenhaus, 1777. In-4to. de 440 pag.*

Il est précédé d'un discours circonstancié de M. Martini qui s'y justifie d'avoir conservé beaucoup d'anciens remèdes peu en usage aujourd'hui, & qui remarque que parmi les anciens, il y en a d'une grande vertu, quoiqu'il ne soit presque plus à la mode de s'en servir : tel est le gayac que les Allemands nommoient le bois François ou le saint bois. Ensuite il donne la liste des livres de Pharmacie & de Botanique dans lesquels il a puisé une grande partie de la matière du sien ; il se plaint qu'on néglige trop les sels qui ont toujours quelques propriétés différentes les uns des autres, nonobstant leur conformité apparente ; il avertit qu'au lieu des expressions, *prenez une poignée, une pincée*, il a déterminé les qualités plus précisément en employant par-tout le poids ; il a omis par religion les poudres propres à procurer l'avortement, mais il se seroit fait un scrupule d'omettre aussi les moyens de retenir le fruit ; il n'a pas osé pren-

dre sur lui de supprimer les feuilles d'or & le cinabre. On a soin de prévenir qu'Hoffman a eue recours avec succès dans la goutte aux poudres anti-épileptiques. Les nouveaux remèdes de Vienne sont inférés. Mrs. Bereis, Fabricius, Capell & Brucmann en ont aussi communiqué de fort salutaires. On commence par traiter des remèdes simples parmi lesquels les eaux connues ont place & particulièrement les eaux minérales d'Helmstadt & de Meinberg. On desire remplacer le mille-feuille commun qui est foible & sans odeur par celui qu'on nomme *mille folium nobile*. Après les remèdes simples il est question des composés, entre lesquels on publie le baume dit *Schauers Balsam*, le caustique de Sutorius, des *Sutorius Etzmittel*, & l'emplâtre de Bechholz *Bechholzens Pflaster*. Plusieurs personnes cherchant uniquement le bas prix dans les remèdes s'exposent à être infailliblement trompés; par exemple, il est impossible d'avoir de véritable huile de Genievre pour ce qu'elle se vend communément; il faut donc qu'elle soit falsifiée. Aussi la véritable est jaune, & la fausse est verte. L'huile bleue de camomille & l'huile bleue de mille-feuille perdent leur couleur avec le tems.

( *Supplément aux annonces de Gottingen en Allemand.* )

UEBER die hypochondrie. *Des affections hypochondriques.* A Dresde, chez Hilscher, 1777, in-8vo. de 116 pag. sans nom d'auteur.

Par *hypochondrie*, l'auteur entend un affoiblissement des nerfs qui les rend susceptibles de se laisser trop fort émouvoir par les sensations. De là les divers accidens, tels que le défaut de digestion, l'extrême irritabilité, les convulsions, l'épilep-

### 398 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

sie, la tristesse, les folles imaginations. Une décharge abondante de sable avec les urines, a souvent été salutaire. Il y a des hypocondres dont les humeurs sont acides, & d'autres qui les ont alkalines : le mal est quelquefois héréditaire, & se manifeste dès l'enfance. Gellert y étoit sujet & n'en étoit pas moins vertueux ; il n'avoit ni passions ardentes, ni haine contre les autres hommes. Le mal de mere, le même que l'hypocondrie, cause souvent aux femmes de vives convulsions & plusieurs autres maladies, quand le dérangement des regles s'y joint. Pour ce qui est de la guérison, il y a des tems où l'on peut dire de l'hypocondre, qu'il n'est ni tout-à-fait malade, ni entièrement sain. Ce tems doit être observé & saisi habilement par un médecin qui connoît les périodes des maladies. Les bains froids & le régime sont propres à fortifier les enfans. L'équitation convient à ceux qui sont plus avancés en âge, à quoi l'on ajoute de légers purgatifs, des lavemens, l'usage du vin rouge, & des alimens faciles à digérer. Si le mal a fait des progrès, il faut réitérer les doux purgatifs & les lavemens dès que le ventre cesse un jour d'être libre ; puis des dissolvans internes, des extraits de végétaux, les bains froids. Dans le plus haut période, on doit conseiller le quinquina, les bains froids de riviere, le vin, la liqueur anodyne, le camphre, l'ambre, la gomme puante, & même l'opium comme palliatif dans les accès de convulsions avec les précautions convenables.

STOLPERTUS, &c. A Manheim, chez Schwan ;  
1777, in-8vo. de 148 pages.

C'est un avis aux jeunes médecins par l'auteur satyrique des *Hémorroïdes*, qui les prévient

de beaucoup de fautes qu'ils sont exposés à commettre. Par exemple, s'ils n'entendent pas bien la matiere médicale, ils coloreront en verd le sirop violat avec un sel lessiviel; ils entreprendront de dissoudre dans l'eau la résine de jalap. S'ils ne connoissent pas bien le tempérament, ils ordonneront des saignées & des purgatifs à de pauvres femmes qu'une meilleure nourriture auroit rétablies, & traiteront une dame délicate comme un portefaix; d'autres fois ils se hâteront d'administrer des remedes composés, tandis que l'abstinence & l'eau auroient été les plus efficaces; ils jugeront, au pouls concentré un moment par la frayeur, que le malade est à l'extrémité, lorsqu'il ne faut qu'un verre de vin pour le ranimer. L'urine noire ou verte leur semblera un pronostic funeste, faute de se rappeler que le malade a pris de la casse, qui, suivant Boerhaave, donne cette couleur. Ces deux ouvrages sont écrits avec bien plus de modération que le *brigandage de la médecine*, dont ils peuvent être une imitation.

VERSUCH uber die temperamente. *Essai sur le tempérament; par M. Lavaz, syndic du noble monastere d'Utersen. A Hambourg, chez Hérolde, 1777, in-8vo. de 86 pages.*

Le tempérament est ici considéré comme un effet de la disposition du sang qui influe sur les pensées & les actions des hommes. On en distingue de quatre sortes qui sont décrites & suivies dans toutes les branches des subdivisions physiques & morales. L'auteur défend le mélancolique & est contraire au sanguin.

UNTERSUCHUNG der neuen sprudelquelle im

## 400 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Karlsbade. *Analyse des eaux d'une nouvelle source qui a commencé de jaillir à Carlsbade, le 10 août 1774 ; par M. Becher. A Prague, chez Gerle, 1777, in-8vo. de 21 pages.*

M. Becher a donné au public un livre considérable sur les eaux de Carlsbad, qui garantit l'exactitude de son nouvel ouvrage.

UEBER physiognomie wider die physiognomen. *De la physionomie contre les physionomistes ; par M. Lichtenberg, professeur de Gottingen. A Gottingen, chez Dietrich, 1778, in-8vo. de 93 pages.*

Le fameux ouvrage de M. Lavater a fait en Allemagne des profélites de l'art [de juger des hommes par leurs traits extérieurs. Il semble à M. Lichtenberg que c'est-là une superstition qui pourroit devenir très-dangereuse à la société, si elle s'y accrétoit sous le masque de la raison & de la philosophie, & qui ne tendroit pas à moins qu'à sacrifier les hommes qui lui déplairoient : c'est pourquoi il la combat de toutes ses forces, & il s'attend d'être lu avec plaisir des têtes encore saines.

HERNN von Buffon Naturgeschichte der Vogel. *Histoire naturelle des oiseaux, traduite du François de M. de Buffon, augmentée de beaucoup d'observations & de figures ; par M. Martini. A Berlin, chez Pauli, 1778, grand in-8vo. de 314 pag.*

Le coq de bruyere, le coq de bois taillis, le francolin, l'outarde & les oiseaux qui lui ressemblent, le paon, le faisan, & les oiseaux

qui leur ressemblent font le sujet de ce 5me. vol. qui est enrichi , comme les précédens , d'excellentes additions. L'impression & les figures sont de toute beauté.

DER Naturforscher. *Le Naturaliste*. Onzieme partie. A Halle , chez Gebauer , 1777 , in-8vo. de 204 pag. orné de figures enluminées.

Cet ouvrage est réellement précieux , en ce qu'on n'y rencontre presque rien qui ne soit neuf , au lieu que la plupart des autres du même genre ne sont que des extraits ou des traductions des observations physiques Françaises.

Chez le même Gebauer. *Geschichtsforscher. Recherches historiques* , par M. Meusel. 5me. partie de 252 pag. in-8vo.

Cette partie contient huit articles plus intéressans les uns que les autres.

OECONOMISCHE Encyclopédie. *Encyclopédie économique* , par M. Krünitz. A Berlin , chez Pauli , 1777 & 1778 , onzieme & douzieme vol. Le 1er. de 792 pag. grand-in-8vo , l'autre de 687. avec fig. [ 2 rh. 6. gr. chaque vol. ]

Le onzieme volume de cet ouvrage aussi-bien reçu du public qu'il le mérite , contient les articles depuis *En* jusqu'à *Ez* : Endive.... Epidémie des hommes & des bêtes , &c.

Le 12me. depuis *Fa* jusqu'à *Fet*. Fayance.... Fortification , &c.

OEKONOMISCHE Botanik , &c. *Botanique économique* , par M. Suckow , secrétaire perpétuel

de la société économique Palatine, professeur de mathématique, d'histoire-naturelle, de chimie & d'économie. A Manheim, chez Swan, 1777, grand-in-8vo. de 434 pag.

Quoique la modestie de l'auteur ne lui ait pas permis d'offrir son livre à d'autres que des élèves, on assure néanmoins qu'il est d'un usage bien plus étendu, & que les maîtres mêmes en pourront tirer de l'utilité.

SAMMLUNG zur arzneywissenschaft, naturgeschichte, &c. *Collection de médecine & d'histoire-naturelle.* A Berlin, chez Pauli. 1778. In-8vo.

Il y a déjà huit volumes de cette espèce de journal, qui se distribue par cahiers. Nous ne ferons ici qu'énoncer les articles des quatre premiers cahiers du neuvième.

Le 1er. cahier contient le mémoire de M. le Roi, sur la lumière de l'eau de mer & celui de M. de Riville, sur l'éclat brillant de la mer, tous deux traduits du François en Allemand, par M. le pasteur Goeze; la description d'un animal particulier à la mer de Ceylan avec une figure; la relation des raretés qu'on rencontre dans les isles nouvellement découvertes au-delà du Kamtschatka; un mémoire de M. Betbeder, sur un asthme particulier; l'histoire de plusieurs maladies singulières par le docteur Opitz; des observations sur les poiriers en fleur; des annonces de livres nouveaux, & une liste raisonnée des ouvrages entomologiques & helminthologiques, depuis 1760 jusqu'en 1777.

On lit dans le second cahier, la description de la fleur des Hottentots avec une figure; des observations sur les vers de terre, & sur la



congélation du mercure , plusieurs nouveaux remèdes , tels que le corrosif de montagne , le musc contre les crampes , le café contre l'asthme , & d'autres contre la goutte & les membres gelés , contre les maux de sein & les cancers ; un moyen de dissoudre la pierre dans la vessie ; l'extrait des *campi phlegraei* d'Hamilton , des préservatifs contre les maladies des bêtes à cornes , l'art de tenir les noix fraîches , la manière de cultiver le trefle rouge d'Hollande , un remède pour la diarrhée des animaux , &c.

Dans le 3me. cahier , la manière de prévenir la petite-vérole , de cultiver le genévrier , de découvrir la falsification du vin par le plomb , de faire de bonne encre noire , d'employer le sel de Glauber contre les maladies des bœufs , le baume de Brunswick uni avec le sel de Glauber contre la goutte , la liste des livres de minéralogie , depuis 1760 jusqu'en 1770.

Dans le 4me. une description des côtes & du pays de Labrador ; la continuation de la liste des ouvrages de minéralogie ; la liste des ouvrages d'hydrographie , depuis 1763 jusqu'en 1777 , & celle des ouvrages d'histoire-naturelle & de zoologie , depuis 1760 jusqu'en 1770.

On imprime aussi chez Pauli , un journal économique , sous ce titre : *Beytragen zur Landwirtschaftswissenschaft* , qu'on dit recommandable par sa solidité , sa théorie & la pratique des auteurs. Il y en a deux vol. & l'on distribue le 10me. cahier du 3me.

ENTWURF sur oeconomische actien Bienengesellschaften , &c. *Projet d'une compagnie d'actionnaires pour l'éducation des abeilles* ; par M. Riem , surintendant royal des abeilles. A Breslau , chez Low. 1777. In-8vo. de 5 feuilles.

## 404 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

M. Riem, connu par plusieurs écrits qui ont manifesté son industrie en cette matière, propose de former un petit capital avec des actions de quatre ducats seulement, pour être employé à élever des abeilles en commun. Des gens entendus qui seront préposés au soin des ruches, éviteront les inconvéniens auxquels celles des particuliers sont sujettes. Le bénéfice sera partagé entre les actionnaires.

*Chez le même Low, Verbesserung des bienenstandes. Des moyens de multiplier & de perfectionner les ruches.*

Cet ouvrage joint au précédent, a été couronné par la société patriotique de Breslau, & il est imprimé avec des additions qui l'accroissent aux différens districts de la Silésie.

*Chez le même, Physicalisch-œconom. Bienenbibliothek. Bibliothèque physique & économique des abeilles.*

L'auteur qui est le même, juge en connoisseur dans cette 3<sup>me</sup>. livraison, 16 écrits sur les abeilles, qui ont été publiés, en Saxe, en Cleves, en Silésie, dans le Palatinat & en Suisse. Il en tire si bien l'essentiel, qu'on peut s'épargner la peine de les rassembler & de les lire, son extrait suffisant. Le traité du ministre Galin de Berne, est celui qui plaît le plus. Il est bien au-dessus de ce qu'ont donné Schirach & la société de la Haute-Lusace.

PHYSISCH-OECONOMISCHE Bibliothek, &c. Bibliothèque de physique économique. A Göttingen, chez Vandenhok, 1778. 8<sup>me</sup>. vol.

Il contient entr'autres articles remarquables , une description de la bibliotheque & du cabinet de l'académie de Pétersbourg , par M. Bacmeister ; un mémoire de M. Voch , sur la construction des chemins ; & une relation de l'essai de M. Achard , pour faire éclore des œufs au moyen de l'électricité.

DAS 8te. stuck der pœdagogischen unterhandlungen , &c 8me. cahier du journal d'éducation ; par M. Basedow à Dessau : il contient une belle hymne au lever du soleil , & mérite d'être lu de ceux qui veulent suivre le progrès de l'établissement de Dessau.

Weygand , imprimeur à Léipsick , donne avis qu'il fait travailler à une histoire de l'inquisition , & qu'il recevra avec reconnoissance les mémoires qu'il prie de lui adresser sur cet objet.

## G R I S O N S .

HISTORIA reformationis ecclesiarum Suecicarum , &c. *Histoire de la réforme des églises de Suede.* A Coire , au pays des Grisons , chez Jacob. 1777.

Nous avons annoncé cet ouvrage page 403 , de l'*esprit des Journaux* du mois d'avril 1778. Depuis on nous a avertis que Chur est en Allemand la ville que les François nomment Coire , & que Graubunden signifie les Grisons. Nous avouons que nous ne sommes point assez familiers avec l'Allemand pour le reconnoître où nous ne le soupçonnons point. Voilà ce qui nous a induit en critique.

*RECHERCHES historiques & pratiques sur la section de la symphise du pubis, pratiquée, pour suppléer à l'opération Césarienne, le 2 octobre 1777, sur la femme Souchot; par M. ALPHONSE LEROY, docteur-régent de la faculté de médecine de Paris, professeur des maladies des femmes & des accouchemens. Avec cette épigraphe :*

Flétrir & déshonorer le travail des autres sans le redresser, c'est moins un effet de la science qu'un aveu manifeste de son ignorance & de son mauvais naturel.

H Y P P. *De arte.*

A Paris, chez Le Clerc, libraire, quai des Augustins. Broch. de 128 pag. sans la préface. 1778.

L'utilité de la section du pubis, dans plusieurs circonstances, est à présent reconnue par tous les savans impartiaux qui ont médité cette opération. Les anciens avoient soupçonné qu'elle pouvoit être utile, mais leurs écrits, à cet égard, n'offrent que des conjectures. M. Sigault est le premier qui ait conçu assez fortement cette idée pour la dégager de tout accessoire & pour proposer de la réaliser. On prétendit que l'écartement qu'il annonçoit étoit insuffisant, & sans autre examen sa proposition fut rejetée. M. Alphonse Leroy ayant beaucoup médité cette opération, fit, il y a quelques années, une expérience heureuse, qui confirma ses raisonnemens. Il obtint l'écartement nécessaire pour livrer passage à l'enfant dans les bassins les plus mal

conformés. Cette expérience est consignée dans une these soutenue à Montpellier par un des élèves de ce savant medecin & accoucheur.

Perfuadé par ses travaux que cette opération pouvoit être de la plus grande utilité, M. Alphonse Leroi en a déterminé l'exécution, & après avoir assisté M. Sigault, son confrere, qui a fait la section du pubis, il est parvenu, en suivant ses principes, à accoucher la femme Souhot d'un enfant vivant. On fait assez la sensation que cette opération produisit dans le public; tandis que les uns la regardoient comme une des plus importantes découvertes qui aient été faites depuis long-tems, d'autres s'empresserent de la décrier & de nommer témérité l'entreprise courageuse de deux medecins qui réunissoient la main au conseil, en se livrant à la pratique & à la théorie des accouchemens: on tenta de les ridiculiser sur ce choix. Après ces premieres hostilités, on les accusa de témérité. On nia la possibilité d'obtenir par cette opération l'écartement nécessaire. „ Et pour joindre la démonstration aux assertions, des bras vigoureux firent, dans un amphithéatre, en présence d'un grand nombre d'élèves, des efforts redoublés pour l'obtenir. Les tentatives furent inutiles. „ Il étoit impossible qu'ils eussent les mêmes résultats, parce qu'ils opéroient en d'autres circonstances: on jeta des doutes sur la réalité de l'opération. On présenta ces deux medecins comme des intrigans dont la connivence & le concert s'attribuoit réciproquement des succès imaginaires, & dont la hardiesse, excitée par l'intérêt, osoit en imposer au siecle présent & à la postérité. Mais les promoteurs de l'incrédulité furent foudroyés par la publicité qu'on donna au traitement.

## 408 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» où tous les gens de l'art & quelques curieux  
» furent admis. La jalousie a mille ressources.  
» Elle répandit l'allarme sur le sort de la femme.  
» On imprima des faussetés, &c. &c.

L'attention que nous avons eue d'offrir à nos lecteurs les résultats des écrits qui parurent, pour & contre, pendant le traitement de la femme Souchot, nous dispense d'entrer aujourd'hui dans plus de détails sur la contestation dont il s'agit. Nous dirons seulement, relativement à l'ouvrage qui paroît, que l'auteur l'a divisé en trois parties.

Dans la première il recherche comment l'esprit humain, si lent dans sa marche, est enfin arrivé à cette opération.

Dans la deuxième, comment elle a été exécutée sur la femme Souchot, & ce qui s'est passé pendant le traitement.

La troisième partie est employée à répandre quelque jour sur les causes des accidens qui ont existé ; sur les moyens de prévenir ceux qui pourroient naître.

L'auteur indique ensuite les circonstances où cette opération peut être utile, & les principes d'après lesquels on pourra partir pour la pratiquer dorénavant.

On a vu dans notre dernier journal que d'après les principes de l'auteur, la même opération a été répétée par M. Duprés, chirurgien-accoucheur à saint-Paul de Léon en Bretagne : M. Cambon, très-habile chirurgien à Mons, vient également de la pratiquer avec le plus grand succès sur une femme mal conformée : il se propose de donner lui-même au public le détail de son opération.

Il est inutile de dire que l'on trouve dans l'ouvrage de M. Alphonse Leroi toutes les connaissances

noissances nécessaires aux personnes de l'art , pour exécuter avec succès la section du pubis , & conserver , par cette opération , la vie de la mere & de l'enfant lorsque la chose est possible.

*EXPÉRIENCES propres à faire connoître que l'alkali-volatil-fluor est le remede le plus efficace dans les asphyxies ; avec des remarques sur les effets avantageux qu'il produit dans la morsure de la vipere , dans la rage , la brûlure , l'apoplexie , &c. par M. SAGE. Troisième édition ; à Paris , de l'imprimerie de MONSIEUR ; & se trouve chez Didot le jeune. In-8vo. de 76 pag. 1778.*

Nous avons fait connoître cet ouvrage lorsqu'il parut pour la première fois ; le succès qu'il eût d'abord , engagea la faculté de médecine en l'université de Douay , de le faire réimprimer , à ses dépens , pour en distribuer *gratis* au public un grand nombre d'exemplaires. Il fut en même-tems traduit dans presque toutes les langues de l'Europe , en Anglois , en Espagnol , en Italien , en Allemand , & l'on en distribua au peuple un grand nombre d'exemplaires. Ainsi les éloges que nous pourrions donner à cette nouvelle édition , n'ajouteroient rien au mérite d'un ouvrage généralement répandu , & justement estimé.

Une dissertation sur la rage , que M. Jean-Heysham vint de publier à Edimbourg , paroît confirmer l'usage de l'alkali-volatil dans cette terrible maladie ; car M. Heysham croit que le virus hydrophobique est de nature acide ; il croit même que le remede qu'il conseille , comme préservatif de la rage , agit principalement par sa qualité alkaline. Voici la composition de ce remede.

Prenez craie pulvérisée, demi-once ; bol d'arménie, trois gros ; alun, dix grains ; enula campana en poudre, un gros ; huile d'anis, dix gouttes. Il conseille de le prendre tous les matins, pendant six jours consécutifs, dans de l'eau à laquelle il fait ajouter un peu de lait ; & si le volume de cette dose, prise à la fois, fatiguoit l'estomac, on pourroit la partager en plusieurs fois.

S'il est vrai que le virus hydrophobique soit acide, l'alkali-volatil-fluor est, sans contredit, préférable à cette recette.

## G R A V U R E S.

**F**IGURES de l'histoire de France, représentant, regne par regne, les principaux faits & les traits les plus intéressans de cette histoire, depuis l'établissement de la Monarchie jusques & compris le dernier regne ; avec l'explication sommaire des sujets au bas de chaque estampe. Ouvrage proposé par souscription, par Jacques-Philippe Lebas, graveur du cabinet du roi, pensionnaire de sa majesté, conseiller de l'académie royale de peinture & de sculpture.

Leurs majestés ont honoré de leurs souscriptions cet ouvrage, qui sera composé de deux à trois cents estampes. On en délivrera dix-huit par chaque livraison, dont le prix sera de 18 liv. pour les souscripteurs, & de 24 liv. pour ceux qui n'auront pas souscrit. On payera chaque livraison à mesure qu'on la prendra chez le sieur Lebas, rue de la Harpe, porte cochere vis-à-vis la rue Percée. La premiere livraison se dis-



tribue actuellement avec un *prospectus* de format in-4to. & de la grandeur des planches. L'auteur expose , dans ce *prospectus* , les avantages de faire concourir le dessein ou le *langage typique* , avec le discours ou le *langage articulé* , pour rendre l'instruction plus courte & plus facile. Les planches qui composent cette premiere suite des figures de l'histoire de France , ont été gravées par différens graveurs , & sous la direction de M. Lebas , d'après les dessins de MM. Monet & Lépicié , de l'académie royale de peinture.

*Premiere & seconde suites des costumes François* pour les coëffures depuis 1776 , gravées avec beaucoup de soin & de talent. Chaque suite contient vingt-quatre portraits en six feuilles du prix de 3 liv. A Paris , chez Esnauts & Rapilly , rue Saint-Jacques , à la ville de Coutances.

*Vue de Spoleto , vue du Porto-Ercole* , deux estampes nouvelles en pendant , de treize pouces de largeur & onze de hauteur , gravées par M. Martini , d'après les tableaux de M. Vernet , peintre du roi. Ces deux estampes présentent deux fêtes agréables & variées , l'une d'un paysage & l'autre d'une marine.

## M U S I Q U E.

**A**irs choisis de M. Sacchini , avec paroles Italiennes & Françaises en partition & parties séparées. A Paris , chez M. d'Enonville , receveur des loteries , rue de Vannes , près celle du Four , à la Nouvelle Halle.

## 412 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

On trouve à la même adresse :

Le Rondeau del Signor Traetta , la partition de la *Colonie* , celle de l'*Olympiade* , & les airs détachés de ces opéra.

*XII Divertissemens* pour la harpe , clavecin ou forte-piano , par M. Luigi<sup>\*\*\*</sup> , mis au jour par M. Naderman , Luthier ordinaire de la reine. Prix 4 liv. 16 s. Chez l'éditeur , rue d'Argenteuil , Butte Saint Roch ; Mademoiselle Castagnery , rue des Prouvaires , & aux adresses ordinaires.

*Six Sonates* pour le clavecin , forte-piano ou harpe , avec accompagnement de violon obligé , tirées des œuvres de Luigi Bocherini. Prix 7 liv. 4 sols ; aux mêmes adresses.

*Concerto* pour la harpe à deux violons , alto ; basse , deux hautbois ou flûtes & deux trombes , par M<sup>\*\*\*</sup>. Prix 4 livres 4 sols ; aux mêmes adresses.

*Deux symphonies concertantes* pour le clavecin ou le forté-piano & harpe obligée , avec un accompagnement de violon *ad libitum* , dédiées à Madame Coupard , par M. Adam , élève de M. Edelmann , œuvre I. Prix 7 liv. 4 sols. A Paris , chez l'auteur , rue du Temple , au coin de celle de Pastourelle ; chez M. Edelmann ; Madame le Marchand , rue Fromenteau , & à l'opéra ; & aux adresses ordinaires de musique.

*Trois Sonates pour le Clavecin* , avec accompagnement d'un violon *ad libitum* , dédiées à Madame de la Guillaummye , par M. Edelmann , œuvre VI. Prix 6 livres. A Paris , aux mêmes adresses que ci-dessus.

---

# CATALOGUE

D E

## LIVRES NOUVEAUX.

**L'**Ami de l'humanité, ou conseils d'un bon citoyen à sa nation, sur certains préjugés aussi nuisibles à la santé qu'à la société; suivi du chapeau, & de réflexions aussi utiles qu'intéressantes; par M. J\*\*\*, in-8vo. br. port franc par la poste. 1 l. 16 s.

*Plaisance, & à Paris, chez l'Auteur, hôtel de Carignan, rue des Vieilles-Etuves S. Honoré; Saugrain & Compagnie, L. rue des Lombards; & chez les Mds. de Nouveautés.*

Contes & nouvelles, par M. Villemain d'Abancourt, in-8vo. br. 2 l.

*Londres, & à Paris, chez Cellot, Impr.-L. rue Dauphine.*

Lettres sur la littérature & la poésie Italienne; traduites de l'Italien; par M. de P\*\*\*, in-8vo. br. 3 l.

*Londres, & à Paris, chez Cailleau, Impr.-L. rue S. Severin; la Ve. Duchesne, L. rue S. Jacques; & Esprit, L. au Palais Royal.*

Observation sur la distinction des rangs dans la société, par J. Millard, traduit de l'Anglois d'après la seconde édition, in-12. br. 2 l.

S 3

414 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

*Amsterdam, & à Paris, chez Piffot, L. quai des Augustins.*

Bibliothèque du Nord, ouvrage destiné à faire connoître en France tout ce que l'Allemagne produit d'intéressant, d'agréable & d'utile dans tous les genres de sciences, de littérature & d'arts; par la société patriotique de Hesse-Hombourg; dédié à S. A. S. monseigneur le Landgrave de Hesse-Hombourg, chef & protecteur de cet institut. Tome III. mars 1778. On souscrit à Paris; chez Quillau, Impr.-L. rue du Fouarre.

Code des loix des Gentoux, ou réglemens des Brames, traduit de l'Anglois, d'après les versions faites de l'original écrit en langue Samskrete, in-4to. orné de planches, en feuilles.  
10 l.

*Paris, chez Stoupe, Impr.-L. rue de la Harpe.*

Géographie naturelle, historique, politique & raisonnée; par M. Robert, professeur émérite de philosophie, 3 vol. in-12. br. fig.  
7 l. 4 s.

--- rel.

*Paris, chez Desnos, L. rue S. Jacques; & Nyon aîné, L. rue S. Jean-de-Beauvais.*

Le jour de communion, ou Jesus-Christ considéré sous les différens rapports qu'il a avec l'ame fidelle dans l'eucharistie; suivi de sentimens affectueux, par M. l'abbé\*\*\*, auteur de la Connoissance de l'Amour de Jesus-Christ, in-12. rel.  
2 l. 5 s.

*Paris, chez Berton, L. rue S. Victor.*

De la religion par un homme du monde, où l'on examine les différens systêmes des sages de notre siècle, & l'on démontre la liaison des principes du christianisme avec les maximes fondamentales de la tranquillité des états. Cet ouvrage est divisé en quatre parties, formant six volumes in-8vo. d'environ 300 pages, ou trois de près de 600 pages.

La premiere partie est en vente actuellement. Le prix est de 3 liv. br.

Les autres paroîtront successivement, en sorte qu'on aura au plus tard au premier juillet la seconde & la troisieme partie entieres; composant les second, troisieme & quatrieme volumes; & à la Saint-Martin, la quatrieme partie, formant les deux derniers.

Paris, chez Moutard, Impr.-L. hôtel de Cluny, rue des Mathurins.

Sermons sur les mysteres & sur la morale, par M. l'abbé Pleuvri, prêtre du diocèse de Rouen. in-12. rel. 2 l. 10 s.

Paris, chez Méricot jeune, L. quai des Augustins.

La veuve Tillard & fils, libraires, rue de la Harpe, au coin de celle Pierre-Sarrazin, peuvent fournir quelques exemplaires des ouvrages suivans, savoir :

1°. *Art de bien parler François*, par la Touche; dernière édition. Amsterdam, 1760, 2 vol. in-12. rel. 6 l.

2°. *Abrégé de l'histoire du service des troupes de Hollande dans la dernière guerre*. La Haye, 1745, in-8vo. fig.

# 416 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

- 3°. *Bibliothèque orientale de d'Herbelot*. Maeftricht, 1777, in-fol. en blanc. 36 l.  
 4°. *Callimachi Hymni gr. lat. cum notis variorum* ed. Ernesti. Lugd. Batav. 1761, 2 vol in-8vo. figure.

Onfroy, libraire, quai des Augustins, donne avis que l'on trouve chez lui *le bon jardinier*, contenant une idée générale des quatre sortes de jardins, & les regles de la culture des plantes, arbres, arbrisseaux d'utilité & d'ornement; par M. de Grace, amateur & cultivateur; nouvelle édition, considérablement augmentée, & particulièrement d'une *Introduction à la connoissance des plantes*, par M. Verdier, instituteur & médecin, rel. 1 l. 16 s.

Le comte de Valmont, ou les égaremens de la raison, lettres recueillies & publiées par M\*\*\*, seconde partie, tomes IV & V, in-12. broché. 5 l.  
*Londres, & à Paris, chez Moutard, Impr.-L. hôtel de Cluny, rue des Mathurins.*

Les trois premiers tomes ont paru en 1774.

Nouveaux éclaircissmens sur la vie & les ouvrages de Guillaume Postel, par le pere Desbillons, in-8vo. br. 1 l. 4 s.  
*Liege, & à Paris, chez Nyon l'aîné, L. rue S. Jean-de-Beauvais.*

Eloge de madame la marquise de Sévigné, qui a remporté le prix à l'académie de Marseille en 1777, in-12. br. 18 s.  
*Amsterdam, & à Paris, chez la Ve. Méquignon & fils, L. rue de la Juiverie, près l'église de la Magdeleine en la cité.*

Histoire de la vie chrétienne, & des exploits militaires d'Alberte Barbe d'Ernecourt, connue sous le nom de madame de Saint-Balmon; par le pere Desbillons, in-8vo. br. 1 l. 4 f.

Liege, & à Paris, chez Nyon l'aîné, L. rue S. Jean-de-Beauvais.

Les charmes de la retraite, par M. Clément, in-8vo. br. 12 f.

Paris, chez Moutard, imprimeur-libraire, hôtel de Cluny, rue des Mathurins.

Explication littérale, historique & dogmatique des prieres & des cérémonies de la messe, suivant les anciens auteurs & les monumens de toutes les églises du monde chrétien; par le P. le Brun: tomes I & II, rel. en un vol. in-8vo. 6 l.

Paris, chez Nyon, aîné, L. rue S. Jean-de-Beauvais.

Histoire de la Moldavie & de la Valachie, avec une dissertation sur l'état actuel de ces deux provinces, in-12. br.

Paris, chez Saugrain, L. rue des Lombards, au Marc d'or

Institutiones philosophicæ, ad usum scholarum accommodatæ: tomus primus, logica & metaphysica: tomus secundus, pneumatologia & ethica; par M. Rivard, 2 vol. in-12. br. rel. en veau. 5 l. 6 f.

Paris, chez Morin, imp.-L. rue S. Jacques.

Manuel grammatical, ou abrégé des élémens de la langue allemande, où l'on trouve les prin-

## 418 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

cipes suffisans pour entendre en très-pen de tems les auteurs, avec une table alphabétique des tems sur lesquels tombe l'irrégularité des verbes dits *irréguliers* de cette langue; par M. de F. ancien officier des armées de leurs majestés impériales, apostoliques & royales, in-12. br.

*Metz, chez J. B. Collignon, imp-L. & à Paris, chez Saugrain, L. rue des Lombards.*

Méthode aisée pour prononcer & parler correctement la langue angloise, sans le secours d'aucun maître; par J. A. Dumay, 8vo. br. 2 l. 8 f. relié. 3 l.

*Paris, chez Barrois, jeune, L. quai des Augustins.*

Traité de la sphere, avec l'exposition des différens systêmes astronomiques du monde; par M. Robert, professeur émérite de philosophie, in-12. br. & orné de planches. 2 l.

*Paris, chez Desnos, L. rue S. Jacques.*

Delalain, jeune, L. rue & à côté de l'ancienne comédie françoise, donne avis que l'on trouve chez lui les ouvrage suivans :

1<sup>o</sup>. *Abrégé de l'histoire de Sulpice Sévere, &c.* par M. Vandelaincourt, préfet & professeur au college royal de Verdun, in-12. rel. 2 l. 5 f.

2<sup>o</sup>. *Cours de philosophie, ou notions élémentaires sur les opérations de l'esprit, &c.* par le même, in-12. br. 1 l. 10 f.

3<sup>o</sup>. *Cours de littérature, ou introduction aux connoissances nécessaires pour juger sainement de divers ouvrages d'esprit,* par le même, in-12. b. 1 l. 10 f.

*Barrois, jeune, libraire, quai des Augustins,*



près le pont S. Michel, donne avis qu'il est seul possesseur des exemplaires restants de la dernière édition du dictionnaire universel, françois & latin, vulgairement appelé *Dictionnaire de Trévoux*, contenant la signification & la définition des mots de l'une & de l'autre langue, avec leurs différens usages, &c. &c. en 8 vol. *in-folio*.

Pour faciliter l'acquisition de cet ouvrage, il le propose, jusqu'à la fin d'octobre 1778, au prix de 132 liv. les 8 vol. en feuilles, qui se vendoient précédemment 208 liv. passé lequel tems, s'il en reste quelques exemplaires, ils se vendront l'ancien prix.

Nyon, aîné, libraire, rue S. Jean-de-Beauvais, vient de recevoir d'Avignon le *Dictionnaire des Gaules*, tome VI, in-fol. en feuilles. 24 l.

*Selecta latini sermonis exemplaria à scriptoribus probatissimis ad christianæ juventutis usum collecta*, sixieme & septieme parties, broc. en parchemin. 3 l.

Traduction des mêmes parties, br. 3 l. 12 s.

Ces deux parties formoient la sixieme de la collection des extraits de Chompré; elles ont été considérablement augmentées.

Dans la sixieme partie sont contenus les extraits de *Phedre*, *Martial*, *Aufone*, *Ovide*, & des *Bucoliques* & *Géorgiques* de *Virgile*.

Dans la septieme partie, ceux de l'*Eneïde*, de *Virgile*, de *Horace*, de *Juvenal*, de *Perse* & de *Lucrece*.

Chaque partie se vend séparément,

Dictionnaire universel des sciences, morale, économique, politique & diplomatique, ou bibliothèque de l'homme d'état & du citoyen, tome III, in-4to. br.

Londres, & à Paris, chez *Panckoucke*, L. hôtel

## 420 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

*de Thou, rue des Poitevins ; à Liege, chez Plomteux ; à Amsterdam, chez Van-Harrevelt.*

Discours sur l'utilité & l'avantage de l'étude, lu à l'académie des Arcades, le 6 Mars 1777, par M. l'abbé des Haïses, vicaire-général & official d'Albi, avec la traduction italienne de M. l'abbé Testa, professeur de métaphysique au college romain, in-4to. 1777.

*Rome, chez Marc Pagliarini.*

Ammien Marcellin, ou les dix-huit livres de son histoire qui nous sont restés, nouvelle traduction : 3 vol. in-12. rel. 9 l.

*Paris, chez Barbou, imp-L. rue des Mathurins.*

Suite des anecdotes de l'histoire de France, ou bienfaisance Françoisse, mémoires pour servir à l'histoire de ce siècle ; par M. Dagues de Clairfontaine, de l'académie de sciences, arts & belles-lettres d'Angers, & de la société royale d'agriculture de la généralité de Tours : 2 vol. in-8vo. en feuilles. 8 l. 10 f. --- rel. 10 l.

*Paris, chez Bastien, L. rue du petit-Lyon, F. S. G.*

N. B. Cet ouvrage est une suite de la collection d'anecdotes que le même libraire a acquis du fond de M. Vincent.

Correspondance dramatique, ou mémoires historiques & critiques sur les spectacles, en forme de lettres ; par M. le chevalier Ducoudray : tome second, troisième partie. 3 l. 16 f.

La quatrième & dernière partie est sous presse, & va paroître incessamment.

*Paris, chez Durand neveu, L. rue Galande ; Ruault, L. rue de la Harpe ; la ve. Duchesne, L. rue S. Jacques.*

Histoire naturelle de Pline , traduite en François ;  
avec le Texte latin accompagné de notes cri-  
tiques pour l'éclaircissement du Texte : tome  
XI , br. en carton. 10 l. 10 s.

Paris , chez la ve. Desaint , L. rue du Foin S.  
-Jacques.

Recherches historiques & pratiques sur la sec-  
tion de la symphise du pubis , pratiquée pour  
suppléer à l'opération Césarienne , le 2 oc-  
tobre 1777 , sur la femme Souchot : par M.  
Alphonse le Roi, docteur-régent de la faculté  
de médecine de Paris , professeur des mala-  
dies des femmes & des accouchemens : in-  
8vo. br.

Paris , chez Leclerc , L. quai des Augustins.

Traité économique & physique du gros & menu  
bétail , contenant la description du cheval ,  
de l'âne , du mulet , du bœuf , de la chevre , de la  
brebis & du cochon ; la maniere d'élever ces ani-  
maux , de les multiplier , de les nourrir , de les  
traiter dans leurs maladies , & d'en tirer profit  
pour l'économie domestique & champêtre : 2  
vol. in-12. br. 5 l.

Paris , chez Bastien , L. rue du petit-Lion , F.  
S. G.

La veuve Tilliard & fils , libraires , rue de la  
Harpe , au coin de celle Pierre-Sarazin , peu-  
vent fournir quelques exemplaires des ouvra-  
ges suivans , savoir :

1<sup>o</sup>. *Cours d'Hippiatique* , par M. de la Fosse :  
in-fol. fig. atlant.

2<sup>o</sup>. *Damm Lexicon Homericum & Pindaricum* ;  
gr. & lat. Berolini Vossius , 1765 : 2 vol.  
in-4to. rel. 36 l.

## 422 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

- 3°. *Délices de l'Angleterre*, par Beevereld. *Hollande*, 8 vol. in-12. remplis de figures : en feuilles. 20 l.
- 4°. *Elémens de Géometrie*, par MM. Koenig & Blasiere. *La-Haye*, 1762 : in-4to. fig. en blanc. 12 l.
- 5°. *Leçons de morale*, de feu M. Gellert. *Utreth*, 1776 : 2 vol. in-8vo. en blanc. 9 l.
- La vie & les lettres du même. Utrecht*, 1776 : 2 vol. in-8vo. en blanc. 9 l.
- 6°. *Scriptores hist. Rom. latini veteres* Ed. Ben. Casp. 120 l.
- 7°. *Haurisio. Heidelbergæ*, 1743 : 3 vol. in-fol. fig. grand papier, en blanc.
- 8°. *Œuvres philosophiques de M. Hume. Amst.* 1763 : 6 tomes en 5 vol. in-8vo. rel. 15 l.
- 9°. *Junius de picturâ veterum. Roterod.* 1694 : in-fol. fig.
- 10°. *Judæi (Philon.) Opera omnia gr. & lat.* Ed. Mangey, *Londini*, 1742 : 2 vol. in-fol. en blanc.
- 11°. *Scriptores Rerum Hungaricarum veteres ac genuini studio*, J. G. Schwandtneri. *Vindobonæ*, 1746 : 3 vol. in-fol. fig. en blanc.
- 12°. *Suidæ Lexicon græco lat.* Ed. Kuftero *Can-tabrigiæ*, 1705 : 3 vol. in-fol.
- 13°. *Tableau de l'histoire générale des Provinces unies. Utrecht*, 1777 : 2 vol. in-12. br. 6. l.
- 14°. *Vies des hommes illustres de Plutarque*, traduites par Dacier, nouvelle édition. 1778 : 12 vol. in-12. rel. 36 l.
- 15°. *Vie d'Elisabeth, reine d'Angleterre* ; par

Gregorio Letti. *Amsterdam*, 1706 : 2 vol. in-12. avec beaucoup de figures. 6 l.

16°. *Leonis (sancti) Magni Papæ opera omnia.*  
Ed. Caftiari, Romæ, 1753 : 3 vol. in-fol. gr. pap. en feuilles. 51 l.

Il y en a auffi quelques exemplaires en petit papier, dont le prix, en blanc, est de 39 liv.

Barrois jeune, libraire, quai des Augustins, près le pont S. Michel, donne avis que l'on trouve chez lui l'ouvrage fuivant :

*Monumenta veteris liturgiæ Alemannicæ, Pars I. complectitur ea quæ ad celebrationem missæ pertinent. Ex antiquis manuscriptis Codicibus collegit & digessit Martinus Gerbertus, monasterii & congreg. S. Blasii in Sylvâ Nigrâ Abbas. Typis San-Blasianis : in-4to. en feuilles. 10 l.*

On trouve auffi chez le même libraire les autres ouvrages de Dom Gerbert, savoir :

*De cantu & musicâ sacrâ, à primâ ecclesiæ ætate usquæ ad presens tempus. 2 volumes in-4to. fig. en feuilles. 24 l.*

*Vetus liturgia Alemannica, disquisitionibus præviis, notis, & observat. illustrata : 2 vol. in-4to. fig. en feuilles. 24 l.*

L'inoculation justifiée, ou dissertation pratique & apologétique sur cette méthode, avec un essai sur la mue de la voix ; par M. Tissot, docteur-médecin de la faculté de Montpellier, professeur à Lausanne, & membre de plusieurs académies, &c. &c. in-12. br. 1 l. 10 s.

## 424 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

*Lausanne ; chez François Grasset & compagnie ;  
& à Paris , chez Laporte , L. rue des Noyers.*

Johannis Adami Pollich Med. Doct. Acad. Ele&. Palat. Corresp. historia Plantarum in Palatinatu electorali sponte crescentium, incepta secundum sistema sexuale digesta , 1777 : 3 vol. in-8vo. br. 15 l.

*Manheim , & à Paris , chez Ruault , L. rue de la Harpe.*

Observations sur le froid rigoureux du mois de janvier 1776 , par J. H. Van Swinden , professeur de philosophie en l'université de Fancker , correspondant de l'académie royale des Sciences de Paris , membre des sociétés de Harlem & d'Utrecht : in 8vo. br. 4 l.

*Amsterdam , chez Marc-Michel Rey ; & à Paris , chez Leclerc , L. quai des Augustins.*

Le triomphe de Sophocle , Comédie , dédié à M. de Voltaire ; par M. Palissot : in-8vo. br. 1 l. 4 f.

*Londres , & à Paris , chez Bastien , L. rue du petit-Lyon , F. S. G.*

## I T A L I E.

Sanctissimi Domini nostri Pii papæ sexti pontificis Maximi Litteræ apostolicæ motu proprio editæ , quibus pontificia universitas Ferrariensis novo censu , legibus , immunitatibus augetur , & distinguitur ; nosocomium divæ annæ , ac pia domus expositorum redditibus ditantur. In-4to.

*Romæ , 1778 , Typis sacrae congregationis de propagandâ fide.*

**E**phemerides astronomicae anni 1778, ad Meridianum mediolanensem supputatae ab angelo de Cesaris. Accedit appendix Francisci Reggio. In-8vo.

*Mediolani, apud Josephum Galeatium Regium Typographum.*

**D**e ecclesiâ militante dogmatico polemica expositio publico exposita certamini a D. Evasio Bonafous, ordinis vallis umbrosæ Monacho & in collegio S. Praxedis de urbe theologicæ facultatis auditore.

*Romæ, 1778, ex Typographiâ Joannis Zempel.*

**N**otices critico-historiques sur l'eau sainte de Rome, avec un traité médico-physique de la même eau.

*Rome, 1777, de l'imprimerie de Michel-Ange Barbellini.*

**E**ssai sur la mesure des eaux courantes dans les canaux inclinés; par M. Vincent Lamberti, ingénieur Napolitain. In-8vo.

*Naples, 1778, de l'imprimerie de Simoni.*

**H**ymne au soleil par le R. P. Bertola. In-8vo: *Naples.*

**H**istoria ecclesiastica per annos digesta variisque observationibus illustrata auctore Gaspare faccarellio Taurinensi congregationis oratorii Romani presbytero. Tomus VI ab anno J. C. 360, ad annum 385. In-4to.

*Romæ, 1778, ex Typographiâ Pauli Junchi.*

# T A B L E

## D E S

### M A T I E R E S

Contenues dans ce Volume.

- H**istoire générale de Hongrie, depuis la première invasion des Huns, jusqu'à nos jours ; par M. de Sacy. Pag. 3
- Emilie Galotti*, drame de M. G. Ephr. Lessing, traduit en Latin, à l'usage des jeunes étudiants, &c. d'après la traduction de M. J. Steffens. 25
- Recherches historiques & géographiques sur le nouveau-monde* ; par M. Jean-Benoît Scherer. 29
- Idylles & autres poésies* ; par M. Burnel, suivies de pensées philosophiques du même auteur. 40
- Œuvres de M. le chancelier d'Aguesseau*, tome Xe. contenant, 1°. une suite de lettres sur les matières civiles & criminelles ; 2°. considérations sur les monnoies ; 3°. mémoire sur les actions de la compagnie des indes, &c. 47
- Tableau des progrès de la société en Europe*, depuis l'ancien état de barbarie, jusqu'à l'état de civilisation ; ou recherches concernant l'histoire de la législation, du gouvernement & des mœurs ; par M. Gilbert Stuart. 58



- Parallele du génie de Socrate, avec les miracles de J. C.* 67
- Le temple de l'Amour & de l'Hymen, accompagné de morceaux de littérature, traduits de l'Anglois & de l'Italien; par M. le prévôt d'Exmes.* 72
- Mémoire sur la peste; par M. Paris.* 78
- L'Enéide, opéra françois, pour être représenté quand il sera en état; suivi d'Armide à son tailleur, héroïde.* 84
- Philosophie pratique pour tous les états, dans laquelle on n'offense aucune nation, aucun gouvernement, ni aucune église; par M. Baffedow.* 89
- Le danger de la satire, ou la vie de Nicolo Franco, poète satyrique Italien.* 103
- Explication d'une table hospitaliere, trouvée à Rome sur le mont Aventin.* 112
- Elémens de physique théorique & expérimentale, pour servir de suite à la description & à l'usage d'un cabinet de physique expérimentale; par M. Sigaud de la Fond.* 118
- Livre de poche pour le théâtre, à l'usage de l'année 1778.* 133
- Histoire de Lady Julie Harley; par Mde. Griefsith.* 139
- Lettres choisies de la dernière duchesse de Somerset, de Lady Luxborough, Miss Dolman, M. Whistler, M. R. Dodsley, M. William Shenstone, publiées pour la première fois sur les manuscrits originaux, par M. Hull.* 142
- Dissertation qui a remporté le prix au jugement de l'académie des sciences, belles-lettres & arts de Besançon, en l'année 1777, sur ce sujet: Quels*

font les caractères & les causes d'une maladie qui commence d'attaquer plusieurs vignobles de Franche-Comté, & les moyens de la prévenir & de la guérir? Par le P. Prudent de Faucogney.	150
<i>Les loups dans la bergerie</i> , comédie en cinq actes; par M. Stephanic.	157
<i>Dissertation physico-anatomique</i> ; dans laquelle on démontre que les rayons sonores n'entrent point par la trompe d'Eustache, & où l'on fait voir aussi comment la faculté de l'ouïe s'accroît par le moyen de cette trompe chez les personnes attaquées de surdité; par M. Louis Conventali.	164
<i>Méthode pour exercer l'oreille à la mesure dans l'art de la danse</i> ; par Bacquoi-Guëdon.	168.
<i>Question royale &amp; politique</i> , avec sa décision, où il est montré en quelle extrémité, principalement en tems de paix, le sujet est obligé de conserver la vie du Prince aux dépens de la sienne propre; par Jean du verger de Hauranne.	176
<i>Le service récompensé</i> , comédie en un acte, mêlée d'ariettes; par M. Fardeau.	187
<i>Plan d'une pépinière de Pédagogues &amp; de gouverneurs</i> , établie à Halle.	197

## M Ê L A N G E S.

<i>Copie d'une lettre écrite de Madrid à Madame la marquise de***.</i>	200
<i>Suite des pensées diverses</i> ; par M. P**.	205
<i>Eloquence de la chaire.</i>	209

## DES MATIERES. 419

<i>Réflexions sur la Comédie de caractère en général</i>	213
<i>Le portrait de Dercilly.</i>	219
<i>Lettre adressée à M. de la Harpe, sur le jour de la célébration de la Pâques, de l'année 1778.</i>	221
<i>Réponse à la lettre précédente.</i>	223

## POÉSIES FUGITIVES:

<i>Épître sur la force &amp; la foiblesse de l'esprit hu- main.</i>	226
<i>Epigramme; par M. Maffon de Morvilliers.</i>	234
<i>Épître à Julie; par M. Le Mierre.</i>	ibid.
<i>Epigramme, par M. L. Pons.</i>	236
<i>Le printems; par M. le marquis de Pesay.</i>	ibid.
<i>Le mort parlant, conte, tiré des Facéties du Pog- gè; par M. Harduin.</i>	238
<i>Lettre écrite à M. de Saint-Marc, par M. de Voltaire, le lendemain du couronnement de son buste sur le théâtre de la comédie.</i>	240
<i>Vers envoyés quelques jours après à M. de St. Marc, par M. de Voltaire.</i>	241
<i>Vers de M. de Voltaire à Mde. Hebert, qui lui avoit envoyé deux remèdes, l'un contre l'he- morrhagie, l'autre contre une fluxion sur les yeux.</i>	ibid.
<i>Vers de M. de Voltaire à M. le prince de Ligne; au sujet du faux bruit de sa mort annoncée dans la gazette de Bruxelles.</i>	242

## ACADEMIES. SÉANCES DE DIVERSES SOCIÉTÉS.

I.	<i>Eloge de feu Mgr. le Dauphin , proposé par une société particulière.</i>	243
II.	<i>Académie royale des belles-lettres , sciences &amp; arts de Bordeaux.</i>	244
III.	<i>Académie royale des inscriptions &amp; belles-lettres de Paris.</i>	249
IV.	<i>Société des arts de Geneve.</i>	262
V.	<i>Société royale de Gottingen.</i>	266

## S P E C T A C L E S.

PARIS.	<i>Opéra.</i>	272
	<i>Comédie Française.</i>	273
	<i>Comédie Italienne.</i>	281
ALLEMAGNE.		292

HISTOIRE-NATURELLE. PHYSIQUE.  
CHYMIE. BOTANIQUE.

I.	<i>Sur l'art de nager.</i>	295
II.	<i>Aurore boréale.</i>	301
III.	<i>Observation sur l'éclipse de soleil qui aura lieu le 24 du mois de juin.</i>	302
IV.	<i>Observation sur une tortue ; par M. Amoureux.</i>	303
V.	<i>Observation sur l'électricité du chocolat.</i>	309
VI.	<i>Lettre adressée aux rédacteurs de ce journal , contenant des observations sur l'histoire-naturelle &amp; économique des abeilles. ibid.</i>	

## MÉDECINE. CHIRURGIE.

- I. *Mémoire sur une cataracte artificielle qu'on peut produire sur les yeux des cadavres & des animaux vivans ; par M. Troja.* 323
- II. *Lettre adressée à l'auteur du journal de politique & de littérature, sur le remède des Caraïbes contre la goutte.* 328
- III. *Observations sur la teinture des œufs en rouge ; par M. Thomas.* 330
- IV. *Extrait d'une lettre adressée aux auteurs de la gazette de santé, sur les précautions qu'on doit apporter dans le choix des remèdes ; par M. Madier.* 331
- V. *Observations de M. Brongniart, sur l'effet de l'alkali volatil fluor contre les commotions électriques.* 332

AGRICULTURE. ECONOMIE.  
INDUSTRIE. COMMERCE.

- I. *Réponse de M. Morand, citoyen de Liege, conseiller intime de S. A. C. Mgr. le prince-évêque de Liege, &c. à une lettre de M. Blackey, imprimée à Amsterdam.* 334
- II. *Lettre aux auteurs du journal de Paris, sur une machine à diviser ; par M. Megnié.* 342
- III. *Usage des noyaux d'abricots pour la peinture.* 344
- IV. *Machine hydraulique.* 345
- V. VI. *Nouvelles machines inventées par M. La-*

	vocat , <i>Mécanicien de la cour de</i> Bruxelles.	347
VII.	<i>Modes.</i>	348
VIII.	<i>Statue qui parle.</i>	ibid.
TRAITS DE BIENFAISANCE, DE JUSTICE, ET D'HUMANITÉ. 350		
ANECDOTES. SINGULARITÉS. 357		
BIBLIOGRAPHIE DE L'EUROPE. 361		
	ITALIE.	ibid
	ANGLETERRE.	373
	ALLEMAGNE.	385
	GRISONS.	405
	FRANCE.	406
GRAVURE. 410		
MUSIQUE. 411		
CATALOGUE DES LIVRES NOUVEAUX. 413		



